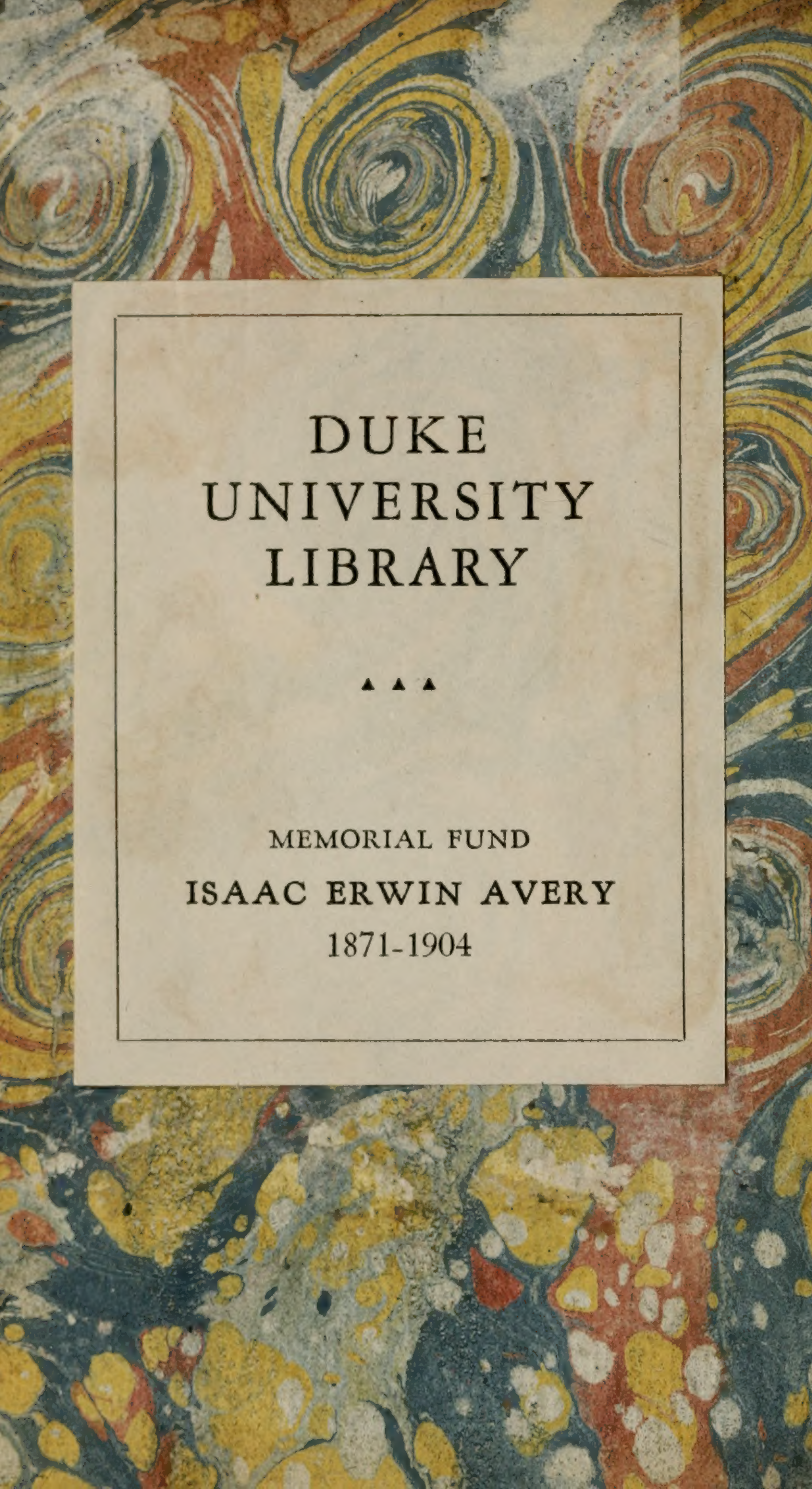



DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY
MEMORIAL FUND
ISAAC ERWIN AVERY
1871-1904


Par Labbé Terasson

# SETHOS.

*TOME PREMIER.*

J. Terrasson

# SETHOS,

## HISTOIRE OU VIE

TIRÉE

DES MONUMENS ANECDOTES

DE

L'ANCIENNE EGYPTE.

*Traduite d'un Manuſcrit Grec.*

Nouvelle Edition, revue & corrigée ſur l'Exemplaire de l'Auteur.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXVII.

1767

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



A

MADAME

# LA COMTESSE

DE ***.



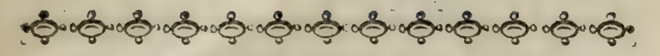
*MADAME,*

*Les bienfaits particuliers dont je Vous ſuis redevable, & les bontés dont Vous m'honorés continuellement, ne me permettent pas d'adreſſer à d'autres qu'à Vous le ſeul témoignage de reconnoiſſance,*

*dont ſoit capable un homme de ma profeſſion. La vertu bienfaiſante, qui eſt le principal ou plutôt l'unique ſujet de cet Ouvrage, m'a fait eſperer, MADAME, qu'il pourroit être de votre goût : & les perſonnes choiſies, qui ont l'avantage de fréquenter votre Maiſon, y reconnoîtront aiſément votre caractere. J'ai l'honneur d'être avec un trés-profond reſpect,*

*MADAME,*

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur ***.



# PREFACE.

JE préſente au Public la Traduction d'un Manuſcrit Grec qui s'eſt trouvé dans la Bibliotheque d'une Nation étrangere, extrêmement jalouſe de cette eſpece de tréſor. Ceux qui m'ont procuré la lecture de ce Manuſcrit, ne m'ont permis de le publier qu'en le traduiſant, ſans indiquer la Bibliotheque à laquelle appartient l'Original. L'Auteur ne s'eſt nommé nulle part : mais quelques endroits du Livre même ſont connoître que c'étoit un Grec d'origine, vivant à Alexandrie ſous l'Empire de Marc-Aurele.

Il n'y a pas lieu de douter que ce ne ſoit ici un Ouvrage de fiction. Les entrepriſes dont les ſuccès ſont à peu près tels que le Lecteur les deſire, quelques perſonnages qui ſe retrouvent lorſque l'on ne

comptoit plus de les revoir ensemble, mais sur-tout le grand nombre de discours directs ou tenus par les personnages mêmes ; tout cela prouve que mon Auteur ne s'est point assujetti à des faits réels, où les circonstances ordinaires de la vie jettent plus de dérangement; & qu'il s'est rendu maître, non seulement des actions, mais encore des pensées de tous ceux qu'il fait agir.

Le genre d'utilité dont il vouloit être l'a engagé au choix de ce genre de composition. On ne sçauroit disputer à l'Histoire proprement dite ses avantages. Elle est une culture d'esprit qu'on exige de toutes les personnes qui doivent montrer quelque éducation. L'Histoire est essentielle à la profession de quelques-uns ; & elle est un délassement d'un goût presque universel, à l'égard de ceux dont les occupations principales en paroissent le plus éloignées. Elle est

une des plus grandes ſources de la vraye Philoſophie, par la connoiſſance qu'elle donne des paſſions & des préventions humaines. Elle paſſe pour le guide le plus ſûr de la politique, par l'expérience de tous les ſiecles qu'elle peut mettre dans un ſeul homme. Quelques-uns enfin la regardent comme un grand fond d'inſtructions morales, par les exemples continuels qu'elle fournit du bien & du mal.

Mais par rapport à cette derniere proprieté, je crois qu'en examinant la choſe de près, on trouvera l'Hiſtoire bien inférieure à la Fiction; lorſque celle-ci eſt employée de la ſeule maniere qui convienne à un ſage Ecrivain, c'eſt-à-dire, dans l'intention de former les mœurs. L'Hiſtoire n'eſt par elle-même qu'un amas de faits que la Providence conduit à des fins ordinairement cachées: & quoique tout ſoit merveilleuſement ordonné dans les vûës myſterieuſes de

la ſageſſe & de la juſtice Divine ; la ſuite des actions des hommes n'eſt aſſés ſouvent à l'extérieur, qu'une ſuite de projets manqués & de crimes impunis. Le ſpectacle de ce qui s'eſt paſſé dans le monde n'eſt pas autre à la rigueur que le ſpectacle de ce qui ſe paſſe dans une place publique : ni l'un ni l'autre de ces deux ſpectacles n'eſt moral que par les reflexions du Spectateur ou du Relateur. En un mot l'Hiſtoire priſe en elle-même eſt plûtôt un objet qu'une doctrine.

Il n'en eſt pas ainſi d'un Ouvrage de fiction. L'Auteur moral, s'il prend la forme de narration, ſe propoſe ordinairement d'indiquer & de répreſenter toutes les vertus propres à l'état ou à la condition de ſon Heros. Il le place dans toutes les conjonctures qui peuvent donner lieu à l'exercice de ſes vertus. Il l'oppoſe non ſeulement à de méchans hommes, mais à des hommes d'une vertu foible &

chancelante; afin que leur comparaiſon avec lui donne un plus grand luſtre au caractere du perſonnage principal. Il accompagne ſes peintures de jugemens portés, & d'avis formels. En un mot, il rend l'inſtruction complete & par les leçons & par les exemples. On réuniroit ou l'on fondroit enſemble pluſieurs grands hommes de l'Hiſtoire, & l'on raſſembleroit les évenemens de bien des ſiecles, avant que d'y rencontrer les Sujets d'admiration, & d'imitation, qu'un bon Auteur de fiction fait trouver dans une partie ſouvent aſſés petite de la vie d'un ſeul Heros.

Les deux Ouvrages qui ont paru juſqu'ici parmi nous dans ce genre, *Telemaque* & *les Voyages de Cyrus*, ont parfaitement rempli cette idée. Ce n'eſt pas la comparaiſon de l'Hiſtoire qui eſt d'un ordre tout différent, c'eſt la comparaiſon des bons Ouvrages de

fiction, qui contribuera de plus en plus à faire ſentir la futilité pernicieuſe des Romans ; lorſqu'on entend par ce terme une peinture avantageuſe, ou ſeulement favorable des foibleſſes ou des déſordres de l'amour. Mais un fruit plus important encore des bons ouvrages de fiction, ſera de déſabuſer les hommes du faux Heroïſme. L'ambition ſanguinaire ou la vengeance implacable célebrées par tant d'Orateurs & par tant de Poëtes, ſous le nom de valeur, ſeront dépoüillées de l'éclat dont on a voulu les revêtir : & l'on regardera bien-tôt comme de fauſſes beautés d'éloquence ou de poëſie tout ce qui aura ſervi à relever de fauſſes vertus.

Cet heureux effet ſemble déja s'être répandu dans tous les eſprits. La déſolation des Peuples ne paroît plus être, du moins chés les Nations policées, un objet d'émulation. Les éloges des conquêtes

& des ravages n'entrent plus dans l'éducation des Princes Enfans ; & les bons Poëtes ne les vantent plus de ne joüer qu'avec des armes. Je n'ai pas lieu de me repentir d'avoir dit autrefois, en parlant de *Telemaque* : Que si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là. Quoique ceux qui gouvernent le monde s'appliquent rarement à la lecture ; cependant comme les Precepteurs des Rois connoissent les Lettres, & dans leur origine & dans leurs progrès, ils ne laissent ignorer à leurs Eleves ni les principes de morale qui se dévelopent, ni les maximes de douceur qui s'établissent de leur tems même. Les Princes montent sur le Trône déja instruits de la véritable gloire ; & pensant tous enfin sur ce sujet comme le Public, ils concourent ensemble à le maintenir dans le repos & dans le bonheur qu'il attend d'eux.

Une paix dont la durée ne trouve pas d'exemple dans notre Histoire, eſt ſans doute le fruit de la ſageſſe d'un grand Miniſtre ; & les François lui tiennent tout le compte qu'ils doivent lui tenir des attentions & des ménagemens qui maintiennent leur tranquillité. Mais les Princes avec qui il traite apporteroient peut-être plus de réſiſtance à ſes deſirs, ſi une éducation aidée par un Ouvrage utile à tous les Rois de la terre, ne les avoit approchés eux-mêmes des diſpoſitions où ſe trouve l'Auguſte & jeune Monarque, dans le Royaume duquel *Telemaque* a pris naiſſance. Si l'on eſt bien reçu à ſoutenir que les Lettres toûjours plus cultivées, ont introduit la politeſſe & le bon goût dans toutes les Cours & dans toutes les Villes de l'Europe ; il doit être permis d'attribuer, du moins en partie, l'amour de la paix qui ſemble regner aujourd'hui chés

tous les Peuples, à des Ouvrages d'une morale excellente, revêtus d'ailleurs de tous les agrémens propres à les faire goûter. On peut ſans doute les joindre aux autres cauſes de cet eſprit d'équité & de pacification dont on ſe pique partout de montrer du moins les apparences; qui bannit peu à peu ces animoſités de Nation, que le ſeul éloignement de leurs anciens prétextes commençoit à rendre injuſtes & honteuſes; & auſquelles on ſubſtituë tous les jours l'eſtime reciproque des vertus, & des talens de toutes les bonnes qualités de ſes voiſins.

Outre la réformation des jugemens & l'adouciſſement des mœurs, une ſuite naturelle du ſuccès de *Telemaque* devoit être l'établiſſement d'un nouveau genre d'Ouvrage. Mais au lieu que les premiers Poëmes de l'antiquité ont produit des imitations de même forme & de même nom, com-

me des Epopées, des Tragedies, des Idylles, & semblables, on n'a imité l'Auteur de *Telemaque* que par l'essentiel; c'est-à-dire, par la même intention, ou par le zéle de produire les mêmes fruits. Ainsi au lieu que *Telemaque* est un Poëme épique, *les Voyages de Cirus* ne sont, conformément à leur titre, qu'une course du Heros entreprise pour recueïllir les instructions de tous les Sages de son tems, & pour rapporter dans ses Etats ce qu'il y avoit de bon & d'avantageux dans les différentes Loix des Royaumes ou des Republiques célébres.

L'ouvrage dont il s'agit ici est par rapport au dessein moral du même genre que l'un & l'autre; mais il en differe encore plus pour la forme qu'ils ne sont différens entre eux. L'un & l'autre sont proprement une Education : & quoique Cyrus en sorte moins jeune que Telemaque, les deux

Heros n'ont recueïlli encore que les inſtructions qu'ils devoient mettre en uſage, ou n'ont fait que les eſſais de ce qu'ils devoient pratiquer; le premier dans la conduite d'un petit Royaume, & le ſecond dans le gouvernement d'un grand Empire. Mon Auteur au contraire propoſe une vie complette, ou l'application actuelle des principes & des ſentimens que ſon Heros a puiſés dans une éducation très-ſinguliere. Ainſi dans une Hiſtoire diſtribuée en dix Livres; le Heros dès le quatriéme eſt en état d'inſtruire les autres; & dans toute la ſuite il n'agit plus que par lui-même. Armé du véritable Heroïſme, il employe le tems d'un long exil à chercher des Peuples inconnus qu'il délivre des ſuperſtitions les plus cruelles, & dont il devient le Legiſlateur. Dans ſon retour il ſauve par ſon courage une puiſſante République d'un ennemi qui

étoit à ſes portes; & il n'exige d'elle pour ſa récompenſe que le ſalut du Peuple vaincu, dont le Roi ou le Tyran l'avoit attaquée. Rentré enfin dans ſa patrie, il ſe rend le bienfaicteur de ceux qu'il avoit ſujet de regarder comme ſes Ennemis & ſes Rivaux; & il ſe réjouit des conjonctures qui engagent ſon honneur à leur ſacrifier ſes interêts, & qui lui font un devoir de la félicité qu'il leur procure.

Ce n'eſt pas ſeulement par diſpoſition naturelle ou par habitude que Sethos eſt vertueux. Les motifs de ſa conduite ſont tirés de principes conſtans & éclairés qu'il expoſe en diverſes rencontres : & il ſe fait à lui-même des déciſions, qui allant toujours au plus parfait & même à l'heroïque, ſont néanmoins plus recommandables par la juſteſſe que par la ſéverité. Là-deſſus on doit juger que l'Auteur qui a vêcu dans le ſecond ſiecle, a eu quelque connoiſſance d'une

morale très-ſupérieure à celle du Paganiſme. Il eſt aiſé de s'appercevoir que c'eſt delà qu'il a emprunté ces définitions & ces diſtinctions exactes des vertus & des vices, qu'il met quelquefois dans la bouche de ſon Heros & de quelques autres de ſes perſonnages. C'eſt auſſi ce qui me donne la confiance d'avancer que cet Ouvrage contient une morale plus recherchée & plus approfondie qu'on ne l'a vûë encore en aucun Livre de pures belles Lettres, ou du nombre de ceux qu'on peut appeller profanes.

Cependant comme l'auteur laiſſe ſon Heros payen, il ne s'agit abſolument dans cette Hiſtoire ou dans cette vie que des vertus morales. Il n'eſt point inutile de les recommander aux hommes. C'eſt par-là que l'on peut avoir, ſi je l'oſe dire, un commerce de mœurs avec les Peuples les plus différens de Religion. C'eſt par-là que dans la Reli-

gion même on peut entretenir l'humanité & la probité, si nécessaires au bien Public, dans ceux qui ont le malheur de n'être pas assés sensibles à des motifs d'un autre ordre, & plus importans pour eux. C'est par-là enfin que l'on peut faire remarquer à des personnes trop zelées, qui paroissent mépriser les vertus simplement morales, que les vertus Chrétiennes sont à leur égard ce que la foy est à l'égard de la raison : c'est-à-dire, qu'elles leur sont supérieures sans leur être jamais contraires.

Une seconde vûë de mon Auteur avoit été de jetter dans son Ouvrage à l'occasion d'un Heros Egyptien, un grand nombre de curiosités litteraires concernant cette fameuse Nation. Mais de plus, comme il fait parcourir à son Heros une grande partie de la terre, il avoit recueïlli avec soin les premieres notions de l'ancienne

Geographie. C'eſt une des raiſons, ſans doute, qui lui avoient fait prendre le tour d'une Hiſtoire ou d'une Vie, plûtôt que celui d'un Poëme ou d'un Roman. En effet, l'exemple d'Herodote, de Polybe, de Diodore, & ſur-tout de Plutarque, l'autoriſoient à inſerer dans ſa narration, non ſeulement des antiquités politiques ou militaires; mais encore des traits hiſtoriques ſur l'origine & ſur le progrès des connoiſſances humaines. Ces grands Ecrivains regardoient ces digreſſions comme très-curieuſes pour le commun des Lecteurs, qui n'ont pas le tems ou la patience de recourir à d'autres ſources.

J'avoüerai pourtant que l'aſpect de tout mon Texte traduit m'a fait craindre l'inconvenient des interruptions, ou trop longues ou trop fréquentes, dans une vie feinte que ſa contexture doit rendre plus intereſſante que les vies ordinai-

res. Je n'ai donc conſervé de tout le détail de l'Original en cette partie, que ce qui étoit néceſſaire pour donner une idée ſuffiſante de l'éducation d'un Heros, qui a beſoin de beaucoup de connoiſſances pour entreprendre le premier une très-longue navigation, & pour laiſſer des Loix convenables aux différens Peuples qu'il a policés. Les Academies de Memphis qu'il fréquente dans ſa premiere jeuneſſe, & l'Obſervatoire de Thebes qu'il viſite avant ſon embarquement, étoient des préparations eſſentielles à ce deſſein. Ainſi on trouvera encore le plan des premieres dans le ſecond Livre, & une legere deſcription de l'autre dans le cinquiéme. Mais dans ces endroits mêmes épargnés, j'ai extrêmement abregé la comparaiſon hiſtorique que l'Auteur faiſoit des Sciences des Egyptiens avec celles des Grecs.

Cependant l'impreſſion généra-

le qui résultera du corps de l'Ouvrage, est capable encore de donner une idée assés étendue des Egyptiens, des Phœniciens, & de quelques autres Peuples, & la Fiction même n'empêchera point qu'on ne reconnoisse le fond de leur esprit & de leurs mœurs. Il y a bien des gens qui n'ont point d'autre notion des Grecs & des Romains que celle qu'ils en ont prise dans les Tragedies : & un certain sentiment qu'on auroit peine à définir, leur fait très-bien démêler ce qui doit être vrai de ce qui peut n'être qu'inventé. On a menagé cet avantage aux Romans mêmes : & le neuviéme Tome de la Cleopatre présente un Tableau aussi fidele de l'intérieur de la Cour d'Auguste, qu'on auroit pû le demander à l'Abbé de Saint Real. *Mais* on trouvera ici des indications plus sensibles que ne les donnent ni les Tragedies ni les Romans.

On peut d'abord s'aſſurer des circonſtances particulieres tant de l'Egypte que des autres Nations, que l'Auteur appuye du nom de quelques Ecrivains connus. Il ſemble avoir fait lui-même la ſéparation du réel & du ſuppoſé, en alleguant ſes Auteurs Anecdotes pour les faits qu'il invente dans leur entier, ou pour des coûtumes, qui ayant leur fondement dans le vrai, ſont rectifiées ou amplifiées dans le détail. Le privilege de la Fiction, eſt de ſacrifier l'exactitude des faits non ſeulement aux verités morales, mais encore à l'embelliſſement du diſcours; en ſuppoſant de plus, que cet embelliſſement a pour but de faire mieux recevoir l'inſtruction. Un exemple de cette conduite de mon Auteur, eſt l'important article de l'Initiation qui remplit ſeul deux livres entiers. Mais cet article même eſt très-conforme à l'eſſentiel de cette inſtitution célébre, autant qu'elle

a pu tranſpirer, malgré le ſilence rigide qui la couvroit, & telle qu'on en voit des traces dans les Auteurs ou Payens ou Chrétiens qui en ont parlé. Tout l'Ouvrage eſt plein de pratiques ou d'uſages dont j'ai ſoutenu moi-même une partie par des remarques jointes au texte. Et à l'égard de pluſieurs autres traits moins conſiderables, & pour leſquels j'ai évité de charger de citations un livre tel que celui-ci; je ne crains pas de dire que plus on aura de lecture, plus on trouvera mon Auteur d'accord avec les témoignages ou raſſemblés ou diſperſés dans les différens Auteurs qui nous reſtent de l'Antiquité. Car quoique j'aye voulu débarraſſer cet Ouvrage de toute érudition importune, je n'ai pas prétendu lui ôter l'avantage & le ſoutien des recherches curieuſes : & j'ai eu deſſein de conſerver l'eſprit de mon Auteur, qui joignant l'amour des Lettres à l'amour de la

vertu, regarde même les Lettres, dans une Nation priſe en général, comme la ſource & l'appui des vertus humaines & civiles.

Il ſemble au reſte que cet Auteur tire du lieu où il a vêcu toute la vraiſemblance qu'on peut exiger d'un Auteur de Fiction, par rapport aux connoiſſances qu'il peut avoir des actions & des ſentimens de ſon Heros. Il s'agit d'un Prince Egyptien né dans le ſiecle qui a précedé la guerre de Troye ; tems auquel l'ancienne Egypte ſe trouvoit dans ſa plus grande ſplendeur. Or ce tems eſt trop reculé pour avoir fourni des Memoires publics à quelque autre Ecrivain de l'Italie ou de la Grece. Mais il eſt très-naturel qu'un Citoyen d'Alexandrie ait eu en ſa diſpoſition des Memoires tirés par le déſordre des guerres, des Archives ſacrées de l'Egypte, & inconnus même aux Prêtres Egyptiens de ſon tems : & de plus les Auteurs de ces Memoires

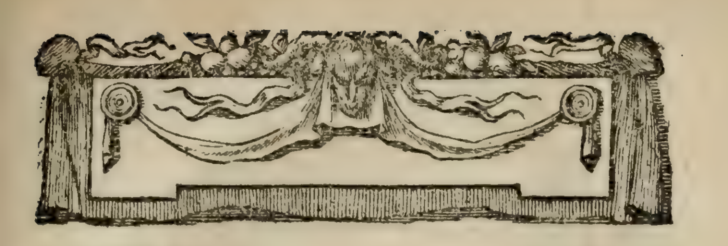
peuvent avoir été les Prêtres mêmes qui ont accompagné Sethos dans ſes voyages. C'eſt pour donner une autorité ſemblable à ſon récit, que Mademoiſelle de Scudery dans la Preface de ſon Cyrus, Heros poſterieur à celui-ci de ſept ou huit cens ans, ſouhaite pourtant qu'on ſe repréſente ſon Ouvrage comme la traduction d'un ancien Manuſcrit trouvé dans la Bibliotheque du Vatican.

En ſecond lieu, comme mon Auteur ne parle des Sciences des Egyptiens qu'en les comparant à celles des Grecs, par leſquels ſeuls les Romains connoiſſoient l'ancienne Egypte ; le ſecond ſiecle, ou le paſſage du premier au ſecond, où cet Auteur a vêcu, étoit le tems le plus favorable pour cette comparaiſon. En effet, ce paſſage a formé le plus beau ſiecle des Sciences pour les Romains & pour les Grecs, confondus alors ſous le même Empire.

M. de Saint-Evremont a déja remarqué que celui d'Auguste n'a brillé que par la poësie, & qu'il faut chercher un peu auparavant le beau tems de l'éloquence. D'un autre côté nos meilleurs Ecrivains en matiere de Peinture & de Sculpture, M. Felibien & M. de Piles, paroissent avoir renvoyé le siecle des beaux Arts chés les Romains, à l'intervalle déterminé par les regnes de Vespasien & des Antonnins. Les seuls noms de Pline, de Ptolemée, & de Galien donnent lieu de placer vers le même tems le plus haut point des Sciences : & l'on trouvera dans cette Histoire quelques indices, qu'Alexandrie en étoit alors le vrai séjour pour les Romains mêmes. Ces considerations justifioient mon Auteur sur ce que j'ai cru devoir retrancher en cette matiere, & lui donneront peut-être plus de credit à l'égard du peu que j'ai conservé.




CARTE de L'EGYPTE Pour servir a l'Histoire De SETHOS.
Septentrion.
Midy.
Occident.
Orient.
Alexandrie
GOLFES.
Heracleotique.
Bolbitinique.
Sebennitique.
Phatnitique.
Mendesiaque.
Tanitique.
Peluziaque.
Butos.
DELTA.
Peluse.
Bubaste.
Heroopolis.
Plinthine.
Lac de la Mareote.
MEMPHIS.
Taposiris.
Lac Mœris
Petite Oasis
Labyrinthe.
Heliopolis.
GRAND DESERT.
Drepanum.
Lac Caron
Canal de Joseph
Soyatis.
Lycopolis.
Petit Catabathme.
Arabie Egyptienne.
SINUS ARABICUS.
Mont Aspis.
THIS.
Abydus.
Phoenicon.
Coptos.
Compass.
THEBES.
le Memnonium.
les Ombes.
Hermontis.
Syene
Berenice
Arabie Heureuse.
aujourd'huy
Mer Rouge.
Petite Cataracte.
Badée Port.
TROGLODYTES.
Meriabâ.
Blemmyes.
Merid.
Aduliton.
RISOPHAGES.
Napata
Meroe.
Astaboras. fl.
Struthiophages.
30
25
20
15
Dheulland Sculp.



# SETHOS,

## *HISTOIRE OU VIE*

Tirée des Monumens anecdotes de l'ancienne Egypte.

*Traduite d'un Manuſcrit Grec.*

---

## *LIVRE PREMIER.*

LES Egyptiens, qui font remonter l'ancienneté de leur origine juſqu'à des temps où notre Hiſtoire n'atteint pas, diſent que les Dieux ont été leurs premiers Rois. Ils en comptent ſept: Vulcain, le Soleil, Agathodémon, Saturne, Oſiris, Iſis, & Typhon. Par Vulcain, auquel ils n'aſſignent point de commencement, leurs Philoſophes entendoient le feu élémentaire répandu par-tout. Ce même feu réuni en un

globe eſt le Soleil fils de Vulcain. Agathodémon défini par ſon nom même, étoit le bon eſprit ou le bon principe. Saturne, ou le temps, étoit pere d'Oſiris & d'Iſis, frere & ſœur, mari & femme, les deux ſexes de la nature. Typhon, leur troiſieme frere, a toujours repréſenté chez eux le malin eſprit ou le mauvais principe.

Oſiris & Iſis ont eu pour fils Horus, la raiſon ou la ſageſſe humaine, qui commence le regne des demi-Dieux. Ceux-ci ſont au nombre de neuf: Horus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoës, Soſus, & Jupiter ou Menès. Je ne m'engage point à parler d'eux en particulier, d'autant plus que la plûpart ſont aſſez connus & des Grecs & des Latins, dans leur ſignification même allégorique. Je remarquerai ſeulement, pour arriver d'une maniere plus claire au temps de mon Héros, que le dernier des demi-Dieux commence le regne des hommes. Il ne fut même regardé de ſon vivant que comme un homme: mais après avoir gouverné ſeul toute l'Egypte ſous le nom de Menès, le bonheur de ſon regne l'a fait mettre après ſa

mort au rang des Dieux, ſous le nom de Jupiter. Il eut quatre fils : Thot ou Mercure, Eſculape, Athotès, & Curudès, dont les deux premiers ont été mis comme lui au nombre des Dieux. Pour rendre ſa ſucceſſion égale entre eux, Menès partagea l'Egypte en quatre Royaumes : Mercure régna à Thebes, Eſculape à Memphis, Athotès à This, & Curudès à Tanis. Voilà l'origine des quatre grandes Dynaſties de l'Egypte, qui ont été collatérales ou contemporaines pendant ſeize cents ans, juſqu'au fameux Seſoſtris, Roi de Thebes & conquérant de l'Aſie. (1) Les autres Dynaſties Egyptiennes, que quelques Hiſtoriens font monter à une vingtaine, depuis Menès juſqu'à Seſoſtris, ne ſont que des branches particulieres de ces quatre ſouches principales : & les noms différents qu'on leur donne, comme d'Héracleopolites, de Xoïtes, d'Elephantins, & autres ſemblables, ne viennent que du ſéjour de quelques-uns d'entre les

(1) Les Généalogies qui précedent ſont conformes à celles de Marsham ; mais ce qui ſuit paroît s'accorder avec la Chronologie du Pere Pezron.

Rois de chaque Dynaſtie en différentes Capitales d'un même Royaume.

A l'égard des Rois Paſteurs qui étoient étrangers, & qui ayant ſubſiſté en Egypte pendant trois ou quatre ſiecles ſemblent avoir interrompu cette ſucceſſion ; ils n'ont jamais eu de poſſeſſion réglée en-deçà de Tanis, au bord du Delta, dont ils contraignirent les Rois naturels de ſe retirer à Héliopolis. Mais comme ces étrangers originaires d'Arabie faiſoient de fréquentes courſes dans le reſte de l'Egypte, tous les Egyptiens réunis les attaquerent & les vainquirent : de ſorte que les vaincus, par eux & par leurs deſcendants fournirent toute l'Egypte d'eſclaves. Cette victoire fut remportée près de deux cents ans avant la naiſſance de Seſoſtris, qui trouva l'Egypte tranquille, & qui la rendit très-floriſſante. Ce Héros éleva ſon courage juſqu'à ſe propoſer l'exemple du Dieu Oſiris : & comme celui-ci, ſelon les traditions Egyptiennes, avoit parcouru une grande partie de la terre, pour apprendre à ſes habitants à la cultiver, & à former entre eux des ſociétés douces & utiles ; ainſi

Sesostris fut le premier Roi du Regne des hommes, qui porta ses armes dans l'Asie, pour y établir les loix, & y introduire les connoissances de l'Egypte. Il avoit même gouverné les quatre Royaumes Egyptiens, non pas à la vérité par une domination forcée, mais par la supériorité de son génie, de ses vertus & de sa réputation.

Ses premiers successeurs soûtinrent encore quelque temps, sur-tout à l'égard des Provinces étrangeres, l'éclat d'un si grand Empire : & l'on trouve environ cent ans après Sesostris, Mendès ou Memnon, Roi de Thebes, Maître de Suse & de la Phrygie, châtiant la Bactriane révoltée, & rétablissant l'ordre chez les Peuples conquis par son Ayeul. Mais Ramessès qui succéda à Memnon, n'ayant ni le courage ni la sagesse de ses ancêtres, perdit par sa foiblesse tous les Païs de conquêtes, & par son orgueil un titre qui lui restoit encore au-dessus des autres Rois de l'Egypte. Ses prédécesseurs immédiats, ayant besoin de toute leur attention & de toutes leurs forces pour maintenir dans l'obéissance les Provinces éloignées, avoient

extrêmement ménagé ces Rois, & n'avoient point abusé d'un droit qu'ils sentoient n'avoir été véritablement attaché qu'au mérite personnel de Sesostris. Mais le jeune Ramessès (1) découvrit d'abord son caractere par deux Obélisques, qu'il fit charger de titres si fastueux & si faux par rapport à lui, qu'on a cru dans ces derniers temps qu'ils se rapportoient à Sesostris. Ce jeune Prince toujours prêt à se parer d'une gloire vaine & momentanée, dont il ne prévoyoit jamais les honteux retours, s'avisa de faire porter des ordres formels à ces Rois devenus ses égaux. Mais ils lui déclarerent qu'ils prétendoient que l'Egypte reprît l'ancienne forme de ses quatre Dynasties, toujours collatérales & indépendantes depuis les quatre fils de Menès. Ils alléguerent que Sesostris lui-même ne les avoit point interrompues : & que les Rois leurs prédécesseurs ayant gardé de son vivant le titre & les honneurs de la Royauté, ils n'avoient accepté divers réglements que Sesostris avoit proposés, que parce

(1) *Kirk. Oed. Ægyp. tom. 4. p. 162. & Marsham, p. 431. edit. in fol.*

qu'ils étoient avantageux à la Nation entiere. Telle étoit la distribution qu'il avoit faite de l'Egypte en trente-six (1) Nomes ou Provinces, dont les Gouverneurs particuliers veilloient plus facilement aux productions de la Nature & de l'Art, qu'elles pouvoient fournir pour le commerce étranger, & aux impositions qu'elles étoient en état de porter dans les guerres générales. C'est à lui, disoient-ils, que l'on devoit ces temples élevés dans chaque ville en l'honneur de son Dieu tutelaire; ce mur qui régnoit depuis Peluse jusqu'à Heliopolis, & qui arrêtoit les courses des Siriens & des Arabes voisins du grand désert, peuples indisciplinables; ce large canal de communication, qui joignant la Mer méditerranée à la Mer rouge, faisoit passer par l'Egypte tout le commerce de l'Orient & de l'Occident; enfin ces digues & ces éclusees, qui dans tout l'espace compris depuis les cataractes du Nil jusqu'à ses embouchures, entre les montagnes de la Libye & les côtes de la Mer rouge, arrêtoient ou rece-

(1) *Diodore, l.* 1.

voient, ſelon le beſoin, les inondations du fleuve. Mais, ajoutoient-ils, toutes ces choſes étant faites, ils ſçauroient les entretenir, chacun dans ſon état, ſans attendre les avis de Rameſſès, dont ils ne vouloient point ſur-tout recevoir les ordres. Cette réſiſtance termina une difficulté qu'un Roi plus prudent que lui auroit pu laiſſer encore indéciſe : & il fut réduit à ſe contenter du titre de Roi de la grande Thebes, que Seſoſtris avoit reçu de ſes peres.

Deux cents ans ou environ après la mort de Rameſſès, & cinquante ou ſoixante ans avant la guerre de Troye, Oſoroth, déja avancé en âge, ſuccéda à la couronne de Memphis, Dynaſtie qui n'étant guere moins puiſſante que celle de Thebes, avoit d'ailleurs de très-grands avantages ſur celle-ci, par la douceur du climat & par la beauté de la ſituation. La ville de Memphis, Capitale de la Dynaſtie, étoit bâtie à l'Occident du Nil, vers l'endroit où ce fleuve unique de l'Egypte ſe partage en ſept bras, dont les deux qui ſont les plus éloignés l'un de l'autre, enferment le Delta, & qui vont former tous enſemble ſept em-

bouchures à l'entrée de la grande Mer. (*la Méditerranée.*) On a appellé de tout temps l'Egypte entiere un présent du Nil, parce qu'on prétend qu'elle n'est qu'un amas des terres que les eaux de ce fleuve ont charriées successivement du Midi au Nord. Mais on parle de la formation de Delta comme d'une chose plus récente : puisque (1) selon des monuments qui peuvent passer pour historiques, le Phare d'Alexandrie, qui tient aujourd'hui à la terre ferme, en a été éloigné de vingt-quatre lieues de mer. Cette région est si délicieuse, que l'on feint que les Dieux l'ont formée sur la constellation du Triangle, qui passe tous les jours verticalement sur le Delta.

Osoroth, un peu avant que de monter sur le trône, avoit épousé Nephté, fille du Roi de This, troisieme Dynastie placée entre Memphis & Thebes, à l'Occident du fleuve. Il eut bientôt de cette Princesse le Prince dont j'écris la Vie. C'est l'aîné des trois fils d'Osoroth, indiqués seulement sous le titre des trois Anonymes dans les annales

(1) *Plin. lib. 2. c. 35. Sen. quæst. nat. lib. 6. c. 26.*

de (1) Manethon. Mais quoique ce fameux Hiſtorien fût Prêtre & même Garde des Archives ſacrées d'Héliopolis; comme il n'a écrit que ſous Ptolemée Philadelphe, deux cents ans après la dévaſtation de l'Egypte par Cambyſes, il ne lui étoit reſté que des mémoires très-imparfaits. J'en ai découvert, par des moyens que je ne puis pas dire, de plus amples & de mieux conſervés, qui donnent au premier des trois Anonymes de Manethon le nom de *Sethos*, & le ſurnom de *Soſis* ou Conſervateur, dont on verra la raiſon dans la ſuite de ſa vie.

La naiſſance du nouveau Prince combla de joie tout le Royaume, par l'amour que les Peuples avoient pour le Roi, & ſur-tout pour la Reine, qui bien que dans une grande jeuneſſe les gouvernoit avec une ſageſſe & une bonté admirable. Car Oſoroth, dont il ſeroit difficile de repréſenter le caractere dans un ſeul portrait, & que

(1) Voyez les Origines Egyptiennes de Perizonius, *p.* 47. ſous la colonne *ex Africano*, avec la page 38. qui précede, & la page 49. qui ſuit; où Manethon eſt allegué comme le premier Auteur des Suites d'Africanus & d'Euſebe.

l'on ne connoîtra bien qu'à la fin de cette Hiſtoire, remit d'abord tout le ſoin du Gouvernement à la Reine. Ce Prince n'étoit parvenu à la Couronne qu'à l'âge de cinquante ans : & le Roi Seſonchis ſon pere, plus jaloux de ſon autorité préſente qu'attentif à l'avantage futur de ſon fils & de ſes peuples, l'avoit éloigné des affaires juſqu'au moment où il le laiſſa ſon ſucceſſeur. Ainſi Oſoroth ayant fortifié l'indolence de ſon naturel par l'habitude d'une vie molle & pareſſeuſe, n'accepta de la Royauté que la douceur de l'indépendance, & chercha à ſe débarraſſer du poids de la domination. Cette partie tomba pour ainſi dire d'elle-même entre les mains de la Reine, plus à portée qu'aucun autre de la recevoir; & ce qui pouvoit paroître aux yeux du public un choix éclairé, n'étoit réellement qu'un effet de l'indifférence d'Oſoroth. Il étoit de ces Rois qui, n'étant par eux-mêmes ni bons ni mauvais, deviennent les meilleurs ou les plus mauvais de tous les Princes, ſelon que le pur hazard leur fournit de bons ou de mauvais Adminiſtrateurs de l'autorité Royale : Triſte ſituation

pour des peuples ſoumis à un Maître dont les foibleſſes mêmes ſont deſpotiques !

Nephté dès les premiers jours de ſa puiſſance avoit fait eſpérer à ſes peuples un gouvernement très-doux. Ils y furent d'autant plus ſenſibles que celui du feu Roi, grand Prince d'ailleurs, avoit eu quelque choſe de dur & de triſte. Les eſprits s'étoient ſenti ſoulagés, avant même que la Reine eût adouci les charges publiques ; parce que ſans diminuer les revenus du Roi, elle trouva moyen d'en rendre la perception plus aiſée. Les richeſſes mêmes des particuliers s'accrûrent par la confiance qu'ils prirent en elle, & les uns à l'égard des autres. Elle élevoit en même temps ſon fils unique avec toute l'affection d'une mere, & toute la prévoyance d'une Reine. Elle ſouhaitoit ardemment de le voir parvenu à un âge où elle put lui remettre à ſon tour le Gouvernement qu'elle ne regardoit que comme un dépôt. En attendant elle ſe ſervoit, pour la conduite des affaires, des lumieres d'un excellent homme nommé Amedès, qui avoit paſſé ſous le feu

Roi, non par toutes les dignités dont on peut être revêtu, mais par toutes les commiſſions de confiance dont on peut être chargé, ſoit dans la guerre, ſoit dans les négociations, ſoit dans l'interieur d'un Royaume. Il conſeilla lui-même à la Reine, comme il l'avoit demandé au feu Roi, de ne point manifeſter au Public l'honneur qu'elle lui faiſoit, de peur d'exciter la jalouſie des Grands, & le murmure immanquable du Peuple contre les Miniſtres les plus zelés pour la félicité publique. Ainſi la Reine, gardant Amedès pour le conſeil ſecret & ſous un titre peu éclatant, choiſiſſoit d'ailleurs les meilleurs Sujets parmi ceux que les differens dégrés de leur naiſſance ſembloient préſenter pour chacune des places qu'il falloit remplir. Par-là l'autorité ſouveraine s'emploïoit à diſtinguer le mérite, ſans renverſer l'ordre; & les mécontens ne faiſoient qu'un petit nombre de gens qui n'oſoient même s'échapper à des plaintes que la voix publique n'auroit point ſoûtenues.

Tandis que la Reine ſe donnoit toute entiere aux affaires de l'Etat, le

Roi ſe livroit à tous les amuſemens d'une Cour brillante. Mais comme ils ne ſuccedoient jamais à des occupations ſerieuſes, ils ne le ſauvoient qu'à peine de l'ennui, & laiſſoient voir dans le Roi d'un grand Peuple un homme à qui ſon loiſir étoit à charge. Parmi les femmes qui l'environnoient, il y en avoit une appellée Daluca, veuve d'un grand Seigneur de la Cour, & ſans enfans. Elle avoit paſſé l'âge où les femmes ne prennent ſoin de leur beauté que par rapport à la galanterie; & elle entroit dans celui où elles ſongent à en faire ſervir les reſtes à leur ambition. Celle-ci forma le projet de ſe rendre maîtreſſe de l'eſprit du Roi. L'eſtime & les égards que l'on avoit pour la Reine avoient éloigné toutes les autres d'un pareil deſſein. Daluca même qui connoiſſoit parfaitement le génie d'Oſoroth, ſe gardoit bien de lui rien dire contre Nephté qui pût exciter dans ſon eſprit une agitation déſagréable. Elle ſe contentoit de l'obſeder; & elle ſe fit un art de plaire par les attentions & les complaiſances, bien plus puiſſantes ſur les Rois un

peu avancés en âge, que la jeunesse & la beauté dénuées de conduite & de vûës. Ainsi il ne lui fut pas difficile de gagner les bonnes graces d'un Prince qui ne se défendoit de rien. Elle avoit peut-être déja conçu de plus hautes espérances sur ce qu'elle avoit pu s'appercevoir que la santé de la Reine n'étoit pas forte. Mais sans renoncer à une fortune plus éloignée, il suffisoit alors à sa vanité d'être un objet remarquable pour les Courtisans, & de représenter en quelque sorte avec la Reine.

Nephté, par la dignité de sa personne, & par la situation même des choses, étoit fort au-dessus des inquiétudes qui agitent ordinairement ceux qui ne se sentent revêtus que d'un pouvoir emprunté. Ainsi quoiqu'elle eût bientôt apperçu les entreprises & les intrigues de sa rivale, elle n'en craignit pour elle-même aucun mauvais succès; mais sa prévoyance l'allarmoit pour son fils. Il n'avoit encore que huit ans, & elle voïoit avec douleur que si elle venoit à lui manquer, avant que son pere l'eût affermi dans la succession de sa

Couronne, le ſort de ce jeune Prince ſeroit livré à la témeraire Daluca. Les aînés étoient en Egypte les heritiers naturels du Trône : Mais le choix du pere étoit d'un grand poids ; & l'Hiſtoire fourniſſoit plus d'un exemple de la préférence d'un ſecond ou d'un troiſiéme fils au premier. Quelquefois même cette incertitude avoit fait naître entre les freres des querelles, dont le ſort des armes avoit ſeul décidé. Ainſi, bien que la Reine n'eut alors aucun preſſentiment de maladie, la penſée d'un avenir douteux la jetta dans l'inquiétude. C'eſt pourquoi recommandant ſon fils par les Prêtres à toutes les Divinités de l'Egypte, elle s'appliqua encore plus fortement à remplir ſes devoirs, pour engager le Ciel à ſeconder des intentions auſſi légitimes que les ſiennes. Mais la vraye récompenſe des bons n'eſt que dans le ſein des Dieux, qui ne les favoriſent pas toujours dans le cours de cette vie mortelle.

Les applications continuelles de la Reine, un travail qui paſſoit les forces de ſon temperament, peut-être même la trop grande crainte de

tomber malade, lui causerent au bout de quelque temps une indisposition legere d'abord, & qu'elle dissimula pendant les premiers jours, dans l'espérance de la surmonter : Mais la fiévre se rendant plus forte, la maladie fut bientôt regardée comme sérieuse. L'image qu'elle se fit alors de l'état de son fils la jetta dans la derniere désolation. Ah ! malheureuse, disoit-elle, tout ce que j'appréhendois va m'arriver. Pourquoi faut-il que je sois nécessaire à mon fils ? Quoiqu'à la fleur de mon âge, je connois assez les amertumes de la vie pour la quitter sans regret, s'il ne s'agissoit que de moi : Mais, hélas ! c'est moi qui meurs, & c'est moi qui pleure mon fils. Ces paroles étoient suivies d'un torrent de larmes qui aigrissoient son mal, sans soulager son affliction. En vain ses femmes éplorées qui avoient soin de soustraire le jeune Prince à sa vûe, tâchoient de l'appaiser par leurs discours & par leurs prieres : Ah ! je conçois, disoit-elle, par l'embarras de vos discours, & par la dureté avec laquelle vous me cachez mon fils, que je suis déja condam-

née & qu'il n'y a point de guériſon à eſperer pour moi. Auſſi-tôt ſon agitation devenant plus vive : Mon fils, mon cher fils, s'écrioit-elle, que tu me rends la mort terrible ! La mort qui met fin à toutes les peines commence les miennes, & je ne jouirai pas même de la paix du tombeau. Eh ! Madame, lui dit alors la plus reſpectable de toutes les femmes, que la naiſſance, la vertu & le zele attâchoit à elle, à quoi penſez-vous ? Ne voyez-vous pas que vous abandonnant, comme vous faites, à l'excès de vos regrets, vous rendez mortelle une maladie qui n'eſt que dangereuſe ? Mais ce qui eſt encore plus condamnable, vous offenſez la providence des Dieux, ſouverains arbitres de votre deſtinée & de celle de votre fils. La vertu, Madame, dont vous avez fait profeſſion juſqu'à ce jour, n'eſt parfaitement reconnoiſſable, que lorſqu'elle s'exerce dans des occaſions difficiles comme celle-ci. Hé bien, dit la Reine, j'accepte vos avis, & je me ſoumets abſolument à la volonté des Dieux. Avertiſſez-moi ſeulement quand j'appro-

cherai de mon terme, afin que je prenne les dernieres mesures à l'égard de mon fils, dont il me semble que la fortune reglera celle de l'Etat. Cette femme, dont l'amitié étoit solide & courageuse, ayant promis à la Reine ce qu'elle demandoit; Nephté fit dès ce moment un puissant effort sur elle-même, pour mettre ses sens dans un calme dont ils ne sortirent plus; mais qui accabloit le fonds de son ame d'un nouveau poids.

Cependant les plus grands Medecins du Roïaume, qui en Egypte étoient du collége des Prêtres, s'étoient déja assemblés dans le Palais, par l'ordre même du Roi; quoique pour se dispenser de l'affliction, il supposât toujours que la maladie de la Reine étoit peu de chose. L'Egypte, Mere des Sciences & des Arts, prétendoit sur-tout avoir donné naissance à la Medecine. Esculape, un des fils de Menès, avoit regné à Memphis même, comme nous l'avons déja dit, pendant que son frere Mercure regnoit à Thebes; & les six volumes (1) que le premier avoit com-

1. *Clem. Alex. Strom. 6.*

posés sur la Medecine, joints aux trente-six autres, où Mercure avoit donné les principes de toutes les autres connoissances, formoient ce fameux Trésor de doctrine, où les Prêtres se vantoient d'être instruits par les Dieux mêmes. Quoi qu'il en soit, ces Medecins véritablement consommés dans leur Art, employoient à l'égard de la Reine tout ce que pouvoient leur suggérer leurs lectures, leurs réflexions & leurs expériences. Ils la traiterent d'abord suivant les anciennes regles, qui leur étoient prescrites sous peine de la vie : car tout Médecin qui s'en écartoit répondoit de son malade ; & en cas de mauvais succès, la mort de l'un entraînoit sûrement celle de l'autre. C'étoit-là, pour dire le vrai, un prétexte de traiter quelquefois légerement & à la seule lettre de la loi les malades qui leur étoient indifférents : Mais l'intérêt vif dont ils étoient touchés pour la conservation d'une Reine telle que Nephté, & les gémissemens de tout un Peuple qui leur recommandoit leur Souveraine qu'ils appelloient leur Mere, les engagerent bientôt à chercher

quelques nouveaux remedes. Ils les déguiſoient à la vérité ſous d'anciens noms, où ils trouvoient moyen de les autoriſer par quelques-uns des exemples innombrables, dont leurs livres étoient remplis. Ils ſe tenoient même tour à tour à la porte du Palais, pour écouter tous ceux qui auroient des avis à propoſer pour la guériſon de la Reine. Ils en jugeoient enſuite dans leurs conſultations particulieres. Mais il étoit important pour eux dans une occaſion ſi délicate de ſuivre du moins en partie une ancienne coutume, ſelon laquelle pluſieurs mettoient leurs malades devant la porte de leurs maiſons, pour s'informer des paſſans s'ils avoient quelques remedes contre la maladie dont il s'agiſſoit.

D'un autre côté, les temples des Dieux étoient ouverts jour & nuit à l'affluence des Peuples, qui alloient ſans ceſſe de l'un à l'autre demander la ſanté de la Reine. (1) On commençoit par le temple de Vulcain, bâti par Menès, l'ayeul commun des Rois de toute l'Egypte, & qui étoit entre-

(1) *Strab. l.* 17. *Herod. l.* 2.

tenu depuis ſeize cents ans dans toute la ſplendeur, où ſon Fondateur l'avoit mis. On paſſoit de là à ceux de Serapis & de Venus. Mais on s'arrêtoit plus long-temps dans le temple des trois Divinités, Oſiris, ſon épouſe Iſis, & leur fils Horus, à cauſe du rapport ſenſible de ces Divinités avec les perſonnes dont la Famille Royale étoit alors compoſée. Les flots ſucceſſifs du peuple innombrable de Memphis rempliſſoient continuellement le parvis du temple, le veſtibule, la nef, & les environs du Sanctuaire, quelque grande que fût l'étendue de toutes ces parties.

Dans le milieu du Sanctuaire les trois Divinités ſur un piedeſtal très-élevé, & le tout d'un ſeul jet de fonte, étoient poſées de maniere qu'Oſiris, dont la figure étoit la plus haute, tenoit devant lui Iſis, (1) qui tenoit de même le jeune Horus devant elle. Car ce que Strabon dit des temples de de l'Egypte, vuides de Statues, & n'ayant au plus qu'une figure d'animal dans le milieu, ne doit pas s'entendre des temps antérieurs à l'invaſion de

(1) Vid. *Kirch. tom.* 1. *p.* 113.

Cambyses. Osiris avoit un Soleil autour de sa tête. Isis couronnée d'un boisseau, étoit couverte d'un voile jusques vers le bas du visage. Elle portoit sous le bras gauche une urne penchée, & avoit l'oiseau Ibis à ses pieds. Horus tenoit le doigt sur sa bouche. Là de grands choeurs chantoient en musique lente, & dans le ton destiné à la tristesse, des Hymnes tirés des rites anciens, & accommodés à la nécessité présente.

(1) OSiris fils du temps où commença le monde,
Conquérant bienfaicteur de la terre & de l'onde,
Rejetton de nos Dieux, & Souche de nos Rois,
Epoux d'Isis; sauvez d'un arrêt trop sévére
L'Epouse, le conseil d'un Roi qui vous révére;
L'appui du Trône & de vos loix.

Isis, ô vous, Déesse unique, universelle,
Que le mystere cache & le bienfait décele,
Même Divinité sous cent noms, en tous lieux;
Souveraine des bords, où croît & se resserre
Cette eau, source de vie & vrai sang de la terre
Que votre urne verse des cieux.

Isis, de notre Reine origine & modele;

(1) *Ceci est conforme aux Inscriptions des Colonnes d'Osiris & d'Isis, dont parle* Diodore, l. 1. Apulée Metam. l. 11. *&* *autres*.

Si, comme à votre culte, à vos vertus fidele
Elle a ſçu rappeller votre regne à Memphis;
Laiſſez à tant de pleurs remporter la victoire.
En défendant Nephté, défendez votre gloire,
Son Epoux, ſon Peuple, & ſon Fils.

Horus, Dieu du ſilence acquis par la ſageſſe,
Vous, qu'on dit protéger l'innocente foibleſſe
De tout Etre qui tend à ſa maturité; [image,
Au Prince encore enfant, votre ſang, votre
Conſervez un ſecours qu'à vous-même à ſon âge
Votre mere Iſis a prêté.

Cet Hymne, & d'autres ſemblables, ſe répétoient pendant les ſacrifices que les Prêtres, en robes de lin, avec des couronnes de lotos ſur leur tête raſée, & une chauſſure faite de la plante de Papyrus, offroient continuellement ſur trois autels triangulaires, poſés au-devant de la triple Statue. Ces hommes exténués par un jeune effroyable, qui avoit commencé avec la maladie de la Reine, & par des flagellations ſanglantes dont ils accompagnoient leurs invocations, ne ſuffiſoient qu'à peine, quelque nombreux qu'ils fuſſent, à toutes les prieres que le peuple exigeoit d'eux, ou qu'ils faiſoient de leur propre mouvement.

Mais

Mais que servent les temples, & tous les vœux que l'on y fait, contre les decrets portés par les Dieux? La Reine, en vain docile à toutes les ordonnances des Medecins, baissoit de jour en jour. Les remedes les plus puissans qu'on lui donnoit avant même qu'elle fût à l'extrêmité, pour profiter des forces qui lui restoient, sembloient n'être pour elle que des remedes communs: & les Medecins qui auroient moins appréhendé des accidens extraordinaires que le déclin insensible qu'ils appercevoient en elle, ne laissoient jamais échapper une parole d'espérance. La Reine donc, se condamnant elle-même, résolut enfin d'envoyer consulter pour son fils le plus ancien Oracle du monde, qui se trouvoit dans le voisinage de Memphis. C'étoit celui de Latone nourrice d'Horus, à Butos, ville située entre le Golphe Sebennitique & le Bolbitinique, vis-à-vis de laquelle étoit l'Isle de Chemmis, alors flotante (1). C'est ce qui a donné aux Grecs l'idée de leur isle de Delos, flotante jusqu'à la naissance de son Apollon, fils de La-

(1) *Pomp. Mela.*

tone. Les Prêtres de l'Oracle inſtruits de la maladie de la Reine, avoient déja prévenu ſa députation, & fait de grands préparatifs pour obtenir la réponſe de la Déeſſe. Ils l'invoquoient dans un temple très-vaſte, creuſé ſous celui qui paroiſſoit au-dehors. Mais au lieu que dans les temples extérieurs les ſacrifices & les cérémonies ſe faiſoient à la vue de tout le peuple; les ſeuls Initiés étoient admis aux myſteres qu'on célébroit dans les ſoûterrains. C'eſt-là qu'on avoit égorgé tant de victimes humaines, ſur-tout dans des occaſions pareilles à celles-ci, & pour inviter les Dieux à recevoir de jeunes perſonnes en échange d'un Prince ou d'une Princeſſe, qu'on vouloit ſauver. Il y a peu de Nations connuës qui n'ayent à ſe reprocher cette honteuſe barbarie. Mais les Egyptiens, plus ſuperſtitieux encore que tous les autres peuples, l'ont pouſſée autrefois juſqu'à ſacrifier tous les Etrangers ſur le tombeau d'Oſiris, dans la ville d'Heliopolis. Ce tombeau s'appelloit Buſiris; & la Fable en a fait un Roi d'Egypte violateur de l'Hoſpitalité. Cependant Amoſis (1) ancien ayeul de

(1) *Euſeb. Præpar. Evang. l. 4. c. 16. ex Porph.*

Sesostris à Thebes avoit eu le courage & le crédit d'abolir dans toutes les villes cette sanglante coutume. On substitua pour lors aux victimes humaines des figures de cire, dont les superstitions magiques ont fait depuis un si grand usage.

Les Prêtres députés pour l'Oracle étant arrivés en un jour à Butos avec les offrandes magnifiques, dont la Reine les avoit chargés, entrerent dès le soir même dans le temple. Tout le peuple les ayant conduits jusques là, on ferma les portes sur eux; & ils allerent attendre l'Oracle dans l'endroit qui répondoit à cette chapelle du temple supérieur, dont parle Hérodote, laquelle étoit faite d'une seule pierre quarrée, & dont l'intérieur avoit soixante pieds en tout sens. Après avoir passé dans ce lieu une grande partie de la nuit, ils en sortirent secretement par une autre porte, & se hâterent de retourner à Memphis.

La Reine qui comptoit tous les moments de leur voyage & de sa vie, les attendoit avec une impatience qui augmentoit l'ardeur de sa fiévre. Le trouble qui l'avoit agitée dans les pre-

miers jours de ſa maladie, & qu'elle continuoit de ſurmonter, étoit paſſé dans les femmes qui l'environnoient. L'arrêt de ſa mort, qu'elles regardoient toutes comme prononcé, & les ſuites qu'elles en prévoyoient pour leur ſituation & pour celle de l'Etat, leur cauſoient une douleur inexprimable. Ce n'étoit point cette affliction tendre qui naît de la ſéparation prochaine & éternelle d'une maîtreſſe & d'une amie à laquelle on s'eſt uniquement attaché: on croyoit voir en elles la déſolation d'une famille que l'incendie de la maiſon qu'elle habite, & où toute ſa fortune eſt renfermée, va faire paſſer d'un état paiſible à l'indigence; ou la conſternation d'une ville preſſée par un ennemi barbare, qui va détruire ſa religion & ſes loix. On remarquoit ſur leur viſage une douleur de déſeſpoir, qui rendoit affreuſes les plus belles, & une aliénation d'eſprit, que les plus fermes portoient juſques dans les ſervices qu'elles rendoient à la Reine, qui gardoit toujours un profond ſilence.

Enfin, les députés arrivérent, & ayant pris avec eux le jeune Prince,

& le fidele Amedès, qu'ils trouvérent auprès de lui, ils entrérent dans la chambre de la Reine. Là en présence de l'un & de l'autre, & de la principale de ſes femmes, ſans autres témoins, le chef de la députation lui rapporta ainſi l'Oracle, que la ſuite de la Vie de Sethos fera trouver ſi juſte qu'on ſoupçonnera peut-être les Auteurs de mes Memoires de l'avoir fait après coup. Vertueuſe Epouſe, genereuſe Mere, ſage Reine; les Dieux contraires & favorables vous envoyent cette réponſe: Conſolez-vous de la mort à laquelle vous êtes déja préparée. Elle n'eſt malheureuſe que lorſqu'elle termine une vie criminelle, & qu'elle laiſſe ſur la mémoire de la perſonne morte la haine & les maledictions des ſurvivans. Les Dieux vous attendent pour vous donner la récompenſe dûe aux bonnes actions que vous avez faites, & à celles mêmes que vous avez voulu faire. Vous vivrez dans le cœur de vos peuples, auxquels votre fils rendra un jour la félicité que votre perte va ſuſpendre. Il ne ſera pourtant pas heureux lui-même, ſelon l'idée que les ames communes ſe forment de

la prospérité des Princes. Mais les Dieux lui promettent tout ce que la vertu héroïque a de plus satisfaisant par elle-même, & tout ce que la gloire qui la suit a de plus flatteur. Né pour l'avantage des autres hommes, il sera Bienfaiteur des Nations, Conservateur de l'Egypte, & Vainqueur de lui-même. Mais que ceux qui m'écoutent gardent un secret inviolable sur ce qui concerne le Prince, & laissent passer le nuage qui couvrira sa premiere jeunesse.

A peine le Prêtre eut-il cessé de parler, que la Reine embrassant le jeune Sethos, lui dit : Mon fils, je meurs trop contente; les Dieux ne vous enlevent mon secours que pour donner plus de mérite & plus d'éclat aux grandes actions qu'ils vous feront faire. Soyez fidele à la destinée qu'ils vous préparent, & remplissez tous leurs desseins. S'adressant ensuite aux Prêtres: Retournez dans vos temples, leur dit-elle, & continuez vos vœux pour mon fils, que je vous ai recommandé depuis long-temps. Je vais faire marcher sur vos pas les présens que je destine aux Dieux, s'ils daignent accepter ces

foibles marques de ma reconnoiſſance. C'étoit tous les ornemens d'une chapelle domeſtique qu'elle s'étoit fait conſtruire à côté de la chambre où elle couchoit. Elle les avoit apportés de This, lieu de ſa naiſſance, où la nouvelle de ſa mort prématurée alloit bientôt terminer les jours du Roi ſon pere. Il y avoit parmi ces ornemens des ſtatuës d'or, quelques-unes d'une coudée de haut, qui repréſentoient les Divinités communes de toute l'Egypte, & ſur-tout Apollon qu'on adoroit particulierement à This & à Abydus qui en dépendoit. Ayant ainſi envoyé aux Dieux devant elle ce qu'elle avoit de plus cher, elle ſe tourna vers Amedès & lui tint ce diſcours : Sage & fidele Confident, le Roïaume ne ſçauroit ſe flatter de vous avoir pour ſoûtien dans le miniſtere qui ſuivra ma mort; donnez-vous à mon fils, & ſoïez ſon gouverneur & ſon conſeil: les Dieux me font croire que les vertus qu'ils lui promettent ſont attachées à vos leçons & à vos exemples. Auſſitôt Amedès, embraſſant reſpectueuſement le jeune Sethos : Mon Prince, lui dit-il, je vous conſacre ce qui me

reſte de force & de vie; tous les ſervices que je pourrois rendre à ma Patrie ſont renfermés dans l'éducation que j'aurai l'honneur de donner à celui qui doit en être le maître.

Dans ce moment on vit entrer le Roi, qui pour ne point manquer à ſes devoirs, s'étoit fait une regle de viſiter la Reine deux fois par jour. Seigneur, lui dit-elle en l'appercevant, l'Oracle m'a condamnée. Il n'eſt pas convenable de recommander un fils à ſon pere : mais enfin puiſqu'il me perd, j'oſe vous prier de lui tenir lieu de pere & de mere. Madame, dit le Roi, mon fils m'eſt cher par rapport à moi, & me le ſera encore davantage par rapport à vous; mais je ne deſeſpere pas encore de fléchir les Dieux ſur votre propre conſervation : & il ſortit, en mettant la main ſur ſes yeux.

La Reine diſtribua enſuite des pierreries à toutes ſes femmes, à proportion de leur naiſſance & de leur rang. La ſerenité qui regnoit ſur ſon viſage avoit changé leur déſeſpoir en de douces larmes. Enfin, revenant au jeune Prince : Pour vous mon fils, lui dit-elle, voici ce que je vous ai

reſervé. Cette caſſette enferme en pierreries des richeſſes ineſtimables, qui peuvent vous ſoûtenir en quelque état que la fortune vous réduiſe. Amedès vous les gardera, ou s'en ſervira, comme votre tuteur. Mais ne vous défaites jamais de cette émeraude montée en cœur, que je vous ai fait porter au cou juſqu'à préſent, & dont vous vous ferez une bague en quittant les habits de l'enfance. Il y a quatre ans que votre pere nous fit repréſenter en relief tous trois ſur la même pierre : lui en Oſiris, moi en Iſis, & vous en Horus, placé entre lui & moi. L'habile graveur coupa enſuite par ſon ordre cette pierre en trois fragmens, ſuivant la grandeur des figures. Vous portez l'un, voici l'autre qui eſt ma bague que j'ôte de mon doigt, & que je mets dans votre caſſette. Ces deux fragmens, tirés de leur monture, ſe rapporteront à celui que votre pere porte lui-même à ſon doigt. Allez mon fils, que les Dieux vous protégent & me reçoivent. Sethos, penetré de tous les ſentimens dont ſon âge étoit ſuſceptible, lui dit : Madame, je reçois ce que vous

me donnez; j'ai bien écoûté ce que vous m'avez dit; & quand je ſerai plus avancé en âge, je tâcherai de faire comme vous avez fait. La Reine lui ſerra la main & fit ſigne qu'on l'emmenât. Elle ne parla plus; & une heure après elle rendit l'eſprit.

JE n'entreprends point de repréſenter la déſolation de Memphis & de toutes les Provinces du Royaume, à meſure que cette nouvelle y parvenoit. On en peut prendre quelque idée ſur les larmes qu'avoit déja fait verſer la ſeule crainte qu'on en avoit euë. (1) Les Egyptiens dans les premiers temps étoient fort attachés à leurs Souverains, & le deuil de la Maiſon Royale étoit ordinairement pour chaque famille un deuil domeſtique. Ils le témoignoient pendant quarante jours en public, par des habits déchirés, & dans leur particulier par des abſtinences rigoureuſes. Mais cette derniere perte, dont chacun craignoit pour ſoi les conſéquences, répandoit par tout une douleur immoderée, & un trouble qui alloit juſqu'à l'excès: De ſorte que

(1) *Diodore l. 1.*

les Prêtres, qui dans de ſemblables occaſions autoriſoient l'affliction publique pour faire honneur à la mémoire des Rois décédés, ſe croyoient obligés dans celle-ci de calmer les eſprits & les cœurs, pour conſerver la décence qui convenoit, diſoient-ils, à une Nation policée, & pour faire rendre aux mânes de la Reine un hommage plus convenable à ſes vertus. Ils faiſoient entendre qu'elle étoit morte en paix, & que les Oracles l'avoient raſſurée ſur la deſtinée de ſon fils, & ſur celle de ſes peuples. Ils alléguoient l'état de repos & de bonheur où l'on pouvoit ſi légitimement eſperer que les Dieux l'admettroient à ſes obſéques prochaines. Ils tâchoient enfin par toutes ſortes de conſolations d'adoucir une plaïe que le temps ſeul pouvoit guérir, & qu'on craignoit que le temps ne rendît encore plus ſenſible.

On faiſoit cependant les préparatifs de la pompe funebre. Aucun Peuple n'a approché des Egyptiens en cette partie. Leurs Auteurs, & même les nôtres (1) diſent, qu'ils ont connu les

(1) *Herodote l. 2.*

premiers l'immortalité de l'ame : Et à vrai dire, il paroît par la ſimplicité de leurs palais, comparée à la magnificence de leurs tombeaux, qu'ils s'occupoient plus du ſéjour éternel de l'autre vie que des maiſons de paſſage qu'on habite dans celle-ci. Il faut pourtant avoüer que leur doctrine n'étoit pas bien démêlée ſur ce point. Car ſans parler de la Métempſycoſe que Pythagore eſt allé prendre chez eux, & qui faiſoit paſſer une ame d'animaux en animaux, juſqu'à ce qu'elle rentrât dans un corps humain, au bout de trois mille ans ; les plus ſenſés admettoient dans les enfers un lieu de peines pour les ames des méchans, & des prairies délicieuſes pour celles des gens de bien. Ainſi l'une & l'autre opinion, ou le mêlange, quel qu'il fût, de l'une & de l'autre, ne laiſſoit dans ces tombeaux ſi magnifiques que le cadavre qui n'eſt rien moins qu'éternel ; mais qui pourtant, par l'art qu'ils avoient de l'embaumer, duroit encore plus long-temps que le tombeau même.

Tous ceux qui étoient deſtinés à cette derniere fonction, s'étoient deja

chargés du corps de la Reine. (1) C'étoient des Officiers du ſecond ordre, très-reſpectés dans l'Egypte, par la communcation qu'ils avoient des ſecrets du Sacerdoce, quoiqu'ils ne fuſſent que domeſtiques des Prêtres. L'operation duroit trente jours. Ayant tiré du corps par une ouverture laterale qu'ils y avoient faite, tous les viſceres, excepté le cœur & les reins; ils l'oignoient en dehors & en dedans avec de la gomme de cedre, de la Myrrhe, du cinnamome, & d'autres parfums, qui non ſeulement le conſervoient pendant pluſieurs ſiecles, mais encore lui faiſoient répandre une odeur très-ſuave. Ils avoient enfin le ſecret de lui rendre ſa premiere forme, de maniere que le mort ſembloit avoir gardé l'air de ſon viſage,& le port de ſa perſonne. Ses cheveux & les poils même de ſes ſourcils & de ſes paupieres étoient démêlés; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, ils lui redonnoient une apparence d'embonpoint, & les couleurs les plus fraîches & les plus naturelles qu'il eût euës en toute ſa vie. Quelques particuliers aimoient mieux con-

(1) *Diodore l.* 1. *ſect.* 2.

ſerver dans des cabinets faits exprès, leurs parens ainſi embaumés, que de les dépoſer dans des ſépulcres déjà faits, ou de leur en faire conſtruire de nouveaux; & ils trouvoient une ſatisfaction ſinguliere à voir leurs ancêtres avec la même phyſionomie & la même attitude que s'ils étoient encore vivans.

Mais on n'étoit pas dans cet uſage à l'égard des Rois; & lorſqu'ils n'avoient pas déſigné eux-mêmes leurs tombeaux, on les portoit tous, de quelque Dynaſtie qu'ils fuſſent, au labyrinte ſitué au midi du lac Mœris du côté de la Libye. Cet édifice qui paſſoit en magnificence tous les ouvrages de la Grece mis enſemble, ſelon le témoignage des Grecs mêmes, n'avoit pas été conſtruit comme l'a cru Herodote, par les douze Rois qui regnerent en même temps, après la retraite de Sabacon l'Ethiopien. Car celui ci ne ſe rendit maître de l'Egypte que deux ou trois cens ans avant l'invaſion de Cambyſe; au lieu que le labyrinte étoit beaucoup plus ancien que Seſoſtris même, & avoit été élevé lorſque l'Egypte n'étoit encore divi-

ſée qu'en douze Nomes. Les Rois des quatre Dynaſties, étant tous en paix, avoient tous contribué à cet ouvrage mémorable, dont ils avoient dedié la partie ſupérieure au Soleil, & la ſoûterraine aux Dieux infernaux. C'eſt ce qui a donné lieu à (1) Homere d'appeller l'entrée des enfers les portes du Soleil. Les douze palais immenſes qu'il renfermoit, repréſentoient ſuivant leur intention toute l'Egypte. C'eſt pour cela qu'ils y avoient tous marqué leur ſépulture, & celle de leurs ſucceſſeurs dans les ſoûterrains. Mais l'imagination des peuples, ſoûtenue par les cérémonies que faiſoient les Prêtres, avant que d'introduire le corps dans ces ſombres demeures où peu de vivans étoient entrés, avoit beaucoup ajouté à ce qu'il y avoit de réel. C'étoit un point de religion de croire que les détours innombrables dont on leur diſoit, comme il étoit vrai, que ces ſoûterrains étoient remplis, conduiſoient les bons Rois dans un ſéjour délicieux, au lieu que l'entrée même du labyrinte étoit interdite aux Tyrans.

(1) *Odyſ.* 24.

En effet dès que le corps étoit arrivé aux bords d'un lac nommé Caron, qu'il falloit traverſer pour parvenir à la porte des Dieux infernaux, un Senat incorruptible compoſé de ſeize Prêtres du labyrinte ſans compter leur chef, & de deux Juges choiſis dans chacun des douze Nomes anciens, arrêtoit le mort. Là après avoir écoûté le diſcours du Chef des Prêtres qui conduiſoit le Roi défunt; le Chef du Senat permettoit à tous les aſſiſtans de faire contre le mort des accuſations prouvées. La ſentence le faiſoit admettre dans la barque par le nautonier qu'ils appelloient Caron en leur langue, ou le privoit de la ſépulture. Ce jugement ſe faiſoit par voye de ſcrutin, c'eſt-à-dire par des billets que les Juges laiſſoient tomber dans cette urne terrible, dont la ſeule idée maintenoit les anciens Rois dans l'obſervation de la juſtice.

Au reſte, dans quelque tombeau que les Rois & même les particuliers fuſſent portés, il falloit (1) toujours ſubir un examen devant des Juges

1) *Diodore lib.* 1. *ſect.* 2.

qui étoient toujours des hommes de la plus grande reputation de probité. On ne pouvoit les prendre que parmi les Initiés ; & le choix s'en faisoit à chaque fois par des gens tirés de toutes les classes des citoyens d'une ville, s'il s'agissoit d'un particulier, ou des sujets d'un Royaume s'il s'agissoit d'un Souverain : Et les billets dans lesquels les noms des Juges étoient écrits, s'ouvroient & se comptoient devant tout le monde. Mais à l'égard des Rois que l'on portoit au labyrinte, toute l'Egypte, suivant la distribution des douze anciens Nomes, entroit dans le choix des Juges. Et de plus ce n'étoit qu'au labyrinte qu'on faisoit ce grand nombre d'autres cérémonies, d'où le Poëte Orphée, que nous verrons bientôt en Egypte, & qui en fut témoin à l'occasion d'un autre Roi, a tiré la plus grande partie de la description de l'enfer telle qu'il l'a donnée dans ses vers ; & qu'elle a été suivie par Homere chez les Grecs, & par Virgile chez les Latins.

Le quarantiéme jour depuis le décès de la Reine étant arrivé, tout le monde se trouva disposé pour le dé-

part du convoy. Les quarante lieuës de diſtance de Memphis au labyrinte ſe devoient faire dans une marche de dix jours & de dix nuits en comptant les pauſes qui étoient toutes reglées. On avoit placé ſous le veſtibule du palais fermé au jour & éclairé de lampes, un grand char à quatre roües tout revêtu d'or. Sur le derriere du char étoit un Trône à trois marches, ſurmonté d'une grande Couronne d'or chargée de pierreries & portée par un Sphinx de même metal, qui en poſoit le bord ſur ſa tête, & qui avoit de grandes aîles éployées. Du haut de la Couronne deſcendoit à grand plis éntre les aîles du Sphinx une étoffe de pourpre en forme de pavillon chargé d'hieroglyphes relevés en or, qui repréſentoient toutes les vertus. Les deux bouts du pavillon venoient ſe croiſer ſur le devant du char. Il avoit deux timons où étoient attelés quatre chevaux de front précédés de trois autres rangs de volée, ce qui faiſoit en tout ſeize chevaux. Ils étoient tous ſuperbement enharnachés comme en un jour de triompe. Mais rien

n'égaloit la richesse & l'élegance de l'habillement de la Reine. On la posa sur son Trône, assise & attachée par des cordons avec tant d'art qu'il n'étoit point de secousse qui put lui donner aucun mouvement de corps inanimé. Outre cela toute la machine étoit suspenduë entre ses brancards de maniere qu'elle ne pouvoit jamais perdre le niveau; & d'ailleurs les chemins déja très-beaux en Egypte avoient été préparés exprès pour ce voyage. En un mot ce char semble avoir servi de modele à celui dans lequel on transporta depuis Alexandre mort, de Babylone à Alexandrie (1). La Reine qui avoit le visage & le sein découvert, mais les yeux fermés, sembloit joüir d'un doux sommeil dans le bruit du convoy qui s'arrangeoit aux sons redoublés des trompetes & des tymbales. Quels sentimens se renouvellerent alors dans le cœur de toutes les personnes qui l'avoient aimée, & qui l'avoient perdu de vûë depuis sa mort, ou depuis sa maladie : on la voyoit, on lui parloit même, & elle n'étoit plus. Ceux

(1) *Diodore lib.* 18.

qui lui avoient été les plus attachés évitoient long-temps de rencontrer son visage pour demeurer un peu plus maîtres de leur douleur ; & surmontés ensuite par leur curiosité & par leur tendresse ils jettoient les yeux sur elle, & retrouvant tous ses traits & toutes ses graces, ils se détournoient aussitôt pour fondre en larmes.

Cependant la Maison de la Reine composée de six mille chevaux avoit déja pris les devans, comme laissant désormais aux Prêtres la garde de sa personne. Ces Officiers marchoient quatre à quatre & leurs armes renversées. Tous les instrumens militaires, qui joüoient d'un son lugubre, mêlés d'intervalles de silence exactement mesurés, portoient le fremissement jusqu'au fond de l'ame. Les Corps de la ville de Memphis, distingués par les habits qui leur étoient propres, mais ayant pardessus une gaze noire, suivoient ces premiers à cheval comme eux : Et dans ce nombre de gens qui faisoit déja douze mille personnes, il ne se prononçoit pas durant toute la marche une seule parole. Les grands Officiers de la Cour & les Princes après eux, excepté le

Roi & l'héritier présomptif de la Couronne, qui n'alloient jamais, du moins publiquement, aux funerailles, marchoient ensuite quatre à quatre comme les précedens, enveloppés de robes violetes, assis dans des especes de niches couvertes de noir posées sur des brancards, les marques de leurs dignités à leurs pieds, & portés chacun sur les épaules de huit esclaves. Ces trois nombreuses troupes s'étoient mises en marche pendant le jour; & à l'entrée de la nuit on vit paroître les femmes qui faisoient la partie la plus lugubre du convoy. Elles monterent quatre à quatre dans soixante chars couverts par-dessus, & découverts par les côtés, attelés chacun de huit chevaux deux à deux. Les chevaux & les chars même étoient presque ensevelis sous des étoffes de soye noire semées de larmes d'argent. Ces femmes absolument voilées ne ressembloient qu'à des ombres; & la premiere Dame de la Reine, dans le char qui marchoit le dernier, tenoit entre ses genoux un enfant qui, étant habillé & voilé comme elle, n'étoit connu de personne & étoit respecté

de tout le monde. Cependant les plus intelligens penſoient bien qu'outre le ſpectacle du jugement des morts qu'Amedès vouloit faire voir de bonne heure au jeune Prince; il n'avoit pas voulu le laiſſer dans le Palais en l'abſence de tous les ſerviteurs de ſa mere.

Mais par un contraſte dont on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé ; ces femmes dont on entendoit les ſanglots & qu'on voyoit ſans ceſſe eſſuyer leurs larmes ſous leurs voiles, étoient immédiatement ſuivies de tous les inſtrumens employés en Egypte dans les grandes réjouiſſances, comme les Siſtres, les Chalumeaux & les Hautbois , auſquels répondoient par intervalles marqués les Trompetes & les Tymbales qui annonçoient le char de la Reine. Tous ceux qui joüoient de ces inſtrumens, les conducteurs même du char , & les douze Eſclaves de la perſonne qui marchoient à droite & à gauche, portoient des habits de fêtes , dont l'oppoſition avec leur triſteſſe & leur ſilence faiſoit ſentir vivement aux ſpectateurs la fauſſeté & la brieveté des

joyes humaines. La Reine elle-même avoit comme une écharpe de fleurs qui passant sur son épaule gauche venoit se rendre sous le bras droit; & elle tenoit en ses mains des festons qui tomboient par-dessus ses genoux jusqu'à ses pieds. Les Egyptiens vouloient marquer par-là que si la mort des personnes vertueuses est triste pour ceux qui leur survivent, elle est pour elles le commencement de leur repos, de leur bonheur & de leur triomphe. Le char de la Reine étoit suivi par les Prêtres en cet ordre. Le grand-Prêtre de Memphis qui devoit la présenter à ses Juges, étoit porté immédiatement derriere elle, étendu dans un cercuëil découvert, vêtu de blanc, avec un voile blanc sur la tête & sur le visage, & dans la posture d'un mort. Tous les autres Prêtres vêtus & voilés de même s'appuyant d'une main sur un bâton augural qui étoit recourbé par le haut, & tenant de l'autre un anneau ou un cercle d'or d'où pendoit une espece de Tau, marchoient à pied sur deux files simples de cinq cent Prêtres chacune, distantes l'une de l'autre de toute la largeur du che-

min. Entre les deux files on portoit d'eſpace en eſpace des étendards où étoient repréſentés les différens Dieux ou les ſimboles des Dieux de l'Egypte, comme l'Apis de Memphis, le Coloſſe d'Abydus, l'Aigle de Thebes, l'Epervier de Tanis, l'Anubis de Cynopolis, le Vaſe de Canope, le Bouc de Mendez, le Loup d'Hermontie, l'Agneau de Saïs, & ainſi des autres. Car il venoit des Prêtres de toutes les villes d'Egypte aux funerailles des Rois, lors même qu'ils avoient guerre entre eux : & la claſſe des Prêtres non plus que celle des Laboureurs & des Commerçans ne ſe ſentoit jamais des diviſions des Etats. D'un autre côté la mort des Rois réüniſſoit les Prêtres des différentes villes qui paroiſſoient avoir de grandes diſputes ſur les Divinités différentes & ſouvent contraires qu'ils adoroient. Nos Hiſtoriens en parlant de l'Egypte (1) ont dit que les Rois qui avoient ſous leur domination pluſieurs villes de different culte étoient bien aiſes de laiſſer ces ſortes de diſſentions entre les Prêtres, de peur que

(1) Vid. *Plut. Traité d'Iſis & d'Oſiris*, & autres.

s'ils étoient tous d'accord, leur crédit qui étoit très-grand ſur le commun des hommes, ne les mît au-deſſus des Rois mêmes. Enfin tout le convoy étoit fermé par un grand nombre de chariots de bagage qui arrêtoient la foule qui ſuivoit les funerailles.

On traverſoit frequemment des villes grandes ou petites qu'on rencontroit ſans ceſſe. Leur nombre ſur cette route comme ſur toutes les autres étoit tel, que toute l'antiquité a dit qu'il y avoit plus de villes dans l'Egypte ſeule que dans tout le reſte du monde. C'eſt dans ces villes que l'on avoit placé à diſtances à peu près égales les ſtations du convoy; & chacun trouvoit preſque à côté de lui la maiſon où il devoit ſe repoſer, & d'où il ſortoit pour reprendre ſon rang au moment qu'il falloit partir. Le char de la Reine entroit ſous une tente qui l'attendoit ſur le chemin même en chaque ſtation, où il étoit veillé par d'autres Prêtres que ceux de la marche. Ce char auquel tout ſe rapportoit ne marchoit jamais que la nuit & trois heures de ſuite, pendant

lesquelles il faisoit environ deux lieuës; après quoi se reposant quatre heures il se remettoit en marche jusqu'au jour, & attendoit ensuite le soir.

Tout le convoy étant arrivé s'étoit répandu avec ordre dans la campagne pour laisser un libre accès au char de la Reine, & même au simple peuple qui avoit suivi le convoy par derriere les chariots. Il s'avançoit alors jusque sur le bord du lac Caron (1) immédiatement à côté du char dans un grand espace à droite & à gauche: Et les Prêtres demeuroient toujours rangés derriere le char en droite ligne. A l'approche de ce tribunal redoutable composé de Juges qu'on regardoit comme les Dieux mêmes, le grand-Prêtre qui alloit parler pour la Reine, & les personnes qui s'interessoient à sa mémoire sentirent une frayeur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Car si les causes réellement bonnes deviennent quelquefois mauvaises par l'injustice des hommes, il

(1) En comparant les relations des Anciens avec celles des modernes, le labyrinte paroît avoir été situé entre le lac Caron & le lac Mœris.

eſt encore plus à craindre que les cauſes qui paroiſſent bonnes ne deviennent réellement mauvaiſes devant la juſtice des Dieux.

Les Juges étoient aſſis ſur une eſtrade large & profonde, élevée de douze marches, autour de laquelle leurs ſiéges au nombre de quarante-un, formoient un grand demi-cercle. Ils étoient vêtus par-deſſous de tuniques ou de veſtes blanches, comme Prêtres ou Initiés, & par-deſſus de robes rouges comme Juges. Ils avoient chacun à leur cou une chaîne d'or où pendoit un Saphir ſur lequel étoit gravée la figure de la verité (1) : & ils étoient placés en cet ordre. Le grand-Prêtre Chef du Senat occupoit le fond ſur un ſiége un peu plus élevé que celui des autres ; & il avoit à ſes deux côtés les deux Juges choiſis dans le Nome de Memphis qui n'étoient qu'Initiés : Amedès étoit le premier des deux. D'abord après eux de part & d'autre étoient ſeize Prêtres du labyrinte, & enſuite les vingt-deux Initiés choiſis par les au-

(1) *Diodore lib.* 1 *ſect.* 2. *&* *Ælian. variar. hiſt. lib.* 14.

tres Nomes. L'urne étoit poſée ſur le devant du tribunal au bord de la plus haute marche; & les Officiers du ſecond ordre étoient aſſis ſur la ſeconde avec des habits convenables aux fonctions qu'ils devoient remplir après le jugement. Tout étant ainſi diſpoſé, les chevaux du char de la Reine étant dételés, les timons & le pavillon ôtés, le grand-Prêtre de Memphis conducteur du convoy monta ſur le pied du char; & ſe tenant debout & la tête nüe, il prononça ce diſcours :

Inéxorables Dieux des Enfers, voilà notre Reine que vous avez demandée pour victime dans le printemps de ſon âge, & dans le plus grand beſoin de ſes Peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont ſa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidelle à tous ſes devoirs envers les Dieux. Elle ne s'eſt point diſpenſée des pratiques extérieures de la religion ſous le prétexte des occupations de la Royauté, & les ſeules pratiques exterieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On appercevoit au-travers des ſoins qui l'occupoient dans ſes Conſeils, ou

de la gayeté à laquelle elle se prêtoit quelquefois dans sa Cour, que la loi Divine étoit toujours présente à son esprit & regnoit toujours dans son cœur. De toutes les fêtes ausquelles la Majesté de son rang, le succès de ses entreprises, ou l'amour de ses Peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenoient dans nos temples étoient pour elle les plus agréables & les plus douces. Elle ne s'est point laissé aller, comme bien des Rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par ses offrandes; & sa magnificence à l'égard des Dieux a été le fruit de sa piété, & non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur; & elle n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre de la justice generale & par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons Rois avec une défiance modeste qui la laissoit à peine jouir du bonheur qu'elle procuroit a ses peuples. La défense glorieu-

se des frontieres, la paix affermie au-dehors & au-dedans du Royaume, les embellissemens & les établissemens de différente espece ne sont ordinairement de la part des autres Princes que des effets d'une sagesse politique, que les Dieux Juges du fond des cœurs ne recompensent pas toujours: Mais de la part de nôtre Reine toutes ces choses ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs & la vûë du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions, elle a conçu que la tranquillité du Gouvernement dépendoit de la tranquillité de son ame; & qu'il n'y a que les esprits doux & patiens qui sçachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance; & laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine, dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné comme les Dieux avec un plein pouvoir de punir. Elle a reprimé les esprits rebelles, moins parce qu'ils resistoient à ses volontés, que parce qu'ils faisoient obs-

tacle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a ſoûmis ſes penſées aux conſeils des ſages, & tous les ordres du Royaume à l'équité de ſes loix. Elle a déſarmé les ennemis étrangers par ſon courage & par la fidelité à ſa parole ; & elle a ſurmonté les ennemis domeſtiques par ſa fermeté & par l'heureux accompliſſement de ſes projets. Il n'eſt jamais ſorti de ſa bouche ni un ſecret ni un menſonge; & elle a cru que la diſſimulation néceſſaire pour regner ne devoit aller que juſqu'au ſilence. Elle n'a point cedé aux importunités des ambitieux; & les aſſiduités des flateurs n'ont point enlevé les recompenſes dûës à ceux qui ſervoient leur Patrie loin de ſa Cour. La faveur n'a point été en uſage ſous ſon Regne; l'amitié même qu'elle a connuë & cultivée ne l'a point emporté auprès d'elle ſur le mérite ſouvent moins affectueux & moins prévenant : Elle a fait des graces à ſes amis; & elle a donné les poſtes importans aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs ſur les Grands ſans les diſpenſer de l'obéiſſance ; & elle a ſoulagé le Peuple ſans lui ôter

la neceſſité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le Prince, & inégalement pour lui, les revenus de ſon Etat; & les derniers du peuple ont ſatisfait ſans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeoit d'eux; parce qu'elles n'ont point ſervi à rendre leurs ſemblables plus riches, plus orguëilleux & plus méchans. Perſuadée que la Providence des Dieux n'exclud point la vigilance des hommes qui eſt un de ſes preſens, elle a prévenu les miſeres publiques par des proviſions réguliéres; & rendant ainſi toutes les années égales, ſa ſageſſe a maîtriſé en quelque ſorte les ſaiſons & les élemens. Elle a facilité les négociations, entretenu la paix, & porté le Royaume au plus haut point de la richeſſe & de la gloire, par l'accuëil qu'elle a fait à tous ceux que la ſageſſe de ſon gouvernement attiroit des païs les plus éloignés; & elle a inſpiré à ſes peuples l'hoſpitalité, qui n'étoit point encore aſſez établie chez les Egyptiens. Quand il s'eſt agi de mettre en œuvre les grandes maximes du Gouvernement, & d'aller au

bien general malgrè les inconveniens particuliers ; elle a ſubi avec une generéuſe indifférence les murmures d'une populace aveugle, ſouvent animée par les calomnies ſecrettes de gens plus éclairés qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hazardant quelquefois ſa propre gloire pour l'interêt d'un peuple méconnoiſſant, elle a attendu ſa juſtification du tems : Et quoiqu'enlevée au commencement de ſa courſe, la pureté de ſes intentions, la juſteſſe de ſes vûës, & la diligence de l'execution lui ont procuré l'avantage de laiſſer une mémoire glorieuſe & un regret univerſel. Pour être plus en état de veiller ſur le total du Royaume, elle a confié les premiers détails à des Miniſtres ſurs, obligés de choiſir des ſubalternes qui en choiſiſſoient encore d'autres, dont elle ne pouvoit plus répondre elle-même, ſoit par l'éloignement, ſoit par le nombre. Ainſi j'oſerai le dire devant nos Juges, & devant ſes ſujets qui m'entendent : ſi dans un Peuple innombrable, tel que l'on connoît celui de Memphis, & des cinq mille

(1) villes de la Dynaſtie, il s'eſt trouvé, contre ſon intention, quelqu'un d'opprimé; non ſeulement la Reine eſt excuſable par l'impoſſibilité de pourvoir à tout; mais elle eſt digne de loüange en ce que connoiſſant les bornes de l'eſprit humain, elle ne s'eſt point écartée du centre des affaires publiques, & qu'elle a reſérvé toute ſon attention pour les premieres cauſes & pour les premiers mouvemens. Malheur aux Princes dont quelques Particuliers ſe loüent, quand le Public a lieu de ſe plaindre; mais les Particuliers même qui ſouffrent n'ont pas droit de condamner le Prince, quand le corps de l'Etat eſt ſain, & que les principes du gouvernement ſont ſalutaires. Cependant quelque irréprochable que la Reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à vous, ô juſtes Dieux, ſon repos & ſon bonheur que de votre clemence.

Dès que le grand Prêtre eut ceſſé

(1) Il y avoit dans l'Egypte vingt-mille villes. *Plin. lib.* 5. *cap.* 9. *& Pomp. Mela.* Mais Theocrite *Idil.* 17. en compte 33339 ſous Ptolom. Philad.

de parler, il remit ſon voile ſur ſa tête & ſur ſon viſage, & il ſe proſterna ſur le char où il étoit, pour attendre ſon jugement. Tous les Juges allerent aux opinions dans le milieu du tribunal. Après avoir conferé entre eux l'eſpace de quelques minutes ils ſe remirent à leurs places; & le Chef du Sénat demanda à haute voix à toute l'aſſiſtance, ſi perſonne n'avoit rien à reprocher à la mémoire de la Reine. Quelques-uns de ceux que les reglemens les plus favorables au Public avoient bleſſés par la ſituation de leurs affaires particulieres, s'étoient préparé à porter des plaintes plus excuſables de leur part que légitimes contre la Reine. Mais ils s'étoient tous rendu juſtice ſur les dernieres paroles que le grand Prêtre de Memphis avoit dites pour ſa défenſe; & ils furent les plus zelés de cette nombreuſe aſſemblée à demander pour elle par leurs applaudiſſemens l'entrée au ſéjour des bienheureux. Quand la choſe arrivoit ainſi, & qu'on ne formoit aucune accuſation contre le Roi mort, l'urne demeuroit inutile, & on le recevoit comme par acclama-

tion. Le Chef du Sénat ayant donc regardé tous les Juges & reçu de chacun d'eux le ſigne de leur conſentement, il dit : Sacré Miniſtre de Memphis levez-vous : les Dieux vous ont trouvé vrai dans le témoignage que vous avez rendu à votre Reine, & ils vont lui donner la récompenſe dûë aux bons Rois. Puiſſent ſes ſucceſſeurs profiter de ſon exemple & rendre leurs Peuples heureux pour ſe rendre encore plus heureux eux-mêmes. Il ordonna enſuite au premier des Officiers du ſecond ordre d'aller toucher la Reine de ſa baguette, dont nos Poëtes ont fait le Caducée de Mercure; & ſe tournant en même-temps à ſa droite où étoit aſſis Amedès choiſi pour premier Juge par le Nome de Memphis, il lui dit : Sage Miniſtre de votre Reine; vous dont les conſeils ont eu tant de part aux actions qui la font couronner aujourd'hui ; allez avec le ſaint Prêtre qui l'a amenée l'introduire dans la barque, & de-là dans le temple interdit aux impies vivans ou morts : Nous allons en ouvrir les portes à votre Reine, & l'y recevoir nous-mêmes. Auſſi-tôt

tous les Juges ſe leverent & allerent ſe rendre par une route particuliere au-dedans du temple des Dieux infernaux. A l'égard des morts qui devoient toujours entrer par la porte du ſoûterrain, ils ne pouvoient y aborder qu'en traverſant le lac qui avoit en ce ſens environ un quart de lieuë, & ſur lequel il n'étoit permis qu'au nautonnier Caron d'avoir une barque. Il avoit déja reçû la Reine que les Officiers dont nous venons de parler avoient détachée de deſſus ſon trône, & qu'ils avoient miſe dans le cercuëil qui avoit apporté le grand Prêtre. Celui-ci en entrant dans la barque avec Amedès avoit auſſi, ſelon la coûtume, payé le tribut au Nautonnier. Quand ils furent à la porte du labyrinte, le peuple innombrable qui les ſuivoit des yeux, entendit comme le bruit d'un tonnerre qu'ils croyoient réel, & qu'ils regardoient comme un miracle qui ne manquoit point d'arriver quand on ouvroit le temple des Dieux infernaux. Mais au fond ce bruit n'étoit autre choſe que le retentiſſement des portes d'airain qui en fermoient l'entrée, & qui étoit

fortifié par la repercussion des voûtes & par les échos voisins.

Dès que le mort étoit entré dans le labyrinte, le deüil general se dissipoit aussi subitement que celui d'un homme qui reverroit vivante une personne cherie qu'il auroit cru morte. L'intérêt du Roi ou de la Reine qu'on venoit d'admettre suivant leur pensée dans le séjour des bienheureux, étoit le principe de ce changement. Ceux même qui portoient encore le regret dans le cœur étoient obligés de le cacher sous les plus grandes démonstrations de joye. Le Peuple qui passe aisement d'une passion à une autre toute contraire, & qui d'ailleurs ne demande que des occasions de réjouissance, rassembloit dans ce retour ce que l'Egypte avoit de plus gai dans ses fêtes de pelerinage. Les personnes de la plus haute distinction se faisoient un plaisir de se mêler avec le Peuple dans la campagne & dans toutes les villes de la route : mais on les reconnoissoit aisement à la magnificence de leurs habits qu'on avoit apportés dans les chariots de bagage qui avoient suivi le convoy,

On en changeoit ou dans les villes les plus voiſines ou ſous des tentes ſuperbes qui étoient dreſſées de toutes parts. Comme tous les Egyptiens ſe croyoient nobles, les hommes & les femmes de la campagne, tous d'une grande propreté, ſe joignoient aux Princes mêmes & aux Princeſſes, non ſeulement dans les mêmes danſes & dans les mêmes jeux, mais aux mêmes tables ſous des tentes dans les prairies, ou au milieu des places dans les villes. On ne ſçauroit exprimer la profuſion des vins & des viandes qui ſe conſumoient en cette occaſion; & rien ne faiſoit mieux ſentir l'abondance de l'Egypte & la richeſſe des Egyptiens. On ne s'offenſoit jamais de la familiarité des diſcours, & tout devenoit matiere de joie. Il étoit hors d'exemple que dans cette agréable confuſion il ſe fût jamais élevé une querelle; parce qu'on ne faiſoit jamais rien dans le deſſein de fâcher ou de nuire. Les Grands mêmes s'attiroient d'autant plus de ces égards obligeans que la politeſſe inſpire, qu'ils ſe communiquoient plus aiſement à toutes ſortes de perſonnes. Tous ceux qui excelloient dans les exercices de force ou d'adreſſe ſe

rendoient là par bandes, & donnoient sur la terre ou sur les canaux des représentations amusantes. On voyoit sortir des bosquets ou entrer dans les eaux des troupes de Satyres & de Nymphes dont le culte du Dieu Pan avoit fait naître l'idée dans l'Egypte, long-temps avant qu'elle eût passé chez les Grecs.

Les nuits étoient encore plus brillantes que les jours, à cause des illuminations des villes qui paroissoient encore plus belles de loin & dans la campagne que dans les villes mêmes. Il n'est point de discours ni de tableau qui pût représenter leur effet, surtout le long des bords du lac Moeris, cette mer d'eau douce, ouvrage de main humaine, qui selon la plûpart de nos Auteurs (1) avoit alors cent cinquante lieuës de tour, où tous les feux étoient doublés par leur image dans les eaux. Une infinité de galeres richement ornées & illuminées comme les maisons, prenoient le large dans le lac, ou alloient de ports en ports selon la volonté des voya-

(1) *Diodore* lui donne 3600. stades de tour; 24. stades faisant une lieuë de 3000. pas.

geurs qui étoient sûrs de rencontrer par-tout des surprises agréables. Le concours prodigieux des passans, le son perpetuel des instrumens de musique, & les fréquens éclats de joie, faisoient que dans cette affluence de toutes sortes de plaisirs, on ne se plaignoit que de la difficulté qu'on avoit de trouver un peu de silence & de sommeil. En un mot les journées de la fête de Diane à Bubaste, ou les nuits de la fête de Minerve à Saïs qui se célebrent encore tous les ans, mais avec moins d'éclat que de licence, ne sont qu'une foible image de ce qui se passoit au retour du labyrinte, dont la ceremonie attiroit avec un peuple innombrable ce qu'il y avoit de plus considerable dans l'Egypte.

(1) La beauté du climat en cette contrée favorise extrêmement ces sortes de fêtes. Dans le printems surtout où l'on se trouvoit alors, la serenité des jours est aussi constante que la fraîcheur des nuits ; & pour dire encore plus l'hyver y differe très-

(1) *Vid.* L'Egypte de Paul Lucas corrigée & rectifiée par M. l'Abbé Banier.

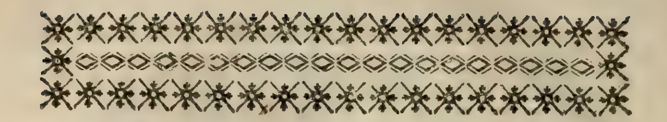
peu de l'Eté. Il eſt vrai que les quatre mois de l'accroiſſement & du décroiſſement du Nil comparés au reſte de l'année fourniſſent deux ſpectacles très-différens. Car dans ces quatre mois ou environ, (1) toute la campagne inondée fait paroître les villes comme des Iſles de diverſes grandeurs qui s'élevent au milieu des eaux: & dans le reſte de l'année, au lieu de ces eaux, on voit ou des jardins couverts de toute eſpece de fleurs au Printemps; ou des champs remplis de tous les fruits de la terre en Automne. Ces jardins ou ces champs ſont entourés de petits canaux qui naiſſent d'autres plus grands, comme ceux-ci naiſſent de plus grands encore, juſqu'à ce qu'on arrive à ceux qui ſortent immédiatement du Nil, & qui reſſemblent à des rivieres; parce qu'ils ſont deſtinés à environner de grandes Provinces, pour ſe diſtribuer ſucceſſivement juſques autour des terres des moindres particuliers. Les funerailles ne ſe faiſoient jamais dans le temps de l'inondation; & on ne

(1) *Vid.* Diodore de Rhodoman. p. 33.

les differoit qu'en ce cas. La fête du retour étoit toujours plus longue du double que la marche du convoy : de ſorte que le Roi de Memphis ne reçut en ceremonie la nouvelle de l'enſeveliſſement de la Reine que le trente-uniéme jour après ſon départ.

*Fin du premier Livre.*





# SETHOS.

## LIVRE SECOND.

SI Daluca avoit obſedé le Roi lors même qu'elle ne pouvoit ſe flatter d'aucune eſperance prochaine ; on peut bien juger qu'elle avoit redoublé ſes empreſſemens depuis la mort de Nephré, qui, par l'indolence de ce Prince laiſſoit le Gouvernement vacant. Comme Amedès ne tenoit pas immediatement d'Oſoroth la part qu'il avoit euë au Miniſtere, il en avoit abandonné toutes les fonctions, avant même que de partir pour le convoy de la Reine auquel il devoit aſſiſter comme Juge. Le Roi que Daluca ne quittoit jamais, & qui dans les premiers temps du deüil avoit eu plus d'occaſions de ſe trouver ſeul avec

elle, s'étoit accoûtumé à lui communiquer les affaires qui revenoient à lui malgré qu'il en eût, & à lui confier l'exécution de ce qu'ils avoient décidé ensemble. Ce foible Prince qui avoit joüi du repos que la sagesse de Nephté lui avoit procuré, comme on joüit de la santé sans en connoître le prix, regardoit un Gouvernement tranquille comme une chose aisée par elle-même, & dont tout le monde étoit capable : ou s'il supposoit qu'elle demandât quelque talent, il fut tenté de croire que la hardiesse & la vivacité de Daluca remplaçoient avec avantage les vertus modestes & serieuses de Nephté. Ainsi au lieu que le seul hazard de la convenance lui avoit presenté la feuë Reine pour se décharger sur elle de la conduite de son Royaume; ce fut par une espece de choix qu'il la remit solemnellement à Daluca qui n'avoit aucun titre pour y prétendre. Il lui conseilla neanmoins en particulier de consulter Amedès dans les doutes qu'elle pourroit avoir. Daluca lui répondit que la feuë Reine ayant chargé Amedès de l'éducation du jeune Prin-

ce, cet emploi suffisoit pour l'occuper tout entier; & elle ajoûta malignement qu'elle se feroit aider par des Ministres encore plus devoüez qu'Amedès aux volontés du Roi.

La nouvelle Regente en prenant en main le timon de l'Etat, montra d'abord toute l'assûrance avec laquelle on voit souvent les personnages les plus indignes se porter pour successeurs du mérite le plus éminent. Cependant l'aversion que le Public témoignoit assez visiblement pour elle, & la mention honorable que l'on faisoit sans cesse de la feuë Reine la désoloient au fond de son ame; & elle n'avoit jamais cru que l'entrée dans la souveraine puissance pût être si désagréable. Cela même jetta dans son esprit, dès le commencement de son administration, une aigreur qui devoit devenir plus funeste avec le temps: Et cette femme qui dans la plus foible esperance de sa grandeur future, distribuoit quelquefois des bienfaits chimeriques à ses amis familiers, sans parler jamais de faire du bien au Public; dès qu'elle fut en place, ne songea plus à en faire à personne.

La haine qu'elle acheva d'établir par-là dans le cœur des courtiſans & des peuples, la fit penſer plus ſerieuſement au projet qu'elle avoit déja conçû d'épouſer le Roi & d'acquerir le titre de Reine. C'étoit même le penchant ſecret du Prince; mais il étoit inuſité juſqu'alors chez les Rois d'Egypte de ſe meſallier : Et cette précaution les avoit engagés à épouſer leurs propres ſœurs, lorſqu'ils ne trouvoient pas des Princeſſes convenables dans les Cours voiſines. Cette coûtume étoit demeurée parmi eux indépendamment de ce prétexte ; & les Ptolemées, quoiqu'originaires de la Grece, s'en ſont prévalus.

Quelque ſoin que prît le Roi d'écarter tous les avis qui ſe préſentoient à lui, & de n'être point inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans l'interieur de ſon Royaume, il ne pût ignorer que le choix qu'il avoit fait de Daluca, pour lui confier ſon autorité, avoit allarmé tous ſes ſujets. Mais l'ambition de cette femme, qui ſentoit l'empire déja invincible qu'elle avoit pris ſur lui, la porta à employer pour monter au Trône le motif mê-

me qui devoit lui faire ôter le miniſtere. Elle fit entendre à Oſoroth en verſant à propos quelques larmes, que les bontés dont il l'avoit honorée & l'attachement qu'elle marquoit pour lui ſeul, avoit excité l'envie contre elle. Elle lui faiſoit obſerver que ſon zele pour la perſonne du Roi avoit commencé dans un temps où l'on ne pouvoit la ſoupçonner d'aucune vûë pour l'avenir. Aujourd'hui même, ajouta-t-elle, où mes ennemis craignent que le temps ne ſoit arrivé de recevoir quelque récompenſe de mon affection déſintereſſée, je les abandonne toutes; & je conſens que ma fidelité dévienne inutile pour votre ſervice. Je ne me ſuis chargée de la conduite de votre Etat que de peur de vous la voir remettre à quelques ennemis ſecrets du pouvoir abſolu qui reſide en vous : Mais vous êtes toujours le maître de vous abandonner à eux. J'avoüerai même, continua-t-elle d'un ton plus ferme, que je mets à un prix trop haut la continuation de mon miniſtere. Les cenſeurs du gouvernement ayant oſé faire parvenir leurs plaintes
jusqu'à

jusqu'à vous, il faut leur donner gain de cause en m'éloignant de la Cour, ou les confondre en me comblant de nouveaux honneurs. Sans renoncer à l'amour que j'ai pris pour vous, ce qui me feroit impossible, je renonce dès à présent à toutes les fonctions que vous m'avez fait prendre, si vous ne les accompagnez de la dignité supreme qui a fait toute la facilité & toute la gloire de l'administration de la feuë Reine. La nouveauté de l'exemple fera connoître à tout le monde que vous êtes capable d'une résolution ferme & d'un coup d'autorité. Le Roi qui avoit été combattu jusques là par la considération de son honneur propre & des intérêts de son fils, ceda par un sentiment de courage à sa veritable foiblesse, & confirma par un mariage si peu convenable le pouvoir qu'il avoit donné mal à propos à une femme qui alloit accabler sa vieillesse de soucis & de troubles. C'est ainsi que la plûpart des Princes ne connoissent point d'autre remede aux fautes qu'ils ont faites que de les soûtenir par de plus grandes.

Il eſt vrai qu'Oſoroth ne laiſſant pas de ſentir l'irrégularité de ſon choix, & Daluca l'inferiorité de ſa naiſſance, n'oſerent tourner en fête le ſujet du mécontentement public. Les nôces & le couronnement ſe firent ſans beaucoup de ceremonies. La Reine même eut d'abord quelque peine à s'accoûtumer à l'éclat d'un rang infiniment ſuperieur à elle. Mais ſon orgueïl ſe releva bientôt par la naiſſance d'un fils, dont elle commença dèſlors à préparer l'élevation. Comme elle ne pouvoit la porter au point qu'elle deſiroit qu'au préjudice du jeune Sethos, elle conçut qu'elle auroit de la peine à faire paſſer les injuſtices & peut-être les crimes dont elle prévoyoit avoir beſoin, tant qu'il regneroit à la Cour & parmi les principaux de l'Etat, un certain eſprit d'équité, de raiſon, & de regle qui s'y étoit établi depuis pluſieurs Rois. Ainſi elle forma le projet de corrompre d'abord la Cour; eſperant avec raiſon qu'une Cour corrompuë lui fourniroit bientôt pour les grands poſtes, ou des hommes vils qui ne la contrediroient point, ou de méchans

hommes qui la ſeconderoient. Mais ce qui marquoit en elle une intelligence très-fine pour le mal, elle comprit qu'un moyen aſſez deguiſé & en même-temps très-ſûr de corrompre la Cour en peu d'années, étoit d'y introduire autant qu'elle pourroit, la diſſipation & la legereté de l'eſprit. Elle ſçavoit déja par quelques experiences particulieres que des hommes ennemis de toute attention & de toute occupation, & livrés uniquement à leurs fantaiſies & à leurs plaiſirs; quand même ils auroient eu d'abord cette probité commune qui ne coûte rien, n'ont aucune défenſe contre les vices qui leur préſentent quelque utilité. La vertu ne prend jamais racine dans une ame frivole, & les occaſions la trouvent ou la rendent capable de tous les crimes. Daluca jugea donc que pour commencer l'execution de ſon deſſein, il falloit bannir peu à peu des aſſemblées & des converſations qui ſe formoient dans le Palais ſur la fin du jour, les propos des gens ſenſés, pour n'y laiſſer que des entretiens oiſeux; & qu'il importoit ſurtout de changer en vains

amuſemens les exercices auſſi nobles qu'utiles des jeunes Seigneurs Egyptiens. Mais avant que de dire par quelle voye elle introduiſit ce premier déreglement qui devoit être la ſource de tous les autres; je crois qu'il eſt à propos de donner ici une idée des mœurs de cette Nation par rapport au commerce d'eſprit & de ſcience qui regnoit chez elle, & au ſoin qu'elle avoit d'entretenir tout ce qui peut ennoblir le cœur, enrichir l'eſprit & fortifier le corps (1). Ce détail ſera en même-temps un plan général de l'éducation du jeune Sethos, de laquelle nous parlerons enſuite plus particulierement.

Les Grecs étoient encore barbares par la coûtume qu'ils avoient d'enfermer leurs femmes, par l'éducation plûtôt feroce que guerriere qu'ils donnoient à leurs enfans, & par la préference qu'ils faiſoient de la force corporelle aux vertus de l'ame; lorſque les Egyptiens, à la faveur d'un gouvernement uniforme & toujours

(1) Ces expreſſions ſe trouvent dans Monſ. Boſſuet au ſujet des Egyptiens. Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.

ſage, avoient déja acquis une politeſſe qui tenoit beaucoup moins à des ceremonies fatigantes qu'à de grands principes de douceur & de diſcretion. Les connoiſſances humaines étoient la vraye ſource de cette politeſſe : Et comme elles étoient fort anciennes dans l'Egypte, elles avoient formé de bonne heure les mœurs de cette Nation. En effet on a remarqué que la politeſſe n'eſt jamais entrée chez aucun Peuple que par les Lettres. Les Romains ne ſont devenus polis que depuis qu'ils ont participé aux ſciences de la Grece, comme les Grecs eux-mêmes ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient euë des ſciences de l'Egypte. Quoique ceux qui ſe livrent à l'étude ne ſoient pas toujours polis eux-mêmes; ce ſont eux néanmoins qui par leurs ouvrages de Philoſophie, d'Hiſtoire, de Morale, & même de Poëſie, ont toujours jetté les vrais fondemens de la politeſſe parmi leurs concitoyens.

Le Palais du Roi, qui faiſoit le fond d'une grande place vis-à-vis le temple des trois Divinités, étoit à

Memphis le theâtre de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts. Nous avons déja remarqué que les anciens Rois d'Egypte employoient plus volontiers leur magnificence aux édifices qu'ils devoient habiter après leur mort qu'à ceux qu'ils habitoient pendant leur vie. Suivant ce principe leurs Palais n'offroient rien ni en eux-mêmes, ni dans leurs ornemens, de ce qui ne va qu'au faste & au luxe. Mais en récompense on n'y avoit rien négligé de tout ce qui dépend de l'intelligence des Arts; & ils ne sembloient avoir été construits & décorés que pour exercer tous les talens, & pour conserver toutes les connoissances des hommes. Les jardins du Roi de Memphis, par exemple, enfermoient tout ce que l'Egypte avoit jamais produit de genres & d'especes de plantes connuës, & même les plantes singulieres que leurs voyageurs avoient apportées des climats les plus reculés, sur-tout depuis les conquêtes de Sesostris. Mais outre cela on avoit menagé pour le plaisir de la vûë tout l'avantage que l'ordre & l'arrangement pouvoit prêter à

cette immenſe varieté de plantes. Le choix des plus belles fleurs qu'on admet ſeules aujourd'hui dans nos parterres n'offre point un ſpectacle égal à celui de pluſieurs grands compartimens, où l'on voyoit en plates bandes ſeparées toutes les fleurs ſimples ou compoſées qui s'épanoüiſſent en forme de roſes, d'œillets ou de lis ; ou dont les feüilles prennent la figure de vaſe, de paraſol ou de campanes ; ou enfin dont les couleurs ſont uniques ou mêlées.

On avoit planté ſur les aîles du parterre les vingt eſpeces de palmiers dans un ſeul rang de part & d'autre ; l'un de palmiers à fleurs ou de palmiers mâles, & l'autre de palmiers à fruits ou de palmiers fémelles. On croyoit cette correſpondance néceſſaire pour féconder les fémelles par les pouſſieres des fleurs des mâles que le vent leur apportoit : Diſtinction de ſexe qui plus ſenſible dans les palmiers convient peut-être à bien d'autres plantes. Il n'y avoit point dans le parterre d'autre couvert que les deux rangs de palmiers ; parce qu'on pouvoit aller à l'ombre ſous

deux terrasses suspenduës en arcade, jusques au fond des jardins. Le parterre étoit terminé par deux grands bois que la continuation de la grande allée tenoit separés, & qui étoient traversés par une infinité d'autres allées que le Soleil ne perçoit jamais. Ces deux bois étoient composés de tous les arbres qu'on appelle steriles, depuis l'humble bruyere jusqu'au superbe cedre. Et comme les plus bas étoient les premiers à commencer du côté du parterre, leurs sommets assemblés vûs des fenêtres du Palais présentoient un talus ou glacis, qui par la faveur du climat conservoit sa verdure toute l'année. Derriere ce bois on trouvoit toutes les plantes potageres ou légumineuses. A côté & au-de-là on avoit dressé en espalier ou planté en plein vent tous les arbres fruitiers. Mais comme ils n'étoient pas là pour fournir les tables, & qu'on n'avoit pensé qu'à l'étenduë de la Botanique, il n'y avoit de la plûpart que ce qu'il en falloit pour qu'aucune espece ne fût omise.

Les Prêtres qui étoient les ordonnateurs & les intendans de ce jardin

y venoient par-deſſus une colomnade qui commençoit à leur maiſon derriere le temple; & qui bordant la grande place le long du fleuve, ſuivoit encore en-dehors toute l'aîle ſeptentrionale du Palais, & deſcendoit de ce côté-là dans le parterre. Ils avoient fait deſſiner & colorier tous ces arbres & toutes ces plantes; & on en trouvoit toutes les figures dans une de ces ſalles du Palais qui étoient ouvertes à tous les curieux, & même aux étrangers. Ces figures alloient beaucoup au-de-là des plantes du jardin; puiſqu'elles en repréſentoient un grand nombre d'autres invinciblement attachées aux lieux où elles croiſſent. Mais on avoit en nature tout ce qu'on en pouvoit avoir; comme des coraux, des madrepores, des lithophytons, & autres plantes marines ou pierreuſes. Tout étoit là enfin dans une diſtribution de genres & d'eſpeces qui formoit une ſcience. Les plantes encore inconnuës avoient en quelque ſorte leur place déja marquée: & la botanique paroiſſoit être complette, indépendamment de ſon détail qui ſelon les apparences ne le ſera jamais.

Mais comme les recherches des Egyptiens ne ſe bornoient pas à cette partie, on voyoit en des armoires grillées de ce métail or & argent qu'on appelle *electrum*, des eſſais de toutes les productions naturelles. Les plus ſimples devenoient curieuſes par les claſſes ſous leſquelles on les avoit arrangées. Cette réunion faiſoit honneur pour ainſi dire à la nature, de la multitude & de la varieté de ſes préſens; & ſes richeſſes ainſi raſſemblées ſous leurs noms propres & ſous les inſcriptions qui les diſtinguoient, paroiſſoient en quelque ſorte plus nombreuſes que dans la nature même, où elles ſont ordinairement éparſes & ignorées. On comprenoit dans cet ordre toutes les ſubſtances recuëillies ſur la ſurface ou dans les entrailles de la terre, telles qu'elle les donne, ou qui n'avoient eſſuyé d'operations que celles qui les nettoyent & les purifient. Ainſi on avoit là, outre toutes les eſpeces de concretions, de congelations & de cryſtalliſations, toutes ſortes de foſſiles, de mineraux & de métaux, & les mêmes ſelon tous les progrès & tous les de-

grés où ils reçoivent différens noms. On prenoit là les notions de tous les ſucs ſolides ou liquides qui ſortent par exſudation des plantes ou d'autres corps. La plûpart de ces ſucs étoient des aromates prétieux ou des contrepoiſons ſouverains : Treſor immenſe de délices dans la ſanté ou de remedes dans la maladie. C'étoit enfin là cet antre de Mercure dont parle Orphée, où ſe trouvoit l'aſſemblage de tous les biens, & d'où l'on ne remportoit jamais l'infirmité qui y avoit conduit.

De cette ſalle deſtinée à l'Hiſtoire naturelle, on paſſoit à celle de la Chymie (1). Quelques-uns croyent que cette Science a pris ſon nom de l'Egypte appellée autrefois *Chemia*; il eſt certain du moins qu'elle y a pris ſon origine. Le fameux Mercure de Thebes, que les Egyptiens regardent comme l'Auteur de toutes leurs connoiſſances, a donné ſon nom à ce métail liquide qu'il a ſçu tirer du cinabre, & qui ſe trouve préciſement

(1) On peut lire ſur cet article l'Ouvrage d'Olaus Borrichius où il défend l'ancienneté de la Chymie contre Conringius.

le même que l'argent vif qui coule dans les mines ; objet de tant d'épreuves chymiques, merveille de la Nature & de l'Art par la différence des couleurs dont il se revêt dans ses précipités, & qui lui ont fait donner le nom de Prothée. C'est Mercure qui leur a appris à réduire les corps par la décomposition en leurs trois principes, le sel, le souffre & l'esprit, dont le dernier comme le plus sublime a retenu dans nos Auteurs le nom même de Mercure. Plusieurs Rois de l'Egypte avoient cultivé la Chymie à son exemple ; & Theophraste nous avertit que c'est de l'un d'eux que l'on tient l'azur artificiel. En imitant presque tous les mixtes, les Egyptiens avoient, pour ainsi dire, fait par l'Art une seconde Nature ; & la Chymie leur fournissoit des Nitres, des Vitriols, des Sels toujours plus beaux & quelquefois plus efficaces que les naturels. Le Philosophe Seneque (1) assure que Democrite avoit appris d'eux l'art d'amolir l'yvoire, & de donner au caillou la couleur & l'éclat

(1) *Epist.* 90.

de l'émeraude. On a du moins une preuve recente & indubitable de la force de leurs diſſolvans dans cette perle ineſtimable par ſa groſſeur, que Cleopatre détacha de ſon oreille, & qu'elle fit diſſoudre en un inſtant dans un vaſe de vinaigre préparé, pour la faire avaler à Marc Antoine. Il eſt clair d'ailleurs que ce vinaigre n'avoit rien de pernicieux ni même de déſagreable; puiſqu'on le pouvoit boire non ſeulement ſans danger, mais encore avec plaiſir.

Les témoignages de l'antiquité ont été plus loin au ſujet des Egyptiens; & on a dit nettement qu'ils tenoient du fameux Mercure ou Hermès Trimegiſte, le ſecret de la transformation de tous les métaux en or, appellé pour cette raiſon Philoſophie Hermetique. On en apporte pour preuve la grandeur exceſſive de leurs richeſſes qu'une ſeule mine d'or qu'on leur connoît n'auroit, dit-on, jamais pu fournir; par exemple, ce Navire de cedre de quatre cens vingt pieds de long, que Seſoſtris fit doubler d'argent en dedans, & d'or en dehors; le Cercle aſtronomique d'or

maſſif, dans le tombeau d'Iſmandès, qui au rapport de Diodore avoit une coudée ou un pied & demi d'épaiſſeur, & trois cens ſoixante-cinq coudées de circonference ; un grand nombre de temples d'or dediés, ſelon le même Auteur, par Oſiris à Jupiter, à Junon & aux autres Dieux, temples aſſez grands pour y avoir établi des Prêtres ; tant d'autres ouvrages enfin qui quoique de marbre ou de pierre avoient coûté encore plus que ces premiers. Nonobſtant tout cela, l'opinion où je ſuis que les parties integrantes de tous les corps ſont déterminées à leur nature depuis la formation de la terre, m'empêcheroit ſeule d'accorder à qui que ce ſoit le pouvoir de les en faire changer. Du moins ne doivent-elles pas changer par des operations auſſi imparfaites & auſſi courtes que celles de l'homme, en comparaiſon de la fineſſe & de la longueur extrême de celles de la Nature. Mais d'ailleurs les Sages ne doutent pas que la vraie Pierre philoſophale, dont Mercure ou Hermès eſt auteur, ne ſoit le commerce que ce premier Roi de The-

bes avoit établi dans l'Egypte. En effet ce n'eſt point la quantité des matieres d'or ou d'argent, ſoit qu'on les tire des Mines, ſoit qu'on les tire des Laboratoires des Chymiſtes, qui fait la richeſſe d'une Nation. Les mines de la Norvege, de l'Allemagne, de l'Eſpagne, & de l'Afrique ne rendent pas plus riches les habitans de ces contrées. C'eſt la circulation continuë d'une quantité aſſez médiocre de ces matieres & leur échange perpetuel avec les productions du terroir & les fruits de l'induſtrie, qui a procuré l'extrême abondance à des peuples qui n'ont chez eux aucune Mine d'or ni d'argent. Il faut pourtant convenir que les Egyptiens ont ardemment cherché le ſecret d'Hermès, pris à la lettre, & l'on peut même conjecturer qu'ils n'ont acquis le ſçavoir réel qu'ils ont eu en Chymie que par les travaux que leur a coûté la vaine recherche de l'or philoſophique.

Au ſortir de la Salle de la Chymie on entroit dans celle de l'Anatomie. Les diſſections ne ſe faiſoient que dans la maiſon des Prêtres : Mais

on apportoit dans le Palais les démonſtrations entieres & naturelles, ſoit des os, ſoit des muſcles, ſoit des arteres & des veines de la plûpart des animaux de l'air, de la terre, & de la mer, & l'on voyoit ſéparement leurs parties interieures renduës plus ſenſibles par les developpemens ou par les injections. Pline rapporte que les premiers Rois d'Egypte ne dédaignoient pas de diſſequer eux-mêmes des corps. Il eſt vrai du moins qu'Eſculape Roi de Memphis étant le premier Auteur de la Medecine, l'eſt auſſi de l'Anatomie. Mais l'Egypte ayant pris depuis une forme de gouvernement plus reguliere, les fonctions furent mieux partagées, & la profeſſion particuliere des Sciences fut dévoluë aux Prêtres ou à leurs Officiers. La pratique où ils étoient d'embaumer les corps humains & même ceux des animaux, preſque tous ſacrés chez eux, ou dans une ville ou dans une autre, les avoit rendu extrêmement ſçavans dans la conſtruction exterieure & interieure des corps animés. Les ſubverſions de l'Egypte qui ont tiré des catacombes une in-

finité de Momies & d'oſſemens, ſont favorables aujourd'hui même à l'étude de cette Science : & le fameux Galien Medecin de nos auguſtes Empereurs Marc Aurele & Lucius-Verus, exclud de la profonde connoiſſance de l'Anatomie ceux qui ne ſont pas venus s'inſtruire ſur ces objets dans les Academies d'Alexandrie, quoiqu'elles ne ſoient tenuës aujourd'hui que par des Grecs.

L'intelligence des Egyptiens dans l'Anatomie étoit une ſuite de leur curioſité à l'égard des animaux vivans. Je ne parle point de la pratique commune encore dans toute l'Egypte de hâter d'éclorre dans des fourneaux faits exprès les œufs des oiſeaux qui ſervent à la nourriture des hommes ; ce qui en porte toutes les eſpeces à une abondance prodigieuſe. Mais les Rois de Memphis avoient au-de-là du jardin que nous avons décrit plus haut, une menagerie diſtribuée en parc & en loges pour les quadrupedes, en canaux & en baſſins pour les poiſſons & les amphybies, & en volieres pour les oiſeaux. C'étoit là que l'on donnoit de temps en

temps en forme de ſpectacle les jeux de ces animaux apprivoiſés & dreſſés à des exercices étonnans. (1) On voyoit dans les canaux & dans les baſſins pluſieurs Crocodiles nageant à fleur d'eau ſous des hommes qui leur faiſoient faire toutes ſortes d'évolutions, ou marchant à terre conduits par une chaîne, & ſouvent par la voix ſeule de leurs maîtres. On faiſoit faire les mêmes exercices à l'Hippopotame ou cheval du fleuve. C'eſt un animal dont l'aſpect ſeul eſt ſi effrayant qu'on a cru qu'il jettoit du feu par les naſeaux; & ce ſont ſes os que l'on montre en quelques villes de la Grece comme des os de Geans. On a vu enfin du temps même des Ptolemées, où les Egyptiens étoient fort déchus de leurs anciens arts, des Cynocephales, eſpece de ſinge, dont ils ont fait les Anubis hieroglyphiques, auſquels on avoit appris à joüer regulierement de la guittare & de la flute. (2)

Mais il faut avoüer que la curio-

(1) *Plutarc. de Solertia Anim.*

(2) *Ælian. de natura Animal. l. 6. cap. 10.*

fité ou l'adreſſe des Egyptiens, en ce qu'elle a de plus loüable, ne répare point la honte des abus ſuperſtitieux où ils ſont tombés au ſujet de leurs animaux. Pluſieurs villes d'Egypte ont pris leur nom des monſtres qu'on y adore. Il y a une Crocodilopolis; l'Hippopotame eſt adoré à Pampremis, quoique cette ville ne porte pas ſon nom. Les moins inſenſées ſemblent être celles qui adreſſent leur culte à des animaux utiles à l'homme. (1) Les Heracleotes offrent de l'encens à l'Icneumon, eſpece de rat de la groſſeur d'un petit chien, qui tuë le crocodile en ſe jettant dans ſa gueule, après s'être enduit d'une couche épaiſſe de limon qu'il laiſſe deſſecher pour lui ſervir de cuiraſſe; ſeul animal, ont dit les Anciens, qui ſe faſſe des armes défenſives. Toute l'Egypte reveroit l'oiſeau Ibis, eſpece de cigogne qui délivre leurs villes de petits ſerpens aîlés que le vent d'Afrique y apporte; mais qui eſt elle-même très-incommode par ſa voracité & par ſes immondices. On

(1) *Ciceron de natura Deor. l. 1.*

raconte que Cambyſes avant que de donner contre Pſammenite fils d'Amaſis la bataille de Peluſe à l'entrée de l'Egypte, borda ſon avant-garde d'un rang de ces oiſeaux, & que les Egyptiens aimerent mieux ſe laiſſer vaincre ſans défenſe que de tirer leurs flêches contre eux. Les Grecs ont reproché avec raiſon aux Egyptiens la biſarrerie de leur religion. Ceux-ci prétendent ſe juſtifier à l'égard des crocodiles & d'autres animaux auſſi horribles; en diſant qu'ils défendent l'Egypte & en rendent l'abord dangereux pour les Corſaires de l'Arabie, ou pour les Coureurs de la Libye. Ils retorquent même le reproche & diſent aux Grecs (1) que les Theſſaliens ont adoré une Cicogne, & les Bœotiens une Belette. En effet la plûpart des hommes qui raillent avec tant d'hauteur les ſuperſtitions étrangeres ne ſentent point le ridicule des leurs propres, quoique ſouvent de la même eſpece.

(1) *Clem. Alex. admon. ad gentes.* Ce Pere même ajoute qu'il eſt moins honteux d'adorer des animaux incapables de crimes, que des Dieux vitieux & injuſtes comme ceux des Grecs.

Après avoir parcouru ce qui appartient aux Sciences experimentales, on entroit dans la premiere des salles destinées aux Sciences de calcul. Le besoin particulier aux habitans de cette contrée de retrouver la juste mésure de leurs terres après l'écoulement des eaux du Nil, avoit engagé ces Peuples avant tous les autres à l'étude de la Geometrie : Mais ils en avoient porté les speculations bien au-de-là de cet usage : Et ils avoient acquis des connoissances dont la simple mesure des terres, ou la Geometrie proprement dite, n'étoit plus que la moindre partie. Les canaux ou les autres limites qui separerent dans la suite des temps les terres des particuliers, les faisoient suffisamment reconnoître ; & la Geometrie étoit devenuë la science des rapports de toute espece représentés par des lignes. Les premiers élemens des Mathematiques sont extrêmement anciens. On raconte que Mercure premier Roi de Thebes dont nous avons parlé tant de fois, étant frappé des changemens qu'un déluge universel, alors recent, avoit faits à la surface de la terre, & de

l'oubli des connoiſſances humaines qu'un fleau ſi terrible avoit emportées, chercha un expedient pour prévenir une ſi grande perte, au cas qu'un pareil déſaſtre arrivât encore une fois. (1) Il fit creuſer aux environs de Thebes des allées ſoûterraines & tortueuſes dont on voit encore les reſtes, & qu'on appelle les Syringes. Il les avoit remplies de colomnes quarrées ou pyramidales dont toutes les faces étoient chargées des principes de toutes ſortes de doctrines, mais en ſymboles hieroglyphiques; afin que l'art même de l'écriture étant perdu, on pût les expliquer par conjecture; & que s'il échappoit quelques hommes, ils euſſent du moins cette avance, & ne fuſſent pas réduits comme ils venoient de l'être, à la longueur des travaux que demande une nouvelle invention de toutes choſes. On ajoûte que Mercure lui-même avoit reçu un ſemblable ſecours de quelques colomnes antérieures au déluge, & dreſſées par les Rois Héros ou demi-Dieux ſes prédeceſſeurs.

(1) *Ammian. Marcel. l.* 22 vid. *Marsh. p.* 39. & 41.

On avoit rangé dans la Salle des Mathematiques à Memphis des colomnes d'une coudée de haut, mais qui dans cette mesure avoient toutes les proportions des colomnes des Syringes qui contenoient les principes de cette science. Les propriétés des nombres étoient gravées sur les premieres; d'autant que leurs rapports étant sensibles par l'operation seule, ils servent d'élemens & de modele à tous les rapports mathematiques. (1) Pythagore, dont les Anciens ont dit qu'il s'étoit beaucoup instruit sur les colomnes de Mercure, avoit pris là l'idée de la science des nombres. Il la porta aussi loin qu'aucun des Grecs avant notre célebre Diophante, & il est le premier d'entre eux qui s'en soit servi pour les divisions harmoniques du Monochorde. Mais il en fit ensuite des applications allégoriques qui peuvent être de quelque utilité morale, mais qui n'enrichissent point l'Arithmetique même. On voyoit sur d'autres colomnes les propositions élementaires de la Geometrie accom-

(1) *Iamb. de myst. Ægypt. l.* 1.

pagnées de leurs figures, au-dessous desquelles étoit le nom du premier qui les avoit demontrées, & la datte de la démonstration, quoique la démonstration même n'y fût pas. Ce monument formoit une histoire très-curieuse des démarches & des progrès de l'esprit humain. La science étoit indiquée, & on sçavoit le degré où elle étoit parvenuë en chaque siecle; mais les spectateurs étoient obligés de se donner d'autres soins pour l'acquerir. Thalès y avoit vu que l'angle pris dans la circonference du cercle & appuyé sur les deux extrêmités du diametre est toujours droit: Et c'est de la démonstration qu'il en trouva après son retour dans la Grece qu'il déduisit toutes les autres propriétés du cercle, & toutes les résolutions trigonometriques, ou qui donnent les mesures des distances inaccessibles. C'étoit-là que Pythagore avoit lu l'énoncé de la fameuse proposition sur l'hypothenuse du triangle rectangle comparée aux deux autres côtés (1).

(1) Voyez Olaus Borrichius, *Hermetis Sapientia*, où il parle en général des connoissances des Egyptiens, *chap.* 8.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il immola une Hecatombe pour rendre graces aux Dieux de l'avoir enfin démontrée ; puiſque cette propoſition, & celle qui établit l'analogie des côtés des triangles ſemblables, ſont les deux pivots ſur leſquels roule toute la Geometrie.

Après les propoſitions élementaires qui ne regardent que les figures terminées par des lignes droites ou circulaires, venoient toutes les parties de la Geometrie qui ne demandent point d'autre ſecours. Sur ce fondement ſeul s'étoient élevées toutes les Mathematiques employées aux beſoins des hommes, aux commodités des villes & à l'embelliſſement de toute l'Egypte ; en un mot toute la Geometrie pratique. Les principes de cette Geometrie tous écrits ſur des colomnes, quoiqu'ils ne fuſſent pas tous copiés de celles de Mercure, & que la datte de la plûpart fit voir qu'ils avoient été trouvés depuis, rempliſſoient tout un côté de cette grande ſalle. L'autre étoit orné des découvertes qu'on avoit faites dans la Geometrie compoſée ou qui traite des

lignes courbes. Ces découvertes dûës aux Prêtres ſeuls, depuis qu'ils formoient en Egypte une ſociété particuliere, n'étoient plus ſur des colomnes; mais on les avoit gravées avec les figures convenables ſur des tables de marbre blanc, plus hautes & plus larges que les colomnes. Les Theorêmes établis & les problêmes réſolus y étoient énoncés, comme ceux de la Geometrie ſimple, ſans aucune démonſtration (1).

Mais rien n'égaloit dans ces ſalles la beauté des inſtrumens d'Aſtronomie. Les Chaldéens ont paſſé pour les Auteurs de cette Science: Mais ils n'étoient eux-mêmes qu'une colonie d'Egyptiens, conduite dans la Babylonie par Belus né en Egypte, ſuivant le temoignage de Dio-

(1) On donnoit le nom particulier d'*Arſepedonaptes*, ou plûtôt d'*Arpedonaptes*, aux Prêtres qui s'appliquoient aux plus hautes ſpeculations de la Geometrie. Voyez ſur ces deux mots les notes de St. Clem. d'Alex. de l'édition de Potterus, *pag.* 357. On trouvera dans le texte que Democrite ſe vantoit d'avoir appris, avec ces hommes là, autant de Geometrie qu'ils en pouvoient ſçavoir eux-mêmes.

dore. Le climat de l'Egypte s'étoit trouvé favorable aux obſervations aſtronomiques, non ſeulement à cauſe d'un ciel toujours ſerein dont elle joüit ; mais encore parce qu'étant proche de l'Equateur, elle découvre preſque tout le ciel qui fait ſur elle des révolutions preſque droites. C'eſt par cet avantage du lieu, que les Paſteurs qui paſſoient les nuits en pleine campagne, avoient été les premiers Aſtronomes, d'autant qu'il étoit impoſſible qu'ils ne remarquaſſent la différente hauteur des conſtellations aux différentes heures de la nuit, le lever ſucceſſif de celles qui ſe dégagent des rayons du Soleil pendant le cours de l'année, & la route particuliere des Planetes ordinairement contraire au mouvement diurne de tout le ciel. Mais lorſque des hommes plus curieux & plus pénétrans ſe fuſſent ſaiſis de cet objet, ils en formerent bientôt la plus brillante des Sciences humaines, & la ſeule qui faſſe des Prophetes infaillibles. L'Egypte par ſa ſituation ſemble être tellement conſacrée à l'Aſtronomie, que depuis la fondation d'A-

lexandrie, il n'eſt aucun des grands Aſtronomes Grecs qui ne ſoit né dans cette ville, ou qui n'y ait acquis ſes connoiſſances & ſa réputation. Tels ſont Timocharis, Denis l'Aſtronome, Eratoſtheme, le fameux Hipparque, Poſſidonius, Soſigene; & enfin Ptolemée le dernier & le plus grand de tous. Les Egyptiens ont conſtruit les premiers des Spheres ſuivant les deux différens ſyſtêmes du monde; c'eſt-à-dire, ſelon qu'on ſuppoſe, que tous les Aſtres tournent autour de la terre, ou que la terre elle-même tourne comme une Planete autour du Soleil. Quoique les Grecs ſuivent aujourd'hui le ſyſtême viſible & apparent de la révolution journaliere du Soleil autour de nous, ſyſtême auquel notre Ptolemée a donné un très-grand luſtre; on ne peut pas ignorer que nos anciens Philoſophes tels que Thalès & Pythagore, ont cru que toutes les Planetes & la terre même tournoient autour du Soleil. Et comme tous deux ont été puiſer leurs connoiſſances en Egypte; c'eſt une preuve certaine, independamment de celles que je tire de mes mé-

moires, que ce dernier ſyſtême étoit celui des Egyptiens. Le mouvement de la terre a même été admis par des Grecs aſſez modernes; & Philolaüs a donné ſon nom à l'Aſtronomie Philolaïque, dont cette hypotheſe eſt la baſe. Les deux ſyſtêmes ſatisfont également aux retours periodiques des Aſtres. Mais ſi celui de Ptolemée ſuit en quelque ſorte de plus près le rapport des ſens, & ſuffit à des Aſtronomes qui n'obſervent que les apparences céleſtes, celui de Philolaüs infiniment plus ſimple en lui-même, ſuit par conſequent la nature de plus près, & convient mieux à des Philoſophes. Je ne dirai rien ici de l'Aſtrologie des Egyptiens, parce qu'ils ne la communiquoient qu'à leurs Initiés, & dans l'interieur de leurs temples. Mais comme la recherche de la pierre philoſophale a produit la Chymie, on peut dire auſſi que la vaine ſcience de l'Aſtrologie, dont tous les Peuples du monde ſont entêtés, nous a procuré des découvertes admirables de l'Aſtronomie. Au reſte les connoiſſances générales de ce grand Art étoient communes

à tous les Prêtres de l'Egypte. Mais il faut convenir que ceux de Thebes ſurpaſſoient les autres en cette partie (1). Ainſi je renvoye quelques autres particularités de cette Science à l'endroit où nous aurons occaſion de parler de cette fameuſe Capitale de la haute Egypte.

Cependant ce qui attiroit dans le Palais de Memphis l'attention d'un plus grand nombre de perſonnes, étoient les modeles de toutes les machines qui avoient ſervi à niveler le terrein de l'Egypte, à y répandre les eaux du fleuve, à les élever à de très-grandes hauteurs, & à les retenir dans de juſtes bornes. C'eſt à la vûe de ces machines merveilleuſes, dont quelques-unes ſubſiſtoient encore du temps d'Archimede, que ce fameux Prince de Syracuſe inventa à Alexandrie la vis hydraulique qui porte ſon nom (2). On voyoit auſſi dans cette ſalle les modeles de ces puiſſances multipliées qui avoient tiré des carrieres, tranſporté au loin, & placé dans les nuës ces pierres d'une

(1) *Diodore, l.* 1.

(2) *Diodore l.* 5. *p.* 217. *edit. Henr.*

longueur & d'une épaiſſeur démeſurée, qui éterniſeront les travaux de l'Egypte. Enfin tout ce que le génie avoit fourni à la guerre, ſoit ſur terre ſoit ſur mer, étoit là ſoigneuſement conſervé. L'Aſtronomie jointe au génie avoit rendu les Egyptiens très-habiles dans la navigation; & les modeles des vaiſſeaux de toutes formes, & des inſtrumens propres à les conſtruire & à les guider dans leurs routes, n'étoient pas la moindre des curioſités que nous venons de décrire.

Il eſt vrai que ce rare aſſemblage étoit pour ainſi dire un ſpectacle muet, ou qui ne parloit que par les inſcriptions qui accompagnoient chaque piece. Il faut même avoüer que les Etrangers n'avoient gueres d'autres lumieres à eſperer que celles qu'ils pouvoient tirer de ces ſortes d'objets en quelques villes de l'Egypte, avant que Cambyſes, fils de Cyrus, le plus furieux & le plus inſenſé de tous les Conquerans, les eût ravagées. Thalès & Pythagore ſont les derniers des Philoſophes Grecs qui les ayent vûës avant leur deſtruction. Tous deux avoient demeuré en Egypte un grand

nombre d'années ; ils avoient eu des liaiſons d'amitié avec quelques Prêtres Egyptiens : Ils s'étoient fait tous deux initier ; & Pythagore en particulier (1) voulant l'être à Heliopolis, dont les Prêtres paſſoient pour les plus ſçavans dans la Divination, avoit acheté ce privilege par la circonciſion qu'il y falloit ſubir. Nonobſtant tout cela, leur voyage & leurs travaux leur auroient été aſſez inutiles, ſi étant eux-mêmes de grands inventeurs, ils n'avoient tiré beaucoup de conſequences du peu qu'on leur avoit communiqué (2). En effet les Prêtres ſe croyoient obligés de manifeſter aux Initiés étrangers certains myſteres de leur Religion, & nullement les ſecrets de leurs Sciences. Mais en faveur des Egyptiens il y avoit dans le Palais de Memphis d'autres Salles où ſe tenoient ordinairement les plus grands

(1) *Clem. Alex. Strom lib.* 1.

(2) Philoſtrate, Vie d'Apollonius, *l.* 1. *c.* 1. dit que Pythagore, comme un excellent Peintre, avoit embelli de couleurs ce que les Prêtres d'Egypte n'avoient que deſſiné & crayonné.

Maîtres dans les Sciences, dont les principes ou les inſtrumens étoient expoſés dans les premieres. La fameuſe Athenes n'a jamais fourni tant d'Ecoles, ni des Ecoles plus frequentées, quoiqu'en celles de l'Egypte on ne reçut que des Egyptiens (1). Outre les heures où l'on donnoit des leçons regulieres, les Prêtres qui enſeignoient ſeuls dans ces différentes Academies, ſe relevoient pour ſatisfaire aux queſtions que toutes ſortes de perſonnes leur venoient faire à tous les inſtans du jour. Mais ils ne faiſoient publiquement ni préparations chymiques, ni diſſections anatomiques, ni même obſervations aſtronomiques, pour cacher en partie aux Egyptiens mêmes les moyens par leſquels ils parvenoient à leurs connoiſſances.

Quoique les Egyptiens donnaſſent le premier rang entre les occupations

(1) Les Monumens de l'Antiquité préſentent ſi ſouvent l'idée de ces Academies, que le P. Laffiteau, dans la Vie de Jean de Brienne *l.* 2. *p.* 145. ayant eu occaſion de parler de Philippe Auguſte, dit qu'il avoit rendu l'Univerſité de Paris auſſi célèbre qu'Athenes & Memphis l'avoient été, dans leur plus grande ſplendeur.

de l'esprit, aux Sciences naturelles, parce qu'elles vont plus directement à l'utilité publique, ils n'avoient point négligé les connoissances qui sont l'objet de l'érudition. Les conferenrences s'en tenoient dans une vaste Bibliotheque, que l'on augmentoit tous les jours. Sur la porte étoit écrit en lettres d'or : LA NOURRITURE DE L'AME ; inscription plus étenduë que celle de la Bibliotheque de Thebes, sur laquelle le Roi Ismandès qui l'avoit formée avoit fait mettre : LES REMEDES DE L'AME (1). Aucun Roi ne peut rassembler les curiosités de la Nature & de l'Art dans l'étenduë où un seul Sçavant peut les avoir représentées & expliquées dans ses Livres ; mais aucun Particulier ne peut faire une collection de Livres aussi ample que peut l'avoir un Roi. La Bibliotheque de sept cens mille volumes ramassés par les soins de Ptolemée Philadelphe, & brûlée depuis malgré le Vainqueur, lorsque Jules César entra dans Alexandrie,

(1) *Diodore, Description du Memnonium, livre 1. sect. 2.*

a été une merveille de l'Egypte, préferable à celles qui portent encore ce nom. A Memphis & dans les autres villes, les Prêtres gardoient chez eux tous les Livres qui contenoient les myſteres & les pratiques de la Religion, ou même l'Hiſtoire des temps heroïques, ou qui avoient précedé Menès. Ils ne les communiquoient qu'aux Initiés, & ils les leur interprêtoient en ſecret. S'étant fait une maxime d'état d'ôter aux perſonnes du monde tout moyen de ſe rendre arbitres des matieres de Religion; les peuples, & ſur-tout les femmes, n'en ſçavoient jamais que ce que les Prêtres leur en apprenoient de vive voix. Mais toute leur Hiſtoire depuis Menès, & même les Hiſtoires étrangeres qu'ils avoient recueïllies auſſi ſoigneuſement que les curioſités naturelles, étoient en dépôt dans les Bibliotheques Royales, & montrées à tous les Egyptiens qui en demandoient communication.

(1) Les Prêtres étoient en Egypte les ſeuls Juges en matiere de Droit

(1) *Ælian. variar. hiſt. lib.* 14.

civil. Mais s'ils avoient quelque discussion avec les Particuliers, & à plus forte raison avec le Roi, c'étoient en ce cas les Initiés assemblés qui en décidoient. Ainsi il semble que les Prêtres & les Initiés auroient pu se reserver à eux seuls la connoissance des loix. Cependant comme ils vouloient que ceux-mêmes qui seroient condamnés sentissent l'équité de leurs jugemens, & que d'ailleurs les Particuliers doivent sçavoir les loix pour s'y conformer, les Prêtres enseignoient publiquement la Jurisprudence dans une salle du Palais : & c'étoit la seule Ecole où les Etrangers fussent admis. Les Egyptiens se sont vantés à juste titre d'avoir fourni à Solon & à Lycurge les plus belles loix, que ces deux Grecs rapporterent de l'Egypte, l'un à Athenes & l'autre à Sparte. (1) Une des plus remarquables est celle qui ordonnoit à chaque homme du peuple en Egypte de déclarer aux Juges chaque année, à quoi il prétendoit gagner sa vie ; & il lui étoit défendu pendant ce temps-là du moins

(1) *Herodote l. 2. = Diodore lib. 1.*

de faire aucune autre chose sous peine de mort. Par-là chacun travailloit de tout son pouvoir. Cette activité qui regne encore dans notre ville d'Alexandrie faisoit dire à l'Empereur Adrien (1), qu'il n'est aucun homme dans cette grande ville qui ne soit désigné par une profession ou par un métier. Les aveugles mêmes, ajoûte-il, ont leur ouvrage. Il n'est pas jusqu'aux gouteux qui n'agissent, s'ils ont seulement ou les mains ou les pieds libres. Ce n'est là qu'un exemple d'une infinité d'excellentes loix qui de l'Egypte se sont répanduës chez les Peuples les plus sages, & dont quelques-unes mêmes sont reconnoissables dans le Droit Romain (2).

Les Rois de l'Egypte avoient favorisé de tout temps ces Academies, persuadés qu'ils étoient que l'amour des Sciences & le repos qu'elles de-

(1) *Fl. Vopiscus in Saturnino.*

(2) *Solon Sententiis adjutus Sacerdotum Egypti, latis justâ moderatione legibus, Romano quoque juri maximum addidit firmamentum. Amm. Marc. lib.* 22. V. aussi *Nicolaï de Synedrio Egytiorum*, où il compare les quatorze principales loix de l'Egypte à celles des autres nations.

mandent, éloigne des esprits toute pensée de révolte & de sédition. Outre que les Sciences exercent & ornent l'esprit, elles lui donnent encore une certaine solidité, & une certaine droiture qui empêche ordinairement les hommes non seulement d'être frivoles, mais encore d'être méchans. Divers Princes en avoient fait l'expérience par les grands Ministres, par les grands Magistrats & même par les grands Capitaines que ces Ecoles leur avoient fournis. Car pour dire ici tout ce qui appartient à ce sujet, les exercices du corps succedoient à ceux de l'esprit. Je ne parle pas seulement de lutter, de nager, de courir à pied ou à cheval, de monter le long d'une simple corde sur de hauts faîtes, & d'y marcher pour affermir ses yeux & ses pas; toutes choses importantes à la guerre, soit pour les batailles, soit pour les siéges : j'entens aussi toutes les parties de l'art militaire qui demandent de l'étude & des connoissances. On voyoit les jeunes Seigneurs prendre à l'envi les distances des lieux inaccessibles, & les mesures de toute es-

pece de Fortifications. Ils ſuivoient attentivement les Architectes fameux dans l'exécution de leurs entrepriſes immenſes, pour apprendre d'eux les proportions des fondemens des murs avec leurs hauteurs, les appuis & la portée de ces voûtes auſſi ſolides que legeres, la différence des bois employés dans les charpentes, & le degré de force qu'ils tirent de leur poſition.

Les Reines mêmes & les Dames de la Cour entretenoient en eux cette noble émulation. Outre que les courſes reglées, & les autres exercices de cette jeuneſſe floriſſante, leur fourniſſoient aux jours de fêtes ou de réjouiſſances publiques des ſpectacles très-agréables; dans les cercles qui ſe formoient autour d'elles, à la fin du jour, elles prenoient un grand plaiſir à les faire parler, pour s'inſtruire elles-mêmes & ſe rendre dignes de la ſociété où elles étoient néceſſairement avec les plus ſçavans hommes. Car ſuivant un uſage auſſi ancien en Egypte que la Monarchie, les Prêtres qui étoient ſi auſteres dans les fonctions ſacerdotales, venoient

frequemment dans le Palais aux heures des aſſemblées. Le premier motif de cette inſtitution avoit été de conſerver la Religion dans l'ame des Rois, & la décence dans des Cours, où, contre la coûtume des autres Nations, les femmes étoient toujours avec les hommes. Les Prêtres avoient profité eux-mêmes de cet avantage, en prenant les manieres du grand monde en échange des connoiſſances qu'ils y portoient. Les uns & les autres formoient enfin cet aſſemblage, le ſeul peut-être qui mérite d'être appellé bonne compagnie ; c'eſt-à-dire, des gens de condition mêlés avec des gens d'eſprit & de ſçavoir. Ainſi on n'impoſoit aucune regle aux converſations, mais elles étoient tenuës par des eſprits reglés : Et chacun ne parlant que ſelon la meſure de ſon génie & de ſes connoiſſances, toutes les perſonnes de la Cour, quoiqu'en degrés differens de lumieres, ſe rendoient preſque également eſtimables. Les Egyptiens tenoient même pour maxime, que le bel eſprit n'eſt pas la plus grande qualité que l'homme puiſſe avoir, non-ſeulement

par rapport aux affaires d'Etat & de guerre, que l'on confie plûtôt à des hommes ſenſés & exercés, qu'à de beaux eſprits; mais encore par rapport au commerce de la vie, & à l'agrément de la Société: De telle ſorte même que les beaux eſprits n'étoient conſiderés qu'autant qu'ils tâchoient de ſe donner la douceur, la modeſtie, & les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Enfin, dans une nation dont tous les ſujets animés par une émulation reciproque rempliſſoient également bien leurs fonctions & leurs emplois; l'eſtime veritable qu'ils avoient les uns pour les autres jettoit dans la Societé un charme inconnu aujourd'hui preſque par-tout.

Cette ſolidité d'eſprit qui paroiſſoit dans les occupations, & dans les converſations mêmes des Egyptiens, s'étendoit juſqu'aux matieres de pur agrément. Ils aimoient les compoſitions élegantes en proſe & en vers. Mais plus favorables en general à des hommes d'un génie ordinaire qui parvenoient à ſe rendre utiles par le ſçavoir, qu'à de beaux eſprits qui

ne fourniſſoient au Public que de vains amuſemens, ils concilioient tout par cette maxime indubitable, que le grand homme dans les Lettres eſt celui qui a cultivé un très-bel eſprit par de très-grandes connoiſſances. En conſéquence de ce principe univerſellement admis, il ſe préſentoit peu d'Auteurs qui ne ſe fuſſent pourvûs de toute la lecture qui pouvoit ſervir de guide & de ſoûtien à leurs propres réflexions. Il arrivoit de là que les lecteurs trouvoient beaucoup à apprendre dans les livres mêmes qui ne ſembloient être faits que pour plaire & pour divertir. Ceux qui veilloient ſur la litterature, prévenoient ainſi dans les Auteurs & dans les Lecteurs le goût de la bagatelle qui eſt l'écuëil des Nations polies, & qui les rend bientôt plus incapables des grandes choſes que la ſimplicité & la ruſticité mêmes. A l'égard des Poëtes, on les examinoit ſévérement ſur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus & des vices; & on les déſabuſoit de l'opinion où on les ſurprenoit preſque tous, que la morale fut une ſcience que l'on a par ſoi-même

& ſans l'avoir jamais étudiée. Mais ſur-tout on interdiſoit abſolument la Poëſie à tout homme convaincu de mœurs baſſes & dereglées. Ils ſe garantiſſoient par-là d'un mal public qui a toujours regné parmi les Grecs; c'eſt que s'il y a des Ecrivains décriés en leur perſonne, ce ſont eux qui ſe chargent de corriger le genre humain par des Satires qui n'attaquent preſque jamais que des gens de mérite, qu'une juſte réputation met au-deſſus d'eux. Les Lacedemoniens des premiers tems à l'imitation des Egyptiens défendoient à tout homme vicieux de proferer même une maxime de morale. Qu'eſt-ce en effet qu'un Poëte, qui, comme nous en voyons un ſi grand nombre parmi les Grecs, entreprend de repréſenter dans ſes Poëmes des hommes vertueux; & qui n'ayant lui-même ni les idées ni les ſentimens de la vertu, ne la met jamais dans ſon vrai jour: ou, ce qui eſt encore plus pernicieux, qui donne un tour avantageux à des vices couverts d'une fauſſe apparence d'Heroïſme?

On voit par ce foible tableau que

quelques belles que puiſſent être les éducations particulieres, elles n'auront jamais les avantages de cette éducation publique des Egyptiens. Mais ce que j'en eſtime le plus, c'eſt qu'elle n'abandonnoit pas les jeunes gens comme les éducations modernes, au ſortir de l'enfance; c'eſt-à-dire, dans le tems où leur eſprit plus formé eſt capable de connoiſſances ou plus profondes en elles-mêmes, ou plus importantes pour la patrie; & lorſque d'ailleurs ils ont beſoin d'être défendus contre les premieres fougues de la jeuneſſe. Auſſi voyons-nous que dans l'adoleſcence, qui eſt le bel âge des filles, parce qu'elles ſont gardées alors plus ſoigneuſement qu'en tout autre tems, eſt l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes, à moins qu'ils ne ſoient d'un excellent naturel. La legereté d'eſprit, la haine des devoirs, la perte du tems, qui ſemble faire aujourd'hui le bon air de la jeuneſſe Grecque & Romaine, deshonoroit en Egypte les jeunes gens, je dis même auprès des Dames qui s'intéreſſoient à eux: & ce qui eſt le ſeul indice d'une Cour véritable

ment polie, ils ne pouvoient parvenir à leur plaire que par le mérite & par la ſageſſe. Mais ſur-tout je n'oublirai pas de dire que les exercices, les travaux mêmes de la jeuneſſe Egyptienne, la ſauvoient de cet ennui mortel, de ce dégoût univerſel qui pourſuit nos jeunes gens juſques dans le ſein de leurs débauches.

Il eſt vrai que dès ce tems-là même quelques jeunes hommes plus portés à ſe procurer des plaiſirs pour le préſent, que du mérite pour l'avenir, trouvoient ces occupations & même ces converſations gênantes : Et quelques femmes qui ne ſçavoient parler que de leurs indiſpoſitions, de leurs goûts, & de leurs parures, étoient fâchées de ne pouvoir pas porter cet unique ſujet d'entretien juſques dans le Palais, & y aſſujettir tout le monde. Ainſi Daluca fut bientôt ſecondée dans la réſolution qu'elle avoit priſe de décrediter ces Academies ſçavantes où ſe formoit un mérite importun pour elle, & de diſſiper ces converſations inſtructives en tout genre, & dans leſquelles ſur-tout les regles de la morale la plus parfaite

étoient ſouvent diſcutées. L'expedient qu'elle jugea le plus convenable à ſon deſſein fut de donner l'autorité des aſſemblées & l'empiredes converſations aux femmes de la Cour, dont l'eſprit lui avoit paru le plus frivole, & qui lui ſembloient les plus propres à parler très-haut &très longtems de rien lorſqu'elles ſe ſentiroient autoriſées. La Reine, ſous prétexte qu'elle étoit extrêmement occupée des affaires de l'Etat, paroiſſoit peu dans ces aſſemblées dont elle détournoit même le Roi, en lui fourniſſant le plus qu'elle pouvoit des amuſemens ſecrets & particuliers. Ainſi réuniſſant rarement la Cour, les cercles ſe formoient ſans elle. Mais ayant déja donné les premieres charges de ſa Maiſon aux femmes du caractere que nous venons de marquer, elle les nommoit pour faire à ſa place les honneurs du Palais, & préſider de ſa part aux converſations. Ces femmes toutes de moïen âge comme elle, & qui n'avoient pris aucunes meſures pour réparer, par les qualités de l'ame, la perte des graces exterieures, étoient peu auparavant au déſeſpoir de l'abandon où

elles étoient tombées. Mais relevées alors par la faveur exceſſive où la Reine fit ſemblant de les mettre, elles remplirent merveilleuſement ſon intention, même ſans l'avoir pénetrée. Elles étoient toujours prêtes à interrompre ceux qui entreprenoient de dire quelque choſe de ſenſé ou de curieux. Mais elles en avoient rarement la peine, d'autant qu'elles parloient ſi continuellement, & leurs diſcours étoient ſi frivoles & ſi peu ſuivis, qu'il n'y avoit pas un homme de ſens qui trouvât jamais où placer le moindre mot. On s'apperçevoit même que dans les confidences qu'elles ſe faiſoient aſſez ſouvent en ſe parlant à l'oreille devant tout le monde, elles tournoient en ridicules certaines perſonnes de la compagnie, reſpectées dans le Gouvernement précedent, & devenues inutiles dans celui-ci. Ces femmes s'attiroient par ces odieuſes licences un mépris qui n'attendoit que la liberté d'éclore, & qui fit diminuer dès-lors très-ſenſiblement les égards qu'on avoit autrefois pour elles & pour tout leur ſexe. Cependant les gens d'eſprit & de mérite ſe retiroient inſenſiblement de ces aſ-

ſemblées, où ils ſentoient qu'ils étoient à charge. Par-là cette Cour qui étoit autrefois le centre du bon goût pour toutes ſortes de matieres, & le modele de la pureté de la langue Egyptienne, n'étoit plus que le ſéjour de l'ignorance ou de l'indifference à l'égard de tout ce qui peut ſervir d'objet à l'eſprit & à la raiſon. Le langage même ſe rempliſſant de termes impropres & de prononciations négligées, devenoit un jargon de fantaiſie qui n'ayant plus de regle n'avoit garde d'en ſervir. Les ouvrages de ceux qui la frequentoient dans le bon tems ſe reconnoiſſoient à une élegance juſte & naturelle qu'ils avoient puiſée dans le commerce des femmes polies en qui elle ſe trouve éminemment. Mais les beaux eſprits modernes, oubliant que la langue ne peut jamais être que l'ouvrage du Public, y vouloient introduire de leur autorité privée une infinité de tours & de termes bizarres, qui, bien loin d'être adoptés par l'uſage, étoient évités avec un extrême ſoin par tous ceux qui vouloient conſerver quelque dignité dans leurs écrits.

D'un

D'un autre côté les jeunes gens qui s'apperçevoient qu'il ne s'agissoit plus de probité ni de talens dans les hommes, non plus que de sagesse ou de conduite dans les femmes, mais que tout dépendoit de la faveur, abandonnoient tous les exercices de l'esprit & du corps ausquels ils s'appliquoient auparavant, pour s'attacher à ces nouvelles créatures de la Reine. Le grand art étoit pour eux de leur faire retrouver à force de flatteries, les attraits qu'elles craignoient elles-mêmes d'avoir perdus : & elles commençoient à esperer que Daluca mettant leur âge à la mode, on se désabuseroit de la jeunesse. Les beautés de la Cour de Memphis y avoient fait naître de tous tems de grandes passions. Un mérite accompli de part & d'autre les avoit ordinairement formées. Le seul desir d'attirer sur soi les regards d'une personne charmante avoit produit des efforts de vertu & de courage que le Public avoit admirés, sans en connoître la premiere cause. Mais à l'égard des intrigues nouvelles (1), une conformité reciproque

(1) L'Auteur paroît avoir ici en vuë les dé-

de mauvais goût & de mauvais choix en étoit l'origine ; la débauche en étoit l'entrée, & la communication des vices entre les prétendus amans en étoit le fruit. On remarquoit autrefois que ceux qui avoient été choiſis & formés par certaines femmes de la Cour, étoient devenus des hommes parfaits. A l'égard de celle-ci, la beauté d'eſprit ou le manque abſolu de génie étoient des qualités qu'elles ne diſcernoient point, & abſolument indifferentes pour leur amuſement : mais elles ne voyoient rien d'utile à eſperer d'une probité un peu trop marquée. Autrefois les yeux les plus fins ne découvroient une intelligence de cœur entre deux perſonnes, qu'à une reſerve plus attentive de l'une, & à une conduite plus irreprochable de l'autre. En ces derniers tems, le nouveau favori de chacune de ces femmes étoit connu de tout le monde dès le jour même ; & ils étoient

reglemens de la Cour de l'Imperatrice Fauſtine, femme de Marc Aurele. Voyez l'Hiſtoire des Imperatrices Romaines, par M. de Servies.

plus honteux qu'elles de s'en entendre faire les complimens.

La Reine qui ſuivoit de l'oeil ce progrès, recueilloit déja le fruit de ſon entrepriſe, par le mépris, la haine, & la jalouſie qui animoient les courtiſans les uns contre les autres. Hommes & femmes ils étoient tous arrivés par la diſſipation & la legereté d'eſprit, ainſi que la Reine l'avoit prévû, à la perte totale des moeurs. Il n'étoit aucun d'eux qui n'eût déja pris la réſolution ferme de ſacrifier vertu, honneur, devoir, à la moindre lueur de fortune qui ſe préſenteroit à lui; & il n'y avoit plus que l'adverſité ou même les revers les plus terribles, qui puſſent leur remettre du ſens dans la tête & du ſentiment dans le cœur. Les Miniſtres mêmes, qui juſqu'alors étant occupés jour & nuit à leurs differens travaux, ou ſe délaſſant dans leur famille, ne ſortoient de leur cabinet que pour aller au conſeil du Prince, ou pour donner audience au Public, ſe croyoient obligés de faire leur cour à ces femmes accréditées; & ils mettoient à la conſervation de leurs emplois, tout le ſoin

qu'ils donnoient autrefois aux affaires de l'Etat. Il ne suffisoit pas pour se maintenir auprès d'elles, d'être de leurs parties fantasques, de fournir à leurs plaisirs ruineux, de leur donner des repas immenses; il falloit encore ceder à leurs recommandations, qu'elles n'employoient jamais que pour des causes injustes ou pour des sujets indignes. Il falloit même accepter les avis les plus pernicieux pour le Prince & pour les Peuples, en consideration du profit le plus leger qui leur en devoit revenir. Ainsi quoique la feuë Reine eût laissé les choses dans un si bel ordre qu'elles pouvoient marcher long-tems toutes seules, & même résister long-tems à la plus mauvaise administration, l'Etat alloit à grands pas à sa ruine. La paix, qui sur-tout dans des Royaumes d'une petite étendue comme étoient ceux de l'Egypte, ne se maintient que par les ressorts du cabinet, & par les égards, du moins apparens, qu'on a pour les Princes voisins, commença bientôt à s'ébranler par la négligence qu'on apportoit à cultiver leur amitié, par le peu de satisfaction que l'on

donnoit à leurs Ambaſſadeurs, & même par l'infraction de pluſieurs loix qui concernoient le repos de toute l'Egypte & ſa ſûreté contre les ennemis étrangers. C'eſt ainſi que Daluca dans la ſeule eſperance de nuire à Sethos, expoſoit le ſalut du Royaume & le ſien propre à toutes les conſéquences d'une conduite ſi pernicieuſe.

MAIS pendant que cette indigne Reine fomentoit ainſi le déſordre, le ſage Amedès travailloit à former le jeune Prince qui en devoit être d'abord la victime & enſuite le réparateur. Il ne lui découvroit pas en termes précis la diſgrace où il le voyoit déja tombé, état dont un enfant de huit à neuf ans a peine à s'appercevoir, lorſqu'on le lui déguiſe par quelques vaines careſſes, comme Daluca le faiſoit encore quelquefois à l'égard de Sethos. Mais il projetta de jetter en lui les fondemens de toutes les vertus dont il auroit beſoin pour ſe ſoutenir dans la fortune la plus contraire. Il lui parloit de ſon auguſte naiſſance, pour lui faire ſentir,

non le respect que les autres hommes lui devoient, mais celui qu'il se devoit à lui-même. Il lui peignoit, non un Prince environné de Peuples obéissans & de courtisans esclaves, mais un Prince dépossédé par des usurpateurs, & vivant parmi des étrangers, chez lesquels il n'auroit d'autre grandeur que celle de son ame & de son courage. Les questions qu'il lui faisoit, pour sonder ses sentimens ou pour exercer son esprit, rouloient presque toutes sur des situations périlleuses & délicates, dont on ne pouvoit se tirer que par l'extrême valeur, ou dans lesquelles il falloit mettre en œuvre la probité la plus parfaite. Il ne l'excluoit pourtant jamais positivement de l'esperance du Gouvernement paisible du Royaume, dont il étoit l'héritier naturel: Mais il lui disoit que les principes de mœurs qui conviennent au danger & à l'adversité, ou plûtôt que le danger & l'adversité mêmes conduisoient aisément un Prince bien né à un usage reglé & avantageux de la tranquillité & du bonheur. A l'égard de la Religion de ses peres, Amedès la lui enseignoit d'une maniere courte, simple & unie

du côté des faits ; mais il appuyoit beaucoup ſur les exemples & ſur les préceptes de morale qu'il en tiroit.

On ne donne communement aux enfans des Rois que des idées generales des Sciences ; & il ſuffit en effet de les leur faire connoître aſſez pour les en rendre amateurs & protecteurs. Mais Amedès ſouhaitoit qu'à tout évenement ſon diſciple acquît tout le mérite d'un homme privé. Il jugea même que Sethos étant encore dans un âge peu capable des grandes maximes du Gouvernement, de la politique, & de la guerre ; il ne pouvoit mieux employer les premieres années de ſon inſtitution, qu'en le faiſant entrer de bonne heure dans toutes les Sciences des Egyptiens. L'enfance a cet avantage propre qu'on ne ſçait parfaitement que les Sciences & les Arts dont on a ſurmonté les premieres difficultés en cet âge : Et pour ne prendre qu'en ma perſonne un exemple déſavantageux, j'avouerai que quoique j'aye tenté d'acquerir en differens tems de ma vie les connoiſſances qui ſont en honneur parmi

les Grecs, je ne ſçai d'une maniere dont je ſois content, que lire & écrire; parce que ce ſont les ſeuls Arts dont on m'ait fait arracher toutes les épines dans mon enfance. Cependant comme les connoiſſances humaines ſont d'une étendue à laquelle non ſeulement l'enfance, mais la vie même ne ſuffit pas; ce grand Maître avertiſſoit ſon Diſciple qu'il ne prendroit avec lui que les premieres teintures des Sciences; & que ceux qui ſe contentent de ce qu'ils en ont parcouru dans ce premier âge, ſe doivent tenir avec une modeſtie ſincere dans le rang des ignorans.

Amedès apperçevoit de jour en jour dans le jeune Prince un génie admirable. Il n'avoit point porté de jugement déciſif ſur l'agrément, le feu, l'eſprit qu'il avoit remarqué en lui plus d'une fois dans le tems que la Reine ſa mere vivoit, & que la fortune la plus brillante l'environnoit de toutes parts. Ces indices ſont équivoques : parce que les reparties que l'on trouve ingenieuſes dans les enfans, ne ſont ſouvent qu'un eſſor de la liberté qu'on leur donne,

& n'ont pour ſujet ordinaire que des bagatelles, & qu'ainſi l'on n'en peut rien conclure pour un tems où il faudra s'occuper d'objets ſolides & ſérieux. Mais dans les Sciences naturelles, à peine le Maître pouvoit-il ſuivre la facilité & la pénetration du Diſciple ; & dans celles qui ſont hiſtoriques, à peine pouvoit-il ſuffire à ſon immenſe curioſité. Ainſi pour ſe ſoulager lui-même, & bien plus encore pour accoûtumer le jeune Sethos à s'inſtruire ſeul, il l'exerçoit dans les premieres, en lui donnant des difficultés à réſoudre & des expériences à faire ; & dans les ſecondes, en lui faiſant lire les Auteurs célebres d'un bout à l'autre, & en lui demandant des extraits ſuivis de toutes les hiſtoires. Il lui faiſoit connoître par rapport aux premieres les progrès de l'eſprit humain & de ſes connoiſſances de ſiecle en ſiecle ; & par rapport aux ſecondes, les grands hommes & les bons écrivains de tous les âges qui avoient précédé le ſien.

Il le menoit auſſi tous les jours à certaines heures dans ces Academies dont nous avons parlé plus haut. La

mode n'y amenoit plus la foule : mais par-là on étoit ſûr d'y trouver l'élite de la jeuneſſe de Memphis, & tous ceux qui ne s'étoient pas encore laiſſé corrompre par l'air préſent de la Cour. On n'approfondit les Sciences quee dans ſon particulier ; mais le bon uſage qu'on en peut faire ne s'acquiert que dans le commerce des gens d'eſprit & de mérite. Outre cela Amedès, ſans aucune affectation prématurée de s'oppoſer à la Reine, étoit bien aiſe de faire connoître Sethos à la jeuneſſe du Royaume qui devoit croître avec lui. Il ſçavoit l'hiſtoire encore recente de l'enfance de Seſoſtris. A ſa naiſſance, Amenophis ſon pere donna ordre qu'on lui amenât tous les enfans de ſon Royaume nés le même jour que ſon fils. Leur fourniſſant autant de nourrices qu'il leur en falloit, & leur nommant même des Gouverneurs, il leur fit donner à tous la même éducation ; étant perſuadé que des enfans qui auroient vêcu familierement avec leur Prince dès l'âge le plus tendre, lui feroient plus attachés dans le reſte de ſa vie, & le ſerviroient mieux dans les combats.

Amedès souhaitoit de plus que Sethos liât quelque commerce dans les Salles du Palais avec les Etrangers que la réputation de l'Egypte y attiroit de tous les endroits du monde où l'on avoit quelques connoissances & quelques moeurs. Les hommes attentifs acquierent de nouvelles lumieres dans la frequentation de ceux mêmes qui en ont moins qu'eux ; & les Egyptiens en communiquant leurs instructions aux autres Peuples s'étoient eux-mêmes beaucoup instruits. D'ailleurs comme la plûpart de ceux qui venoient en Egypte y étoient amenés par le motif d'obtenir l'Initiation ou par celui d'approfondir les Sciences, & quelquefois par les deux ensemble, on n'y voyoit ordinairement que les plus grands hommes des autres Nations. Ces Etrangers apprenoient, comme on peut croire, la langue Egyptienne avec un grand soin. Mais les plus curieux d'entre les Egyptiens apprenoient eux-mêmes celles des autres Peuples. Les Prêtres se partageoient entre eux toutes les langues de la terre connue, pour être en état de satisfaire aux consultations qu'on

leur demandoit de toutes parts. Ils envoyoient à ce deſſein les plus habiles des leurs déguiſés en Marchands dans les Etats les plus éloignés. Les gens du monde deſtinés à la guerre & aux négociations, ſe bornoient ordinairement à la langue Phénicienne, à la Grecque, & à la Punique. La premiere leur donnoit accès dans les principales Cours de l'Aſie, la ſeconde dans celles de l'Europe, & la troiſiéme dans celles de l'Afrique. Mais la langue Egyptienne étoit en partie la ſource de ces trois langues; puiſque les Phéniciens, les Grecs & les Carthaginois étoient des colonies d'Egyptiens. La connoiſſance de la langue Egyptienne donnoit donc une grande ouverture pour les autres. Amedès avoit pourtant fait étudier à Sethos les premiers principes de ces dernieres : mais il lui en laiſſoit acquerir la perfection par l'uſage, & par les fréquens entretiens qu'il lui procuroit avec les Etrangers qui lui paroiſſoient les plus habiles.

L'éducation de Sethos ne ſe bornoit pas à la culture de ſon eſprit.

Amedès exigeoit encore de lui les exercices du corps. Il profitoit même de l'abandon où il voyoit ce jeune Prince de la part d'un Pere gouverné par une seconde femme, pour le faire passer par des travaux toujours plus laborieux ou plus périlleux, à mesure qu'il avançoit en âge. C'est une sorte d'épreuve que les parens les mieux intentionnés n'épargnent que trop à leurs enfans, & à laquelle Amedès lui-même n'auroit peut-être pas exposé un successeur indubitable de la Couronne. Mais il regardoit son Disciple comme devant être lui-même, ainsi qu'un Particulier, l'artisan de sa fortune.

Il le faisoit aller à pied en tous les lieux voisins de Memphis, dans la double vuë de l'accoûtumer à la fatigue, & de lui faire remarquer les singularités de son propre Païs, que l'on néglige quelquefois plus que les curiosités étrangeres. Il le mena surtout plus d'une fois aux Pyramides. On en voyoit de son temps une centaine ensemble, mais de grandeurs fort différentes, à quatre mille de Memphis vers l'Occident, & du côté

de la Libye. Il n'y en avoit qu'en cet endroit-là & auprès de Thebes, dans toute l'Egypte; & les ſeuls Rois de ces deux villes à l'imitation les uns des autres avoient été curieux de donner cette forme à leurs tombeaux, ou de laiſſer ce monument de leur grandeur & de leur puiſſance. Amedès étoit bien aiſe d'épuiſer cet objet dont il vouloit faire tirer à ſon Diſciple pluſieurs ſortes d'utilités. Comme avant que d'y aller, Sethos avoit entendu parler pluſieurs fois de ces maſſes énormes; Amedès s'attendoit parfaitement à l'impreſſion qu'en recevroit le jeune Prince à leur premier aſpect, & qui ſeroit ſans doute la même qu'en reçoivent les voyageurs qui viennent voir du bout de l'Univers cette merveille du monde. Cette impreſſion eſt toujours de les trouver moins grandes qu'on n'avoit penſé. Amedès ne manqua pas cette occaſion de faire remarquer à Sethos que l'œil humain n'eſt jamais abſolument ſatisfait des grandeurs qui ſont arbitraires, & que pour le contenter il faudroit, ce ſemble, les porter à perte de vûë. Il n'en eſt pas ainſi

des grandeurs déterminées par la nature, comme celles des animaux ou des arbres, qu'il n'aime point à voir repréſentés au-deſſus de leur meſure ordinaire. C'eſt pour cela, lui diſoit-il, qu'au lieu que ce buſte de femme ou de Sphinx poſé à terre entre ces Pyramides, & qui n'a pas quarante pieds de haut, vous paroît monſtrueux par ſa groſſeur; la grande Pyramide qui a plus d'une ſtade en tout ſens vous paroît encore trop petite. Cela vient auſſi de ce que ſa hauteur n'étant pas tout à fait égale à la longueur d'un des côtés de ſa baſe, elle a néceſſairement l'air écraſé. Ainſi, ajoûtoit-il, à l'égard des édifices on ne ſe ſauvera jamais que par une proportion ſçavante & gracieuſe de leurs dimenſions. Nonobſtant tout cela, continuoit-il, les Pyramides conſiderées de plus près n'en ſont pas moins merveilleuſes, & vous allez revenir à une juſte admiration ſur leur ſujet. Premierement vous éprouverez vous-même par les methodes les plus ſûres qu'on vous ait enſeignées dans les Academies de Memphis de prendre les quatre points cardinaux du

monde, avec quelle justesse leurs quatre faces sont orientées (1). Mais de plus quelques grands que vous ayent pu paroître les plus beaux Temples de Memphis, il n'en est aucun dont les dimensions approchent de celles de la grande Pyramide, quoique la forme de nos Temples ait par elle-même quelque chose de plus agreable & de plus brillant.

(2) En effet la premiere & la plus grande Pyramide, dont l'intérieur subsiste encore aujourd'hui dans son entier, a une base dont chaque côté est de sept cens quatre pieds; & (3) sa hauteur perpendiculaire en a six cens trente. Toute la Pyramide est formée par assises qui vont toujours

(1) Voyez l'éloge de M. de Chaselles par M. de Fontenelle, dans les Mémoires de l'Academie des Sciences, année 1710.

(2) Toute cette description est tirée des voyages de Bruyn in fol. & des notes qu'on y a ajoutées dans l'édition in quarto.

(3) C'est-à-dire cinq pieds ou un pas de plus que le stade Olympique determiné par Hercules, qui courut d'une haleine cent vingt-cinq pas, ou six cent vingt-cinq pieds : C'est l'évaluation commune, sauf les interprétations des Sçavans; car cette espace paroît peu considerable pour Hercule,

en ſe retreciſſant juſqu'à la derniere qui laiſſe à la cime une plate forme dont chacun des quatre côtés n'a plus que douze pieds. Les rebords de ces Aſſiſes, dont la hauteur diminuë auſſi toujours en montant, ſervent de marches pour aller juſqu'au haut. Entre tous ceux qui ſe trouvoient ſouvent avec Sethos & Amedès à cette promenade, il n'y avoit que les plus hardis qui entrepriſſent d'arriver juſquà la plate forme; & il n'y en avoit aucun qui deſcendît autrement qu'en tournant le dos à la campagne, pour s'aider de ſes mains, & ſur-tout de peur que l'égarement de la vûë ne fit faire quelque faux pas. Sethos qui avoit déja paſſé par pluſieurs exercices très-hazardeux, ne comprenoit point pourquoi Amedès ne lui permettoit pas d'entreprendre celui-là, qui ne lui faiſoit aucune frayeur. Amedès lui dit enfin: Prince, l'intérêt que je prens à votre vie & à votre honneur me défend de vous expoſer à cette épreuve, juſqu'à ce que vous ſoyez en état de deſcendre la Pyramide la face tournée du côté de la campagne. Il

ne convient pas à un Prince tel que vous de donner le moindre ſigne de crainte en quelque occaſion que ce puiſſe être. A peine Amedès eut-il achevé ces paroles que Sethos courant à la Pyramide & poſant ſes deux mains ſur les premieres aſſiſes qui ſont hautes de quatre pieds, il s'élevoit avec une legereté & une grace merveilleuſe ſur chacune, juſqu'à ce qu'arrivant à celles qui n'avoient qu'un pied de haut, il les monta comme des marches ordinaires, & ſe trouva en peu de temps au-deſſus de la plate forme. Là il reprit haleine un moment, & ſe tournant du côté des ſpectateurs qui étoient en grand nombre au pied de la Pyramide, il deſcendit avec la même hardieſſe qu'il auroit euë dans un eſcalier couvert, & dont toutes les marches auroient été très-égales & trés-aiſées. Mais ſon exemple rendit l'entrepriſe un peu plus commune; & ſept ou huit jeunes Seigneurs, qui dèſlors s'attacherent à lui plus particulierement, le ſuivirent toujours d'auſſi près qu'il leur fut poſſible, & dans ſes exercices, & dans ſes expéditions. C'étoit

aussi une erreur établie ou par la timidité dont on étoit saisi sur le haut de la Pyramide, ou par l'opinion que l'on avoit de la largeur excessive de sa base, qu'il étoit impossible de tirer du haut une flêche qui tombât au-de-là des marches d'en-bas. Nous voyons regner cette erreur de notre temps même; & tous les voyageurs, qui cherchent assez à grossir les objets, parlent de cet impossibilité. Le jeune Prince, avant même que d'en avoir fait l'essai, sentit l'abus de cette opinion. S'étant bien assuré de la longueur des quatre côtés égaux de la base, telle que nous l'avons marquée, il s'engagea hardiment de tirer du milieu de la plate forme une flêche qui tomberoit non seulement au-delà d'une des faces, mais au-de-là même d'un des angles de la Pyramide, étant dirigée suivant une diagonale, qui selon le calcul exact qu'il en avoit fait, ne pouvoit pas aller jusqu'à cinq cens pieds; ce qui n'est que la moitié de la portée d'une flêche qui part de la main d'un habile Archer.

Mais tout cela ne regardoit encore que l'extérieur de la Pyramide, &

Sethos preſſoit toujours Amedès de lui en faire viſiter les dedans. On n'en n'auroit pas permis l'entrée aux prophanes tel qu'étoit encore Sethos, ſi le Roi qui l'avoit fait conſtruire y avoit été enſeveli. Mais comme tombeau vuide on le laiſſoit parcourir à ceux qui en avoient la patience & le courage. Comme il s'agiſſoit de traverſer des lieux obſcurs & profonds, Amedès étoit perſuadé que cette épreuve étoit excellente contre les terreurs paniques qui ſaiſiſſent la plûpart des gens dans les ténebres, & contre la crainte des phantômes dont le bruit populaire rempliſſoit alors comme à préſent les édifices inhabités. Mais cette vuë n'étoit rien encore en comparaiſon d'un deſſein bien plus grand qu'il conçut à cette occaſion, & qui devoit mettre le comble à l'éducation de Sethos.

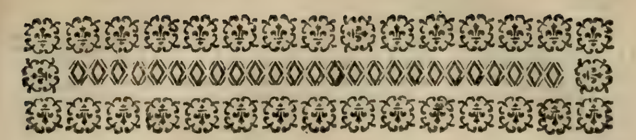
C'eſt pour cela qu'Amedès lui dit en le ramenant ſeul un ſoir: Prince, la viſite de l'interieur de la Pyramide, de la maniere dont il eſt important pour vous de la faire, eſt une entrepriſe toute differente de celle que vous avez dans l'eſprit. Ses routes ſecretes menent les hommes cheris des

Dieux à un terme que je ne puis ſeulement pas vous nommer, & dont il faut que les Dieux faſſent naître en vous le deſir. L'entrée de la Pyramide eſt ouverte à tout le monde; mais je plains ceux qui ſortant par la même porte qu'ils y ſont entrés, n'ont ſatisfait qu'une curioſité très-imparfaite, & n'ont vû que ce qu'il leur eſt permis de raconter. Un diſcours ſi nouveau pour le jeune Prince jettoit dans ſon ame une impatience qui alloit juſqu'à lui faire prendre la réſolution d'éclaircir inceſſamment cette énigme, en trompant même la vigilance de ſon Gouverneur s'il refuſoit de l'accompagner. Amedès qui lut cette penſée dans ſes yeux ne lui donna pas le temps de répondre, & il lui dit: Seigneur, je vous conduirai moi-même à cette entrepriſe qu'il eſt comme impoſſible de commencer ſeul, quoiqu'il faille l'achever ſeul. Mais il ne m'eſt pas permis de vous expoſer aux dangers que l'on y court, juſqu'à ce que les occaſions qui pourront ſe préſenter avec le temps m'ayent ſuffiſamment aſſûré de votre courage, & ſur-tout de votre

prudence. J'ai lieu d'être content des marques que j'en ai eües jusqu'à présent. L'âge où vous entrez en exigera de plus grandes & vous fournira bientôt sans doute le moyen de les donner. N'écoutez donc point votre impatience, & reposez-vous sur la mienne ; mais commencez en gardant le secret sur le peu que je viens de vous dire à vous accoûtumer à de plus grands. Le jeune Prince qui ne pouvoit encore fixer son idée sur le sens de ces paroles, dit à Amedès : Que sans vouloir pénetrer plus avant dans le mystere dont il s'agissoit, la premiere marque qu'il vouloit donner de la prudence que son Maître souhaitoit de voir en lui, étoit de se fier entierement à sa conduite.

*Fin du second Livre.*





# SETHOS.

## *LIVRE TROISIEME.*

LA guerre dont le Roi de Memphis étoit menacé, ſur-tout du côté de Thebes, cauſoit à Sethos une eſpece de joye ; parce qu'il jugeoit que la guerre ſeule pouvoit lui fournir le moyen de faire les preuves qu'Amedès attendoit de lui. Ce ſage Gouverneur qui s'en étoit apperçu, lui dit un jour : Que bien que dans l'entrepriſe dont il lui avoit parlé à l'occaſion de la Pyramide, il ne s'agît pas de faire des coups de main, ni de combatre des ennemis armés, il ne pouvoit aſſez loüer ce qu'il y avoit de bon dans le ſentiment confus qui le portoit du côté de la guerre. Mais, ajoûta-t-il, je ne remplirois pas la

fonction que j'ai l'honneur d'exercer auprès d'un Prince né pour le Trône, si je ne l'avertissois qu'un Roi qui aime ses peuples regarde toujours la guerre comme un malheur, & fait pour la prévenir tous les efforts qui ne dérogent ni à ses droits bien établis ni à son honneur bien entendu. Cette maxime gravée profondément dans le cœur d'un Roi y devient même le principe de la veritable bravoure, d'autant plus ardente à défendre son propre bien qu'elle est moins portée à envahir celui des autres. La plûpart des Princes, qui prennent à tous propos les armes à la main, passent leur vie dans une alternative continuelle de succès & de désavantages, qui fait que leurs ennemis les craignent peu, & les estiment encore moins : au lieu qu'on respecte un Prince ferme dans ses justes prétentions, & qui ne donne d'ailleurs aucun sujet de plainte à ses voisins. Souvenez-vous donc, Seigneur, de ne jamais faire la guerre par goût & par inclination : Mais si vous y êtes contraint, pour lors faites de la sorte que vous ôtiez ce goût & cette incli-

nation

nation à vos ennemis. Sethos lui répondit qu'il concevoit l'importance de cet avis pour un Prince qui est actuellement sur le Trône. Mais, continua-t-il, il s'agit ici d'une guerre à laquelle je n'ai point de part, & où mon unique fonction sera de combattre pour le Roi mon pere, sans m'informer, comme je ne crois pas le devoir faire, de la justice ou de l'injustice de sa cause. Vous dites vrai, Seigneur, repliqua Amedès: & un jeune Prince doit même regarder comme très-prétieuses les occasions légitimes qui s'offrent à lui de faire preuve de sa valeur; afin que s'il est un jour chargé du repos & du bonheur de tout un Peuple, il puisse éloigner la guerre sans craindre aucun soupçon désavantageux pour sa personne. Cependant pour vous dispenser encore de souhaiter une guerre aussi fâcheuse en apparence que celle qui s'éleve contre le Royaume, j'ai eu soin de profiter d'une occasion que les Dieux semblent avoir préparée pour exercer tout à la fois & utilement votre prudence & votre courage.

Les Villes frontieres du Royaume de Memphis du côté de la Libye, Plinthine, Tapoſiris, Scyatis, la petite Oaſis, & quelques autres m'ont fait ſçavoir par un député ſecret qu'elles étoient affligées du voiſinage d'un Serpent affreux qu'on croit avoir ſa retraite dans un antre du mont Aſpis, & qui déſole toute la plaine appellée le petit Catabathme, d'où elles tirent leur ſubſiſtance. Elles avoient d'abord penſé à demander le ſecours des chaſſeurs du Roi : Mais elles ont jugé enſuite que la Reine occupée d'affaires qu'elle croira plus importantes, s'inquietera peu d'un fleau qui ne ſçauroit parvenir juſqu'aux Maiſons Royales ; d'autant plus qu'elle a déja mandé aux Nomarques ou Gouverneurs qu'elle ne les chargeoit d'aucun autre ſoin à l'égard de leurs Provinces, que d'y lever les impôts & d'y empêcher les révoltes. On ſçait bien d'ailleurs, a-t-il ajouté, que les exercices fatiguans & périlleux ne ſont plus du goût de la Cour ; & que parmi ceux qui la compoſent aujourd'hui, perſonne ne s'offriroit à une expedition où l'on ne verroit d'autre avan-

tage que le ſalut du peuple. La concluſion de ce diſcours a été que l'on s'adreſſoit à moi comme au Gouverneur d'un Prince dont les inclinations vertueuſes faiſoient toute l'eſperance du Royaume, & dont l'exemple animoit aux plus nobles exercices de l'eſprit & du corps l'élite de la jeuneſſe de Memphis. Que ſi ce Prince vouloit être ſous mes yeux le conducteur de cette entrepriſe, on le recevroit dans tous les lieux de ſon paſſage avec toutes les marques de reſpect & de reconnoiſſance dûes à ſon rang & à ſes bontés. J'ai répondu de vous ſur le champ, & même de quelques Seigneurs vos compagnons d'Academie, qui ſe feroient une gloire de vous accompagner. Mais je lui ai dit que pour éviter toute apparence d'affectation, nous formerions ſimplement une partie de chaſſe. Que pour la même raiſon nous ne nous arrêterions, ni en allant ni en revenant, dans aucune ville conſiderable, & que l'on ſe gardât bien de faire pour vous nulle part aucune cérémonie qui eût l'air de reception. C'eſt dans la même vûe que ſans permettre ſeulement à ce De-

puté de se présenter à vous, je l'ai renvoyé aussi secrettement qu'il étoit venu. Sethos fut touché de toutes les attentions d'Amedès ; il le remerçia également & de son zele & de ses précautions. Amedès l'interrompant bientôt, lui dit, que puisqu'il agréoit toutes les mesures qu'il avoit prises, il lui conseilloit de partir dès le matin du jour suivant, pour prévenir tous les obstacles que l'on pourroit mettre à leur voyage. Qu'ainsi il employât le reste du jour à choisir lui-même, avec toute la prudence d'un Chef habile, ceux des jeunes Seigneurs ses compagnons qui méritoient le plus de confiance, parce qu'ils trouveroient sur les lieux tous les hommes dont ils auroient besoin pour faire nombre. Enfin qu'il leur recommandât à tous de ne parler de leur expedition que comme d'une chasse ordinaire de bêtes sauvages.

Sethos ayant averti ses huit Compagnons dont nous avons parlé, ils monterent tous à cheval dès le lendemain, suivis seulement de quelques Esclaves, & ils prirent leur route par le bord septentrional du lac Mœris. Amedès pour les encourager encore

davantage, leur diſoit en marchant que les grandes chaſſes avoient été regardées par les anciens Héros comme un apprentiſſage de la guerre, non ſeulement par les longues courſes qu'il falloit faire, par les incommodités qu'il falloit eſſuyer, en un mot par toutes les fatigues du corps que cet exercice entraînoit avec ſoi, mais bien plus encore par la partie du jugement, par l'obſervation fine, par la connoiſſance exacte des hauteurs, des fonds & des plus petits ſentiers qu'un chaſſeur eſt obligé d'acquérir. Mais on peut dire, ajouta-il, que la chaſſe que vous allez faire eſt une veritable guerre. Elle a d'abord pour motif, le ſeul qui puiſſe ordinairement rendre les guerres légitimes, c'eſt-à-dire, la défenſe des peuples. Car au lieu que la chaſſe n'eſt dans la plûpart des Grands qu'une paſſion féroce qui les porte à dépeupler les bois & les campagnes d'animaux innocens, & ſouvent à ruiner les terres qui ſe trouvent ſur leur paſſage ; vous allez délivrer tout un Pays d'un monſtre qui détruit les moiſſons & qui dévore les troupeaux & les paſteurs. Mais de plus vous avez

le courage de chercher un Serpent formidable que l'on dit être d'une longueur & d'une grosseur énorme. Toutes les parties de son corps sont couvertes d'écailles, qui, à ce que l'on m'a raconté, sont à l'épreuve de tous les traits qu'on peut lancer contre lui. Nous bornerons-nous donc à l'enfermer dans son antre si nous en découvrons l'entrée ? Mais outre que cet antre aura peut-être plus d'une issue, un animal tel que celui-là s'en peut faire avec le tems par ses efforts. Nous contenterons-nous de le chasser à force de monde & de cris loin de la plaine de Catabathme, & au-de-là des montagnes de la Libye ? Mais d'abord après notre départ il peut revenir; & d'ailleurs il ne seroit pas genereux de jetter chez nos voisins, quand même ils seroient nos ennemis, une cause de desolation dont nous aurons délivré nos compatriotes. J'ose, Seigneur, vous proposer un projet plus digne de vous. Tâchons de prendre le monstre vivant, & ramenons-le en triomphe dans la menagerie du Roi. Vous vous accoutumerez par-là à une pratique avantageuse dans presque toutes les

rencontres de la vie, qui eſt d'employer plûtôt l'adreſſe que la force. Toute cette jeuneſſe fut charmée de l'ouverture que leur donnoit Amedès, & ils lui promirent de ſuivre fidellement ſes ordres dans l'exécution de ce deſſein. Il leur répondit que le Prince Sethos, qu'il ne perdroit pourtant pas de vûe, devoit être leur Chef dans cette expédition. Qu'en les commandant il apprendroit à ſe ſervir avantageuſement, non-ſeulement des bras, mais encore des conſeils de ſes Officiers ; & qu'ainſi, comme dans une armée bien compoſée & dans une guerre bien conduite, ils auroient tous part à la gloire du ſuccès, non ſeulement à proportion de leur courage, mais encore à proportion de leur intelligence.

Nos Cavaliers ayant découvert au bout de ſix jours de marche la premiere pointe du mont Aſpis, jugerent que le monſtre ſe retiroit là pour être plus près lui-même des terres fertiles & habitées. Ils avoient déja apperçu les traces de ſes differentes routes par une bave luiſante qui couvroit des bleds renverſés, & des hayes rom-

pues ; mais ils n'avoient encore trouvé personne qui put leur dire où il étoit, parce que le seul bruit de ses écailles qu'on entendoit de loin, faisoit fuir tous les habitans de la campagne ; depuis qu'il avoit dévoré quelques-uns de ceux qui se croyant hors de sa portée, s'étoient arrêtés pour le voir. On avoit seulement remarqué qu'il demeuroit très-peu de tems dans les lieux un peu éloignés de la montagne, & qu'il s'en retournoit dès qu'il avoit pu saisir dans les pâturages quelque piece de bétail. Nos braves chasseurs, pour avoir des indications plus certaines de cet animal, continuoient leur route vers le mont Aspis. Ils n'en étoient plus qu'à une demi-lieue lorsqu'ils découvrirent entr'eux & la montagne un grand marais, au-de-là duquel ils virent une espece de monticule qui paroissoit couvert de feuilles de talc qui brilloient au Soleil. Ils fixerent leurs yeux sur cet objet dans lequel ils apperçurent bientôt quelque mouvement. Ils s'arrêterent sur le champ pour l'observer avec plus d'attention. C'étoit le Serpent roulé sur lui-même, & qui

changeoit de poſture ſans changer de place. Sethos commençant alors à exercer la fonction de Chef, leur dit : Chers Compagnons, dans le deſſein que nous avons de prendre ce monſtre vivant, je crois qu'il faut, avant toutes choſes, nous aſſurer de ſa longueur & de ſa groſſeur, pour mieux connoître l'ennemi auquel nous avons à faire; d'autant plus qu'il faudra ſans doute l'emmener comme les autres bêtes féroces dans une cage de fer, où nous chercherons le moyen de le faire entrer. Ainſi pour pouvoir la commander au plûtôt dans la ville la plus voiſine, il eſt important d'en ſçavoir dès aujourd'hui les meſures. Pour cela j'imagine que nous devons aller au petit pas tous enſemble du côté de cet animal comme une caravanne qui fait ſon chemin, & ſans donner aucun ſigne de le vouloir attaquer. L'inſtinct de toutes les bêtes ſauvages eſt d'éviter les hommes ſurtout quand ils marchent pluſieurs enſemble, & qu'elles ne ſont point excitées par la colere ou par la faim. Le repos où nous voyons celui-ci ne donne pas lieu de croire qu'il en ſoit

actuellement agité, ainsi je pense qu'il se retirera à notre premier aspect. Tâchons alors d'observer de loin les objets qu'il atteindra dans ses alongemens par les deux extrémités de son corps, comme les arbres & les grosses pierres; & quand nous serons de l'autre côté du marais nous en mesurerons les distances. Sethos nomma quelques-uns d'entr'eux pour s'attacher à cette observation. Il ordonna à d'autres de remarquer la grosseur du Serpent par une comparaison semblable avec la hauteur des corps auprès desquels il passeroit, & il se chargea avec les derniers, entre lesquels étoit Amedès, de suivre des yeux la route de l'animal, & même de s'avancer assez pour découvrir, s'il se pouvoit, l'entrée de sa caverne. Amedès marqua par son obéissance particuliere l'approbation qu'il donnoit à son éleve.

Ce que Sethos avoit prévu ne manqua pas d'arriver. D'aussi loin que le Serpent apperçut cette troupe de gens à cheval, composée avec les Esclaves d'une vingtaine de personnes, il commença à se développer. Sa tête

triangulaire ſortant comme de la baſe du cône que formoient toutes les revolutions de ſon corps, s'éleva d'abord & très-legérement à une une hauteur qui ſembloit égaler celle de deux hommes. Mais il la baiſſa auſſi-tôt & la tourna du côté de la montagne qu'il vouloit gagner. Le milieu de ſon corps forma enſuite un anneau ou un cercle dont le diametre approchoit de la hauteur à laquelle il avoit porté ſa tête. L'extrêmité inferieure de ce cercle du côté de la queuë ſervoit de point d'appui pour faire gliſſer en avant tout le reſte du corps ſans aucun bond, & d'une maniere même aſſez pareſſeuſe. Cependant le monſtre par l'étendue de chacune de ſes démarches fut bientôt au pied de la montagne, & laiſſa libre tout l'eſpace où l'on devoit prendre les meſures de ſes traces. Toute évaluation faite, on trouva qu'il avoit à peu près quarante-cinq pieds de long, & environ ſix pieds de diametre ou dix-huit à dix-neuf pieds de circonference dans la plus groſſe partie de ſon corps qui étoit ſa tête. Pendant que la plûpart des jeunes

chasseurs travailloient à cette estimation, Sethos, Amedès & trois ou quatre autres suivoient le monstre de loin. Ils se déroboient le plus qu'ils pouvoient à ses regards, ou par des détours, ou par les chemins les plus couverts que la nature du lieu put leur offrir, de peur qu'il ne dissimulât sa retraite, comme font plusieurs animaux quand ils se croïent vûs. Celui-ci tourna autour de la base qui porte la premiere pointe de la montagne, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit à peu près opposé à celui qui regarde le marais d'où il venoit : & comme la base d'une seconde pointe commence là, la naissance de ces deux bases formoit une avenue assez longue & assez étroite qui conduisoit à la caverne du Serpent. Nos Observateurs eurent le plaisir de le voir entrer par une ouverture qu'il remplissoit presque toute entiere, en traînant avec peine son corps qu'il ne pouvoit pas mettre en cercle comme dans la campagne.

Après ces premieres observations qui s'étoient faites sur le soir du premier jour de leur arrivée, Sethos con-

duisit sa troupe dans l'endroit où il vouloit habiter jusqu'à la fin de leur expédition. C'étoit aux environs de Scyathis.

En s'entretenant tous ensemble de ce qu'ils avoient vû, il leur faisoit remarquer que ce Serpent, à peu près de la nature des couleuvres, n'avoit d'agilité que dans sa tête & dans la partie qu'on pouvoit appeller son cou, & qui étoit à peu près de douze pieds jusqu'à la premiere articulation où son corps commençoit à se mettre en cercle, quand il vouloit marcher. Le premier degré de la bravoure, ajouta-t-il, & le seul pour dire le vrai dont nous ayons besoin en cette occasion, est de connoître la juste mesure du péril, & de ne point s'effrayer de sa proximité tant qu'on est véritablement hors de sa portée. En supposant même que la colere de cet animal lui pourra donner un peu plus d'action & d'étendue qu'il ne paroît en avoir, sa pesanteur me fait juger qu'à huit ou dix pieds au-de-là de toute sa longueur, nous serons à l'abri d'un danger auquel il est inutile ici d'exposer personne.

Dès le matin du jour ſuivant, Sethos accompagné d'Amedès qui avoit approuvé tout ſon projet, & de trois de ſes Compagnons, auſquels il l'avoit déclaré enſuite, ſe mit en chemin du côté de la caverne. Leur deſſein étoit d'y entrer quand l'animal n'y ſeroit pas, pour voir ſi on pourroit dreſſer les embuſches néceſſaires pour le prendre. La premiere des ſentinelles qu'il avoit déja envoyées pour obſerver les marches du monſtre, lui dit qu'il étoit ſorti un peu avant le jour, & qu'allant d'abord au marais, il s'y étoit plongé tout entier : qu'enſuite s'étant traîné dans la Campagne du côté du Nord, ſes Camarades avant que de le ſuivre étoient convenus entr'eux qu'à meſure que l'un d'eux s'avanceroit, il ſçauroit toujours le poſte de celui qu'il laiſſeroit derriere lui, afin de pouvoir s'avertir ſucceſſivement les uns les autres du retour de l'animal. Sethos ſuffiſamment aſſuré par-là de n'être pas ſurpris, entra le premier dans la caverne. Ils s'étoient munis auparavant de legeres botines de fer, précautions que les Egyptiens prennent même en pleine

campagne contre des inſectes piquans que les vents d'Afrique apportent en certaines ſaiſons de l'année. Ils trouverent à gauche une voûte naturelle, d'où tomboient par intervalles des gouttes d'eau ſur un terrain pierreux & incliné, & à droite un lit de glaiſe où ils crurent reconnoître à pluſieurs indices que le Serpent couchoit. Ils virent au fond de la caverne une autre ouverture qui les auroit conduits beaucoup plus loin. Mais comme ils n'étoient pas venus là par un motif de ſimple curioſité, ils ne s'y préſenterent ſeulement pas. Il ſuffiſoit à Sethos de concevoir que dans l'interieur de cette caverne on pourroit monter la cage, à laquelle il imaginoit déja de donner une telle forme qu'elle pût ſervir non ſeulement de clôture à l'animal pris, mais de piége pour le prendre. Ainſi ſortant de ce lieu après avoir fait toutes les obſervations néceſſaires à ſon deſſein, il revint ſur le champ du côté de Scyathis. Entrant dans la ville avec les quatre perſonnes qui le ſuivoient, il s'adreſſa d'abord aux Magiſtrats. Il leur demanda pour l'ex-

pedition dont il s'agiſſoit trois mille hommes de la milice de leur Province, mais pris entre ceux qui n'étoient pas nommés pour le ſervice militaire de cette année. Il leur dit que bien qu'il crut ces ſoldats très-capables de s'expoſer aux plus grands périls dans le beſoin, il les garantiſſoit de tout danger, en obéiſſant aux jeunes Seigneurs qu'il leur donneroit pour Capitaines par Compagnie. Qu'on fît donc rendre ces troupes à Scyathis dans trois jours, armées de boucliers, d'épées, & de carquois chargés de flêches, ſans oublier leurs trompettes & leurs tymbales. Il demanda enfin un ordre pour tous les Forgerons de la ville de travailler inceſſamment à la machine dont il leur alloit donner le deſſein.

Ce jeune Prince ayant obtenu toutes ſes demandes avec de grands remerciemens de la part de ceux qui les lui accordoient, commanda aux Forgerons une cage de huit pieds de face ſur la longueur de cinquante pieds. Tous les côtés devoient être fermés par des barreaux de fer qu'on ôtât & qu'on remît facilement. Les maîtreſſes barres qui en recevroient

les extrêmités devoient elles-mêmes tenir librement les unes aux autres, & le tout ensemble être posé sur des roues basses de dix en dix pieds; mais il vouloit de plus que les barreaux du côté de l'ouverture fussent armés de pointes qui cedassent à l'animal lorsqu'il entreroit dans la cage, & qui lui resistassent en s'engageant dans ses écailles, s'il entreprenoit de reculer pour en sortir. L'avantage de la liberté qu'il faisoit conserver à toutes les pieces, étoit non seulement que les ouvriers pussent travailler séparement à des parties détachées; mais encore qu'on pût transporter aisément la machine démontée dans l'endroit où il faudroit l'employer. Le tout fut promis & fait dans les trois jours; & les troupes étant arrivées ou assemblées dans le même terme, Sethos assigna le matin du quatriéme jour pour l'exécution de l'entreprise.

Ayant posé dès la veille comme la premiere fois des sentinelles qui devoient observer de quel côté tourneroit le monstre en sortant le matin de sa caverne, il y fit porter dès la pointe du jour sur plusieurs cha-

riots toutes les pieces de la machine. Elle y fut montée en moins de trois heures, & arrêtée par l'extrêmité & par les côtés avec des morceaux de roches qu'on trouva dans la caverne même. L'entrée de celle-ci étoit un peu plus étroite que l'ouverture de la cage qui par conséquent ne seroit pas apperçue de l'animal, du moins dans le trouble où Sethos comptoit de le mettre. Il ordonna ensuite à une partie des troupes de filer un à un & en silence vers le lieu où l'on sçavoit qu'étoit alors le Serpent, & de se rendre en passant au-dessus de lui, à l'autre côté de l'entrée de la caverne, pendant que l'autre partie des troupes fermeroit l'enceinte en se rendant au côté le plus proche de l'endroit d'où l'on partoit. A ce premier mouvement le monstre qui ne se voyoit point encore poursuivi, prit comme il avoit fait la premiere fois le chemin de sa caverne. Mais découvrant de loin une longue suite de gens, il s'arrêta, & bientôt après il commença à faire des sifflemens horribles. Les compagnons de Sethos avoient ordre de faire alors joindre

les troupes & ſerrer les rangs de plus en plus, à meſure que le terrain de l'enceinte diminueroit. En même temps il fit ſonner toutes les trompettes & battre toutes les tymbales. Outre cela les ſoldats, comme on en étoit convenu, frapperent de leurs épées ſur les boucliers les uns des autres, pendant que d'autres en plus grand nombre tiroient ſur le monſtre des milliers de fléches. Cet animal voyant qu'il avoit affaire à des ennemis réſolus, qui malgré ſes agitations & ſes menaces furieuſes, le bravoient également en s'approchant & en s'éloignant de lui, & qui d'ailleurs ne lui laiſſoient de retraite que ſa caverne, ſe hâta plus qu'auparavant de s'y rendre. Le bruit des inſtrumens militaires, les cris des hommes & la grêle des fléches l'y accompagnerent toûjours plus vivement. On prit garde qu'un peu après y avoir engagé ſa tête, il fit un effort pour reculer : mais arrêté ſans doute par les pointes des barreaux de ſa cage, & ſe ſentant ſuivi de plus près il prit le parti de ſe refugier dans ſa priſon même. Il s'y avança en effet

le plus vîte qu'il lui fut possible; peut-être dans l'espérance trompeuse d'en sortir par l'autre bout, & de s'échapper par les issuës qu'il connoissoit dans sa caverne. On y entra d'abord après lui pour mettre à la cage les barreaux qui en devoient fermer la porte. Aussi tôt les soldats devenant ouvriers élargirent l'entrée de la caverne avec des outils qu'on avoit eu soin d'apporter; & ils en tirerent la cage par le moyen d'un long attelage de chevaux. Les habitans des villes & des campagnes des environs qui s'étoient rendus là en foule pour être témoins oculaires de cette expédition, virent passer l'animal étendu ne donnant plus aucun signe de fureur, & tournant tranquillement les yeux de côté & d'autre. Sethos ne voulant point rentrer dans la ville, pour se soustraire à des remerciemens de ceremonie, licentia en cet endroit-là même les troupes dont il s'étoit servi. Il les loüa de l'exactitude avec laquelle elles obéissoient aux moindres signes de leurs Commandans, en quoi elles étoient très-exercées. Le monstre toujours traîné à reculons, afin qu'il

fût moins frappé des objets qui se présenteroient sur son passage, fut conduit jusqu'au lac Moeris, où Sethos le fit embarquer pour faciliter son transport. Il le suivit avec tout son monde jusqu'à Memphis : mais il ne voulut point qu'on lui donnât à manger dans toute la route, sçachant que les Serpens subsistent sans nourriture un bien plus long espace de temps.

Diodore (1) raconte la chasse & la prise d'un Serpent aussi prodigieux que celui-ci. Nos voyageurs mêmes prétendent en avoir vu qui passent cent pieds de long; mais personne n'a revoqué en doute le recit de Diodore au sujet de celui dont il parle à l'endroit cité. Il fut amené de l'Ethiopie à Alexandrie sous le Regne de Ptolemée Philadelphe. La generosité de ce Prince dont on gagnoit les bonnes graces par les singularités de tout genre qu'on lui offroit, inspira à des hommes hardis l'envie de lui faire un présent de cette espece. Ils perdirent quelques-uns des leurs

(1) *Lib.* 3.

dans les premieres attaques ; mais enfin ils vinrent à bout du monſtre auquel ils s'étoient attachés par des expédiens très-peu différens de ceux que je viens de rapporter d'après mes Auteurs, ſous le nom de Sethos. Diodore ajoûte qu'à force de le faire jeûner on le rendit auſſi doux que les animaux domeſtiques.

Quoiqu'Oſoroth ne fût pas ſi ſenſible que Ptolemée l'a été depuis aux merveilles de la Nature, non plus qu'à l'induſtrie des hommes, il ne laiſſa pas de recevoir ſon fils & les jeunes Seigneurs ſes Compagnons avec de grandes louanges. La Reine de ſon côté conçut un chagrin ſecret de ce premier exploit de Sethos ; & Amedès, pour vaincre le mal par le bien, ſe hâta dèſlors de rendre ce jeune Prince encore plus digne de ſa jalouſie. Il ſe croyoit deſormais aſſez ſûr de la prudence & du courage de ſon Diſciple pour exécuter le projet qu'il avoit formé à ſon avantage. Mais il falloit le faire abſenter de la Cour trois ou quatre mois : & il ne croyoit pas difficile d'en avoir la permiſſion. La Reine laiſſoit rarement à Sethos

la liberté de voir le Roi, qui conformément à ſon caractere demandoit peu de ſes nouvelles : Et ce n'étoit pas du côté du jeune Prince que ſe tournoit une Cour frivole & corrompue.

Dans les huit années qui s'étoient écoulées depuis la mort de Nephté, Daluca avoit mis au monde deux fils confondus avec leur aîné dans les annales vulgaires ſous le nom des trois Anonymes qu'on trouve à la ſuite d'Oſoroth. Mais les annales anecdotes dont je me ſers, donnent au premier le nom de Beon, & au ſecond celui de Pemphos. Dès qu'ils furent en âge d'être amenés devant un pere qui ne cherchoit que ſon amuſement, leur mere les faiſoit tenir preſque toujours en ſa préſence pour l'accoûtumer s'il ſe pouvoit à ne reconnoître qu'eux pour ſes fils. Elle affectoit même de donner au premier toutes les prérogatives de l'aîneſſe; quoiqu'ils ne l'euſſent ni l'un ni l'autre. La réſidence de Sethos dans le Palais commença dèſlors à lui peſer. Elle l'avoit ſouffert patiemment juſques-là pour ne pas laiſſer le Roi tout

à fait ſans enfans ; mais voulant attirer deſormais toute la faveur ſur les ſiens, elle ſongea à écarter un aîné dont les droits, & ce qu'on pouvoit déja appeller le mérite, lui cauſoit un cruel ombrage. Amedès profitant, pour l'interêt de Sethos, de cette diſpoſition de la Reine qu'il connoiſſoit parfaitement, s'adreſſa à elle-même pour obtenir l'agrément du Roi, ſur la penſée qu'il avoit de faire voir au Prince quelques-uns des principaux temples de l'Egypte. Il ajouta auſſitôt, pour écarter tout ſoupçon de ſon eſprit, que dans le cours de ce voyage, qui ſeroit de trois ou quatre mois, le Prince ne logeroit que chez les Prêtres. Daluca à qui ce projet parut très-borné, lui donna un plein conſentement de ſa part & s'engagea de lui faire avoir inceſſamment celui du Roi. Elle quitta Amedès très-contente de lui, dans la croyance qu'elle eut qu'il inſpiroit au jeune Prince une dévotion qui le détourneroit de toute vûe d'ambition & de politique. Elle lui envoya en effet quelques momens après la ſignature du Roi, & elle fit ajoûter par celui qui la portoit,

toit qu'elle ne croyoit pas que pour une abſence ſi courte il fût néceſſaire que le Prince prît congé du Roi, ni qu'on publiât ſon départ. C'étoit-là préciſément le ſouhait d'Amedès, qui, en parlant à Sethos de l'intérieur de la Pyramide qu'il avoit eu envie de viſiter,& de la diſpoſition où il étoit maintenant de l'y conduire, ne lui découvrit pas encore tout ſon deſſein. Mais il avoit eu ſoin d'en avertir le Grand-Prêtre de Memphis le même encore qui avoit conduit la feuë Reine au labyrinte.

SETHOS & Amedès ſortirent donc du Palais à pied, après avoir dit au premier Officier de l'appartement du jeune Prince qu'ils ne reviendroient peut-être de quelque tems, & que la Reine étoit inſtruite de leur voyage. S'étant pourvus d'une lampe & de ce qui étoit néceſſaire pour l'allumer & la rallumer en cas de beſoin, ils arriverent à la Pyramide lorſqu'il étoit déja nuit. Amedès avoit pris ainſi ſes meſures, parce qu'il vouloit entrer ſeul avec Sethos dans ce ténebreux ſéjour. Ils monterent enſemble juſ-

qu'à la ſeiziéme aſſiſe du côté du Nord où étoit une fenêtre quarrée toujours ouverte. Mais cette entrée qui n'avoit qu'environ trois pieds en en tous ſens, commençoit une allée de même meſure, où par conſéquent on ne pouvoit avancer qu'en ſe gliſſant ſur le ventre. Sethos alloit le premier, Amedès n'avoit garde de lui ôter cet honneur, non plus que la peine de porter la lampe ; & de plus il ne l'avertiſſoit jamais ni de la longueur de chaque allée, ni de ce qu'il devoit trouver au bout. Elles renfermoient toutes leurs difficultés particulieres ; & pour n'en pas faire le detail, je mettrai tout d'un coup Sethos à l'endroit où guidé par Amedès il apperçut un puits très-large enduit par tout d'un aſphalte très-noir & uni comme une glace. La ſeule ouverture de ce puits à la lueur d'une lampe étoit un objet effrayant. On ne voyoit point de bornes à ſa profondeur ; & il ne paroiſſoit ni rouë, ni poulie, ni corde dont on ſe pût ſervir pour y deſcendre ou pour le ſonder. C'étoit auſſi là le terme où s'arrêtoient tous ceux qui n'apperce-

voient pas le ſecret ; ou qui l'ayant apperçu n'avoient pas la hardieſſe de s'en ſervir. Amedès accoudé ſur les bords du puits & tenant alors la lampe, attendoit en ſilence juſqu'où iroit à cet égard la curioſité de Sethos. Quand l'impatience du jeune Prince l'eut bien aſſûré de ſon courage, Amedès ſe releva, mit ſur ſa tête la lampe dont le deſſous étoit creuſé exprès en forme de caſque ; & en cet état ſe mettant à cheval ſur le bord du puits du côté où il s'étoit toujours tenu, il poſa d'abord un pied ſur un échelon de fer de la longueur de ſix doigts que l'ombre avoit caché à Sethos, d'autant plus qu'il avoit très-peu de ſaillie. Enſuite Amedès paſſant tout ſon corps au-dedans de l'ouverture du puits, poſa l'autre pied ſur un autre échelon ſemblable, à un pied plus bas, & ſans rien dire continua de deſcendre. Sethos ne manqua pas de le ſuivre. Quand on avoit fait les ſoixante échelons qui finiſſoient là, quoiqu'ils n'arrivaſſent pas à beaucoup près au fond du puits, on trouvoit à côté de ſoi une fenêtre qui étoit l'entrée d'un chemin aſſez

commode, creusé dans la roche vive, qui descendoit en tournoyant la longueur de cent vingt-quatre pieds.

Jusqu'ici le dedans de la Pyramide est encore tel que je viens de le décrire en abregé; à cela près que le fond du puits s'est rempli de décombres, à une assez grande hauteur. Mais alors le chemin tournoyant conduisoit à une porte grillée à deux battans d'airain qui s'ouvroient au moindre effort que l'on faisoit pour les pousser, & sans faire le moindre bruit. Mais en retombant d'eux-mêmes pour se rejoindre, ils rendoient par un artifice dont le principe étoit dans les gons, un son très-fort qui sembloit se porter successivement & se perdre au loin dans le fond d'un vaste édifice. On se trouvoit alors au fond du puits qui avoit en tout cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis de cette porte qui étoit du côté du Nord, il y en avoit une autre du côté du Midy. Celle-ci étoit fermée d'une grille de fer dormante dont chaque barreau étoit de la grosseur du bras. A travers ces barreaux, Sethos apperçut une allée à perte de vuë bor-

dée à gauche & du côté de l'Orient d'une longue ſuite d'arcades, d'où ſortoient de grandes lueurs de lampe & de torches. Mais de plus il entendoit dans la profondeur de ces arcades des voix d'hommes & de femmes qui formoient une muſique très-harmonieuſe. Amedès apprit à Sethos que l'allée qu'il voyoit à travers la grille, étoit l'enfilade du deſſous des autres Pyramides qui étoient des vrais tombeaux; & que les Arcades conduiſoient à un Temple ſoûterrain, où les Prêtres & les Prêtreſſes, dont il entendoit les voix, faiſoient toutes les nuits différentes ſortes de ſacrifices & de ceremonies qu'il ne pouvoit pas lui reveler, parce qu'il n'étoit pas initié. On ſe doutera ſans peine qu'un jeune homme naturellement plein d'ardeur & dont la curioſité étoit allumée par tant de circonſtances, ſe ſentit tranſporté d'un violent deſir de l'Initiation, & pria inſtamment Amedès de la lui procurer. Mon fils, lui dit Amedès, le courage qui vous a conduit juſqu'ici, & qui va vous conduire encore plus loin ſi vous voulez, eſt déja une

démarche qui vous diſpoſe à cette prérogative. Je compte que votre adoleſcence finit en ce moment; & que par le deſir que vous venez de marquer pour l'Initiation, vous commencez aujourd'hui à être un homme parfait. L'Initiation à laquelle il nous eſt défendu d'inviter directement qui que ce ſoit, eſt cette entrepriſe dont je vous ai parlé en termes couverts, & pour laquelle j'ai voulu avoir des preuves particulieres de votre prudence & de votre courage. Mon pere, dit Sethos, il m'en vint alors une legere idée; mais je n'oſai jamais l'exprimer, dans la crainte que vous ne rejettaſſiez trop loin une propoſition qui me paroiſſoit temeraire à mon âge, & que ce lieu m'a donné aujourd'hui la hardieſſe de vous faire. Vous avez raiſon mon fils, dit Amedès, de regarder aujourd'hui même cette prétention comme très-hardie. Les préparations qu'on exigera de vous ſont pénibles & périlleuſes du côté du corps; & cependant ſont encore peu de choſe en comparaiſon de celles qu'on exigera du côté de l'ame. Je vous avertis que les Prê-

tres, qui ne répondent à perſonne ni de leur choix ni de leur refus, uſent d'une extrême ſeverité, ſurtout à l'égard de ceux qui étant deſtinés à monter ſur le Trône veulent encore participer aux ſecrets du Sacerdoce. Ils vous éprouveront ſur la Morale la plus ſublime, par des queſtions que vous ne ſçauriez prévoir en particulier, & auſquelles vous ne répondrez qu'en rempliſſant votre ame des principes féconds & lumineux, d'où doivent couler d'elles-mêmes toutes vos réponſes. Ah! mon pere, dit Sethos, quel temps j'ai perdu juſques à preſent, & quels tréſors j'ai laiſſé diſſiper dans les leçons que vous m'avez déja données! Je n'ai regardé encore mon attention à vos préceptes que comme un devoir; & je devois la regarder comme l'unique voye qui pouvoit me conduire aux veritables richeſſes. Mon fils, lui dit Amedès, il n'y a rien encore de perdu. Votre premiere jeuneſſe a dû paſſer comme elle a fait, pour vous faire connoître la condition humaine; & il ne faut point attendre du Ciel des dons prématurés. Vous rappellerez

vous-même dans l'occasion un grand nombre de ces maximes que vous croyez avoir oubliées : Et d'ailleurs les Prêtres vous instruiront eux-mêmes pendant trois mois avant que de vous interroger. Mais il est temps de nous reposer quelque parti que nous prenions, soit celui de retourner sur nos pas, ou celui d'aller plus loin. Ils s'assirent donc sur un banc de pierre qui regnoit autour du puits. Ce fut alors que Sethos frappé de la grandeur de ces ouvrages soûterrains, inconnus à la plûpart des Egyptiens mêmes, se livra à son étonnement ; & il exaltoit la magnificence des Rois ses Ayeux qui avoient achevé des entreprises si extraordinaires. Amedès lui dit que ces ouvrages pris en eux-mêmes étoient certainement dignes de la plus haute admiration. Mais, ajoûta-t-il, ne pensez-vous point aux peines qu'ont essuyées ceux qui les ont executés de leurs propres mains ? Je m'apperçois, dit Sethos, que j'ai porté un faux jugement en loüant ces entreprises, & que je commence par une erreur ce nouvel ordre de sentimens que je

voulois me faire. N'en doutez pas mon fils, lui dit Amedès, vous voïez ici le ſang & la ſubſtance d'une infinité de malheureux dont on a employé les biens ou les perſonnes à ces travaux inſupportables. Il y eſt même péri des milliers d'hommes par des chûtes ſubites de terre. C'eſt en vain que Seſoſtris, ce Héros à qui l'Egypte eſt redevable d'ailleurs d'une grande partie de ſa gloire, a fait graver ſur les monumens ſuperbes qu'il a fait élever à Thebes, qu'il n'y a fait travailler que des Eſclaves étrangers; cela ſeul ne le juſtifieroit pas. Car bien que la condition des Eſclaves ſoit de ſervir, on doit toujours ſe ſouvenir qu'ils ſont hommes, & ne les expoſer qu'en des occaſions rares & preſſantes, ou à des fatigues outreés, ou à des périls évidens. Mais à l'égard des captifs faits à la guerre, c'eſt une barbarie qui regne encore dans toutes les Nations que de reduire aux fonctions de l'eſclavage des perſonnes de condition libre & ſouvent de très-haute naiſſance; parce qu'on les a faits priſonniers ou dans des batailles ou à

des prises de villes : De sorte que nous ne sommes pas sûrs, vous & moi, au premier combat où nous nous trouverons contre des ennemis étrangers, de n'être pas assujettis aux services, & même aux traitemens les plus indignes. Ne manquez pas de donner au monde un exemple contraire à celui-là, dès la premiere victoire que vous aurez occasion de remporter sur des Nations du moins qui seront capables de société & d'alliance. On verra dans la suite que ce conseil ne demeura pas inutile. Mais, continua Amedès : par rapport aux travaux énormes que vous voyez ici, je vous dirai que Cheobus huitiéme Roi de Memphis, auteur de la grande Pyramide dont tout ceci est une dépendance, fut exclus à son jugement de sepulture du propre tombeau qu'il avoit fait faire ; & fut puni de la vanité de son entreprise tyrannique par la honte de son intention frustrée. Les autres Pyramides ne sont ni si grandes, ni travaillées en-dedans comme celle de Cheobus ; mais de plus leur soûterrain que l'on entrevoit par la grille de fer, est l'ou-

vrage de Cheobus même. Ses Succeſſeurs, qu'on n'a pas déſapprouvés comme lui, ſe ſont prévalus de ſa folie pour placer leurs tombeaux dans un lieu déja deſtiné à cet uſage. Car enfin, quoiqu'il faille condamner toutes les entrepriſes des Rois qui vont à la vexation de leurs ſujets, il leur eſt permis d'employer le ſuperflu de leurs richeſſes à donner des preuves de leur magnificence. Ils ſont même très-louables de faire valoir l'induſtrie des uns & d'occuper l'oiſiveté des autres. Ainſi au lieu que les dépenſes vaines d'un Roi jettent la mendicité dans ſon Royaume, les dépenſes ſages l'en préſervent. Mais entre ces dernieres, les plus ſages de toutes ſans comparaiſon ſont celles qui ont pour but l'utilité generale de l'Etat. Les Rois d'Egypte ſe ſont rendus immortels par les travaux qu'ils ont faits à l'occaſion du Nil; & l'on diroit qu'ils ont regardé toute l'Egypte comme une ſeule Maiſon de plaiſance, qu'ils devoient mettre en valeur, embellir & entretenir. Cependant pour terminer cette matiere, l'uſage que vous voyez qu'on fait d'une partie de ces

soûterrains pour le culte des Dieux m'engage à vous demander si vous n'approuvez pas ces dépenses, quelque excessives ou quelque périlleuses qu'elles soient, lorsqu'elles ont un objet si noble & si saint ? Mais avant que de me répondre, représentez-vous que ce sont les Prêtres eux-mêmes qui veulent vous éprouver par cette question. Sethos ayant pensé plus attentivement qu'il n'auroit fait à ce qu'il alloit dire, parla ainsi. Je ne crois pas qu'il soit permis de tourmenter les hommes sous prétexte d'honorer les Dieux ; & je me persuade que c'est mal connoître les Auteurs & les Bienfaicteurs du genre humain que de leur offrir de telles victimes. Les sacrifices où l'on immoloit des hommes ont été abolis par la religion même mieux entenduë ; & il me semble que nos derniers Rois ont abandonné ces entreprises hazardeuses & en même-temps trop laborieuses des édifices soûterrains, qui sont toutes fort anciennes. Mais je pense en même-temps qu'on ne sçauroit mieux reparer la faute de nos peres qu'en employant au culte

des Dieux, les monumens mêmes de leur tyrannie, comme je vois que l'on fait aujourd'hui. Mon fils, dit Amedès, des réponſes comme celles-là faciliteront extrêmement votre Initiation.

Cette converſation avoit été entenduë ſans que Sethos le ſçut; parce que les Prêtres avertis par le ſon que rendoit la porte à deux battans, venoient inceſſamment reconnoître à travers des ouvertures pratiquées dans les murs, ceux qui arrivoient au fond du puits, afin de préparer toutes choſes pour les recevoir s'ils alloient plus loin. Quand Sethos & Amedès ſe furent repoſés & entretenus l'un l'autre pendant une heure, Amedès ſe leva le premier & dit à Sethos : Mon fils, voilà du côté du Nord la porte par où nous ſommes entrés, & par où nous pouvons remonter en-haut; ou bien voilà du côté de l'Orient une autre porte qui vous conduira dans un chemin parallele aux enfoncemens des Arcades qui ſont encore fermées pour vous. Ce chemin étoit de ſix pieds de large, très-uni, tiré en droite ligne, & voûté

en plein cintre ſur une impoſte qui regnoit de part & d'autre à ſix pieds de terre. Sethos ſe mettant en devoir d'y entrer, ne pût s'empêcher de porter ſa vûë ſur une inſcription en lettres noires tracées ſur un marbre très-blanc, qui étoit poſé en forme de fronton ſur les impoſtes de l'Arcade, qui ſervoit d'entrée à ce chemin : il y lut ces mots. QUICONQUE FERA CETTE ROUTE SEUL, ET SANS REGARDER DERRIERE LUI SERA PURIFIÉ PAR LE FEU, PAR L'EAU, ET PAR L'AIR; ET S'IL PEUT VAINCRE LA FRAYEUR DE LA MORT, IL SORTIRA DU SEIN DE LA TERRE, IL REVERRA LA LUMIERE, ET IL AURA DROIT DE PRÉPARER SON AME A LA REVELATION DES MYSTERES DE LA GRANDE DÉESSE ISIS.

La ſeule lecture de cette inſcription renvoyoit preſque tous ceux qui avoient eu la hardieſſe de deſcendre au fond du puits. Quelques-uns, en très-petit nombre, l'avoient fait d'eux-mêmes pouſſés par la curioſité la plus hazardeuſe. Mais dès qu'un homme alloit demander l'Initiation, les Prêtres qui ſembloient l'accorder avec

une extrême facilité, ſe contentoient de lui faire écrire ſon nom & ſa demande, & lui donnoient auſſi-tôt un Initié pour lui indiquer ſes épreuves. Ce conducteur le guidoit dans la Pyramide, l'amenoit juſqu'au puits, lui en montroit les échellons, & deſcendoit même le premier, comme avoit fait Amedès à l'égard de Sethos. Mais les Prêtres étoient bien ſûrs que les conditions marquées par l'inſcription ne ſeroient acceptées que par des hommes d'une intrepidité rare. Et comme le courage ſeul ne fait pas tout le mérite qu'ils demandoient dans leurs Initiés, ils ne s'engageoient encore par ces épreuves terribles qu'à admettre les aſpirans à un examen très-ſevere ſur toutes les autres vertus. Les uns croyoient qu'on deſcendoit vivant aux Enfers, & qu'il en falloit revenir par des travaux effroyables : d'autres s'imaginoient que tous les Initiés avoient ſubi une mort réelle ; & quoiqu'on les en vît réſuſcités, on en craignoit les douleurs. On ſçavoit même que quelques hommes qui avoient paſſé pour très-hardis n'en étoient jamais reve-

nus. Les Initiés obligés à un ſecret profond laiſſoient la liberté de ces différentes interprêtations à ceux qui avoient entendu parler de l'inſcription, ou qui s'étoient contentés de la lire. Cependant auſſi comme les Initiés étoient dans une conſidération extraordinaire parmi les Peuples, à cauſe des grandes vertus dont ils avoient fait preuve, & ſurtout de la juſtice incorruptible dont ils faiſoient profeſſion : qu'ils étoient reſpectés des Rois mêmes qui les regardoient non ſeulement comme des hommes intrepides dans les combats, mais encore comme les Miniſtres les plus éclairés qu'ils puſſent avoir ; & ſouvent comme leurs mediateurs entre eux & les Prêtres dont le credit étoit quelquefois à craindre : Enfin comme rien n'étoit plus agréable pour un Particulier que d'avoir preſque tous les droits du Sacerdoce ſans en avoir les aſſujettiſſemens & les fatigues, il y avoit toujours quelques hommes qui s'expoſoient à tout pour acquerir l'Initiation.

Sethos étoit trop jeune pour ſe con-

duire par des vûes éloignées ; la grandeur de sa naissance laissoit peu de place en son ame pour le desir de s'élever, si commun aux autres hommes ; Amedès pensoit plus que lui à l'avantage inestimable pour un Roi d'Egypte d'être initié. Ainsi ce jeune Prince n'étant véritablement animé que par sa curiosité & par son ardeur présente, & disant que puisque d'autres en étoient sortis, il en sortiroit, saisit la lampe entre les mains d'Amedès qui la lui ceda, en l'avertissant pour la derniere fois de joindre la sagesse au courage. Cependant Amedès le suivoit de loin sans qu'il le sçut. C'étoit la regle établie ; parce que si le cœur venoit à manquer à l'Aspirant avant qu'il fût arrivé à la premiere épreuve, son conducteur qui se trouvoit fort près de lui le ramenoit, lui faisoit remonter le puits, & le reconduisoit à la fenêtre de la Pyramide par laquelle il étoit entré. Là il lui conseilloit de taire pour son honneur une entreprise à laquelle il avoit succombé, & l'avertissoit de ne se présenter jamais à l'Initiation, ni à Memphis ni à aucun autre des douze Tem-

ples de l'Egypte où on la donnoit. Mais le premier étonnement où ceux qui perseveroient dans leur dessein avoient lieu de tomber, étoit la longeur de leur route, car ils faisoient plus d'une lieue dans ce soûterrain sans rien apperçevoir de nouveau. Ils rencontroient enfin dans le mur à droite, ou du côté du midy, une petite porte toute de fer, qui étoit fermée : & deux pas plus loin, trois hommes armés d'un casque qui étoit chargé d'une tête d'Anubis. C'est ce qui donna lieu à Orphée de faire de ces trois hommes les trois têtes du chien Cerbere, qui permettoit l'entrée de l'Enfer sans en permettre la sortie. En effet l'un de ces trois hommes disoit à l'Aspirant : Nous ne sommes pas ici pour vous arrêter dans votre route. Continuez-là, si les Dieux vous en ont donné le courage. Mais si vous êtes assez malheureux pour revenir sur vos pas, nous vous arrêterons dans votre retour. Vous pouvez encore vous en retourner; Mais après ce moment vous ne sortirez jamais de ces lieux, si vous n'en sortez incessamment par le pas-

ſage que vous vous ferez devant vous, ſans tourner la tête, & ſans reculer. Si l'Aſpirant n'étoit point ébranlé par ce dernier avis, les trois hommes le laiſſoient paſſer & le ſuivoient de loin; mais ſon premier conducteur l'abandonnant, entroit dans la petite porte. Un moment après l'Aſpirant appercevoit à l'extrêmité de ſon chemin une lueur de flâme très-blanche & très-vive qui venoit de s'allumer. Sethos doubla le pas pour s'en approcher. Le chemin qui finiſſoit-là, aboutiſſoit à une chambre voûtée qui avoit plus de cent pieds de long & de large. A droite & à gauche en y entrant, étoient deux buchers, ou pour mieux dire c'étoient des bois plantés debout fort près les uns des autres, autour deſquels étoient entortillées, en forme de pampres de vigne, des branches de beaume Arabique, d'épine d'Egypte, & de tamarinde, trois ſortes de bois très-ſouples, très-odoriferans & très-inflammables. La fumée s'échappoit par de longs tuyaux placés exprès pour cet effet. Mais cette flâme qui s'élevoit aiſément juſqu'à la voûte & qui

ſe recourboit par ondes, donnoit à l'eſpace qu'elle occupoit toute la reſſemblance d'une fournaiſe ardente. Bien davantage, Sethos trouva à terre, entre les deux buchers, une grille de fer rougi au feu, de huit pieds de large, & de trente pieds de long. Cette grille étoit formée de lozanges qui ne laiſſoient gueres entr'elles que la place du pied. Il comprit qu'il ne pouvoit aller plus avant que par cette route, & il la fit avec autant de vîteſſe que d'attention. La plûpart des épreuves du feu, dont nous parlent les hiſtoires, ne ſont pas autres que celles-là. Mais les Hiſtoriens qui ne ſçavent pas le fond de la choſe, ou qui veulent outrer le merveilleux, diſent qu'un tel a paſſé à travers les flâmes, au lieu de dire qu'il a paſſé entre deux haïes de flâmes, & qu'il a marché ſur des fers ardens, au lieu de dire qu'il a marché entre des fers ardens.

Sethos ſorti avec joye de cette épreuve, trouva quelques pas plus loin un canal de plus de cinquante pieds de large, qui entroit d'un côté dans cette chambre ſouterraine, à

travers des barreaux de fer, & qui en ſortoit de même de l'autre. Ce canal tiré du Nil faiſoit du côté de ſon entrée, & avant que de paſſer par les barreaux, un grand bruit de chûte d'eau, que Sethos avoit confondu avec le bruit des flâmes dont il venoit d'échapper. La lumiere qu'elles rendoient encore, quoiqu'elles baiſſaſſent ſenſiblement, lui faiſoit appercevoir au-de-là du canal une arcade au-dedans de laquelle il y avoit des marches, dont les plus plus hautes ſe perdoient dans les ténebres. Sethos jugea que c'étoit-là la porte par laquelle il devoit revenir au jour, d'autant plus que la route en étoit marquée dans le canal par deux baluſtres de fer qui ſortoient du fond de l'eau à droite & à gauche. Dans l'appréhenſion que la lumiere des flâmes ne lui manquât avant qu'il fût à l'autre bord, il ſe ſervit d'un tiſon du bucher déja détruit en quelques endroits pour rallumer ſa lampe que la rarefaction de l'air avoit éteinte au milieu des flâmes. Il ſe dépouilla de ſes habits qu'il mit ſur ſa tête après les avoir liés avec ſa cein-

ture, dont les bouts paſſés par-deſſous ſes bras venoient s'attacher devant ſa poitrine : & en cet état il deſcendit dans le canal qu'il traverſa à la nage en tenant toujours d'une main ſa lampe allumée. Il reprit ſes habits très-promptement, & montant les marches de l'arcade qu'il avoit devant lui, il arriva ſur un pallier de ſix pieds de long & de trois pieds de large. Le Sol étoit un pont levis qui tenoit par de fortes pantures à des gons ſcellés dans la plus haute marche de l'arcade, de ſorte que le pont levis ſembloit être baiſſé pour le recevoir. Les murs qu'il avoit à ſes côtés étoient d'airain & ſervoient d'appuy aux moyeux de deux grandes roues de même matiere, l'une à droite & l'autre à gauche. Leurs moitiés inferieures s'abbaiſſoient derriere les murs, & les ſuperieures qu'on pouvoit voir, étoient chargées d'une groſſe chaîne de fer. Le deſſus ou le toit du pallier préſentoit à l'élevation de quinze pieds trois concavités ténebreuſes, telles que les préſenteroit l'interieur de trois grandes ſtatues creuſes vûes par deſſous. Il avoit devant lui une porte recouverte

toute entiere de l'yvoire le plus blanc, garnie dans le milieu de deux lisieres d'or qui marquoient que la porte, qui n'avoit aucune armure en dehors s'ouvroit en dedans à deux battans. Sethos, ayant mis sa lampe sur le plancher, tenta deux ou trois fois inutilement de pousser cette porte qui avoit résisté à des hommes bien plus forts que lui. Mais au linteau de la porte élevée sur le seüil d'environ sept pieds, & auquel les extrêmités du pont levis sembloient être suspendues par deux fortes chaînes, étoient aussi attachés deux gros anneaux d'acier poli qui brilloient à la lueur de la lampe comme le plus fin diamant. L'Aspirant ne pouvoit pas manquer d'y porter les mains, pour essayer si par ce moyen il pourroit ouvrir la porte, & là commençoit sa derniere épreuve, la plus difficile à soûtenir pour l'imagination étonnée. Car le premier mouvement qu'il donnoit à ces anneaux, faisoit lever la détente des deux roues, qui emportées par un poids énorme pendu à leurs chaînes produisoient plusieurs effets très-effrayans. Le pont levis commençoit à s'élever par l'ex-

trêmité la plus proche de la porte; de ſorte que l'Aſpirant n'avoit que deux partis à prendre, ou celui de regagner les marches & de reculer, contre la loi preſcrite, ou celui de s'attacher aux anneaux. Mais le linteau même de la porte s'élevoit auſſi avec l'Aſpirant ſuſpendu. La lampe qui gliſſoit ſur le pont levis ſe renverſant bien-tôt, le laiſſoit ſans lumiere au milieu du bruit épouvantable que faiſoient les deux rouës, & qui étoit tel que le plus hardi ne pouvoit s'empêcher de croire que cent machines de fer ou d'airain ſe briſoient ſur lui. Ce mouvement qui duroit près d'une minute élevoit l'Aſpirant juſqu'à la hauteur d'un quart de cercle. Mais de peur que le linteau que les grandes rouës abandonnoient alors, ne retombât trop vîte, entraîné par ſon poids & par celui de l'Aſpirant, ce linteau ſe trouvoit attaché par des cordes qui paſſoient par-deſſus pluſieurs poulies, à une troiſiéme rouë compoſée de volans de tôle qui rallentiſſoient cette chûte, & qui empêchoient que l'Aſpirant ne ſe bleſſât. Mais en même-temps cette

rouë

rouë, qui étoit placée vis-à-vis de lui dans un grand vuide au-dessus de la porte d'yvoire, lui faisoit sentir par son mouvement une violente agitation d'air. Dès que l'Aspirant étoit descendu ainsi au point où la machine l'avoit pris, les deux battans de la porte d'yvoire s'ouvroient par une derniere détente, & laissoient voir un lieu éclairé d'un très-grand jour, ou s'il étoit nuit, par des lampes qui en égaloient la clarté.

Sethos qui arrivoit là au lever du Soleil, appercevant le bœuf Apis, à travers les barreaux de son étable qui répondoit au fond du Sanctuaire du Temple des trois Divinités à Memphis, reconnut avec une grande surprise qu'il sortoit de dessous le pied d'estal creux de la triple statuë, d'Osiris, d'Iris, & d'Horus, devant laquelle on avoit fait tant de prieres pour le rétablissement de la santé de la feuë Reine. Il fut reçu par les Prêtres qui formoient deux haïes dans le derriere du Sanctuaire. Le Grand-Prêtre l'embrassant d'abord, le loüa de son courage & le félicita de l'heureux succès de ses épreuves. Il

lui préſenta enſuite une coupe pleine de l'eau du canal qu'il venoit de paſſer. Pendant qu'il la but, le Grand-Prêtre lui dit : Que cette eau ſoit un breuvage de Lethé ou d'oubli à l'égard de toutes les maximes fauſſes que vous avez ouïes de la bouche des hommes profanes (1). Après quoi le faiſant tourner du côté de la triple ſtatuë, il lui ordonna de ſe proſterner, & il prononça ſur lui ces paroles : Iſis, ô grande Déeſſe des Egyptiens, donnez votre eſprit au nouveau ſerviteur qui a ſurmonté tant de périls & de travaux pour ſe préſenter à vous. Rendez-le victorieux même dans les épreuves de ſon ame en le rendant docile à vos loix; afin qu'il mérite d'être admis à vos myſteres. Tous les Prêtres ayant repeté les premieres paroles de cette priere : Iſis, ô grande Déeſſe des Egyptiens, on fit relever Sethos : & le Grand-Prêtre lui préſenta une liqueur compoſée, que les Grecs ont nommée Cyceon, en lui diſant : Que ceci

(1) Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Laffiteau, *t.* 1. *p.* 313. 314. où il rappelle ces pratiques des Anciens.

ſoit un breuvage de Mnemoſyne ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la ſageſſe (1). Les ceremonies n'allerent pas plus loin ce jour là. Le Grand-Prêtre rendit Sethos à Amedès qui ſe trouva derriere lui, & qui le mena dans un appartement deſtiné pour lui dans la maiſon des Prêtres, & dans lequel il trouva tout ce qui lui étoit néceſſaire, comme ne devant plus ſortir des lieux ſaints qu'il ne fût Initié.

Quelque joye qu'eut Sethos d'avoir bien jugé de tout ce qu'il avoit eu à faire dans des épreuves où il falloit apporter autant de préſence que de fermeté d'eſprit, ſa joye approchoit à peine de celle d'Amedès qui étant chargé d'un dépôt ſi prétieux, avoit eu la force de riſquer la vie même de ce jeune Prince pour lui procurer l'Initiation. Comme il craignoit que Sethos ne fût bientôt obligé de quitter Memphis par la jalouſie de la Reine ; & qu'ainſi l'occaſion ou le temps de le faire initier ne revînt jamais, il l'avoit fait préſenter

(1) *Arnobe l. 5.*

à ſes épreuves dès le premier âge où il l'avoit cru en état de les ſoûtenir. Sans des raiſons ſi preſſantes, Amedès n'auroit pas ſans doute expoſé un homme de ſeize ans à des dangers ou à des incertitudes qui avoient embarraſſé des hommes très-hardis & même très-ſages; pour ne point parler des témeraires qui avoient manqué de cœur ou de tête dans leurs entrepriſes. Dès que l'Aſpirant ayant paſſé la petite porte fermée avoit ſeulement vû la flâme ; s'il revenoit ſur ſes pas, les trois hommes qui étoient des Officiers du ſecond ordre, le ſaiſiſſoient & le faiſoient entrer par cette porte dans les temples ſoûterrains d'où il ne ſortoit jamais, parce qu'on ne vouloit point qu'il pût divulguer la nature des épreuves. Il en étoit de même de l'eau du canal, s'il y arrivoit après avoir traverſé les flâmes, & qu'il n'oſât pas le paſſer à la nage ou du moins en ſe tenant à l'une des deux baluſtrades qui ſortoient de l'eau. Ces Officiers ne manquoient pas de ſecourir de tout leur pouvoir ceux qui couroient riſque de ſe brûler ou de ſe noyer ;

mais c'étoit pour les enfermer auſſi. Leur priſon n'étoit pas auſtere d'ailleurs. On les faiſoit, s'ils le vouloient, Officiers du ſecond ordre dans ces Temples ſoûterrains; & ils pouvoient ſe marier aux filles de ces Officiers. Mais on les obligeoit avant toutes choſes de faire ſçavoir leur état à leur famille par cette formule qu'ils écrivoient & ſignoient de leur main. Pour avoir tenté une entrepriſe téméraire: les Dieux juſtes & miſericordieux me retiennent pour jamais dans une priſon favorable; craignez & aimez les Dieux. Cette formule les faiſoit regarder comme morts, & délivroit leur famille de tout engagement à leur égard. Ils étoient ſûrs en effet de ne parler de leur vie à aucun profane. Les autres Officiers du ſecond ordre, enfans même de ceux-là, avoient la liberté, non de changer d'état, ce qui n'étoit permis à aucun Egyptien; mais de ſervir à leur tour dans les Temples ſuperieurs, & même de parler à tout le monde comme les Prêtres; parce qu'on les contraignoit au ſecret par un ſerment qu'on ne daignoit pas tirer

de ceux qui ayant ſuccombé à leurs épreuves, s'étoient, diſoit-on, manqué de parole à eux-mêmes.

A l'égard de la derniere de ces épreuves, elle étoit veritablement la préſence de la mort, par le bruit des rouës dans les tenebres : Mais ce bruit ſervoit auſſi à avertir les Prêtres qui attendoient l'Aſpirant dans le Sanctuaire, d'abaiſſer ſur le champ tous les voiles ſur les ouvertures qui en permettoient la vûë au peuple. De ſorte que le peuple, s'il y en avoit dans le Temple, ne ſçachant rien de ce ſecret, s'imaginoit que c'étoit un tonnerre qui annonçoit aux Prêtres la préſence prochaine d'un Dieu qui leur venoit dévoiler quelque myſtere. Ce fut cette épreuve que manqua Orphée, qui ſe trouvoit alors en Egypte; & à qui les Prêtres avoient néanmoins accordé l'Initiation, quelques mois auparavant, par une grace qu'il leur parut mériter d'ailleurs.

Ce fameux Grec, qui avoit reçu des Dieux le don des Vers & de la lyre en un ſi haut degré, qu'il paſſoit dans ces temps encore fabuleux

pour fils d'Apollon & de Calliope, étoit né en Thrace. Mais comme c'eſt un Païs aſſez ſauvage, & dont les habitans féroces aiment mieux la guerre que les beaux Arts, il étoit venu s'établir dans la Theſſalie, où les mœurs étoient plus douces, & qui d'ailleurs étoit une region charmante par le cours du fleuve Penée, & par la délicieuſe vallée de Tempé. Ce fut là qu'il épouſa la belle Eurydice, encore plus célebre par l'amour qu'elle eût pour ſon mari que par ſa beauté. Le concours de toute la Grece, que les charmes du lieu & la curioſité d'entendre Orphée attiroit en Theſſalie, porta bientôt juſqu'à lui la réputation des Egyptiens. Comme les talens ſuperieurs ſuppoſent d'ordinaire une grande élevation d'eſprit & de ſentimens, Orphée conçut le deſſein de s'aller faire initier en Egypte, perſuadé que ſa Poëſie deviendroit bien plus ſublime quand il ſe ſeroit rempli des connoiſſances de la Divinité, de la Morale, & de la Nature, dont il entendoit dire que les Egyptiens étoient les vrais & les ſeuls maîtres. Il commença

dèſlors à apprendre la langue Egyptienne : Mais il n'avoit dans ſon projet qu'une peine, c'étoit de s'éloigner pour quelque temps de ſon Eurydice. En vain pour la faire revenir de la triſteſſe où la plongea la premiere propoſition qu'il lui en fit, il lui repréſenta les agrémens de ſa patrie où il la laiſſoit, & la conſideration où elle étoit dans la Cour du Roi de Theſſalie : cette idée excitoit en elle un ſentiment tout oppoſé. Il y avoit quelque temps qu'Ariſtée étoit venu s'établir dans cette Cour. Il ſe diſoit fils d'Apollon & de la Nymphe Cyrene, fille du Roi Penée, ayeul du Roi regnant. On prétend qu'Apollon amoureux de cette Princeſſe l'avoit tranſportée dans l'Afrique où elle donna le nom à la Province Cyrenaïque. Ainſi Ariſtée regardoit la Theſſalie comme le lieu de ſon origine. A peine y fut-il arrivé qu'il jetta les yeux ſur Eurydice, & fit auprès d'elle des pourſuites inutiles qu'elle ne jugea pas à propos de découvrir à ſon mari. Cependant elle regardoit comme un ſéjour très-fâcheux en l'abſence d'Orphée, celui-

là même dont il lui propoſoit les douceurs pour conſolation; & ne pouvant le détourner de ſon deſſein, elle lui déclara qu'elle le ſuivroit partout.

Nos deux époux s'embarquerent donc enſemble; & après tous les travaux & tous les dangers d'un long voyage, ils arriverent au port de Canope dans le Delta, & par le canal Heracleotique juſqu'à un port de Memphis. Comme il étoit déja tard, ils réſolurent de coucher cette premiere nuit hors de la ville. Dans le peu de chemin qu'il y avoit à faire depuis le rivage juſqu'à l'hôtellerie qu'on leur montroit, Eurydice ſentit au talon une piqueure ſi legere qu'elle ne ſongea pas meme à en avertir ſon mari. A peine fut-elle entrée dans la chambre qu'on leur donna, qu'elle fut ſaiſie d'un grand aſſoupiſſement qui lui fit refuſer toute nourriture. Cependant comme elle avoit mangé dans la barque plus d'une fois avec tout le monde, ſon mari ne regarda point comme un mauvais ſigne un ſommeil qui lui paroiſſoit avoir une cauſe fort ordinaire & fort naturelle. Elle le raſſura

même en lui disant qu'elle n'avoit besoin que de repos. Au bout d'une demi-heure il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente & forcée qui le fit courir à elle. Alarmé de voir son visage enflé & livide, & sur-tout de ne pouvoir l'éveiller, il appella son hôte, avec un grand cri. Mais à peine l'hôte eut vu la malade, qu'il lui dit que c'étoit-là l'effet de la piqueure d'une bête venimeuse qui s'étoit trouvée sous ses pas, & qu'elle en avoit infailliblement la marque au pied. L'ayant bientôt rencontrée : Seigneur Etranger, lui dit l'hôte, j'irai chercher un Medecin si vous le souhaitez ; mais il trouvera votre femme morte. Il est bien malheureux que vous n'ayez pas ouï dire, ou que vous n'ayez pas fait attention quand on vous a dit qu'il ne faut jamais marcher sur le terroir de l'Egypte, que l'on n'ait sur soi un beaume préservatif, pour l'appliquer à l'instant sur la partie où l'on se sent piquer. Le remede est infaillible en ce cas : mais le délai de quelques minutes rend le mal incurable. Ah ! dit Orphée, j'ai le re-

mede, mais ma femme, ma cruelle femme ne m'a averti de rien. Hélas! Seigneur, répondit l'hôte en se retirant, je vois bien que pour son malheur la piqueure a été trop legere & trop insensible, comme il en arrive aux Egyptiens mêmes s'ils n'y prennent pas assez garde.

C'est ainsi qu'Orphée implorant en vain tous les Dieux de la Grece & de l'Egypte, perdit la plus tendre & la plus fidelle de toutes les femmes. Elle fut portée dans le tombeau des Etrangers sans aucune ceremonie; parce qu'Orphée possedé de sa douleur, n'avoit encore daigné se faire connoître à personne. Ce tombeau des Etrangers étoit hors des murs de Memphis du côté des Pyramides, dans le même lieu que le tombeau commun des naturels du païs. C'étoit les Catacombes des Momies qui subsistent encore aujourd'hui; mais on y descendoit les Etrangers par une ouverture particuliere. A l'entrée de ces Catacombes étoit le lac Acherusia, sur le bord duquel on jugeoit les Egyptiens morts comme on jugeoit les Rois au labyrinte. Mais on

ne s'informoit de rien à l'égard des Etrangers, & on les enterroit simplement sans les embaumer. Cependant Orphée toujours inconnu allant tous les jours aux environs des Catacombes qui enfermoient Eurydice, trouva un soir des Egyptiens qui disoient entre eux qu'il y avoit une communication soûterraine entre les Catacombes & les Pyramides, & que les ames des morts se promenoient dans tout cet espace. Ils ajoûtoient que quelques-uns de ceux qui avoient eu le courage d'entrer dans ces Pyramides par l'ouverture que l'on y voyoit à un des côtés de la plus grande, y avoient entendu les voix & les chants des ombres heureuses. Orphée recueïllit ces paroles; & comme les vrais amans, & sur-tout ceux qui n'ont aimé qu'une fois, regardent leur amour comme éternel, & portent l'idée de leur perséverance au-delà même de leur vie; Orphée s'abandonnant à cette illusion, & comptant sur un sentiment semblable dans l'ombre de son Eurydice, espera de la rencontrer dans ces tombeaux, ou de l'attirer à lui par le son de sa voix & de sa lyre. Etant retourné

à Memphis & ayant écouté attentivement ce que lui disoient tous ceux qu'il interrogeoit sur ce qu'il avoit déjà ouï dire, il se confirma dans son dessein ; & ayant pris une lampe convenable, & sa lyre qu'il laissoit oisive depuis long-temps, il arriva sur le soir du lendemain à la premiere Pyramide. Dès que la nuit fut venuë il y entra seul, & il osa faire retentir les longs échos de ses voutes du nom de son Eurydice. Après des détours effroïables il trouva le puits ; & l'envie qu'il avoit de rencontrer Eurydice ou la mort l'y fit descendre. Il reçut quelque consolation d'entendre à travers la grille dormante une musique parfaite, dans laquelle il distinguoit des voix de femmes, & croyoit même reconnoître celle de son Eurydice. Mais il fut encore plus satisfait quand il lut l'inscription. Il se vit à la porte de l'Initiation qui avoit été l'objet de son voyage, & dont la perte de sa femme avoit écarté le souvenir. Mais joignant alors l'une & l'autre idée, & livrant son imagination à ses desirs, il crut que l'Initiation même le conduiroit au sejour

des ames heureuſes, & que peut-être il en rameneroit Eurydice. Il entra dans le chemin étroit. Il ſubit courageuſement les épreuves du feu & de l'eau. Mais au bruit des rouës & au mouvement du pallier ou du pont levis, il n'eut pas la préſence d'eſprit de s'attacher aux anneaux. Ainſi il fut obligé de reculer, & ſe vit rejetter malgré lui ſur les marches de l'Arcade. Il reconnut ſa faute avant même que le bruit eût ceſſé. Ainſi dès que du haut de l'eſcalier où il étoit demeuré ferme, il apperçut la porte du pied d'eſtal ouverte, il prit ſa lyre, & ſe réſolvant à la mort, il ſe conſoloit par l'eſpoir de réjoindre ſon Eurydice. Cependant il s'avançoit à pas lents vers le Sanctuaire en chantant des vers remplis du nom des Dieux & d'Eurydice, & en s'accompagnant de ſa lyre d'une maniere ſi juſte, ſi mélodieuſe & ſi tendre, que tous les Prêtres, au milieu deſquels il ſe trouva demeurerent charmés. Ayant ceſſé au bout d'un temps aſſez court, il ſe mit à genoux comme pour recevoir ſa ſentence. Le Grand-Prêtre ayant

conferé quelques momens avec ses collegues, le fit relever & lui dit: Vertueux Etranger qui ne pouvez être que le fameux Orphée, nous connoissons par la piété de vos vers & par l'excellence de votre talent que vous reverez les Dieux & qu'ils vous cherissent. Notre Déesse est équitable; elle vous tient compte de ce que vous êtes entré dans les abymes, & de ce que vous y avez marché sans conseil & sans soûtien. Il est vrai que le jugement vous a manqué à la derniere de vos épreuves; mais elle pardonne cette méprise à la douleur que vous cause la perte que vous avez faite. Vous ne trouverez de consolation que dans la vertu dont la Déesse vous expliquera par notre bouche les vrais principes. Mais en réparation de votre faute, elle exige qu'après votre Initiation vous portiez son culte dans la Grece votre patrie, dont la réputation nous est connuë depuis long-temps. Orphée ne répondit à ce discours que par des larmes de reconnoissance & de joye: & le Grand-Prêtre acheva sur lui la ceremonie de ce jour-là &

l'admit aux exercices des jours ſuivans.

Il n'eſt pas difficile de reconnoître toutes les pratiques des Egyptiens dans la Mythologie Grecque dont Orphée eſt le principal Auteur. Nous avons indiqué ailleurs ce que les funerailles lui avoient fourni : Il a déguiſé un peu davantage ce qu'il a tiré des Initiations. Mais on voit clairement dans les trois épreuves du feu, de l'eau & de l'air, les trois purifications que les ames doivent eſſuyer avant que de revenir à la vie, & que le plus grand Poëte des Latins a empruntées de lui dans le ſixiéme livre de ſon Eneïde : *Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni*, ſans omettre la circonſtance de la ſuſpenſion à l'air agité ou aux vents. *Suſpenſæ ad ventos.* Le fleuve d'oubli & la porte d'yvoire y ont leur place. Hercule revenant avec Alceſte des enfers, & Theſée condamné à y être éternellement aſſis, ſont les deux ſymboles différens de ceux qui ſurmontoient leurs épreuves ou de ceux qui y ſuccomboient. Mais de plus, Orphée donna une hiſtoire ſymboli-

que ou déguifée de fon Initiation : lorfque liant ce qui fe paffoit dans fon efprit & dans fon cœur avec ce qui lui arriva réellement dans fa derniere épreuve ; il a fuppofé qu'il n'avoit manqué de ramener Eurydice des Enfers, que parce qu'il tourna la tête contre la loi prefcrite, avant que d'avoir revu la lumiere du jour.

Ces allégories mêmes font peu de chofe en comparaifon des myfteres de Cerès qu'il inftitua réellement à Eleufine fur le modele de ceux d'Ifis ; & qu'il divifa en grands & en petits myfteres, dans la même vûë qu'on diftinguoit en Egypte la grande & la petite Initiation. La premiere étoit donnée aux feuls naturels du païs, & l'on n'accordoit aux Etrangers que la feconde. Les uns & les autres, tant à Eleufine qu'en Egypte étoient obligés à un fecret qui n'avoit jamais été violé qu'il n'en eut coûté la vie au coupable, ou par une condamnation reguliere, ou par d'autres voïes, en quelque endroit du monde qu'il pût être ; & l'on ne manquoit jamais de changer, du moins en partie, la pratique revelée. C'eft ce qui fait qu'on fçait

ſi peu de choſe des ceremonies anciennes. Le peu que j'en ſçai moi-même n'eſt parvenu juſqu'à moi que par quelques monumens très-rares ; & encore plus difficiles à déchiffrer, que les déſordres des guerres ont tirés des Archives où ils étoient enfermés, & que ceux qui les poſſedent actuellement cachent encore avec un grand ſoin. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des Initiations & dans l'Egypte & dans la Grece, elles ne ſont plus ſi rudes ; & les myſteres où elles conduiſent ne ſont plus ſi ſecrets. Les perſonnes d'une grande conſidération y ſont reçuës ſans épreuve. Les enfans mêmes ſont aſſez ſouvent conſacrés, ſans condition & par la ſeule devotion de leurs parens, ou à Iſis ou à Cerès, qui ne ſont au fond que la même Déeſſe.

La journée entiere & la nuit ſuivante furent données à Sethos, ſelon la coûtume, pour ſe repoſer. On lui préſenta pour ſes repas les mêmes viandes & les mêmes breuvages qu'on lui auroit ſervi dans le Palais ; & il voyoit autour de lui un aſſez grand nombre d'Officiers du ſecond ordre

qu'on lui donnoit pour domeſtiques. Mais Sethos ne devoit point ſortir de ſon appartement de tout ce jour-là. Il y auroit même été renfermé plus long temps, s'il y avoit eu un plus ancien Aſpirant dans la maiſon des Prêtres, & il auroit fallu attendre la fin de ſes exercices.

Le lendemain vers le milieu de la matinée les Prêtres vinrent avertir Sethos qu'il alloit commencer un jeûne qui devoit durer quatre-vingt-un jours, en différens dégrés d'auſterité. Il ne devoit boire que de l'eau pendant tout ce temps-là. Dans les deux premiers mois il mangeroit à ſa diſcretion du pain, & pour mets des fruits crus ou ſechés ſeulement au Soleil. Mais ce regime étoit moins fâcheux en Egypte qu'en tout autre Païs. Les vingt-un jours ſuivans ſe partageroient en deux parties ; la premiere de douze jours, où le pain demeurant à ſa diſcretion, il n'auroit que huit onces de fruit par jour ; & la derniere de neuf jours où le jeûne ſeroit extrême, car il n'auroit pour toute nourriture avec de l'eau que dix-huit onces de pain par jour. Pendant les

ſoixante & douze premiers jours il feroit ſes repas ſeul & quand il le jugeroit à propos. Il coucheroit dans ſa chambre ſur un lit découvert garni ſeulement de ſangles de Papyrus bien tenduës, d'un chevet & de deux draps de lin, deſquels celui de deſſus faiſoit autant de doubles que l'on vouloit. L'aſpirant n'y étoit jamais que ſix heures, mais on lui donnoit à midi une heure pour dormir aſſis. Voilà tout ce qui regardoit la purification du corps, ou la premiere des trois parties de l'Initiation. Les deux autres étoient la purification de l'ame, & la manifeſtation.

La purification de l'ame conſiſtoit en deux (1) parties, l'invocation &

(1) Outre le traité de Meurſius intitulé *Eleuſinia*, on peut lire ſur les Initiations des Anciens, ce qu'en dit le P. Laffiteau, Mœurs des Sauvages, *t.* 1. *p.* 221. & ſuiv. Il commence par ces paroles : Les Initiations aux Myſteres étoient une Ecole pratique de Religion & de vertu, inſtituée par les Anciens pour apprendre aux hommes à vivre ſelon les principes de la raiſon & de la ſageſſe. Telle eſt en effet l'idée que nous en donne Ciceron *de leg.* 2. &c.

l'inſtruction. L'invocation ſe reduiſoit à aſſiſter une heure le matin & une heure le ſoir aux ſacrifices qui ſe faiſoient à la vûë de tout le Peuple: mais l'Aſpirant étoit placé en un lieu où il ne pouvoit ni le voir ni en être vu. L'inſtruction étoit d'un plus grand détail. On avertiſſoit d'abord l'Aſpirant qu'il s'agiſſoit principalement des devoirs de ſa condition, & que ſon examen ne tomberoit que là deſſus. Cependant les Prêtres faiſoient à ſon occaſion deux entretiens ou conferences par jour auſquelles on l'obligeoit de ſe trouver. Dans celle du matin, l'un d'entr'eux expliquoit pendant une heure les principes generaux de la Religion Egyptienne. Il (1) établiſſoit la notion d'un Dieu unique qui avoit conçu le monde par ſon intelligence avant que de le former par ſa volonté. Mais pour s'accommoder à la foibleſſe des hommes, on leur permettoit d'adorer les differens attributs de ſon eſſence, & les differens effets de ſa bonté ſous les ſymboles des Aſtres, comme

1) Lactance, l. 1.

le Soleil & les Planettes; des grands perſonnages comme Oſiris, Jupiter, Mercure; & même des corps terreſtres comme les animaux & les plantes (1). Il ajoûtoit que les Dieux ſubalternes étoient auſſi les eſprits dont le Dieu ſuprême jugeoit à propos d'employer le miniſtere dans le Gouvernement de l'Univers. Il n'oublioit pas l'eſprit tentateur des hommes, & perturbateur de la nature, repreſenté par Typhon, par les mauvais génies, & par les animaux pernicieux ou par les plantes venimeuſes. Il deſcendoit de-là à l'explication des ceremonies que l'on pratiquoit pour attirer la faveur des Dieux bienfaiſans, ou pour détourner la colere des Dieux malfaiſans. Les Egyptiens par cette idée confuſe d'unité dans l'Etre divin, & de multiplicité dans ſes ſymboles, ſont les premiers Auteurs de ce qu'il y a eu de plus ſublime dans les opinions Philoſophiques, & de

(1) M. l'Abbé Banier remarque fort bien que les premiers Peres de l'Egliſe démontroient aux Payens que cette interprétation ne les diſculpoit point d'idolâtrie. Origine des fables, tom. 2. pag. 266.

plus groſſier dans les ſuperſtitions populaires. Mais d'ailleurs les origines phyſiques & hiſtoriques des dénominations de ces Dieux ſecondaires & des varietés de leur culte, étoient expoſées d'une maniere ſi ſçavante & ſi curieuſe, que Sethos portoit quelquefois envie à ces hommes qui, étant délivrés de tous les embarras de la vie, pouvoient ſe donner tout entiers à des recherches ſi ſatisfaiſantes.

La conference du ſoir étoit d'une heure & demie. On n'y traitoit que de morale. Un des Prêtres expoſoit d'abord les regles generales des mœurs dont il faiſoit enſuite l'application à des cas ou à des exemples convenables à la condition de l'Aſpirant. Après quoi d'autres Prêtres propoſoient des difficultés qui étoient réſoluës par le premier : L'Aſpirant n'y parloit point. Mais dans les converſations familieres que les Prêtres tenoient entre eux deux fois par jour ; on lui laiſſoit dire tout ce qu'il vouloit, non ſur la Religion, mais ſur la Morale ; & on tâchoit de ſatisfaire à ſes queſtions ou à ſes objections.

Outre cela tous les Prêtres destinés aux instructions sacrées, étoient obligés de le recevoir dans leurs cabinets à quelque heure qu'il se présentât dans les intervalles de ses exercices. Cette liberté qui duroit quarante-deux jours, donnoit lieu à l'Aspirant de manifester extrêmement le fond de son ame, & de raconter même plusieurs actions de sa vie qu'il croyoit lui faire honneur : & les Prêtres de leur côté apportoient une grande attention à étudier son caractere & ses inclinations. Car au lieu que dans les autres Ecoles un seul Maître instruit plusieurs disciples, ici tout le college des Prêtres s'occupoit d'un seul Aspirant. Leurs femmes qu'on appelloit par honneur les Prêtresses, quoiqu'elles n'eussent en Egypte aucune fonction sacerdotale, du moins dans les Temples superieurs, logeoient avec eux dans la même enceinte de maison. Mais les quatre étages de cette maison étant doubles, les appartemens des Prêtres donnoient sur le jardin & ceux des Prêtresses sur le dehors. De ces deux côtés séparés par un corridor, celui des femmes s'appelloit

s'appelloit auſſi par honneur le Palais ſacerdotal, pendant que l'autre côté s'appelloit ſimplement la Maiſon des Prêtres. Les Prêtreſſes pouvoient entrer dans l'appartement de leurs maris, excepté dans leur cabinet. Elles n'entroient jamais dans les ſalles ou pieces communes de la Maiſon : Mais elles avoient la liberté des corridors, & des paſſages ſeuls qui conduiſoient aux tribunes du Temple & dans les jardins. On avoit défendu à l'Aſpirant de leur parler & même de les ſalüer en quelque endroit qu'il les rencontrât; quoiqu'ordinairement il les connût & qu'il les eût vûës dans le monde & ſur-tout chez le Roi & chez la Reine, où elles alloient à certaines heures comme les autres femmes. On vouloit par-là faire comprendre à l'Aſpirant qu'il falloit ſçavoir ſe priver quelquefois des choſes licites en elles-mêmes, & au milieu deſquelles on ſe trouvoit. Mais ce qui paroîtra ſans doute pénible pour des hommes bien élevés, ces perſonnes dont la plupart étoient d'une très-grande beauté, ne manquoient jamais de lui faire en paſſant des reverences

très-respectueuses, sans qu'il lui fût permis de marquer par le moindre signe qu'il leur rendoit le salut. On lui faisoit faire par-là l'essai de la fermeté que l'homme vertueux doit opposer aux charmes du sexe, quand ils se trouvent en concurrence avec le devoir.

Lorsque le soir du quarante-deuxiéme jour étoit arrivé, on avertissoit l'Aspirant que le lendemain, il entreroit dans un silence de dix-huit jours complets, pendant lesquels il ne lui seroit pas permis de prononcer un seul mot, ni de faire même aucun signe qui représentât sa pensée, pour quelque raison que ce pût être; excepté que s'il se sentoit malade, il l'indiqueroit en mettant la main sur son cœur. Quand même il ne l'auroit pas fait, ceux des Prêtres qui étoient Medecins l'auroient aisément connu; & en ce cas tous ses exercices étoient interrompus. On le traitoit avec un grand soin : Mais après sa guérison il falloit recommencer toute la purification de l'ame, à quelque jour des trois mois qu'il en fût demeuré. On présentoit en

même-temps à l'Aſpirant un certain nombre de Livres convenables, avec des tablettes & un ſtyle pour écrire ce qu'il voudroit, s'il ne s'étoit pas encore aviſé d'en demander. Mais Sethos avoit eu cette prévoyance dès le ſecond jour de ſa retraite. Il avoit conçu qu'il s'inſtruiroit moins par les viſites fréquentes qu'il étoit permis de rendre aux Prêtres, & par les interrogations perpetuelles qu'on pouvoit leur faire, que par le recueïllement & par la lecture. Il avoit déjà copié tout ce qu'il avoit pu retenir des conferences de morale, & il avoit tâché de remonter par la meditation aux principes de toutes les queſtions particulieres : De ſorte qu'il s'étoit mis en état depuis aſſez long-temps de prévenir dans ſon eſprit toutes les réponſes qu'il entendoit donner par le Prêtre qui tenoit la conference, à toutes les queſtions & à toutes les objections qui lui étoient faites par les autres : Et dans les converſations familieres ils avoient tous admiré la juſteſſe & la modeſtie de ſes déciſions. Mais ces converſations alloient déſormais lui être interdites.

Ses autres exercices demeuroient les mêmes, & les deux conferences continuoient encore pendant les dix-huit jours. Cependant on ne devoit plus l'aller prendre comme auparavant à l'heure de chacun de ses exercices, & c'étoit à lui à s'y rendre ponctuellement au signal commun. En un mot il n'avoit d'autre avertissement que d'être éveillé le matin & l'après-midi. Les jardins lui étoient toujours ouverts, mais il ne devoit prendre garde à personne ni homme ni femme; & il étoit comme seul dans une maison remplie de tant de monde. Personne aussi, ni homme ni femme ne faisoit semblant de prendre garde à lui; & hors son manger qu'on portoit dans son appartement une fois par jour en son absence, on ne lui rendoit plus aucune espece de service. Le Prêtre qui lui annonça ce nouveau réglement, ajouta que la loi lui en étoit imposée avec la derniere rigidité : Qu'on excusoit quelques legeres inobservations qu'on avoit remarquées dans les quarante-deux jours passés; mais que le moindre violement des regles qu'on venoit de lui

prescrire lui feroit perdre sa liberté pour le reste de sa vie. Aussi-tôt le Prêtre sans attendre aucune réponse de Sethos, emmena avec lui Amedès qui n'avoit pas encore quitté ce jeune Prince, & le laissa, comme on peut penser, dans une grande tristesse. C'est une situation de l'ame qu'ils vouloient plûtôt faire éprouver à leurs Aspirans, pour leur donner lieu de s'en relever avec courage, qu'ils n'avoient envie d'exécuter leurs menaces; & ils fermoient volontiers les yeux sur les legers manquemens de ceux qu'ils jugeoient dignes d'ailleurs de l'Initiation.

Rien ne fut plus sensible à Sethos que de se voir séparé de son Gouverneur qu'il n'appelloit plus que son pere. Le délaissement où il se voyoit, & qui n'étoit là qu'une épreuve ou un exercice, rappella dans son esprit la véritable situation de sa fortune, sur laquelle, à proprement parler, il n'avoit pas encore ouvert les yeux. Il se ressouvint de sa mere qu'il avoit perduë, & de la succession au Trône qu'il étoit menacé de perdre : Et la nature l'emportant,

ou ſur la diſtraction de la jeuneſſe dont il ſortoit à peine, ou ſur la force heroïque qui prenoit en lui des accroiſſemens viſibles, il répandit un torrent de larmes. Mais conſiderant enſuite l'inutilité & la foibleſſe d'un pareil ſoulagement, il s'arma de réſolution & de conſtance; & il oſa ſe promettre à lui-même qu'en quelque accident de la vie qu'il pût ſe trouver, il ne chercheroit point ſa conſolation dans les pleurs, & qu'il regarderoit la vertu comme le ſeul bien & le ſeul ſoûtien de l'homme.

Le lendemain un peu après ſon lever il vit entrer trois Prêtres dans ſa chambre avec un viſage très-ſérieux. Il étoit très-rude pour l'Aſpirant de voir ces hommes, qui lui marquoient auparavant toute ſorte d'amitié & de complaiſance, s'avancer avec un air de Juges ſeveres. Ils venoient pour lui reprocher, non les petites fautes qu'il pouvoit avoir commiſes depuis le commencement de ſa préparation, & qui n'auroient été des fautes que pour ce temps & pour ce lieu-là; mais les diſpoſitions dé-

fectueuses ou vitieuses qu'ils avoient remarquées ou dans ses discours ou dans ses manieres. Ils ne s'en tenoient pas là. Comme le courage qu'il falloit avoir pour s'exposer aux épreuves de l'Initiation ne pouvoit gueres se trouver qu'en des hommes déja célebres; les Prêtres connoissoient assez ou par eux-mêmes ou par le bruit public leurs perfections & leurs défauts. Mais outre cela, comme on venoit demander fréquemment des conseils ou même des prédictions aux Prêtres, qui passoient pour très-profonds dans la connoissance de l'avenir & des choses les plus cachées, il n'étoit point de diligence qu'ils ne fissent pour s'instruire sans qu'on s'en apperçût, de tous les secrets des Princes & des Particuliers; à quoi même l'adresse de leurs femmes & de leurs Officiers du second ordre, qui alloient dans le monde, ne contribuoit pas peu. Depuis même que l'Aspirant étoit enfermé chez eux, ils recherchoient avec un grand soin toutes les circonstances de sa vie. Ainsi ils l'étonnoient étrangement en lui rappellant ses actions passées, qui

pouvoient mériter quelque cenſure, & en lui faiſant des reprimandes proportionnées à la grieveté du cas, ſans qu'il lui fût permis ſeulement d'ouvrir la bouche. Ils lui défendoient même de perdre ſon temps à ſe juſtifier par écrit : Mais ils prenoient toutes les précautions imaginables pour ne lui rien imputer qui ne fût vrai. Ce fâcheux exercice étoit plus ou moins long à chaque fois, & continuoit plus ou moins de jours, ſelon l'étenduë de la matiere, & ils inſinuoient à pluſieurs qu'ils en ſçavoient plus qu'ils n'en vouloient dire. Mais à l'égard de Sethos, à qui les Prêtres n'avoient rien à reprocher, ils ſe contenterent de le reprendre des larmes qu'il avoit verſées la veille, ne croyant pas être vû. Il lui dirent ſur ce ſujet les mêmes choſes qu'il s'étoit dites à lui-même, après quoi ils ſe retirerent & ne revinrent plus.

Vers le ſoir du dernier jour de ſilence les trois Prêtres entroient chez l'Aſpirant avec un viſage ſerein. Ils lui diſoient qu'une des plus ſalutaires inſtructions que l'homme ſage pouvoit recevoir étoit celle qu'il tiroit

de ses propres fautes. Qu'il falloit s'en repentir & s'en corriger; mais qu'il ne falloit point en concevoir une honte qui portât au découragement & à l'inutilité. Ils ajoûtoient qu'on avoit admis à l'Initiation des coupables; mais que leur histoire ne fournissoit pas encore l'exemple du moins d'Initiés Egyptiens, qui depuis leur engagement eussent abandonné la route de la plus haute vertu. Qu'il alloit entrer dans un corps que le mérite seul avoit formé, & qui n'ayant aucun rang par lui-même, occupoit la premiere place dans l'estime de tous les hommes. Ils alloient jusqu'à lui dire que quoique l'Initiation ne fût qu'une participation du Sacerdoce, c'étoit leur naissance qui les faisoit Prêtres; au lieu que les Initiés étoient des hommes de choix, qui ne parvenoient à cet honneur que par un mérite rigoureusement éprouvé. Ils l'avertissoient ensuite qu'à commencer du lendemain, où il reprendroit l'usage de la parole, on lui donneroit douze jours pour recüeillir ou par écrit ou dans sa mémoire ce qu'il avoit appris dans les

conferences qu'il avoit entenduës ou dans les lectures qu'il avoit faites; pour se préparer à répondre à trois questions de Morale qu'on devoit lui proposer au bout de ce terme. C'est pour cela que ces conférences étoient finies, afin de ne point l'embarrasser de nouveaux sujets d'application. On feroit seulement un discours dans la journée pour en remplir le vuide; mais il rouleroit sur une matiere un peu différente des précedentes; & il n'y apporteroit que l'attention qu'il jugeroit à propos. L'assistance aux prieres & aux sacrifices ne seroit reglée & pour l'heure & pour la longueur que par sa piété & par son goût. Enfin il auroit la même liberté qu'auparavant de parler à tous les Prêtres & dans leur particulier, & dans leurs conversations, & il pouvoit même salüer les Prêtresses, quoiqu'on le priât toujours de ne leur point parler.

Sethos, qui avoit apporté en ce lieu de grandes avances & pour la vertu & pour le sçavoir, avoit extraordinairement profité de sa retraite & de son silence par rapport à l'une &

à l'autre de ces deux vûës. Ainſi au commencement de ce troiſiéme mois il parut en quelque ſorte être devenu égal aux Prêtres, & ils agiſſoient déſormais avec lui comme les grands hommes agiſſent entre eux. Il eut aſſez de force & de preſence d'eſprit dans le premier jour pour ne point redemander Amedès qu'il ne voyoit point encore; & les Prêtres qui ne le ſoupçonnoient pas d'indifférence, comprirent par-là qu'il ſe prêtoit de lui-même à toutes les épreuves où l'on vouloit mettre ſon ame. On le lui rendit pourtant dès le ſoir même. Mais la politeſſe qui lui étoit naturelle l'engageant à profiter de la permiſſion qu'on lui avoit donnée à l'égard des Prêtreſſes, il fut aſſez ſurpris, lorſqu'il en ſalüa pour la premiere fois deux ou trois qu'il rencontra enſemble dans une allée du jardin, de voir que c'étoient elles maintenant qui ne lui rendoient pas le ſalut. Il eut quelque honte de ne s'être pas attendu à quelque reſerve ſemblable dans un lieu comme celui-là; & mettant à profit cette bagatelle, il penſa qu'on vouloit l'ac-

coûtumer par-là à s'aſſujettir aux coûtumes, ou les plus ſingulieres, ou les moins importantes des lieux où l'on ſe trouvoit.

Les diſcours ou les entretiens des deux mois précedens avoient été faits par des Prêtres très-habiles & très-verſés dans les matieres qu'ils avoient traitées. Mais ſi dans toute la claſſe des Lettres ſacrées il y avoit un homme ſuperieur en génie & en éloquence, c'étoit lui que l'on chargeoit des douze derniers diſcours qu'il s'agiſſoit de faire au commencement de ce dernier mois. Il prenoit pour ſujet general, l'ESPRIT du veritable Initié. L'Initié, diſoit-il, eſt un homme renouvellé, en qui l'amour de la vertu & du devoir a pris la place de toutes les paſſions qui le faiſoient agir auparavant. On voit infailliblement en toutes rencontres ce qu'il fera dans ce qu'il doit faire. La vie n'eſt rien pour lui. Ce n'eſt ni l'exemple, ni l'occaſion, ni une ardeur paſſagere qui l'engage à l'expoſer. Ces circonſtances ſont néceſſaires à l'homme de paſſion : Mais l'homme de principes tel qu'eſt l'Initié, tient pour ainſi dire,

ſa vie dans ſa main ; & il n'en uſe encore que parce que ſon devoir ne la lui a pas encore demandée. La gloire eſt ordinairement attachée aux grandes vertus que l'on voit pratiquer aux Initiés : mais elle n'eſt ni leur motif, ni leur but. Il eſt important de conſerver l'idée & le nom de la gloire parmi les hommes, ſurtout à l'égard de ceux qui, étant nés dans un haut degré d'élevation, ne peuvent ordinairement être animés par aucun autre intérêt ſenſible. Mais au fond la gloire n'eſt l'aiguillon que des foibles ou des commençans. Le motif de l'Initié eſt la voix de ſon devoir; & ſon but en eſt l'accompliſſement. C'eſt par-là que nous voyons, diſoit-il, pluſieurs d'entre nos Initiés qui ont mieux aimé rendre à leur Prince ou à leur Patrie des ſervices obſcurs & cachés, que d'être revêtus des dignités les plus éclatantes. L'ambition a engagé la plupart des Aſpirans à ſubir les épreuves du corps; mais les épreuves de l'ame les ont purgés de l'ambition même. En quelque rang que l'Initié ſe trouve placé ou par la naiſſance

ou par la fortune, il ne s'y croit établi que pour l'utilité de ſa Patrie, & s'il ſe peut même, du genre humain. Ainſi cet homme inacceſſible à tout deſir & à toute crainte pour lui-même, eſt occupé de tous les deſirs & de toutes les craintes de ceux qu'il doit rendre heureux, comme leur maître, ou ſervir comme leur concitoyen. Il alleguoit à cette occaſion les divers biens que les premiers Héros de l'Egypte, inſtituteurs du culte des Dieux & de l'Initiation, avoient faits au monde; la ſûreté, la félicité & la gloire qu'ils avoient d'abord procurées à l'Egypte même. Mais, ajoûtoit-il; leur courage magnanime ne pouvant ſe contenir dans des bornes ſi étroites; ils avoient porté les arts utiles chez des nations auſſi incultes que leurs terres; ils avoient nettoyé les campagnes & les mers de Brigands & de Pirates; ou ils les avoient changés eux-mêmes en Peuples polis, par les loix qu'ils leur avoient impoſées, par les Sciences qu'ils leur avoient communiquées, & ſurtout par les vertus heroïques dont ils leur

avoient donné l'exemple. C'eſt à eux enfin que le monde eſt redevable de la forme où nous le voyons aujourd'hui. Parcourant les noms des plus fameux Initiés des ſiécles ſuivans, il rapportoit des traits de leur vie auſſi touchans par la ſingularité des conjonctures que par la generoſité des actions. Il terminoit le récit de ces merveilles en diſant que l'ame de l'Initié, cette ame ſi courageuſe, ſi ſublime, eſt ſimple, douce, indulgente. Cet homme qui raſſemble en lui toutes les vertus, en eſtime, en releve les moindres traits dans ceux où il les voit paroître : il met au-deſſus de lui ceux qui déſeſperent de l'atteindre. Il ſe rend témoignage de la droiture de ſes intentions, mais il ſe défie de ſes penſées & de ſes vuës. Il ne ſe ſent pas capable de commettre des injuſtices ni des crimes, mais il reconnoît en lui toutes les foibleſſes de la nature. Toujours en garde contre les fautes, il eſt toujours prêt d'avoüer qu'il en a commis. C'eſt enfin un homme ſans défaut, qui travaille toujours à ſe corriger ; & un homme parfait, qui tend toujours à ſe perfectionner.

Cette peinture dont je ne présente ici qu'une foible ébauche, transportoit Sethos d'admiration. Il disoit à Amedès : Mon pere, d'où vient que les Prêtres m'ont parlé si négligemment de ces derniers discours que j'allois entendre ? C'est là sans doute une de leurs épreuves les plus délicates. Ils vouloient essayer si j'aurois du goût pour la vertu, si sa lumiere attireroit mes regards, & si je serois sensible à ses charmes. Ah ! je n'ai point vêcu jusqu'à présent ; il n'y a que le veritable Initié, l'homme vertueux qui connoisse la sublimité de son être, & qui joüisse de son ame. Tous ceux qui s'attachent à d'autres objets ne sont pas dignes d'être hommes. Bien loin que ces derniers discours soient indifferens, comme les Prêtres sembloient me l'insinuer, je n'ai qu'à m'en remplir pour répondre à toutes les questions qu'on pourra me faire. Je parlerai de source ; & il ne s'agira plus que de conformer la suite de ma vie à mes réponses. Mais, mon pere, continuoit-il, j'ai été bien aveugle, de n'avoir pas apperçu en vous-même ces vertus su-

blimes dont on me fait un ſi riche tableau. C'eſt ſans doute cette ſimplicité & cette indulgence qui entrent dans le caractere du véritable Initié, qui vous avoient voilé à ma vûë. Le Roi mon ayeul, & la Reine ma mere avoient bien ſçu percer ce voile, lorſqu'ils vous ont pris pour conſeil & pour Miniſtre. Mon fils, lui dit Amedès, c'eſt beaucoup pour moi, s'il eſt vrai que je n'aye pas deshonoré le titre d'Initié que je porte. Mais c'eſt un autre que moi qui doit lui donner ſon luſtre. La grandeur de votre naiſſance vous impoſe des loix plus étenduës, & vous donne auſſi de plus grandes facilités qu'à moi pour la pratique des vertus éminentes, & des actions genereuſes. Ne me ſentant point aſſez fort pour élever un Prince tel que vous, j'ai emprunté d'abord le ſecours de toutes les Academies de Memphis pour vous faire apprendre les Sciences ſous des Maîtres bien plus habiles que moi; & j'ai tâché de joindre à la vigilance qu'un Gouverneur peut apporter à une éducation particuliere, l'émulation qu'un diſciple ne prend

ordinairement que dans une éducation publique. Mais les Sciences ne ſont rien en comparaiſon de la vertu. Qui pouvoit mieux vous parler de celle-ci, que ces hommes conſommés dans la connoiſſance des loix divines & humaines ? la voix publique donne quelque leger avantage en d'autres parties à certains Prêtres de l'Egypte ſur ceux de Memphis. Mais en même temps elle rend témoignage à ceux-ci d'être les premiers de tous dans la Science des mœurs. A quelle occaſion vous devoient-ils parler de la vertu d'une maniere plus profonde, qu'en vous préparant à l'Initiation ? Ce privilege qui a été deſiré par les plus grands hommes; & qu'ils ont regardé comme le couronnement d'une longue ſuite d'actions merveilleuſes, eſt devenu une partie de votre éducation ; & par conſequent, mon fils, vous engage à commencer par où ils ont fini.

Le lendemain de ces douze jours étant arrivé, le Grand Prêtre ſuivi de pluſieurs autres entra dans l'appartement de Sethos un moment après qu'il fut levé. Il lui dit : Mon

fils, je viens vous proposer les trois Questions, ausquelles vous devez répondre dans neuf jours. Toutes nos instructions & même toutes vos lectures sont finies pour tout ce temps-là. Nous suspendons même nos conversations communes, & il ne vous sera permis de parler en particulier à aucun de nous avant la fin de ce terme. C'est aux Dieux seuls que vous devez désormais demander les lumieres dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ces neuf jours dans le Sanctuaire derriere la statuë des trois Divinités, afin que la Déesse Isis vous instruise s'il se peut, dans vos songes mêmes. On lui fera tous les jours à votre reveil, & avant que les portes du Temple soient ouvertes au Peuple, un sacrifice pour la prier de répandre sa sagesse dans votre ame. D'ailleurs vous passerez dans le temple tout le temps que vous jugerez à propos. Vous pourrez aussi mediter à vos réponses dans nos jardins. Cependant pour soulager un peu votre solitude, on vous viendra prendre deux fois par jour pour venir manger avec nous; mais en gardant le

ſilence, & en ſuivant l'auſterité qui vous a été annoncée d'abord pour ces neuf jours, où vous devez jeûner au pain & à l'eau. Voici maintenant nos trois queſtions, écoûtez-les attentivement : Quelle eſt la premiere vertu du Heros? L'Héroïſme conſiſte-t-il à paſſer les bornes du devoir? Eſt-il héroïque de ſacrifier ſon honneur même à l'interêt de ſa patrie, ou à l'utilité du genre humain? Le Grand-Prêrre ayant repeté diſtinctement ces trois queſtions encore deux fois, ſe retira avec les Prêtres qui l'avoient accompagné.

Sethos demeuré ſeul pour la ſeconde fois de ſa retraite, commença par écrire les trois queſtions qu'on venoit de lui faire, de peur de les oublier. La premiere réflexion qu'il fit en les conſiderant enſemble, eſt que les Prêtres qui l'avoient averti dès le premier jour, que leurs inſtructions & ſon examen rouleroient ſur ſa condition, lui avoient très-peu parlé des devoirs d'un Roi en particulier, & n'en parloient point du tout dans leurs queſtions. Il jugea de-là qu'ils avoient du moins un

preſſentiment qu'il ne ſeroit point Roi ; & qu'il ne lui reſteroit que d'être un Héros. Après avoir pouſſé quelques ſoupirs ſur ſon infortune & ſur la foibleſſe de ſon pere, il ſe réſolut à la deſtinée que lui faiſoient les Dieux, & ſe promit avec leur ſecours de la remplir.

En ſortant de ſon appartement pour aller au Temple; il s'apperçut qu'un ſilence profond étoit répandu dans toute l'étenduë de la Maiſon. En effet pendant ces neuf jours, les Prêtres & toutes les perſonnes qui habitoient cette vaſte demeure, affectoient de ne ſe point parler en ſa préſence. Ils ne ſe parloient même en ſon abſence qu'à l'oreille & pour des affaires d'une preſſante néceſſité. En d'autres temps les Prêtres & les Prêtreſſes ſe promenoient & parloient enſemble dans les jardins à diverſes heures. Mais dans ces neuf jours, Sethos n'y vit jamais que les Prêtres qui gardoient tour à tour le bœuf Apis paiſſant dans le parc qui étoit au milieu. Les femmes du monde entroient chez les Prêtreſſes ou dans le Palais ſacerdotal par le dehors ; mais les

Prêtresses ne leur ouvroient jamais les portes qu'elles avoient sur les corridors. Ces portes pendant ces neuf jours étoient condamnées pour les Prêtresses mêmes, & elles n'avoient alors aucune communication dans l'interieur de la Maison, quoique leurs maris pussent toujours entrer chez elles. A l'égard des hommes du monde ou des femmes qui demandoient les Prêtres, on ne les recevoit en tout temps que dans des salles exterieures. Ainsi n'y ayant rien de changé par rapport au dehors, personne dans la ville, ne sçavoit qu'il y eût un Aspirant chez les Prêtres; & ce secret, aussi bien que tous ceux de leur Maison, étoit gardé par leurs femmes & par les Officiers du second ordre, aussi inviolablement que par eux-mêmes.

Sethos ne fut pas peu surpris lorsqu'étant amené dans la chambre commune des repas, il vit que les Prêtres n'étoient pas mieux servis que lui; & que se réduisant eux-mêmes en sa consideration au jeûne qu'ils lui avoient imposé, on ne leur donnoit comme à lui à chacun de leur

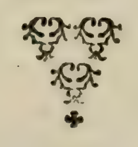
deux repas, que neuf onces de pain avec un peu d'eau. Il jugea par-là que les Prêtres regardoient comme une affaire très-importante la justesse de ses réponses, & qu'il y devoit penser très-profondément. Cependant comme ceux qui se présentoient à l'Initiation, dont plusieurs étoient des hommes de guerre, n'avoient pas tous le don de la parole, & n'étoient pas tous en état de donner un tour avantageux à leurs sentimens & à leurs pensées, on ne les arrêtoit pas sur les expressions, & ce n'étoit point du tout à une épreuve de bel esprit ou d'éloquence qu'on prétendoit les mettre. Il ne s'agissoit pour l'Aspirant que de manifester une ame droite, bienfaisante, & guérie de l'erreur qui n'est que trop commune à ceux qui se sentent du pouvoir ou de la force, qui est de croire que leur grandeur consiste à se mettre au-dessus de toute regle, & à se faire craindre des autres hommes. Il est vrai que s'il leur tomboit entre les mains de ces gens que la témerité ou l'ambition seules avoient engagés à rechercher l'Initiation, & qui parussent incorrigibles, ils en délivroient le mon-

de avec joye en les envoyant exercer leur bravoure ou leurs intrigues dans les soûterrains. Plusieurs de ces Conquerans ou de ces Politiques si renommés dans nos histoires se seroient fait là ensevelir tout vivans. Cependant les exemples en étoient infiniment rares. Il auroit fallu être bien neuf pour ne pas sçavoir, avant que de se présenter aux épreuves, que toutes les vertus entroient dans le caractere des Initiés : Et quand on ne l'auroit pas sçu auparavant, il auroit fallu être bien indocile pour ne pas redresser ses jugemens & ses moeurs, par toutes les instructions & par toutes les corrections que l'on recevoit dans le cours de la purification de l'ame. Au sortir de là il n'étoit plus possible en quelque sorte qu'un Initié démentît sa profession. Il n'y a point d'émulation plus forte parmi les hommes que celle de soûtenir l'honneur d'une compagnie peu nombreuse, dans laquelle on est admis à titre de mérite & de vertu. Cette émulation étoit peut-être moins efficace dans les Initiés étrangers ; parce que perdant de vûë l'exemple de leurs confreres, ils pouvoient oublier leurs engagemens.

gagemens. Mais n'ayant reçu que la ſeconde Initiation, ou l'Initiation particuliere; ils n'étoient pas tout à fait du même ordre que les Initiés Egyptiens; & l'honneur du corps ne dépendoit pas d'eux.

Sethos avoit déja penſé à ſes réponſes cinq jours entiers; lorſqu'on avertit le Grand-Prêtre qu'il y avoit à la porte du Temple un jeune Carthaginois qui paroiſſoit, à ſon air & à ſon équipage, un homme de la premiere conſideration. Il diſoit publiquement qu'il avoit été condamné par le Sénat de ſa ville à venir à Memphis demander l'expiation de la mort de ſon frere qu'il avoit eu le malheur de tuer dans une bataille.

*Fin du troiſiéme Livre.*





# SETHOS.

## *LIVRE QUATRIEME.*

IL y avoit alors environ vingt ans qu'un Tyrien nommé Zoros descendant de Cadmus & homme courageux & intelligent, avoit fondé la ville de Carthage, ou du moins avoit étendu l'enceinte de Carthada, déja bâtie. Dans les frequens voyages qu'il avoit faits sur la mer Mediterranée pour porter son commerce sur toutes ses Côtes, il n'avoit point trouvé d'entrepôt aussi commode que cette petite Ville, construite sur cet agréable rivage qu'on appelloit dès-lors le séjour des Nymphes. Il résolut enfin de s'établir lui-même à Carthada & de l'agrandir. Dans ce dessein, il y amena tous ses Vaisseaux

chargés de grandes richesses. Il fut reçu avec joye par des Peuples qui n'étoient point encore dans l'opulence, où ils arriverent bien-tôt par ses soins. Il augmenta & embellit leur Ville, jusqu'au point de la rendre méconnoissable ; & il lui laissa son ancien nom auquel il donna seulement une terminaison Phœnicienne. La mémoire de Cadmus, duquel Zoros tiroit son origine & dont il imitoit les vertus, lui attira la confiance non seulement des citoyens de Carthage, mais encore de toutes les Villes bâties depuis deux cens ans par ce Heros aux environs de celle-là, & qui remplissoient la Zeugitane. Ainsi Zoros forma en très-peu de temps un état considerable : Mais pour rendre plus douce son autorité naissante, il crut devoir donner au Gouvernement une apparence d'Aristocratie. Ainsi il institua un Senat composé de dix citoyens de Carthage, & de deux autres de chacune des autres Villes, & il ne retint pour lui que le titre de Prince du Senat. Voilà la vraye origine de Carthage, selon mes mémoires, & même telle

qu'on la trouve en raſſemblant les témoignages de Philiſtus, d'Appien d'Alexandrie, & de quelques autres de nos Auteurs. Car l'hiſtoire de Didon eſt poſterieure à cette époque de quelques centaines d'années; & il eſt certain d'ailleurs que cette Princeſſe fugitive n'a bâti dans cette Ville déja fondée que la citadelle de Byrſa.

Le Grand-Prêtre auroit connu le nom du jeune Carthaginois dont la réputation étoit déja fort répanduë; mais il ne vouloit ſe nommer qu'au Grand-Prêtre, dans la penſée de s'attirer plus d'égards par cette préference. Il ne connoiſſoit pas encore le caractere de ces hommes inflexibles, qui dans les pratiques de Religion ne diſtinguoient perſonne. Le Grand-Prêtre lui envoya dire que ce n'étoit point dans le temple qu'il le recevroit, & qu'il falloit ſe préſenter à la porte de leur maiſon. Que cependant il auroit pu ſe diſpenſer de publier lui-même une action qui avoit beſoin d'être expiée; & que c'étoit aux Prêtres ſeuls qu'il en devoit venir expliquer les circonſtances. Le Carthaginois plus honteux de cette

reprimande que de l'exploit odieux dont il s'applaudiſſoit au fond de ſon ame, ſe laiſſa conduire tranquillement à la porte où on le menoit. On l'y fit entrer ſeul, en diſant à toute ſa ſuite qu'on n'auroit de ſes nouvelles qu'après trois jours. Le Grand-Prêtre qui l'attendoit au milieu de ſes collegues, lui dit, ſans lui donner le temps de parler : Qu'avant que de s'informer s'il avoit tué ſon frere volontairement ou par hazard ; s'il avoit commis un véritable aſſaſſinat, ou ſi ce meurtre étoit couvert du pretexte du bien public, ou de ſa défenſe particuliere ; ils regardoient tous comme une grande marque de la colere des Dieux ſur lui, l'occaſion funeſte qui l'avoit conduit à faire un coup ſi malheureux, & qui revoltoit ſi fort la nature : Qu'il paſſeroit trois jours dans une priſon étroite, où on ne lui donneroit que ce qui ſeroit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Selon les loix de l'Egypte, ajoûta-t-il, non ſeulement celui qui tuë, mais celui qui ne défend pas autant qu'il peut, l'homme qu'on attaque & qu'on veut tuer, eſt cou-

pable de mort. Nous ne ſoumettons pas à nos loix les étrangers, chez la plûpart deſquels nous ſçavons que l'homicide n'eſt puni que de l'exil; & ce n'eſt pas le tribunal favorable des expiations qui juge à mort dans l'Egypte même. Mais d'ailleurs nous tâchons d'inſpirer la crainte des Dieux & la terreur de leurs jugemens, ou aux Egyptiens qui ne ſont amenés ici que par des accidens ou des malheurs involontaires, ou aux Etrangers qui nous ſont envoyés ſouvent pour des crimes; afin que les uns & les autres ſortent d'ici plus circonſpects, & plus vertueux, s'il ſe peut, que les innocens mêmes. Cependant, lui dit-il enfin, préparez-vous à rendre demain un compte exact de votre action à notre College aſſemblé. Juſques-là nous ne voulons rien ſçavoir de ce qui vous regarde. Mais ſi la dépoſition que vous nous ferez demain eſt ſincere; elle vous abſoudra devant les Dieux. Si au contraire elle eſt fauſſe ou déguiſée, vous emporterez avec vous, malgré l'expiation exterieure que vous recevrez, une éternelle condamnation.

Le lendemain matin on alla prendre le Carthaginois dans sa prison, & on l'amena revêtu d'un sac comme un criminel dans une grande salle de forme ovale. Le Grand-Prêtre étoit assis au fond, & tous les autres à côté de lui à droite & à gauche sur des siéges un peu plus bas comme au tribunal du Labyrinthe. Les Initiés pouvoient assister à ces sortes d'audiences : Ainsi Amedès & Orphée se trouverent à celle-ci. Ils étoient placés après tous les Prêtres, & le jeune Sethos étoit assis hors de rang & au-dessous des Initiés. Comme il s'agissoit d'un Etranger qui ne pouvoit pas le connoître, & que d'ailleurs ses exercices étoient fort avancés; on avoit cru qu'il lui seroit avantageux d'entendre le jugement que l'on porteroit sur une cause qui paroissoit importante & singuliere. Le Carthaginois debout & tête nuë parla ainsi, en se servant de la langue Egyptienne qu'il sçavoit parfaitement.

Venerable Chef de ce Sacré College, & vous Prêtres de la grande Déesse Isis; vous voyez devant vous

Saphon fils du celebre Zoros fondateur de Carthage, instituteur & Prince de son Senat. Quoique nous fussions deux freres jumeaux, (1) Giscon & moi, la qualité d'aîné ne m'a jamais été contestée. Cependant mon pere qui avance en âge, voulant établir son successeur de son vivant même, avoit mis mon droit en doute, & avoit attaché la gloire de remplir sa place à une condition qu'il avoit offerte à mon frere aussi bien qu'à moi. Cette condition étoit que celui de nous deux qui feroit dans le cours de trois années l'action la plus heroïque, seroit nommé son successeur par lui-même & par le Senat. Je ne veux point attribuer cette idée de mon pere à une prédilection injuste qu'il eut pour mon frere, bien que mes amis m'en eussent déja averti. J'aime mieux croire que mon pere joüissant de plusieurs victoires que j'ai remportées en son nom, &

(1) Saphon & Giscon sont nommés dans les anciens Auteurs qui ont parlé de Carthage comme deux parens très-proches, & quelques-uns les placent avant la guerre de Troye. V. l'histoire d'Espagne de Mariana, l. 1. & 2. & les Remarques du Pere Charenton.

voyant ſon état accru de toute la Numidie que j'avois déja conquiſe par mes armes, il ne doutoit pas que je ne gagnaſſe le prix ſur mon frere dans la condition propoſée : & qu'ainſi joignant le titre du mérite à celui de la naiſſance, je n'acquiſſe par-là un plus grand crédit ſur les peuples que je devois gouverner après ſa mort. Je ne prétends point inſinuer par ce diſcours que Giſcon mon frere fût un homme ſans courage. Cependant, non ſeulement il n'a jamais tenté d'aggrandir le nouvel Empire de Carthage, par des conquêtes qu'il auroit pu faire d'un autre côté que moi ; il ne m'a même jamais aidé dans les miennes. Depuis que nous étions l'un & l'autre en âge de porter les armes, il s'étoit borné à repouſſer les Barbares qui faiſoient de fréquentes incurſions dans nos provinces meridionales dont ils ſont voiſins, & qui venoient quelquefois juſqu'aux portes de Carthage. Mais rendant volontiers juſtice à ſa vigilance & à ſa patience, il eſt certain qu'il n'a jamais eu lieu d'attaquer & de défaire à la fois que

des partis de quarante ou de cinquante coureurs. Ainſi tous ſes combats répétés & réunis n'avoient rien de comparable à la gloire & à l'avantage de trois ou quatre victoires déciſives que j'ai gagnées, & qui ont commencé à faire de notre Empire un des plus grands qu'on ait vûs encore. Voilà quel étoit l'état des choſes, quand mon pere nous fit à l'un & à l'autre en plein Senat, la propoſition dont j'ai parlé. Auſſitôt ne croyant point devoir chercher d'actions heroïques hors de la guerre, & perſuadé que la premiere vertu du Héros eſt la valeur; je me diſpoſai pour remplir la condition preſcrite, à reprendre les armes, & à porter plus loin mes premiers exploits.

Vers la fin des deux premieres années, j'avois conquis au-delà de la Numidie, toute la Mauritanie Sitifenſe, ainſi nommée de ſa capitale Sitifi, que j'avois priſe après un long ſiége. Je comptois de m'avancer vers les montagnes d'Atlas, en n'épargnant que le pays ſacré des Heſperides; & je ne déſeſperois pas d'arriver dans la troiſiéme année juſqu'aux rivages de l'Ocean; lorſque je fus

détourné de mon entreprise & rappellé du côté de Carthage par une nouvelle surprenante. Mon frere avoit disparu dès le lendemain de la proposition de mon pere ; & je jugeai dès lors qu'il abandonnoit la partie. Mais j'appris à Sitifi qu'il étoit passé chez ces peuples vagabons, qui venoient auparavant faire des courses sur nos terres, & qu'il avoit lui-même chassés tant de fois au-delà de nos frontieres. On me dit qu'il avoit employé les deux premieres années de son absence à aller avec des risques & des fatigues sans nombre, ou dans leurs cavernes séparées les unes des autres de plusieurs milles, ou dans leurs tentes qui changeoient fréquemment de place : Qu'enfin à force d'invitations & de remontrances, il leur avoit persuadé de s'assembler en forme de nation policée, de bâtir des villes de distance en distance pour leur commodité commune, & même de fonder une Capitale qui seroit le centre de leur domination. En effet nous sçumes bientôt que de l'autre côté des montagnes, que nous prenons pour limites vers le midi, on

élevoit en diligence les murs de Capſa, ſituée ſur une riviere qui va ſe dégorger dans la mer, vis-à-vis la petite Syrte. Ainſi ces peuples qui ne portoient autrefois que le nom de leur malheureuſe profeſſion de Coureurs, ſe faiſoient déja appeller les Capſenſes, & exigeoient des égards de leurs voiſins & de nous-mêmes. Il faut convenir qu'occupés de leur établiſſement, ils avoient ceſſé depuis quelque temps de faire des courſes dans nos campagnes. Mais vous jugez bien, ô ſages Prêtres de Memphis, combien un Empire qui s'élevoit ſi proche de nous, devoit être ſuſpect au nôtre. Ainſi je crus qu'il étoit de mon honneur, de mon devoir, & de l'intérêt de Carthage, de m'oppoſer à la naiſſance de cet Etat. Je me préparai donc à les aller attaquer dans leurs forts qui n'étoient pas encore achevés, & avant que leur milice & leur République même pût être reglée. Comme j'avois déja une grande armée ſur pied, je fus bientôt prêt à me mettre en marche. Dès que mon frere en fut averti, il envoya au-devant de moi des Herauts,

qui néanmoins ſe diſoient députés, non de ſa part, mais de celle des Capſenſes. Ils me déclarerent qu'ils n'avoient eu aucune intention d'être ennemis des Carthaginois; qu'ils avoient ſeulement prétendu former une République comme la nôtre; à cela près que l'inferiorité de leur nombre leur ôtoit toute idée d'attaques & de conquêtes : Qu'ils avoient commencé à conſtruire des forts & des places, & qu'ils vouloient les achever, ſeulement pour ſe défendre de leurs voiſins, s'ils étoient aſſez injuſtes pour s'oppoſer à leur établiſſement. Je leur répondis qu'il me ſuffiſoit pour les regarder comme ennemis & même comme coupables, qu'ils euſſent pour Chef, un fils du Fondateur de Carthage, qui au lieu d'agir avec ſon frere pour la gloire de ſa nation, détruiſoit l'eſperance qu'elle avoit de ſe rendre un jour maîtreſſe de toutes les terres habitables de l'Afrique, puiſqu'il fondoit une République rivale de la ſienne propre; & qui, ſi on la laiſſoit ſubſiſter, borneroit à jamais l'Empire Carthaginois du côté du midi. Ils

me repliquerent qu'il étoit vrai qu'ils avoient ſuivi les conſeils de mon frere pour former entre eux une nation ſociable & raiſonnable, avec laquelle nous pouvions faire alliance, & qui nous mettoit à l'abri nous-mêmes des incurſions des Garamantes, & d'autres peuples plus indiſciplinables qu'ils ne l'avoient été : Mais que d'ailleurs mon frere n'avoit accepté aucun titre parmi eux, & que c'étoit à eux ſeuls que j'aurois affaire dans le combat. Comme j'étois conduit à cette derniere entrepriſe par une raiſon d'Etat qui ne ſouffroit pas le délai d'une négociation, & que d'ailleurs il ne s'agiſſoit pour moi que de faire des actions heroïques ; je leur dis en un mot que je leur rendrois ma derniere réponſe dans une bataille.

Je marchai donc ſur les pas des Herauts qui s'en retournoient, & ils eurent bien de la peine à faire plus de diligence que moi, quoique je conduiſiſſe une armée entiere. Je m'attendois à paſſer les montagnes pour arriver au pied de Capſa. Mais dès le moment que les Capſenſes eurent

reçu ma réponſe, ils les paſſerent eux-mêmes, deſcendirent de notre côté, & ſe procurerent l'avantage de ne combattre que ſur nos terres. Je fus ſurpris de découvrir du haut d'une colline encore aſſez éloignée d'eux, une armée qui paroiſſoit être de quarante mille hommes, & qui avoit à dos les montagnes, dont les défilés leur pouvoient fournir aiſément de nouvelles troupes. Cependant comme la mienne étoit de cent mille hommes effectifs, je me jugeai aſſez fort pour les attaquer. Je fis repoſer mon armée un jour & une nuit derriere la colline qui la cachoit encore, comprenant bien qu'il faudroit livrer bataille en arrivant. Les ennemis de leur côté, comme s'ils avoient eu autant d'envie que moi de terminer la querelle par un combat, avoient laiſſé devant eux une grande plaine, où je conduiſis mes troupes déja toutes arrangées. Ils leur donnerent même le temps d'arriver & de ſe poſter, dans le deſſein ſans doute de les combattre toutes enſemble. Mais alors nous attaquant de front & par les côtés, ils joignoient à tout l'or-

dre & à toute la fermeté de ſoldats diſciplinés tels qu'ils l'étoient devenus, l'adreſſe qu'ils avoient autrefois de porter leurs coups, & de ſe retirer ſur le champ. Le combat qui s'étoit engagé avant midi, avoit déja duré cinq heures entieres, & nous commencions à perdre beaucoup plus de monde qu'eux. Ainſi je réſolus d'aller directement à mon frere que je reconnoiſſois depuis longtemps à ſes armes Carthaginoiſes, & aux mouvemens qu'il ſe donnoit dans l'armée qu'il commandoit; quoique par une eſpece de honte qu'il avoit, à ce que je crois, de ſe voir les armes à la main contre ſon pere, & de ſe soüiller du ſang de ſes compatriotes, il tint toûjours baiſſée la viſiere de ſon caſque. Je le joignis malgré la legereté qui le portoit en tous les endroits de la bataille où il ſe croyoit néceſſaire. Fils & frere traître, lui criai-je en l'abordant, terminons ce combat trop ſanglant pour ta patrie, par la mort de l'un ou de l'autre. Sans me répondre, il para avec ſon épée le coup que je lui portois au défaut du caſque. Mais comme il ſe

détournoit pour aller ailleurs, je lui enfonçai la mienne jusqu'à la garde au-dessous de la cuirasse; & au même instant, il tomba mort aux pieds de son cheval. Ce coup fit changer la face du combat. Les Capsenses se retirerent, quoiqu'en bon ordre, dans les défilés de leurs montagnes, & nous demeurames maîtres du champ de bataille. Cependant comme je m'apperçus qu'ils se mettoient là en état de nous défendre le passage, & que mon armée diminuée d'environ trente mille hommes, étoit d'ailleurs fatiguée & rebutée; je la ramenai en abandonnant pour cette fois le dessein que j'avois de détruire les murs de Capsa. Ainsi le funeste ouvrage de mon frere subsiste encore malgré la défaite des Capsenses & sa mort.

Dès que nous fumes revenus à Carthage, mon pere me fit dire qu'il ne vouloit me revoir pour la premiere fois que dans le Senat. Il témoigna en ma présence aux Senateurs assemblés que l'affliction qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la mort de mon frere, malgré son infidélité qu'il nommoit toujours apparente, lui ô-

toit la liberté néceſſaire pour porter un jugement ſain & entier ſur mon ſujet : Qu'ainſi il s'en remettoit pleinement à leur déciſion. Après une longue délibération, pendant laquelle j'étois ſorti, on me fit rentrer. Le plus ancien Senateur prenant la parole dit : Que le Senat ne jugeant que l'exterieur des actions, & voulant prévenir le danger de l'exemple équivoque de mon frere; on alloit condamner ſa mémoire quoiqu'à regret, comme ayant été tué les armes à la main contre ſon pere & contre ſa patrie. Qu'à mon égard, ſans rien décider ſur la condition preſcrite, & annullant la propoſition qui nous avoit été faite, puiſque mon frere étant mort & moi demeurant ſeul, elle devenoit inutile; on m'aſſûroit, de l'aveu même de mon pere, la ſucceſſion à la Principauté du Senat, à laquelle j'avois d'ailleurs une prétention naturelle par la primauté du moment qui déterminoit mon aîneſſe. Mais que pour détourner de deſſus moi la colere des Dieux qui ſçavent ſeuls le fond des choſes, & en réparation du ſoupçon qu'on pou-

voit avoir contre moi, de m'être défait ſous un prétexte honorable d'un competiteur dangereux; je viendrois demander humblement l'expiation aux Prêtres de Memphis, les plus fameux de toute l'Egypte dans la ſcience de la Religion & des mœurs. Voilà, Venerable Chef, & vous très-ſaints Prêtres, le recit fidele de mon action, & la raiſon qui m'amene devant votre Tribunal, vous ſuppliant de joindre à l'expiation que je demande pour le paſſé, vos ſages inſtructions pour l'avenir.

Dès que le Carthaginois eût achevé ſon diſcours, le Grand-Prêtre le fit aſſeoir ſur une ſellette qui étoit derriere lui, & parla ainſi. Saphon, fils de Zoros, nous avons depuis longtemps une très-grande eſtime pour votre pere ce fondateur pacifique de Carthage dont les exploits n'ont jamais été que des bienfaits. Tous les jugemens qu'on nous a rapportés de votre Senat, nous ont donné une haute idée de ſa ſageſſe. Nous révérions la vertu de votre frere, avant la derniere bataille que vous nous avez racontée, & dont on ne nous

avoit pas encore fait le détail. A votre égard, nous voyons par votre discours, & nous sçavions déja par la renommée, que vous êtes un grand homme de guerre : mais vos principes ne sont pas les nôtres. Nous avons ici un jeune Eleve que je vais faire parler, & vous apprendrez de la bouche d'un commençant, combien les leçons de notre Déesse sont superieures aux idées confuses & tumultueuses de la plûpart des hommes, & sur-tout de ceux qui se sont livrés à la passion aveugle de la guerre. Aussi-tôt le Grand-Prêtre appella Sethos qui s'approcha de lui avec de grandes marques de surprise, de modestie, & d'obéissance. Il le plaça debout vis-à-vis le Carthaginois, & lui ordonna de faire au discours qu'il avoit entendu, la réponse que la Déesse lui inspireroit. Le Grand-Prêtre regardoit comme une rencontre très-heureuse qu'il se fût agi d'actions heroïques dans l'histoire de Saphon & de Giscon ; & il ne doutoit pas que Sethos n'employât dans son discours ce qu'il préparoit depuis cinq jours sur les trois questions qui

lui avoient été faites : Quelle est la premiere vertu du Héros ? L'Héroïsme consiste-t-il à passer les bornes du devoir ? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'intérêt de sa patrie, ou à l'utilité du genre humain ? Avant que le jeune Prince commençât, le Grand-Prêtre dit à Saphon : Que la naissance de ce jeune homme le mettoit seule en droit de lui répondre ; & que d'ailleurs ils étoient tous là pour le remettre dans la voye de la vérité & de la justice, s'il lui arrivoit de s'en écarter. C'est sur cette circonstance, dont Orphée fut témoin, qu'il établit dans la Grece, qu'on pouvoit aller recevoir l'expiation chez les Rois initiés aux Mysteres d'Eleusine, comme Bellerophon l'alla recevoir en effet chez Prœtus Roi d'Argos, sans parler de plusieurs autres exemples. Le jeune Sethos commença ainsi son discours.

Isis, ô grande Déesse des Egyptiens, conduisez ma langue & ne lui permettez pas de rien proferer qui soit indigne des instructions que vos saints Ministres m'ont données de votre part. Il me semble, Saphon, que

vous n'avez pas pris le ſens de la propoſition qui vous a été faite, quand vous avez cru que l'action héroïque qu'on demandoit de vous, conſiſtoit à attaquer vos voiſins, & à les ſubjuguer indifferemment. Je ne touche point à la conquête que vous avez faite de la Sitifenſe depuis la condition preſcrite; puiſque n'ayant point dit quelle raiſon vous a armé contre ſes peuples, votre recit, auquel ſeul je dois m'arrêter, ne fournit pas de quoi juger ſi vous les avez bien ou mal conquis. Je ſuis néanmoins perſuadé que ſi vous ne les avez attaqués que pour vous donner la gloire de faire une action héroïque, cette intention même vous l'a fait manquer; parce qu'une action héroïque ne ſçauroit avoir pour objet & pour fin la gloire de celui qui la fait, & qu'il faut néceſſairement qu'elle ſe rapporte à l'intérêt & à l'avantage des autres. Vous avez expoſé au long le motif qui vous a conduit contre les Capſenſes; & votre ſeule expoſition ſuffit à mon ſens pour faire voir l'injuſtice de votre cauſe; ce qui vous éloigne encore plus de l'ac-

tion héroïque, puiſque l'action héroïque, partant d'un principe de vertu, il eſt impoſſible que la vertu ſubſiſte avec l'injuſtice. En effet vous avez vous-même réfuté le prétexte du danger d'une République qui s'élevoit à côté de la vôtre, lorſque vous avez avoüé que les Capſenſes occupés de leur établiſſement avoient ceſſé de faire des courſes ſur vos terres. Ces courſes ſont un péril dont les Etats trop voiſins des Sauvages ne ſçauroient preſque jamais ſe délivrer; par la raiſon même que les coureurs ne faiſant jamais de grands corps, on ne ſçauroit jamais parvenir à les détruire; & que ſe gliſſant ſans être apperçus, ils trouvent des paſſages à côté des forteresſes & des murailles qui arrêtent les armées entieres. Ainſi en vous oppoſant par la conſidération d'un péril très-éloigné, à la naiſſance d'une République qui par les bornes étroites de ſon territoire en comparaiſon de l'étenduë de votre Empire, ne pouvoit vous faire aucun ombrage; qui vous offroit d'ailleurs ſon amitié & ſon alliance, & qui vous défend elle-même d'autres Barbares

plus dangereux, vous avez voulu faire rentrer votre patrie dans un mal présent & continu pour acquerir l'honneur d'une victoire utile à vous seul : Exemple qui n'a été donné que trop souvent par ces Princes guerriers qui ont sacrifié, non seulement des nations étrangeres & innocentes, mais les biens & les vies de leurs propres sujets, à leur réputation particuliere. Vous avez eu, ce me semble encore plus de tort, en alléguant aux Herauts des Capsenses l'esperance qu'avoit votre patrie de se rendre maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique. Car outre que votre patrie ne doit point faire non plus que vous des conquêtes injustes ; d'ailleurs les terres des Capsenses mêmes ne sont devenues habitables que par les soins qu'ils prennent de cultiver leurs campagnes, & de les partager par des villes, depuis qu'ils forment une nation policée. Ainsi voulant les détruire, il n'a pas tenu à vous que votre patrie ne demeurât environnée, comme elle l'étoit auparavant, ou de cavernes de voleurs ou de solitudes affreuses : & vous avez

imité

imité, du moins en cette occasion, ces Conquerans qui semblent ne vouloir faire du monde entier qu'un vaste désert.

Le principe de toutes ces erreurs, est la fausse idée que vous vous êtes faite du Héros, lorsque vous avez cru que sa premiere vertu étoit la valeur. La valeur elle-même est plûtôt une disposition naturelle & avantageuse de l'ame & du corps, qu'elle n'est une vertu. On en peut faire comme de plusieurs autres qualités semblables, un bon ou mauvais usage. Elle se trouve en de méchans hommes; & elle a quelquefois rendu méchans des hommes qui auroient été bons sans elle. La valeur ne devient loüable & respectable que par une vertu superieure qui l'employe & qui la dirige. Cette vertu dans le sujet ou dans le citoyen est l'amour de son Prince & de sa patrie guidé par la simple obéissance. Dans le Prince ou le Chef de la République c'est l'amour de ses peuples, éclairé par la justice qu'il observe à l'égard même de ses voisins & de ses ennemis. Dans le Héros enfin, c'est l'amour des hommes en general, ou l'humanité

conduite par un zele fondé ſur une vive eſpérance de la protection des Dieux. Ainſi c'eſt cette humanité courageuſe, cet amour zelé du genre humain, qui eſt la premiere vertu du Héros. Le vrai courage qui pris en general convient à toute condition & même à tout ſexe, mais qui, appliqué aux exploits de guerre, ſe nomme valeur, conſiſte toujours à braver toutes ſortes de périls pour ſuivre le devoir. C'eſt cette ſeule vûë du devoir qui diſtingue la valeur véritable ou vertueuſe de l'aveugle fureur ou de l'injuſte violence, & qui rend toûjours l'Héroïſme même raiſonnable. Mais on m'a appris qu'il y a deux ſortes de devoirs; l'un d'état & l'autre d'inſpiration. Le devoir d'état regarde ceux qui étant néceſſaires à leur patrie ou à leurs familles, ou qui même ſe défiant de leurs forces ſe bornent ſagement à remplir les obligations ordinaires de leur état, préférables pour la plûpart des hommes à toutes les autres. Le devoir d'inſpiration n'eſt propre qu'à ceux que les Dieux ſemblent tirer de l'ordre commun pour les conduire à des

œuvres plus ſublimes en elles-mêmes, & plus utiles ou à leur patrie ou au genre humain : & ce dernier devoir, ordinairement indiqué par les conjonctures ſingulieres où la Providence met quelques hommes, devient le devoir du Héros. Il a beſoin, pour le remplir, d'une valeur fort élevée au-deſſus de celle des Conquerans vulgaires; & nous voyons auſſi que les vrais Héros, ou les bienfaiteurs du genre humain, ont toûjours paſſé pour les plus courageux de tous les hommes. Un cœur rempli d'une ſemblable inſpiration, un homme touché du véritable Héroïſme ne court pas riſque de s'arrêter dans ſa courſe; & il n'eſt dangereux pour lui que de paſſer les bornes du devoir. Ainſi toute ſon attention eſt de réſiſter à tous les mouvemens d'une valeur, ou même d'une générosité outrée; c'eſt-à-dire qui ne tourneroit qu'à ſa propre gloire, ſans aller au bien des hommes auſquels il a conſacré ſes travaux & ſa vie. Il ſçait que la vertu ſublime ſe reconnoît, non à des œuvres ſuperfluës, mais à l'accompliſſement entier & par-

fait de celles qui lui ſont impoſées. Son devoir eſt auſſi étendu que l'utilité publique; mais auſſi l'utilité publique en fait les bornes qu'il ne veut jamais paſſer. En effet le Héros, bien loin de chercher une gloire vaine, s'expoſe pour le ſervice de ſa patrie ou du genre humain, aux interprétations bizarres ou aux condamnations injuſtes des hommes mêmes qu'il veut ſervir. Incapable de commettre une action lâche ſous quelque prétexte d'utilité que ce puiſſe être, il ne ſacrifie jamais l'honneur réel qui dépend de lui: Mais ferme dans ſes projets, il ſacrifie ſans peine, pour les accomplir, l'honneur apparent qui tient à l'opinion paſſagere des hommes envieux ou mal inſtruits. C'eſt à ces traits, ô Saphon, que les vrais Héros ſe ſont fait connoître, & les exemples qu'ils nous ont tracés doivent nous apprendre que les actions les moins brillantes ne ſont pas toûjours les moins héroïques.

Dès que Sethos eut fini ſon diſcours, il ſe tourna vers le Grand-Prêtre qui lui fit ſigne de ſe remettre à ſa place, & qui dit au Car-

thaginois : Saphon, le même esprit qui anime tous les serviteurs de notre Déesse, a fait parler ce jeune homme comme nous aurions parlé nous-mêmes. Le portrait qu'il a fait du Héros convient à Giscon votre frere dans les deux premieres années de son entreprise. En effet dans ces ennemis qui lui avoient donné tant de peine dès le temps qu'il défendoit vos terres de leurs incursions, il a vu des hommes qui en cette qualité méritoient son affection & sa tendresse ; & il a jugé qu'en servant sa patrie, il pouvoit les servir eux-mêmes. Il a subi selon votre propre témoignage tous les travaux & tous les dangers attachés à ce devoir d'inspiration : & pour le remplir il s'est exposé dès le premier jour à des soupçons désavantageux que vous avez appuyés vous-même, & à travers lesquels il paroît que votre pere & votre Senat avoient seuls apperçu la vérité. Mais nous distinguons ce premier temps de celui où, selon votre récit, votre frere a fait passer les troupes des Capsenses dans les terres des Carthaginois. Elles a-

voient droit d'y paſſer pour s'oppoſer à votre attaque; mais il n'avoit pas droit de les y conduire. Il eſt d'autant plus condamnable dans cette derniere circonſtance, & ſur-tout dans le combat donné contre les Carthaginois où il commandoit en perſonne, qu'il avoit cru ne devoir accepter aucun titre chez les Capſenſes, & qu'il paroiſſoit les avoir mis en état de ſe défendre ſuffiſamment eux-mêmes. Mais j'oſerai vous le dire; vous devez vous reprocher ſon propre tort; les procédés de l'injuſtice embarraſſent ſouvent la vertu même. La mort de votre frere a ſatisfait les Dieux à ſon égard, & nous travaillerons avec vous pour les appaiſer en votre faveur.

Cependant malgré l'injuſtice du fond de votre cauſe dans la guerre des Capſenſes & dans le meurtre de votre frere, comme l'un & l'autre ſont couverts du motif ſpécieux du ſervice de la patrie, votre Sénat vous a décerné très-ſagement la ſucceſſion à la place de votre pere. Le titre d'Héritier d'une Couronne ou des autres Dignités paternelles ne de-

mande pas les vertus épurées qu'exige le titre de Héros : & il eſt même de l'utilité & de la tranquilité publique que les ſucceſſions ſoient plûtôt attachées à l'ordre de la naiſſance qu'à des eſtimations difficiles & ſouvent dangereuſes du mérite perſonnel. Il ſemble même que votre frere vous ait cedé une ſucceſſion qu'il ſçavoit bien ne lui être pas dûë, lorſqu'il a diſparu de Carthage pour ſuivre le projet héroïque qu'il avoit formé de policer une nation barbare. Ce ſera à vous, ô Saphon, à gouverner vos peuples ſuivant les principes qu'on vous a fait entrevoir, & plûtôt en Prince équitable qu'en grand Capitaine. Cette derniere qualité qui eſt brillante dans un homme de votre âge & qui porte les armes pour le ſervice de ſon pere, eſt beaucoup moins convenable au Chef d'une grande République, actuellement chargé du ſoin de ſes peuples & du maintien des Loix parmi eux. Nous ne ſommes pas aſſez injuſtes pour ne pas eſtimer votre intelligence dans l'art de la Guerre, & nous ne condamnons pas toutes vos victoires.

Nous sçavons que les Nomades, avant la conquête que vous avez faite de leur pays n'étoient gueres plus policés que les Capsenses l'étoient avant l'entreprise de votre frere. Nous sçavons même que vous avez eu soin de conserver les riches pâturages de la Numidie, & que votre pere la traite aujourd'hui comme une de ses Provinces les plus fidelles. Il est permis de conquérir des Peuples sans Maître & sans Loix, pour les rendre plus heureux & plus raisonnables qu'ils ne l'étoient auparavant. Il vous sera même permis de subjuguer des peuples qui auront un Maître & des Loix, lorsqu'ils seront des Ennemis injustes & irréconciliables de vos Sujets, comme nous avons oüi dire que l'étoient à l'égard de Carthage les habitans de la Mauritanie Sitifense, que vous avez très-justement soumis. Il ne vous a donc manqué jusqu'à présent que de connoître les vrais principes de la Morale, & de bien diriger votre valeur & les autres grandes qualités que les Dieux vous ont données. Faute de cette connoissance & de cette

droiture d'intention, il vous eſt arrivé, ou de faire des actions injuſtes, ou de n'avoir pas mérité auprès des Dieux en faiſant même des actions juſtes. Nous bornons là les inſtructions que vous nous avez demandées vous-même. Meditez-les en ſilence dans le reſte de cette journée. Vous recevrez demain l'expiation corporelle, & le jour ſuivant on fera ſur vous le Sacrifice expiatoire. Auſſi-tôt on emmena le Carthaginois qui vouloit dire quelque choſe pour ſa défenſe : mais les Officiers du ſecond Ordre chargés de ſa perſonne l'avertirent que toutes repliques lui étoient interdites : & que d'ailleurs elles étoient ſuperfluës devant un Tribunal de médiation & de grace.

Dès qu'il ſe fût retiré, le Grand-Prêtre demanda à tous ſes Collegues s'il ne leur ſembloit pas que Sethos avoit ſatisfait dans ſon diſcours aux trois queſtions qui lui avoient été faites ſix jours auparavant. Ils répondirent tous qu'il les avoit parfaitement réſoluës; & qu'à l'occaſion de l'hiſtoire du Carthaginois & de ſon frere, il avoit donné à ſes ré-

ponſes toute l'étenduë & toute la préciſion qu'on pouvoit ſouhaiter. Cela étant ainſi, dit le Grand-Prêtre, nous acheverons le jeûne de ces neuf jours, afin d'obtenir des Dieux qu'ils gravent pour jamais dans l'ame de ce jeune Prince les maximes qu'ils lui ont enſeignées eux mêmes. D'ailleurs je crois que nous pouvons diſpenſer notre maiſon du ſilence qui y regneroit encore trois jours en faveur d'un Aſpirant qui n'auroit pas été auſſi-tôt prêt que celui-ci. Ce ſilence même ſeroit difficile à garder parmi toutes les cérémonies de l'expiation du Carthaginois. Je penſe qu'on y peut admettre Sethos, puiſqu'il a déja mérité par ſes réponſes le privilege de la manifeſtation. Les Prêtres entrerent unanimement dans cet avis.

Le lendemain dès la pointe du jour le Prêtre Chef des expiations ſuivi de pluſieurs Officiers du ſecond Ordre alla trouver le Carthaginois dans ſa priſon. Elle avoit une porte ſur le bord du canal ſoûterrain que l'on traverſoit dans les épreuves de l'Initiation. Cette porte étoit proche de la chûte d'eau, en-deçà pour-

tant des barreaux par où l'eau entroit dans le canal. On la lui ouvrit par le dedans, & on le fit ſortir par-là. L'un & l'autre bord étoit éclairé de pluſieurs torches, & il vit un appareil terrible de machines & de gens prépoſés pour les ſervir. Sur le bord de ſon côté étoit une cuve d'airain pleine d'une liqueur un peu épaiſſe, & tout auprès de l'eau une piece de fer tout rouge de la longueur du plus grand homme, & cambrée ſuivant ſa largeur d'environ trois pieds; de ſorte qu'elle reſſembloit à un long & large tuyau coupé par la moitié ſuivant ſa longueur. Elle étoit actuellement ſoutenuë par des pieds de fer ſur un brazier ardent. L'une de ſes extrêmités penchoit un peu du côté de l'eau. Un Officier du ſecond Ordre tenoit entre ſes mains le bout d'une corde de la groſſeur du petit doigt, qui traverſant toute la largeur du canal ſe dévidoit ſur la circonférence concave d'une très-grande rouë placée ſur le rivage oppoſé. Cette rouë étoit traverſée à ſon centre par un eſſieu, où tenoient deux fortes manivelles que d'autres hom-

mes se dispoſoient à faire tourner quand il ſeroit tems. Pluſieurs Prêtres, quelques Initiés, Sethos & Orphée étoient aſſis à droite & à gauche à côté de la rouë. Quelque fermeté qu'eut Saphon, il ne put s'empêcher de demander au Chef des expiations, le ſeul Prêtre qui fut auprès de lui, quelle étoit la nature de ſon ſupplice, afin qu'il s'y préparât? Le Prêtre lui répondit qu'il avoit quelque raiſon d'appeller ſupplice les purifications qu'il alloit ſubir, mais que cependant il en ſortiroit auſſi ſain qu'il y ſeroit entré, pourvu qu'il pût ſoutenir de ſimples agitations de corps, & ſur-tout qu'il ne ſe laiſſât pas vaincre à une frayeur dont on ne devoit pas le ſoupçonner. On lui fit avaler d'abord quelques gouttes d'une liqueur confortative; après quoi on lui raſſembla tous ſes cheveux ſous une coëffe d'une toile incombuſtible. Enſuite le dépoüillant tout nud, on le coucha ſur un linceüil étendu à terre. Là celui qui tenoit la corde lui lia les deux poignets croiſés l'un ſur l'autre; & lui mettant les bras dans toute

leur extenſion, il lui lia auſſi les deux pieds enſemble avec la même corde, à laquelle il avoit laiſſé le prolongement néceſſaire pour aller des poignets juſqu'aux pieds, ſans nuire à la ſituation naturelle du corps. Tout cela ſe faiſoit avec une vîteſſe & une adreſſe merveilleuſe, & ſans que le patient pût ſe plaindre qu'on lui fit aucun mal. En cet état ſix hommes l'enlevant, & lui recommandant de fermer la bouche & les yeux, le plongeoient juſques par-deſſus la tête dans la cuve pleine d'une diſſolution d'ail, de ſafran, d'huile de vers, & de pluſieurs autres ingrediens tous eſſentiels, mais dont le mélange étoit infaillible pour le garentir de l'action du feu (1). Ces Officiers dans le peu de temps qu'ils tenoient le Patient plongé dans la cuve avoient ſoin de changer leurs mains de place, afin qu'il n'y eût pas un ſeul endroit du corps qui ne fut oint de la liqueur. D'abord après

(1) *Erant ex Egyptiis qui faciem certis inunctam ſuccis in ahena ferventia citra noxam immergerent.* Epiph. ad finem panarii ſeu Librorum adv. Hereſes.

on le portoit ſur le lit de fer ardent: & la propriété de l'onction étoit de faire gliſſer rapidement le corps qui tomboit dans l'eau en un clin d'œil. Des Officiers nuds auſſi, étoient poſtés pour le recevoir de façon qu'il ne heurtât point contre le rivage qui étoit rempant ou en talus, & d'autres plongeoient pour le ſuivre afin qu'il ne touchât jamais le fond. Cependant la rouë à laquelle tenoit la corde, tournoit avec un mouvement reglé pour attirer le Patient dans un intervalle de temps où il ne put pas être ſuffoqué par l'eau. Il en ſortoit les pieds les premiers, & étant arrivé ſur la rouë la tête en bas, on l'y attachoit avec des bandes de cuir qu'on lui paſſoit promptement par-deſſous les aiſelles; & en cet état on lui faiſoit faire trois tours entiers. C'eſt de cette pratique qu'Orphée a pris l'idée de la Fable d'Ixion. Alors on délioit le Patient & le poſant ſur un lit, on le portoit dans une chambre haute. Les Prêtres Medecins lui donnoient-là tous les reſtaurans & tous les ſoulagemens du corps & de l'eſprit dont il pouvoit avoir beſoin.

Mais ensuite on le ramenoit dans sa prison où il devoit coucher encore la nuit suivante. On voit par cette description que les trois parties de l'expiation corporelle pour les coupables répondoient exactement aux trois épreuves de la purification du corps par rapport aux Initiés. Mais la différence étoit que les Aspirans entroient librement & d'eux-mêmes dans leurs épreuves ; au lieu que les coupables toûjours liés étoient forcés par des mains étrangeres de subir leurs peines. Il est vrai aussi qu'il y avoit des expiations plus douces pour des actions moins atroces que le meurtre.

Dès l'Aurore du troisiéme jour on commença les préparatifs du Sacrifice expiatoire. Je ne ferai point le détail d'une Cérémonie qui remplissoit presque le jour entier. Je dirai seulement qu'elle contenoit deux parties principales qui se faisoient toutes deux dans le Temple ; mais la premiere à portes fermées. C'étoit celle où il s'agissoit d'abord d'appaiser Typhon, le génie ou le Dieu malfaisant que les Egyptiens regar-

doient comme l'Inſtigateur de tous les crimes des hommes & l'Auteur de tous leurs maux. C'eſt delà que Zoroaſtre & les Mages de la Perſe avoient tiré leur mauvais génie Arimane toûjours oppoſé à Orimaſe le Bienfaicteur univerſel; & c'eſt ce qui a donné lieu, quoique dans un ſens un peu différent, aux Dieux Apopompées ou Apotropées des Grecs, & aux Dieux Averrunques des Latins qu'on n'invoquoit que pour écarter les maux. En Egypte on amenoit, à cette occaſion, dans le derriere du Sanctuaire, un Bœuf roux, parce qu'on ſuppoſoit que Typhon avoit été de cette couleur. Le Prêtre Chef des expiations impoſoit la main ſur la tête de la Victime, & prononçoit ces paroles, dont une partie eſt rapportée par Herodote (1): Que le crime du coupable ici préſent, & toutes les ſuites malheureuſes qu'il devroit attirer ſur lui, ſur ſa famille, & ſur ſa patrie, paſſent ſur cet animal que nous vous immolons, ô Typhon, pour repréſenter par ſa mort

(1) Liv. 2.

celle de l'homme qui eſt l'objet de votre haine. Auſſi-tôt on frappoit entre les deux cornes le Bœuf, qui tomboit à terre. Le Prêtre l'ayant égorgé, arroſoit de ſon ſang le coupable encore revêtu de ſon ſac. Mais au lieu que dans les autres Sacrifices, les Prêtres, & ceux même qui avoient fait l'oblation emportoient les morceaux de la Victime partagée entre eux pour la manger; on jettoit dans les champs toutes les parties de la Victime expiatoire.

On tâchoit enſuite d'appaiſer les manes du mort. Ceux qui venoient ſe faire expier trouvoient autour du Temple des Marchands qui leur vendoient des figures d'hommes & de femmes groſſierement faites, & toujours poſées ſur un petit pied d'eſtal. Elles étoient, d'or, d'argent, ou de bronze, & leur hauteur alloit depuis trois pouces juſqu'à douze. Elles devoient repréſenter indifféremment dans la Cérémonie la perſonne, ou quelquefois même la Divinité qu'on avoit offenſée. Les Vendeurs avertiſſoient les Poſtulans de l'expiation d'en prendre une de ma-

tiere & de hauteur proportionnée à leurs facultés. Saphon avant que d'entrer n'avoit pas manqué d'en choisir une d'or entre les plus hautes; & il devoit la laisser dans le Temple pour rétribution suivant la coûtume. Le Prêtre, l'ayant mise devant lui sur une table pour représenter Giscon, fit son éloge comme de la part du coupable qu'on supposoit toûjours avoüer les bonnes qualités qu'avoit euës l'homme qu'il avoit tué. Dans cet éloge préparé dès la veille & écrit tout de suite dans le Livre du Cérémonial, le Prêtre lisoit plusieurs circonstances particulieres de la vie du mort, qu'il sçavoit d'ailleurs que de la déposition du coupable, & qui souvent l'étonnoient beaucoup. C'étoit par des pratiques de cette espece, mises en usage avec beaucoup de ménagement, que les Prêtres de l'Egypte s'étoient acquis la réputation d'avoir des connoissances secretes & des révélations célestes.

Enfin on purifioit l'air autour du coupable par le moyen d'une suffumigation, composée de seize drogues,

nombre quarré-quarré. Plutarque en a conſervé le catalogue dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, & l'on en trouve encore aujourd'hui la recette dans nos diſpenſaires avec le titre de Trochiſque de Cyphi (1). Tout cela étant fait on mettoit l'Expié dans un bain au ſortir duquel on le revêtoit des habits qu'il avoit apportés en entrant dans la maiſon. On lui préſentoit alors auſſi bien qu'aux Prêtres & aux Initiés, entre leſquels Sethos étoit ici, du pain & du vin, qu'ils mangeoient & qu'ils bûvoient en ſilence dans le lieu même. Après quoi on faiſoit paſſer l'Expié dans la nef par les côtés extérieurs du Sanctuaire; mais il étoit encore gardé par les Officiers du ſecond Ordre. Les enfans des Prêtres entroient alors, ou pour ſervir à l'Autel, ou pour remplir les Chœurs de Muſique. On ouvroit les portes du Temple; & le Grand-Prêtre offroit aux Dieux bienfaiſans ſur le devant du Sanctuaire le Sacrifice qu'on appelloit Pacifique, & dans lequel on immoloit un Agneau blanc.

(1) Marsh. pag. 203.

Avant l'ouverture des portes du Temple, Sethos qui ne devoit pas encore être vu, étoit monté dans ſa tribune, & après toute la Cérémonie on emmena le Carthaginois qui ne devoit rompre ſon jeûne ce troiſiéme jour, qu'après le coucher du Soleil qui étoit encore aſſez éloigné.

Dans le moment qu'ils ſortoient tous du Temple, par le fond du Sanctuaire, pour rentrer dans la maiſon; on vint dire au Grand-Prêtre qu'il y avoit dans les ſoûterrains, un Aſpirant que l'on verroit ſans doute bientôt paroître. Le Grand-Prêtre & ſes Collegues qui étoient encore enſemble s'arrangerent auſſi-tôt derriere la triple Statuë. Peu de temps après on entendit le bruit des rouës enfermées dans le pied d'eſtal; & les Prêtres en virent ſortir un homme qui n'étoit point armé d'un caſque & d'une cuiraſſe comme Saphon, mais qui avoit d'ailleurs avec lui la plus parfaite reſſemblance qui ſe puiſſe trouver entre deux freres jumeaux. Le Grand-Prêtre le félicitant, ſelon la coûtume, de ſon a-

dreſſe & de ſon courage, oſa le nommer Giſcon, ce qui le ſurprit extrêmement. Mais enſuite l'ayant fait proſterner, & ayant prononcé ſur lui la formule, dans laquelle on l'appelloit nouveau Serviteur de la grande Déeſſe Iſis, l'Aſpirant ſe revela & dit : Vénérables Prêtres de Memphis, je ne veux point vous diſſimuler mon état & ma fortune, & je vois bien par la connoiſſance que vous avez de mon nom qu'il me ſeroit inutile de le faire. Mais je dois avoüer moi-même qu'à me juger ſur l'opinion déſavantageuſe que l'on a de moi dans le monde, je ſuis indigne d'être Serviteur de votre Déeſſe. Je ſuis en effet Giſcon, ce malheureux Carthaginois proſcrit par mes Citoyens & chaſſé par les Capſenſes. Les premiers m'ont fait un crime d'avoir commandé une armée contre ma patrie, & les ſeconds de n'avoir pas voulu porter les armes contre elle. Les Carthaginois croyent ma mort certaine, & la regardent comme une juſte punition du combat que je n'ai point donné; & les Capſenſes, Peuple vagabond, dont j'ai formé une

République déja célébre, m'ont banni comme un homme qui a refusé de combattre leurs principaux Ennemis qui sont les Carthaginois. Le Grand-Prêtre l'interrompit là, & lui dit : Giscon, nous sçavions déja la plus grande partie de votre histoire. Nous en avions approuvé le commencement & nous en avions condamné la fin, de la maniere dont on nous l'avoit exposée. Mais votre innocence nous est attestée aujourd'hui par la vie même dont vous joüissez encore. Cela ne suffit pas, & il en faut rendre témoin Saphon votre frere qui est actuellement dans cette maison, & sur qui nous venons d'achever les Cérémonies de l'expiation, que votre Sénat l'a envoyé demander ici, pour la mort qu'il croit vous avoir donnée : ainsi nous l'allons faire paroître devant vous. Nous faisons en cela une exception considerable à la regle qui ne permet à nos Aspirans de parler à aucun profane, avant que le cours de leurs exercices soit achevé. Mais comme il est du devoir d'un homme de bien de se justifier le plûtôt qu'il lui est possible d'un crime qu'on

lui impute, il eſt du nôtre de vous en faciliter les moyens. Votre frere en portant avant vous votre juſtification à Carthage, y portera la ſienne même; & après avoir été lavé ici devant les Dieux de ſon intention injuſte & vitieuſe, il ſe rachetera devant votre Pere, devant votre Sénat & devant vos Peuples du nom toujours odieux de meurtrier de ſon propre frere. Avant toutes choſes le Grand-Prêtre fit boire à Giſcon la coupe d'oubli, & prononça pendant qu'il la but la formule ordinaire. Mais il ajoûta qu'en expliquant à ſon frere devant eux ce qu'il faiſoit pendant la bataille, comment l'homme tué au lieu de lui étoit revêtu de ſes armes, & enfin pourquoi banni par les Capſenſes il étoit venu en Egypte; il ſe gardât bien de lui rien dire des premieres épreuves de l'Initiation qu'il avoit ſurmontées; de l'ouverture de la Pyramide par où il étoit entré, ni de celle du pied d'eſtal de la triple Statuë d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus par où il venoit de ſortir. Après cela le Grand-Prêtre fit ſigne qu'on allât chercher Saphon.

Giſcon eut encore le temps avant que ſon frere arrivât, de dire au Grand-Prêtre qu'il avoit toujours eu un ardent deſir de ſe faire initier à Memphis, pour recevoir de lui & de ſes Collegues les préceptes & les exemples de vertu qui les rendoient recommandables par toute la terre. Mais que depuis ſes malheurs, il n'avoit garde de prétendre à un titre auſſi honorable que celui d'Initié, ni de vouloir charger un corps, dont la réputation étoit prétieuſe, d'un homme regardé par-tout comme un criminel. Cependant, continua-t-il, penſant auſſi que les Dieux ſont le refuge des malheureux, & que les innocens perſécutés trouvent auprès d'eux un ſûr azile; quelle occaſion plus favorable pouvois-je avoir de me préſenter à eux que mon exil même; & quelle raiſon plus preſſante de me donner tout entier & uniquement à leur ſervice, que l'inutilité où me réduit l'injuſtice & l'ingratitude des hommes ? J'ai traverſé inconnu & craignant de me faire connoître, le Ciniphi, la Tripolitaine, le pays des Namaſomes, & les déſerts de la Marmarique.

Marmarique. J'ai paſſé dans la Libye devant le Temple de Jupiter Hammon que j'ai ſàlüé de loin ſans oſer m'en approcher. Je ſçavois à Carthage & dès les premiers temps où j'aſpirois à l'Initiation, que l'ouverture de la Pyramide en étoit l'entrée, ſans ſçavoir néanmoins qu'elle conduisît dans ce ſaint Temple. Mais j'avois oüi parler de cette inſcription effrayante qui ſe trouve au fond du puits, & des périlleuſes purifications du corps par leſquels on eſt conduit aux préparations de l'ame. Je réſolus en ſortant de Capſa de courir tout le danger des premieres, ſans prétendre plus aux ſecondes; ou du moins de déclarer ſincerement mon nom & ma ſituation aux Saints Prêtres qui devoient me recevoir. En arrivant hier au ſoir dans le Bourg le plus voiſin de la Pyramide, mon Hôte à qui je marquai ſimplement en général, l'envie que j'avois de la viſiter, me fit préſent d'une lampe qu'il me dit être propre à ce deſſein. Je ſuis parti au lever du Soleil, & me trouvant deux heures après au pied de la Pyramide, j'y ſuis monté

dans la résolution d'y périr, si la disgrace où je me trouvois par rapport aux hommes étoit un effet de la colere des Dieux mêmes, & en abandonnant ma justification au temps qui dévoile tout. Mais le dirai-je ? mon indifférence pour la mort m'a affermi contre elle, & m'a conduit jusqu'à vous, ô très-Saints Prêtres d'Isis, prêt à subir le sort dont vous me trouverez digne sur ma propre confession. Le Grand-Prêtre lui dit : Giscon, les pensées des Dieux ne ressemblent point à celles des hommes, & nous allons mieux juger nous-mêmes de votre conduite passée par l'exposition que vous en allez faire devant votre frere.

Là-dessus Saphon arriva, & rien ne peut exprimer le trouble qui s'éleva dans son ame au premier aspect de son frere. Il s'arrêta peu à chercher dans son esprit par où il étoit entré dans le derriere du Sanctuaire d'où il venoit de sortir lui-même. Mais il comprit pour la premiere fois, qu'un autre que son frere avoit pû porter dans le combat des armes Carthaginoises. Honteux de

ſon erreur qu'il trouvoit groſſiére, il ſoupçonna violemment les Prêtres mêmes d'avoir eu Giſcon chez eux depuis pluſieurs jours, & de lui en avoit fait un ſecret; afin de lui faire eſſuyer les horribles fatigues de l'expiation, pour un crime dont il s'étoit témérairement & fauſſement accuſé lui-même. Il rappelloit en même temps les leçons qu'il étoit venu recevoir d'un Maître à peine ſorti de l'enfance, qui avoit anéanti le prétendu Héroïſme de ſes exploits, & qui lui avoit démontré que la valeur, ſa vertu favorite, n'avoit juſques-là été en lui qu'une paſſion aveugle ou pernicieuſe. Il voyoit vivant ce frere déclaré plus Heros que lui dans le temps même qu'on le jugeoit mort criminel. En un mot il ſe ſentoit plongé dans une humiliation contre laquelle il ne trouvoit dans ſon eſprit aucune reſſource. Heureuſement pour lui donner le temps de ſe remettre, c'étoit à Giſcon à parler le premier & il avoit commencé ainſi ſon diſcours.

Mon frere, ces vénérables Prêtres veulent que je paroiſſe à vos yeux

dès ce moment pour nous juſtifier l'un & l'autre; moi d'avoir commandé l'armée des Capſenſes contre les Carthaginois; & vous d'avoir trempé vos mains dans mon ſang. Avec quelque ardeur que j'aye travaillé à former la République des Capſenſes, & quelques ſoins que j'aye apportés à les mettre en état de défenſe contre les attaques injuſtes de leurs voiſins; je leur avois déclaré que prêt à livrer ma vie pour eux contre tous leurs autres ennemis, je ne prendrois jamais les armes contre ma patrie. Je n'avois pas même héſité de leur dire que je n'étois à eux que pour un temps; & qu'après avoir exécuté à leur égard un projet qui leur étoit ſi avantageux, je rendrois ma perſonne & reporterois mes ſervices à mon Pere & à mes Compatriotes. Je m'étois expliqué ainſi de très-bonne heure, pour parer le ſoupçon qui auroit pû naître en eux que je ne les euſſe raſſemblés que pour livrer plus aiſément leur Nation entiere aux Carthaginois. Malgré toutes ces précautions que j'avois priſes; dès qu'ils ſçurent votre marche vers Capſa, ils me ſigni-

ſierent dans leur Conſeil de Guerre qu'ils me regarderoient, ou comme un lâche ou comme un traître, ſi je ne prenois le commandement de leurs troupes contre vous. Je leur répondis, que leur pardonnant ces termes injurieux qu'ils tenoient encore de leur premiere férocité, je me conduiſois par des principes ſupérieurs aux leurs; & qu'il n'étoit aucune violence humaine qui pût me faire départir d'une réſolution que je n'avois formée qu'après avoir murement conſulté les Loix de la juſtice & de l'honneur. J'ajoûtai même, que leur ſçachant gré de la confiance qu'ils avoient en moi, & dans laquelle ils ne ſe trompoient pas en la renfermant dans les bornes que je leur avois marquées, ils péchoient d'ailleurs contre la prudence générale en me preſſant d'accepter la conduite d'une armée, que je ne commanderois que par force, ſi j'étois capable de leur ceder. Qu'ainſi je me réduiſois à leur conſeiller de vous envoyer des Hérauts pour vous faire connoître l'équité de leurs prétentions & l'injuſtice de votre attaque. Mais j'exigeai d'eux

que pour soutenir eux-mêmes leur autorité souveraine, ils fissent parler ces Hérauts de leur part & non de la mienne, & sur-tout qu'on vous marquât en termes formels que, n'ayant pris aucun titre chez eux, ce ne seroit pas à moi que vous auriez affaire dans le combat. Je sçai que la chose vous a été dite, & sur ce discours vous pouviez soupçonner du moins que je n'étois pas le Commandant que vous avez tué. Cependant les Capsenses indignés de votre réponse nommerent aussi tôt pour leur Général celui que je leur avois déja indiqué comme le plus propre d'entre eux à être leur Chef après ma retraite, le premier à qui j'eusse communiqué le dessein que j'avois pris de les réünir, & qui m'avoit le plus aidé dans mon entreprise. Mais de plus ils m'arracherent mes armes & en revêtirent leur Chef, pour vous tromper vous-même, & pour laisser malgré moi sur ma personne le soupçon & l'apparence d'une action à laquelle je n'avois réellement aucune part. Ils passerent aussitôt les Montagnes qui les séparent de l'Empire

de Carthage, & ils affecterent de ravager de votre côté un plus grand terrain qu'il ne leur en falloit pour enfermer leur camp. La bataille se donna de la maniere que vous sçavez mieux que moi, puisque je ne m'y trouvai pas. Mais les Capsenses qui défendant leur propre pays avec toute la ferveur d'une République nouvelle, n'avoient perdu que très-peu de monde, revinrent dans leur Ville où ils m'avoient fait garder. Là ils élurent en ma présence, & sans me consulter, un autre Chef, auquel néanmoins j'aurois donné ma voix : Après quoi ils m'ordonnerent par un décret en forme de sortir de leurs Etats, sans me faire aucun remerciment pour le passé, ni d'autre insulte pour le présent.

Il étoit naturel que je retournasse à Carthage, & qu'y montrant ma personne je me justifiasse du seul tort qu'on pouvoit m'imputer, dans toute la conduite que j'avois tenuë pendant les deux années de mon absence. Mais j'appris, par votre réponse aux Hérauts & par d'autres voyes, que vous aviez noirci & dans votre ar-

mée & parmi nos Peuples, l'entreprise que j'avois faite, & à laquelle j'avois réüssi, de donner des Loix & des mœurs aux Capsenses. La raison seule fait comprendre, & l'expérience m'avoit fait voir que c'étoit-là le seul expédient qui pût nous délivrer de ces coureurs, qui n'entroient jamais dans nos terres que par bandes séparées, qu'il m'étoit comme impossible de rencontrer dans les leurs, & qui n'étoient à craindre pour nous que par leur dispersion même. Roulant depuis long temps cette pensée dans mon esprit; je pris, pour l'exécuter, l'occasion du choix que mon Pere nous laissa de nos entreprises, lorsqu'il promit de nommer pour son successeur celui de nous deux qui feroit l'action la plus héroïque. Mais n'ayant aucune envie de vous disputer un titre, qui vous est acquis par la naissance, je laissai pour votre part les services éclatans que vous pouviez rendre à notre Empire par la réputation de vos armes; & j'allai chercher au loin un service obscur, d'une exécution très-dangereuse & d'un succès très-douteux.

Mais je ne m'attendois pas, je vous l'avoüe, que vous me fissiez un crime d'une entreprise actuellement achevée à l'avantage de notre Patrie, & dont elle avoit déja recueïlli le fruit dans la sûreté de ses chemins & dans la tranquillité de ses Campagnes. J'ai cru devoir laisser passer l'orage de la persécution que vous avez excitée contre moi; & je n'ai point voulu affronter la proscription que vous m'avez attirée de la part de notre Sénat; quoiqu'elle soit fondée en sa plus grande partie sur le faux exposé de ma présence au combat & de ma mort; & que je sçache bien que mon Pere se doute de mon innocence, & que le Sénat ne m'ait condamné qu'à regret. Mais je suis venu en Egypte aux pieds de ces Saints Prêtres comme à la source de toute justice, persuadé que la décision de leur sacré Tribunal rétabliroit bien plus sûrement mon honneur flétri, que ne le pourroit faire mon retour prématuré. Je n'ai plus même aucun desir de retourner à Carthage, après tout ce qui s'est passé, & il ne tiendra pas à moi que je ne finisse

mes jours dans ce ſaint Temple.

Le Grand-Prêtre prenant alors la parole dit : Saphon, avant que vous répondiez à votre frere ce que vous jugerez à propos de lui répondre, & afin que vous n'ayez à parler qu'une fois, je ferai moi-même la concluſion de ſon diſcours, en vous diſant : Que non ſeulement ſa conduite eſt irréprochable depuis la premiere juſqu'à la derniere démarche de ſon entrepriſe ; mais que de plus il a pleinement acquis ſur vous l'avantage de l'action la plus héroïque. Il n'a néanmoins aucun droit au prix que votre Pere y avoit attaché. Quelque motif que pût avoir le ſage Zoros, les Dieux plus prudens & plus puiſſans que lui, ont conduit les choſes à leur véritable deſtination, & ont tiré de l'erreur même de votre Sénat, l'Arrêt équitable qu'il a porté, en vous aſſurant la ſucceſſion à la place de votre Pere. Giſcon, comme vous l'avez oüi, y conſent lui-même; & il ne ſçauroit s'y oppoſer ſans perdre devant les Dieux & devant les hommes tout le fruit & toute la gloire des grandes œu-

vres qu'il a faites jufqu'à préfent. Nous n'approuvons pourtant pas la réfolution qu'il femble avoir apportée ici de renoncer au fervice de fa Patrie. Les Dieux qui n'ont aucun befoin de nous, regardent comme la plus fûre marque de notre piété envers eux, les fervices que nous rendons aux hommes qui font leur ouvrage ; & une retraite perpétuelle n'eft loüable que dans ceux qui n'ont jamais pu, ou qui ne peuvent plus être utiles aux autres hommes. Il eft vrai que les inftructions qu'on peut chercher, ou les méditations que l'on peut faire en différens tems & furtout en celui des difgraces, contribuent infiniment à perfectionner les hommes, & à les rendre plus utiles dans la fuite. Ainfi votre frere doit rendre graces aux Dieux de l'infortune qui l'a conduit ici pour recevoir l'Initiation, à laquelle nous allons le préparer. Mais dès qu'il l'aura reçûë nous le renverrons nous-mêmes à Carthage ; afin qu'il y continue de fervir fa Patrie fous votre illuftre Pere pendant le refte de fa vieilleffe, & fous vous-même quand vous ferez revêtu de fa dignité.

Alors Saphon levant les yeux & les mains vers la triple Statuë, dit: Isis, ô grande Déesse des Egyptiens, je cede enfin à votre sagesse. Je désavoüe pour jamais, & mes projets aveugles, & mes vains exploits; & je suis trop heureux que mon forfait même soit imaginaire. J'accepte avec une pleine soumission & une profonde reconnoissance les leçons que j'ai reçuës de vos saints Ministres & du plus jeune de vos Disciples. Elles ont toutes été autorisées & justifiées par toutes les circonstances de cette avanture qui est visiblement un ouvrage de la Providence des Dieux. Mon frere, je vais préparer votre retour à Carthage par la justification la plus autentique que je serai capable de faire de toutes vos actions. Le témoignage de ces saints Prêtres sera sans doute plus respecté, mais il ne sera ni plus vrai ni aussi prompt que le mien. Le Grand-Prêtre fit signe à Giscon de s'avancer vers son frere, & ils s'embrasserent étroitement l'un l'autre. On remena encore une fois Saphon dans son appartement, & comme le Soleil couchant venoit de

quitter l'horiſon, il trouva ſur ſa table un repas honnête mais frugal, & un vaſe rempli d'excellent vin. On lui dit qu'il étoit le maître de ſortir dès le ſoir même, ou de coucher dans le lit qu'il voyoit préparé. Mais Saphon après avoir accepté le repas qu'on lui préſentoit, ayant appris que ſes gens l'attendoient au-dehors, remercia très-civilement les Prêtres qui lui tenoient compagnie, & qui le conduiſirent juſqu'à la porte de leur maiſon.

A l'égard de Giſcon, comme ſes exercices ne devoient commencer que le lendemain, on l'avoit conduit dans l'appartement que Sethos avoit occupé, & qu'il devoit quitter dès ce jour-même, pour paſſer dans celui des Initiés. Ceux-ci trouvoient toûjours leur logement dans la maiſon des Prêtres, & il ne tenoit qu'à eux d'y demeurer toute leur vie. L'Hiſtoire conſervoit même les anciens exemples de Rois Initiés, qui ayant remis par des raiſons de vieilleſſe ou d'infirmités les ſoins du gouvernement à de dignes Succeſſeurs, n'avoient point choiſi d'autre retraite.

Il étoit permis à tous les Initiés d'aller voir ce premier ſoir l'Aſpirant, auquel on faiſoit un grand repas ; mais aucun d'eux ne mangeoit avec lui. Les Prêtres qui y avoient mené Sethos, l'engagerent à raconter à Giſcon tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet de ſon frere, & même la part qu'il avoit euë aux inſtructions qui lui avoient été données. Ce récit inſpira aux Carthaginois un reſpect extraordinaire pour ce jeune Prince, qui de ſon côté avoit conçu d'avance une haute eſtime pour cet Etranger, dont la vertu éclairée auroit fait honneur à l'Egypte même. Ainſi ils lierent entre eux dès-lors cette amitié ſolide qui ſera d'un ſi grand ſecours à Giſcon, pour le tirer des malheurs où une paſſion funeſte doit le précipiter dans la ſuite de cette Hiſtoire.

AVANT que l'on eût conduit Sethos dans l'appartement du Carthaginois, on lui avoit fait rompre ſon jeûne, en lui préſentant avec un peu de vin une quantité reglée de viandes ſaines & ſucculentes. Mais comme

ce jeûne avoit été long, & que l'auftérité s'en étoit accruë pendant près de trois mois, jufqu'à devenir extrême, les Prêtres Medecins devoient préfider à tous les repas qu'il devoit faire pendant les douze jours fuivans, pour le ramener peu à peu & par dégrés à fa maniere ordinaire de vivre. Ces douze jours étoient ceux de la Manifeftation, troifiéme & derniere partie de l'Initiation, qui étoit moins un exercice, que la récompenfe de tous ceux qui avoient précedé. En effet la curiofité humaine étoit comblée par la découverte des Myfteres facrés & même des autres fecrets du Sacerdoce Egyptien : & en comparaifon des plus grands Voyageurs dela terre, les Initiés vifitant les foûterrains de l'Egypte, voyageoient pour ainfi dire dans un autre monde.

Dès l'Aurore du premier de ces douze jours, on menoit l'Afpirant devant la triple Statuë ; & l'ayant fait mettre à genoux, le Grand-Prêtre le confacroit premierement à Ifis qui par la fageffe qu'elle lui avoit infpirée l'avoit rendu digne d'être admis à fes Myfteres; fecondement

à Oſiris bienfaicteur des hommes, au ſervice deſquels il ſe dévoüoit à ſon exemple ; troiſiémement à Horus Dieu du ſilence & du ſecret auquel il s'alloit engager. Auſſi-tôt on faiſoit lire à un Initié la formule d'un ſerment formidable. Il juroit de ne parler jamais à aucun profane de ce qu'il verroit en ces douze jours & en tout temps dans les Temples ſouterrains de l'Egypte ; ſe ſoumettant, s'il violoit ce ſecret, à la vengeance de toutes les Divinités du Ciel, de la Terre & des Enfers ; ſe déclarant en ce cas coupable de mort, & ſouſcrivant par avance à l'exécution de ce jugement qu'il regardoit comme prononcé. Il eſt certain que la ſeule obſervation du ſecret Religieux donnoit aux Initiés, auſſi bien qu'aux Prêtres, un fond de ſageſſe & de retenuë qui les rendoit reſpectables, & qui même leur attiroit de la part des Princes & des particuliers une confiance entiere pour des ſecrets de toute eſpece. On recommandoit néanmoins non ſeulement aux Initiés, mais aux jeunes Prêtres, auſſi bien qu'aux Officiers

du ſecond Ordre, de ne point affecter cet air de réſerve qui n'eſt propre qu'à exciter dans les autres une curioſité inutile, & qui trahit en partie le ſecret qu'on veut garder. Ainſi ils s'accoûtumoient à une certaine affabilité qui ne laiſſoit pas ſoupçonner à la plûpart des gens qu'ils ſçuſſent un ſi grand nombre de choſes qu'ils ne diſoient pas.

On ouvrit donc à Sethos les ſouterrains qui s'étendoient en quarré depuis le Sanctuaire du Temple juſqu'à la Pyramide, c'eſt-à-dire dans une longueur & dans une largeur d'environ quatre mille pas, & qui répondoient par conſéquent à des Temples ſuperieurs de quelques petites Villes de la dépendance de Memphis. Mais on lui donna pour conducteur, ſuivant la coûtume, le dernier reçu des Initiés Egyptiens qui ſe trouvât dans la maiſon; parce qu'au fond, les Prêtres reſervés juſqu'à un certain point à l'égard des Initiés mêmes, leur permettoient ſeulement de voir, & ne leur expliquoient qu'après un long temps, les Cérémonies ou les pratiques ſecretes

qu'ils avoient vûës. Mais il étoit permis à l'Initié conducteur de communiquer à celui qu'il conduisoit toutes ses conjectures, qui ordinairement n'alloient pas loin.

J'aurois lieu de faire ici une invocation semblable à celle des Poëtes qui entreprennent une description des Enfers. Qu'il me soit permis de reveler les choses que j'ai apprises, & de mettre au jour ce qui se passoit dans les entrailles de la terre & sous le voile impénétrable du plus profond silence. A peine Sethos fut-il descendu dans le souterrain du côté du Temple superieur, qu'il fût extrêmement surpris d'entendre des cris d'enfans. Orphée qui en avoit été surpris comme lui, supposa depuis, que les enfans morts à la mammelle étoient placés à l'entrée des Enfers. Ceux-ci étoient les enfans des Prêtres dont les meres alloient toujours accoucher dans des logemens qui leur étoient préparés là. La raison de cette pratique étoit d'accoûtumer le tempérament de ces enfans, dès le premier instant de leur naissance, à ces habitations souterraines

dans lesquelles ils devoient passer une grande partie de leur vie. Mais de plus on ne vouloit pas qu'aucune sorte de bruit & d'embarras, ni même aucune foiblesse paternelle détournât les Prêtres de leurs méditations & de leurs études ; & on leur faisoit dès-lors regarder leurs enfans comme appartenans au College Sacerdotal & non pas à eux. C'est-là que Lycurgue avoit pris le modele & le motif de l'éducation publique des Spartiates. Les Prêtresses Egyptiennes nourrissoient elles-mêmes leurs enfans si leur santé le leur permettoit ; ou bien les femmes des Officiers du second Ordre leur servoient de nourrices. Le nouvel Initié ne voyoit ces logemens que de la porte & qu'un instant. Les seuls Prêtres Medecins y pouvoient entrer, & ils en regloient toute la police. Elle étoit extrêmement douce à l'égard de ces femmes & de ces enfans : car bien que ces derniers fussent destinés à des exercices dont quelques-uns étoient très-rudes, les Egyptiens croyoient qu'il falloit laisser fortifier la nature par elle-même avant que

de rien exiger d'elle. Mais à l'âge de cinq ans, ces enfans passoient dans les salles communes des premieres instructions, où ils trouvoient des Maîtres qui leur enseignoient à lire & à écrire les Lettres Profanes (1). Ils demeuroient trois ans dans ces salles, d'où cependant ils revenoient à midi & le soir entre les mains des femmes. Jusques-là les enfans des deux sexes & des deux Ordres étoient élevés ensemble, gardés à vûë, & même veillés la nuit. Mais à huit ans on séparoit d'abord les deux Ordres dont le premier étoit né pour les exercices de l'esprit, & le second pour le travail des mains. On séparoit aussi les garçons d'avec les filles, & même les fils des Prêtres les uns d'avec les autres, selon les différentes études ausquelles on les destinoit. Cette destination se faisoit par rapport aux fonctions & aux professions différentes des familles Sacerdotales. Ces différences ne formoient néanmoins que quatre Classes ou Ecoles: les Lettres sacrées ou Hierogliphiques, pour ceux qui devoient succeder aux Prêtres chargés des Instruc-

(1) V. Clem. Alex. Strom. liv. 5.

tions publiques ou particulieres ſur la Religion & ſur la Morale : la juriſprudence, d'où ſortoient les Prêtres Juriſconſultes ou Juges dans les Villes : la Phyſique experimentale, où ſe formoient les Prêtres Medecins : & les Mathematiques, pour ceux qui devoient en exerçer toutes les parties. Les garçons & même les filles étoient diſtinguez dès-lors par des robes de quatre couleurs différentes, telles que les Peres les portoient ſous la tunique de fin lin dans les exercices publics de leurs profeſſions ſéparées, ou dans les pompes ou proceſſions Iſiaques. Les quatre couleurs étoient le noir pour la premiere Claſſe, le rouge pour la ſeconde, le violet pour la troiſiéme, & le bleu pour la quatriéme. L'éducation de ces enfans étoit en général très-rigide parce qu'on exigeoit d'eux une extrême régularité, & qu'on vouloit les porter à une haute perfection. Mais leurs Maîtres ſurveillés eux-mêmes par des Superieurs attentifs n'étoient jamais plus ſeveres les uns que les autres ; & les jeunes Diſciples connoiſſant l'eſprit qui animoit

leurs Inſtituteurs, ne s'eſtimoient point malheureux.

Outre cela il y avoit tous les jours dans le milieu de la journée, une Ecole générale, qu'on appelloit l'Ecole de la Langue. Les filles mêmes des Prêtres que l'on gardoit dans un appartement ſouterrain juſqu'à ſeize ans, & ſous la conduite des plus anciennes & des plus ſages des Prêtreſſes, aſſiſtoient à cette Ecole. C'étoit-là qu'on apprenoit les principes, & la prononciation ſoit ſimple ſoit déclamatoire, de la langue Egyptienne. En avançant d'année en année, on parcouroit tous les genres d'éloquence & de poëſie; & on en faiſoit l'application ou à la compoſition de l'Hiſtoire, ou à l'expoſition des différens devoirs de la vie, ou à la peinture des paſſions humaines. On diverſifioit encore les études de cette jeuneſſe par les exercices ſacrés auſquels on l'accoutumoit & on l'employoit même dès-lors; les garçons ſeuls, dans les Temples ſuperieurs, & les garçons & les filles dans les Temples ſouterrains. Mais ſur-tout on exerçoit beaucoup dans la Muſi-

que ceux qui y avoient de la diſpoſition, aux dépens même des autres exercices pour leſquels ils avoient moins de goût. Il eſt bon même d'obſerver en général que vû le grand nombre de fonctions cérémoniales ou œconomiques, qui devoient être remplies par les Prêtres, on ne pouſſoit perſévéramment aux ſciences que ceux qui y étoient propres; & que dans la ſuite ceux-ci étoient auſſi plus ſouvent diſpenſés que les autres des aſſiduités ou des aſſiſtances extérieures.

Le temps de chacune de ces Ecoles étoit de dix ans; & elles avoient chacune dix Profeſſeurs qui ſe ſuccédoient les uns aux autres, pour recevoir chaque année les nouveaux enfans qui ſe préſentoient, pendant que les autres continuoient & achevoient leur cours. Le nouvel Initié paſſoit pour la premiere fois un quart d'heure dans chacune de ces Ecoles. Elles étoient toujours très-remplies; parce qu'il n'y en avoit que dans les douze anciens Temples, & que les Prêtres des Villes dépendantes étoient obligés d'envoyer leurs enfans dans le Temple principal pour y recevoir

une éducation uniforme. Mais il ne faut pas croire qu'on les renvoyât tous dans la Ville d'où ils venoient, comme tous les enfans nés à Memphis n'y trouvoient pour cela leur établissement. Le Grand-Prêtre & son conseil uniquement attentif à la réputation du Sacerdoce, disposoit d'eux selon leurs talens, par rapport à la différente importance des Temples qu'ils avoient à servir; & on les changeoit même selon le besoin. Memphis avoit l'élite de tout le Nome Sacerdotal pour la Religion & pour les Sciences. Mais par les communications souterraines, tout un Nome ne faisoït en quelque sorte qu'une seule maison.

Cependant dès l'âge de neuf ans tous les enfans commençoient à monter quelquefois dans les maisons superieures pour s'accoûtumer aussi à l'air extérieur; à condition néanmoins que leurs meres ne les fissent voir dans leurs appartemens à aucune femme du monde, parce qu'ils n'avoient pas fait encore le serment du secret; & pourvû qu'il n'y eût point d'Aspirant en exercice : car en ce

cas

cas ils ne venoient dans la maiſon que pour aſſiſter aux Sacrifices dans le Sanctuaire. C'eſt ce qui avoit plus d'une fois étonné Sethos, qui dans le temps de ſa préparation voyoit paroître & diſparoître ces enfans, ſans pouvoir deviner d'où ils ſortoient ni où ils rentroient. Enfin à l'âge de dix-huit ans accomplis, les Prêtres les marioient à leurs filles de ſeize ans qu'ils trouvoient les plus convenables : & après le ſerment du ſecret qu'on exigeoit auſſi de leurs femmes, on les aggrégeoit au College Sacerdotal, & on les logeoit dans les Maiſons ſuperieures, en les obligeant néanmoins à ſervir à leur tour dans les ſouterrains. Alors quoiqu'ils fuſſent toujours obligés de ſuivre la deſtination de leur famille, & ſur-tout de ne paroître jamais au-dehors que ſur ce pié-là; on leur permettoit d'étudier en leur particulier d'autres Sciences, dans la perſuaſion où l'on étoit qu'elles tiennent les unes aux autres par quelques endroits, & qu'on ne ſçauroit en poſſeder aucune qu'on n'ait au moins une legere teinture de pluſieurs au-

tres. Ils ne parloient cependant en public ni même aux Aſpirans, & ils n'alloient à la Cour & dans le monde que ſept ans après; & lorſqu'ils avoient reçu toutes les inſtructions néceſſaires pour s'y comporter d'une maniere qui fit honneur à leur corps; ſuppoſé même que leurs Superieurs jugeaſſent au bout de ce terme qu'on pouvoit ſe fier à eux.

Les Officiers du ſecond Ordre, dont il faut parler ici, formoient avec leurs femmes un Peuple nombreux de Miniſtres Subalternes pour les cérémonies de la Religion ; de Domeſtiques pour les Prêtres ou pour les Prêtreſſes dans les Maiſons ſuperieures, ou pour leurs enfans dans les ſouterrains; & enfin d'ouvriers de toute eſpece pour tous les beſoins de leurs perſonnes, de leurs Maiſons & de leurs Temples. Comme aucun Etranger n'entroit chez eux, les réparations & les ornemens interieurs de leurs édifices ne ſe pouvoient faire que par ces Officiers, & même les Prêtres ne portoient rien ſur eux qui eût été fabriqué par des mains prophanes. Les Prêtreſſes étoient toûjours

diſtinguées des femmes du monde par une tunique de fin lin qu'elles portoient ſur une robe de la couleur qui diſtinguoit la Claſſe de leurs maris. Mais comme elles portoient ſur la tunique une mante de ſoye de couleur arbitraire & brodée d'or, & qu'elles ſe coëffoient ſuivant leur goût, elles étoient auſſi magnifiques que les Veſtales Romaines l'ont été depuis, ſans jamais rien emprunter du dehors. Ces ouvriers participant à l'eſprit de leurs Maîtres étoient ordinairement beaucoup plus habiles que ceux du Public. Mais comme ils ne travailloient jamais pour les gens du monde, leurs ouvrages ſervoient de modéle & excitoient l'émulation, ſans être des objets d'envie & de jalouſie. Tous les Arts Méchaniques raſſemblés avec ordre dans les ſouterrains formoient une longue ſuite de curioſités, que Sethos contraint pour lors de les parcourir legerement, ſe promettoit de revoir bien des fois. Cette Ville ſouterraine qui rempliſſoit les deux tiers du quarré total, avoit pluſieurs ruës plus ou moins grandes,

& même des places toutes également éclairées par des lampes. On s'étoit même avisé, depuis la premiere construction de ces demeures, de percer en plusieurs endroits jusqu'au haut les terres qui les couvroient ; non pas à la vérité pour tirer un jour qui n'auroit jamais été suffisant, mais pour recevoir un air salutaire à des habitations que les Prêtres avoient formées, & auquel les anciens Constructeurs n'avoient pas pensé. Ces ouvertures qui répondoient toutes à des places du souterrain se terminoient au-dessus en forme de puits qui aboutissoient dans des cours ou des jardins de Maisons Sacerdotales, dont plusieurs même n'avoient été bâties qu'à cette occasion : & il s'étoit trouvé ensuite que ces ouvertures étoient très-commodes pour descendre par-là les provisions & pour faire monter les gros ouvrages. Il y avoit même pour l'usage des hommes, autour des murs interieurs, plusieurs rangs d'échelons semblables à ceux que nous avons décrits dans le puits de la Pyramide. Mais la profondeur devenoit si grande en allant vers

l'Occident, que l'on voyoit en plein jour par ces ouvertures les étoiles, & même quelques planetes en leur plus grande latitude Septentrionale; & les Prêtres avoient bientôt profité de ce phénomene, pour obſerver à diverſes heures le paſſage des Etoiles ou des Planetes au Meridien, par la fente étroite des couvercles qu'ils faiſoient mettre quelquefois ſur ces puits.

Comme le nouvel Initié ne faiſoit cette viſite qu'en pluſieurs jours, il montoit pour prendre ſes repas & ſon ſommeil dans les Maiſons ſuperieures placées le plus commodement ſur ſa route. Elles étoient toutes données par écrit à ſon Conducteur; & même tous ceux qu'ils rencontroient, leur indiquoient en chaque endroit ce qu'ils avoient à faire.

Sethos arriva le quatriéme jour en ce lieu qu'on appelloit le champ des Larmes (*Lugentes campi*). C'étoit un eſpace de la largeur de trois arpens, & de la longueur de neuf, environné de quatre allées où aboutiſſoient pluſieurs autres du ſouterrain, & couvert d'une voûte très-haute. On pu-

nissoit-là, sur le jugement de trois Prêtres, les fautes des Officiers du second Ordre par des châtimens proportionnés. Les plus communes, qui étoient d'avoir manqué un certain nombre de fois à la ponctualité de leurs différens services, étoient punies par un travail pénible & inutile, d'un nombre marqué de jours ou d'heures. Car les Egyptiens ne vouloient pas que les travaux les plus fatiguans ou les plus fâcheux, mais nécessaires à la société, présentassent aucune idée de punition. Les hommes, par exemple, un ou plusieurs ensemble, rouloient un Cylindre de pierre, plus ou moins gros, selon leur nombre, sur une espece de colline placée en travers à l'extrêmité orientale du champ; & le Cylindre tombant de l'autre côté, ils le faisoient remonter de même jusqu'à ce qu'il retombât vers le lieu d'où il étoit parti d'abord, & où on l'alloit reprendre encore. Les femmes puisoient de l'eau dans des puits profonds, pour la verser dans un canal d'eau courante tiré du canal de l'Initiation, & qui après avoir traversé

les principales allées du souterrain, venoit border l'extrêmité orientale du champ des Larmes. Il est aisé de reconnoître là l'origine du rocher de Sisyphe, & des Vaisseaux des Danaïdes dans Orphée. Ces hommes & ces femmes étoient nuds jusqu'à la ceinture, mais il ne tenoit qu'à eux de n'être jamais frappés dans cette espece de châtiment : & Sethos fut très-satisfait de voir les surveillans occupés à moderer l'ardeur de ceux qui accomplissoient leur penitence. Mais des fautes plus griéves leur attiroient des peines véritablement afflictives. Quoique les Prêtres & les Prêtresses fussent soûmis à certaines especes de punitions, on les cachoit exactement, soit aux Initiés, pour sauver l'honneur du Sacerdoce; soit aux seconds Officiers, pour les maintenir dans le respect qu'ils devoient à leurs Maîtres. On ne se dispensoit de cette précaution que pour les fautes scandaleuses qui avoient troublé l'ordre de la maison, ou qui avoient éclaté dans le Public. Pour celles-là on les condamnoit à une ou plusieurs années

de ſilence qu'ils alloient paſſer dans les ſouterrains. Sethos vit quelques Prêtres & quelques Prêtreſſes vêtus de noir & privés de la tunique Sacerdotale, qui ſe promenoient autour du champ des Larmes en ſe cachant le viſage, ou qui rentroient dans la priſon qui étoit à côté. Ils y avoient chacun leur cellule, & ils ne trouvoient de converſation qu'avec les livres qu'on ne leur refuſoit pas. Enfin dans le cas du violement du ſecret, les Prêtres, les Initiés, & les ſeconds Officiers étoient condamnés à un ſuplice effroyable de ſa nature, quoiqu'il pût être aſſez court. C'étoit de leur ouvrir la poitrine & de leur arracher le cœur, que l'on donnoit à dévorer à des oiſeaux carnaciers. Il étoit même défendu aux profanes d'interroger qui que ce ſoit ſur les ſecrets du Sacerdoce : & ſi par un hazard extraordinaire ils en avoient ſurpris quelqu'un, ils ſe trouvoient obligés ſous peine de la vie de garder le même ſecret que les Prêtres. Mais les ſiecles entiers s'écouloient ſans fournir un ſemblable exemple, & ce n'eſt que ſur l'idée

qu'on avoit donnée à Orphée du supplice des Révélateurs qu'il imagina celui de Promethée & de Tityus. Mais il a tiré de la longueur réelle du Champ, la longueur gigantesque qu'il a prêtée dans sa Fable au corps de Tityus, qui étendu par terre couvroit neuf arpens.

En avançant toujours, Sethos se trouva dans un lieu enchanté qu'on appelloit l'Elisée. Il faut se représenter ici un jardin d'environ trois quarts de lieuë de longueur, du Nord au Midi, suivant l'enfilade des Pyramides, sur huit cens pas de largeur d'Orient en Occident. Cette largeur commençoit le dernier tiers du quarré total à compter depuis le Temple Superieur. On étoit amené dans l'Elisée par huit grandes allées paralleles qui traversoient à distances égales toute la ville souterraine, & qui commençoient en quelque sorte le jardin, puisqu'elles étoient ornées dans leurs deux côtés de grands vases de fleurs, ou d'arbrisseaux odoriférans. Les Prêtres avoient employé pour embellir l'Elisée, tout ce que peut inventer l'imagination humaine élevée aux idées

poëtiques. Le jour ſe tiroit d'en-haut dans toute l'étenduë du Sol. Mais comme il tomboit juſqu'au fond, d'une hauteur de cent quarante piés, il étoit un peu affoibli; & les ombres des arbres dont ce jardin étoit rempli l'affoibliſſant encore, il ſembloit que l'on ne joüiſſoit en plein jour que d'un clair de Lune. Cette ſituation a peut-être donné quelque lieu à la deſcription du jardin des Heſperides, telle qu'on la lit dans le Geographe Scylax. Les cœurs qui ont éprouvé de grandes paſſions ſçavent combien cette lumiere temperée eſt propre aux douces rêveries. C'eſt ce qui fit naître à Orphée la penſée de donner à l'Eliſée un Soleil & des Aſtres particuliers, quoiqu'il ne fût éclairé que par le Soleil & par les Aſtres de notre monde. Cette ouverture immenſe aboutiſſoit par le haut comme les autres, dans un clos exactement muré qui appartenoit aux Prêtres. Les murs de l'Eliſée terminés en ovale du côté Meridional, & coupés en droite ligne par un bâtiment ſuperbe du côté Septentrional, paroiſſoient ſoutenir le Ciel ſur l'entable-

ment qui bordoit leur extrêmité superieure. Le fond ovale présentoit une prodigieuse nappe d'eau que les yeux trompés par l'élevation & la distance de l'objet, voyoient sortir du sein des nuës, & qui après avoir formé de très-grands canaux s'écouloit, comme toutes les eaux du souterrain, dans des puits perdus. Mais outre cela des tuyaux cachés fournissoient les eaux jaillissantes d'une infinité de bassins. Tout ce jardin étoit partagé en allées, en bosquets, en labyrinthes, ornés de Statuës admirables & de merveilleux groupes de bronze, de marbre, & de porphyre. Les planches des parterres étoient de longues caisses enfoncées jusqu'aux bords, & remplies de terres apportées, où croissoient non seulement les fleurs les plus brillantes, mais encore les arbrisseaux dont on pare les jardins, comme les myrthes, les lauriers & les orangers. Dans le milieu de tout le terrain, on avoit conservé de grands espaces qui servoient d'arêne ou de cirque pour divers exercices du corps. Ils y accoutumoient non seulement leurs seconds Officiers qui avoient

beſoin dans pluſieurs de leurs fonctions de beaucoup d'adreſſe, mais encore les enfans des Prêtres, ſoit les garçons, ſoit les filles, ſelon la convenance de leur ſexe. Leur premiere vûë étoit de leur dénoüer & de leur former le corps en général comme aux autres Egyptiens. Le fruit de cette attention étoit d'attirer dans les Temples un très-grand Peuple, par la juſteſſe & par la nobleſſe avec laquelle ils exécutoient les nombreuſes cérémonies de la Religion. Et dans le commerce de la vie, quoique les Prêtres & les Prêtreſſes euſſent plus de retenuë & de modeſtie dans leur maintien, que les perſonnes du monde, on remarquoit dans leur contenance & dans leur action, une grace & une facilité que les connoiſſeurs donnoient ſouvent pour modele.

Mais ils avoient une raiſon bien plus importante pour eux de rendre leurs enfans habiles dans toutes les parties qui ont compoſé depuis chez les Grecs & chez les Romains, l'Art des Repréſentations ſérieuſes. C'eſt par des ſcenes théatrales que les Prêtres des principaux Temples de l'E-

gypte, & ſur-tout ceux d'Heliopolis & de Memphis, répondoient aux conſultations qui leur étoient faites ſur les choſes futures ou cachées (1). Ils regardoient cette maniere de répondre comme moins hazardeuſe pour eux, que les Oracles déciſifs de Butos ou les Prédictions Aſtrologiques de Thebes, & capable en même temps de cauſer plus de ſurpriſe aux Conſultans qui croyoient voir la choſe même. La plûpart des évocations alleguées dans l'Hiſtoire Fabuleuſe n'ont été que de pareils jeux. Ces repréſentations ſe faiſoient à Memphis dans le bâtiment qui formoit le fond Septentrional de l'Eliſée, & qui pour s'attirer plus de vénération avoit le Frontiſpice d'un Temple. C'étoient auſſi les Prêtres de la premiere Claſſe, ou qui s'appliquoient aux Lettres ſacrées, qui préſidoient à ces repréſentations & qui y deſti-

(1) Le fondement de tout ceci ſe trouvera dans le chap. 11. des *Eleuſinia* de Meurſius. M. l'Abbé Banier donne auſſi ſur les évocations pratiquées dans les Temples des Anciens une explication qui revient à celle-ci. *Orig. des Fables*, *tom.* 3. *pag.* 168.

noient leurs enfans ; quoiqu'on prît parmi les autres, & les Prêtres & les Prêtresses qui paroissoient avoir le plus de talent pour cet exercice, & qu'on y fît servir des hommes & des femmes du second Ordre. Les Prêtres Mathematiciens employoient tout ce qu'ils avoient d'experience dans toutes les Mecaniques pour la vraisemblance du spectacle materiel & du mouvement des machines qu'on y introduisoit. L'optique étoit partout observée avec tant de précision que les sens étoient fideles en rapportant faux : & les objets n'auroient point paru autrement en eux-mêmes, que leurs Images paroissoient dans la perspective de leur Théatre. Il faut avoüer aussi que comme ils n'avoient pas affaire à un amphitheatre entier, ils plaçoient la personne unique, ou du moins le peu de gens ausquels ils devoient répondre à chaque fois, dans le point de vûë qui leur faisoit une illusion invincible.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaison des mesures que la connoissance qu'ils avoient des dispositions de l'ame & du corps de l'homme leur

faiſoit prendre, pour préparer les Spectateurs à cette illuſion. Ils faiſoient attendre quelquefois des mois entiers ceux qui s'adreſſoient à eux ; & pendant ce temps ils tâchoient de ſçavoir d'eux & par d'autres voyes les circonſtances préliminaires de la choſe qui leur donnoit de l'inquiétude, afin de compoſer là-deſſus & les Vers & les Décorations de leurs Scenes. Ils recevoient enſuite les Conſultans dans des chambres ſecretes qui tenoient au Temple. Et là outre les cérémonies myſterieuſes qu'ils faiſoient devant eux dans le Temple à portes fermées, ils ne les nourriſſoient pendant pluſieurs jours que de viandes legeres, & de liqueurs délicieuſes dans leſquelles il entroit des aſſoupiſſans. On levoit enfin une grande pierre vers le bas du Temple, & les Conſultans voyoient à la faveur d'une lumiere ſombre & menagée, une pente douce dans laquelle on les alloit faire deſcendre. On les plaçoit auparavant dans une eſpece de char qui n'étoit ouvert que pardevant Le Prêtre Chef des Divinations s'y mettoit avec eux ; & ſi c'é-

toient des femmes, il étoit accompagné d'une Prêtresse qu'on leur avoit donnée dès le commencement pour compagnie & pour conseil. Ce char monté parfaitement sur des roues basses, cachées & ne faisant aucun bruit étoit poussé legerement par derriere ; & descendant de lui-même la pente douce, il arrivoit dans une de ces allées dont nous avons parlé plus haut, qui commençoient en quelque sorte l'Elisée. Le premier mouvement du char étoit entretenu & continué par des Officiers du second Ordre qui sortoient sans qu'on les vît des portes de cette allée souterraine, & qui étoient relevés par d'autres d'espace en espace. Ainsi il étoit conduit avec une vitesse toujours égale jusqu'à l'Elisée, à l'entrée duquel les Consultans sortoient de leur char.

Quoique ce lieu servît de promenade journaliere à tous les habitans du souterrain; lorsqu'on y attendoit des Consultans, tout étoit préparé de sorte que ceux-ci n'y voyoient que des personnages qui de loin leur paroissoient être des Héros & des Héroïnes; des hommes sages & des

femmes vertueuſes. Le Prêtre & la Prêtreſſe qui ne permettoient point aux Conſultans de s'éloigner d'eux, leur nommoient les principaux de ceux qu'ils diſoient avoir été utiles à la ſociété humaine ou par de grands ſervices, ou par de ſages inſtructions ou au moins par de bons exemples. Ils leur faiſoient appercevoir dans un plus grand éloignement la foule innombrable de ceux dont les vertus obſcures n'en avoient pas été moins ſolides pendant leur vie, & n'en étoient pas moins récompenſées après leur mort. La lumiere éclairoit également leurs viſages, mais on ne pouvoit pas les diſtinguer. Plus près étoient ceux qui avoient ſurmonté les plus grandes paſſions humaines, l'amour & la colere, & après eux ceux qui n'avoient eu que des amours chaſtes & légitimes, ou qui n'avoient ſuivi que les mouvemens d'une colere juſte contre les méchans pour l'intérêt des bons, & à l'avantage des méchans mêmes. Tous ceux-là occupoient le fond de l'Eliſée qui en étoit la plus belle partie. En deçà & ſur les aîles étoient

ceux qui avoient fait de grandes actions, mais qui les avoient laissé ternir par de grandes ou de fréquentes foiblesses, ou qui dans le cours de leurs entreprises glorieuses avoient pris quelquefois les conseils de leurs passions pour les conseils de la vertu. D'un autre côté enfin étoient ceux à qui l'amour n'avoit pas fait commettre des crimes; mais qu'il avoit retardés ou affoiblis dans la pratique de leurs devoirs, & qu'il avoit détournés pour toujours de la carriere héroïque dans laquelle ils avoient fait les premiers pas. Les inquiétudes qui les avoient agités pendant leur vie, mais sur-tout le regret de n'avoir pas rempli leur destinée les suivoit jusques dans la mort. Envain les femmes qu'ils avoient aimées leur représentoient combien on pouvoit être content de la réputation qu'ils s'étoient acquise : leur visage ne prenoit point cette sérénité que donne la vertu parfaite, & ces femmes se détournoient pour pleurer. Les Consultans se croyoient alors véritablement transportés dans le séjour de l'autre vie, & ne prenoient pour réellement vi-

vans que le Prêtre & la Prêtresse qui les accompagnoient.

On les conduisoit ensuite vers le bâtiment du Théatre qu'on leur nommoit le Temple de la Divination. Dès l'entrée un escalier superbe se présentoit à eux; mais à travers les marches, ils appercevoient comme dans un vaste souterrain des flammes qui naissoient d'un canal d'eaux spiritueuses & sulphureuses ausquelles on avoit fait prendre feu. Ce canal quoiqu'assez étroit leur paroissoit par un effet d'optique un fleuve enflammé, dont Orphée a fait le Phlegeton. Au travers & au-delà des flammes ils voyoient des hommes & des femmes revêtus de peaux appliquées si justes sur le corps qu'ils sembloient nuds. Des figures affreuses d'Eumenides frappoient sur eux, les voûtes retentissoient des coups redoublés qui ne faisant aucunes playes sembloient trouver des sujets propres à des tourmens toujours durables. On faisoit contempler ces objets aux Consultans autant qu'on le jugeoit à propos selon leur caractere, & on donnoit même à ces différens châtimens

des causes dont ils pouvoient ordinairement se faire l'application. On les faisoit enfin arriver devant le Théatre où le Prêtre & la Prêtresse s'asseyoient toujours auprès deux. Là, outre les Chœurs qui à la faveur d'une Musique convenable représentoient d'une maniere aussi sensible & plus touchante que le naturel, ou des Peuples ou des Armées selon le sujet ; les Acteurs & les Actrices, par le moyen des masques imperceptibles, & des autres secrets de l'Art Mimique apportoient souvent le visage & la voix des personnes dont les Consultans étoient en peine.

Quoique les Prêtres ne répondissent pas à toutes les consultations avec tant d'appareil, & que ces représentations théatrales ne s'exécutassent réellement que deux ou trois fois dans une année ; on faisoit néanmoins tous les jours des préparations générales, ou des représentations de Scenes imaginées sur des sujets supposés. Les enfans des Prêtres y assistoient regulierement. Les Prêtres & les Prêtresses servant actuellement dans les souterrains, & même ceux de

la Maiſon Superieure y venoient tour à tour, ou pour y joüer des Rôles, ou pour donner leurs avis. Les Initiés mêmes y étoient admis & écoutés : & comme on eſſayoit auſſi l'effet des Décorations & de la Muſique, ces Spectacles ébauchés étoient encore plus beaux que les Spectacles les plus achevés que l'on repréſentât dans le monde. Les Prêtres & les Prêtreſſes de l'Egypte avoient dans ceux-ci leurs places marquées comme chez les Grecs & chez les Romains. On étoit aſſez ſurpris de les en entendre parler en maîtres ; parce que ceux mêmes qui avoient reçu de leur part ces réponſes repréſentatives croyoient avoir vû des apparitions & non des repréſentations. J'abrege ici l'expoſition de cette Anecdote ſacrée, parce qu'on en verra dans le dernier Livre un exemple étendu, dont Sethos même ſera l'objet : mais la conſultation ſe fera à Heliopolis, dont les Prêtres, comme nous l'avons déja inſinué, étoient encore plus forts que ceux de Memphis dans la divination.

Cependant je ne ſortirai pas de

cette matiere même ſans prévenir la difficulté qui peut naître dans l'eſprit du Lecteur, ſur ce que les Prêtres de Memphis ſi éclairés & ſi exacts dans toutes les regles de la Morale ſéduiſoient ainſi les hommes. Le dénouëment de cette difficulté eſt qu'ils étoient eux-mêmes ſéduits. C'étoit une maxime conſtante parmi eux que le don de la Divination étoit attaché au Sacerdoce. Ils prévenoient dès le bas âge leurs enfans de cette opinion qu'ils tenoient eux-mêmes de leurs peres. Il n'en faudroit point d'autres preuves que les Sacrifices, les jeûnes, les flagellations par leſquelles ils ſe préparoient à leurs réponſes, je ne dis pas en préſence des Conſultans, mais entre eux & dans leur particulier. Ainſi toutes les meſures qu'ils prenoient d'ailleurs pour être inſtruits des faits, l'application qu'ils apportoient & dans leurs cabinets & dans leurs conférences ſecretes, pour tâcher de prévoir les évenemens futurs par les circonſtances des temps, des lieux & des perſonnes, n'étoient dans leur eſprit que des moyens naturels qu'ils ſe croyoient

obligés d'employer pour ne pas tenter les Dieux, & pour ne pas attirer ſur le Sacerdoce par leur témérité la perte d'un don ſi prétieux. C'eſt par la même précaution qu'ils étoient plus ou moins précis dans leurs réponſes, ſuivant les inſpirations qu'ils croyoient avoir euës. Ils n'avoient donc garde de cacher le ſecret de cette pratique à leurs Initiés. Au contraire, après leur avoir expoſé leur principe, ils étoient bien aiſes de tirer d'eux pluſieurs éclairciſſemens qu'ils leur demandoient, comme à des gens qui étoient encore plus répandus qu'eux dans le monde. A l'égard des préparatifs qu'ils faiſoient pour mettre les Conſultans en illuſion, ou comme ils l'appelloient, en extaſe, ils avoient une autre intention qu'ils regardoient comme très-loüable par rapport à ces Conſultans & aux autres hommes auſquels ceux-là raconteroient leur avanture. C'étoit de leur inſpirer l'amour & la crainte des Dieux; non ſeulement par le Spectacle préliminaire de l'Eliſée & du Tartare qu'on leur avoit fait entrevoir, mais encore par les

grandes leçons données formellement ou insinuées adroitement dans leurs Scenes. Il est vrai que dans la suite des temps les pratiques de la Divination étant passées dans la Grece ou demeurant dans l'Egypte même, les intentions des Devins se sont extrêmement dépravées. Car sans parler des fourberies grossieres que de vrais imposteurs ont employées, dans le seul dessein de surprendre l'argent des hommes ou de corrompre la vertu des femmes; les Prêtres de quelques Temples ont eu recours à des operations magiques & à des sortileges affreux qu'ils croyoient plus sûrs, pour découvrir les choses cachées, que l'invocation des Dieux ou les perquisitions humaines & naturelles. Mais enfin il résulte de toutes ces considérations prises ensemble, que ceux de nos Grecs qui n'ont attribué toute espece de Divination qu'à la fourberie, n'ont connu en cette partie les hommes qu'à demi; & que la prévention ou le fanatisme de ceux mêmes qui rendoient les réponses, a eu plus de part à l'erreur de la Divination, & l'a soutenuë plus

longtems

longtems que n'auroit pu faire la fraude ſeule. Cependant comme l'une & l'autre cauſe cede également à la vérité qui ſe manifeſte de plus en plus, la Divination baiſſe tous les jours; & l'on peut ſans être Devin prédire ſon extinction prochaine & totale.

A côté de l'Eliſée en allant toûjours vers les Pyramides, étoit la derniere partie du ſouterrain, ou le Pantheon des Prêtres de Memphis: ſur quoi je dirai en paſſant que l'Egypte entiere a été appellée le Pantheon de l'Univers. Bien que toute l'étenduë du ſouterrain s'appellât le Temple en général, il n'y avoit pourtant, à proprement parler, que le Pantheon qui méritât ce nom. On y entroit par pluſieurs arcades très profondes, placées derriere les arbres du côté occidental de l'Eliſée. La voûte de ce Temple n'étoit pas extrêmement haute, & elle ne ſurpaſſoit que de dix pieds la hauteur des arcades qui en avoient vingt : mais il avoit ſur une largeur de quarante pieds une longueur extraordinaire & qui égaloit celle de l'Eliſée, en y

comprenant même la profondeur du bâtiment du Théatre. Il n'en falloit pas moins pour contenir toutes les Divinités de l'Egypte dans des Chapelles séparées. Chacune même n'avoit pas la sienne : Car les Egyptiens adoroient au moins les trente mille Dieux dont parle le Poëte Hesiode. Le fond ou le Sanctuaire de ce Temple étoit consacré à Isis mere de la nature, ou la nature elle-même. On voyoit là sur un pié d'estal sa Statuë, telle à peu-près qu'Apulée dans ses Métamorphoses représente cette Déesse apparoissant à lui dans un songe. Les premieres Chapelles à droite & à gauche renfermoient chacune à part la figure d'une des Divinités majeures, que les anciens Romains, ausquels Pythagore les avoit apportées de l'Egypte, appelloient *Cosentes* ou *Selecti*, comme qui diroit Conseillers de Jupiter ou choisis pour son Conseil (1).

Après eux venoient les demi-Dieux, qu'on appelloit *Semons* ou *Medioximes*; demi-hommes, ou Divinités moyen-

(1) Voyez Kirk, tom. 1, pag. 174. 175.

nes. Les figures de ceux-ci autant que l'on en connoiſſoit par leur nom, étoient miſes pluſieurs enſemble dans les Chapelles ſuivantes. Enfin les dernieres juſqu'à l'alignement du Frontiſpice du Théatre étoient deſtinées à ce nombre innombrable de Divinités inconnuës qui ſelon eux n'habitoient ni le Ciel ni les Enfers; mais qui étoient répanduës dans l'air, ſur la terre, & dans les eaux. Ils étoient repréſentés par des figures générales où dont une ſeule ſervoit pour toute une eſpece. Toutes ces Idoles étoient poſées dans leurs Chapelles, le viſage tourné vers le bas du Temple comme celle d'Iſis dans ſon Sanctuaire.

Mais le bas du Temple depuis l'alignement du Frontiſpice du Theatre juſqu'au mur du fond, où il n'y avoit point d'entrée, étoit reſervé pour les Dieux malfaiſans, autrement nommés les mauvais génies. Typhon étoit adoſſé debout contre ce mur dont il égaloit la hauteur, & ſes deux bras atteignoient les murs de côté à droite & à gauche, tel à peu près qu'eſt la Statuë de Serapis le Pluton des

Egyptiens modernes, dans ſon Temple qu'on voit aujourd'hui à Alexandrie (1). Mais Typhon n'étoit homme que depuis la tête juſqu'au nombril; il étoit repréſenté jettant des flammes par les yeux & par la bouche; & du tronc qui lui ſervoit de corps, naiſſoient deux Dragons énormes qui lui tenoient lieu de cuiſſes & de jambes (2). Ses doigts mêmes étoient des Viperes, conformément à la deſcription qu'Heſiode a faite de Typhée, & Appollodore de Typhon qui ne ſont que la même choſe. Depuis le bas du Temple juſqu'à l'alignement du Frontiſpice du Théatre étoient vingt Chapelles de chaque côté, où les figures des mauvais Génies étoient poſées dans le même ſens que la figure de Typhon. C'eſt-à-dire la face tournée contre les Dieux bienfaiſans pour marquer leur oppoſition à eux. Les murs & la voûte du Temple auſſi bien que les murs & les voûtes des arcades qu'on voyoit à droite & à gauche étoient chargées de Hieroglyphes qui contenoient l'Hiſtoire & tout

(1) Voyez Kirk. tom. 1. pag. 199.

(2) Voyez ſa figure dans Kirk. *Ib.* p. 221.

ce qui concernoit le culte des Dieux enfermés dans le Pantheon. C'est là que se faisoient toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux, plusieurs sortes de Sacrifices & de Cérémonies où assistoient tous les habitans du souterrain, les prisonniers mêmes du champ des Larmes, aussi bien que ceux qui avoient manqué l'Initiation, les Prêtres & les Prêtresses de la Maison supérieure quand ils le vouloient; pourvû qu'ils ne manquassent pas d'ailleurs à leurs fonctions ordinaires, la plûpart des Initiés, enfin le nouvel Initié & son conducteur dans les trois derniers jours de la manifestation.

Comme l'heure où l'on commençoit les Cérémonies nocturnes précédoit la fin du jour naturel, on s'adressoit d'abord aux Divinités ausquelles ce jour-là étoit consacré. La plupart avoient leur Victime propre; & l'on sçavoit même les bois différens dont il falloit se servir pour brûler ou la Victime entiere ou quelques-unes de ses parties (1). Ces bois

(1) Voyez sur tout ce détail Kirk. tom. 1. Syntag. 3. c. 9. & 10.

s'allumoient ſelon la différente dignité de ces Dieux, ou aux rayons du Soleil renvoyés par un miroir parabolique, comme le feu ſacré des Veſtales; ou par le moyen des étincelles tirées du caillou frappé par le fer, ou enfin à la flamme d'une lampe. Les Grecs & les Latins avoient adopté ces obſervations, & les avoient même portées juſqu'à la différence des Fontaines qui devoient fournir l'eau dont on éteignoit le feu qui avoit brûlé les Victimes. Comme il n'y a point en Egypte d'autre eau que celle du Nil, on n'employoit que celle-là dans les Sacrifices; mais on l'alloit prendre tous les jours audehors dans le grand lit du Fleuve pour l'apporter dans le Pantheon. C'eſt peut-être ce qui a fait dire aux Auteurs que Diodore a ſuivis que trois cens vingt Prêtres de Memphis portoient tous les jours l'eau du Nil à une diſtance de pluſieurs ſtades.

Entre ces Dieux, les uns n'avoient pour Sacrificateurs que les Prêtres, & les autres que les Prêtreſſes. Mais à minuit on voyoit ſortir de la derniere arcade vers le bas du Temple, & du côté

de l'Elisée, le Sacrificateur du jour suivi de deux files de Prêtres qui alloient du côté du Sanctuaire & de la Statuë d'Isis. Ils étoient accompagnés d'un grand Chœur de Musique formé par d'autres Prêtres, par des Prêtresses, & même par leurs enfans garçons & filles de tout âge depuis neuf ans. Quand le Sacrificateur étoit arrivé jusqu'à la Statuë, les deux rangs de Prêtres arrêtés & écartés l'un de l'autre laissoient passer l'offrande qui les suivoit. Ici la vérité du fait historique m'oblige de dire que cette offrande étoit apportée par des filles des Prêtres au nombre de dix-huit, deux à deux, nuës, & tenant chacune une corbeille où étoient des fruits ou d'autres présens selon la saison. Ces filles ne commençoient ce ministere qu'à treize ans, & elles le finissoient à leur mariage. Le Sacrificateur recevoit & vuidoit toutes ces corbeilles sur un grand Autel quarré dont la face exterieure portoit cette Inscription qu'on a copiée de l'Egyptien sur un marbre qu'on voit encore dans un Temple de Capouë (1).

(1) Voyez Kirk. tom. 1. pag. 188.

*Te, tibi, una, quæ es omnia, Dea Isis.* C'est-à-dire, Nous vous offrons à vous-même Divinité unique & universelle, Déesse Isis. Les filles qui avoient apporté l'offrande se retiroient par le derriere du Sanctuaire ; & les Prêtres y entroient pour achever les Cérémonies qui duroient près de deux heures toujours au son des voix & des instrumens. Ces Cérémonies étoient différentes dans les quatre Saisons, aussi bien que les Hymnes qui servoient de sujet à la Musique, & dont plusieurs passoient ensuite dans les Temples Superieurs & de-là dans la bouche de tous les Egyptiens, par la beauté des Vers & des chants, qui quelquefois même avoient l'agrément de la nouveauté.

C'étoient-là les Mysteres d'Isis que leur secret rendoit si respectables dans les beaux siecles de l'Egypte, & qui ayant été revelés par le désordre des guerres & par la violence des vainqueurs, ont servi d'exemple ou de prétexte à ces dissolutions qui ont inondé depuis les Temples de la Grece & de l'Italie. Il est constant par tous les monumens qui me sont tom-

bés entre les mains, que les Prêtres & les Aſſiſtans n'abuſoient jamais dans l'ancienne Egypte du Spectacle qui paſſoit devant leurs yeux dans le Pantheon. Orphée a exprimé la réſerve à laquelle ils étoient contraints ſur cet article par la majeſté du lieu, ſous l'image de Tantale au milieu des eaux ſans pouvoir boire. Lycurgue portant ſa penſée plus loin, s'étoit imaginé que la ſageſſe qui regnoit en Egypte dans tout l'Ordre Sacerdotal, où l'on ne ſe reſſouvenoit pas d'avoir vu aucun déſordre né de la paſſion des femmes, venoit de ce qu'ils les voyoient ainſi tous les jours à découvert. C'eſt ce qui lui fit établir dans ſa République ces Luttes auſquelles les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe s'exerçoient nuds en préſence de tout le monde. Il diſoit que les filles Lacedemoniennes étoient couvertes dans l'arêne de l'honnêteté publique, ſur ce qu'il avoit oüi dire aux Prêtres de l'Egypte que les leurs étoient couvertes dans le Pantheon de la ſainteté religieuſe. Cependant une plus longue expérience a convaincu les Sages de

la verité de cette Sentence prononcée par le vieux Poëte Latin Ennius, qui dit que les nudités exposées aux yeux des Citoyens sont la premiere source de tous les désordres d'une République. *Flagitii principium est nudare inter cives corpora.* En effet il suffit d'avoir une très-legere teinture de l'Histoire Grecque & de l'Histoire Romaine, pour sçavoir à quels honteux excès la premiere communication des mysteres d'Isis dévoilés a porté ces Peuples. Les Egyptiens même déchus de leur premiere sévérité, avoient introduit dans les Temples qu'on leur avoit laissé bâtir hors de l'Egypte, & surtout dans Rome, une corruption si outrée, que le Sénat fit plusieurs décrets pour abattre ces Temples qu'on appelloit Memphitiques. La superstition populaire soutenuë par l'habitude enracinée de la débauche, avoit rendu ces décrets inutiles, jusqu'à ce que le Consul Paul Emile eût pris lui-même une coignée pour commencer la démolition. Ces Temples furent rétablis sous la dictature de Sylla, & détruits par le Consul C. Calpurnius Pison (1). Les Empereurs

(1) V. sur ce sujet T. Liv. Dec. 1, 9.

Successeurs d'Auguste les ont alternativement relevés ou abbatus selon qu'ils ont été ennemis ou Peres de la Patrie ; & la vigilance du très-saint & très-pieux Marc Aurele Antonin, qui gouverne aujourd'hui la terre avec autant de sagesse que de gloire, a besoin de s'employer toute entiere, pour empêcher que ces infâmes pratiques ne renaissent tous les jours quelque part.

Sethos pour ne rien omettre, entra après le Sacrifice du dernier jour de la manifestation, par une des arcades occidentales du Pantheon, dans cette allée qui faisoit l'enfilade du dessous des Pyramides ; & ayant apperçu la grille de fer dormante qui la terminoit du côté du Nord, il se donna la satisfaction de la toucher endedans, comme il l'avoit touchée endehors le jour qu'il se trouva avec Amedès au fond du puits de la Pyramide. Par-là il se rendit en quelque sorte témoignage à lui-même, d'avoir heureusement achevé la pénible & périlleuse carriere de l'Initiation. Il coucha néanmoins cette nuit-là dans le souterrain selon la

coûtume, pendant qu'on préparoit tout pour faire le jour ſuivant la magnifique proceſſion qu'on appelloit la grande Pompe Iſiaque, ou le Triomphe de l'Initié.

Dès la veille ſix Officiers du ſecond Ordre venoient à cheval devant le Palais du Roi; qui, comme nous l'avons dit ailleurs, étoit placé vis-à-vis le Temple à l'autre extrêmité de la grande place: & là ils annonçoient à ſon de Trompe qu'on verroit le lendemain un nouvel Initié. Ils alloient enſuite faire la même annonce dans toutes les ruës de la Ville où la Proceſſion devoit paſſer. Ils ne diſoient point le nom de l'Initié, mais ils le déclaroient Egyptien. Car à l'égard des Initiés étrangers, cette annonce ne ſe faiſoit qu'à la porte du Temple; parce que la Proceſſion beaucoup moins pompeuſe ſe bornoit à en faire le tour. Une ſemblable nouvelle avoit toûjours été agréable aux Rois qui croyoient acquerir un ſerviteur à toute épreuve. Mais elle charmoit encore davantage les Peuples qui regardoient les Initiés Egyptiens comme de ſages me-

'diateurs entre le Roi & eux, & de puiſſans protecteurs auprès de lui. Comme il ſe paſſoit ordinairement pluſieurs années ſans qu'on fît une acquiſition ſi avantageuſe; la rareté en augmentoit beaucoup le prix & inſpiroit à tout le monde une ardeur ſans égale de voir cette cérémonie. Dans cette occaſion particuliere, les diſpoſitions de la Cour ſe trouvoient changées. On n'y avoit d'abord aucun ſoupçon que ce nouvel Initié fût Sethos. Tous le croyoient hors de Memphis, & quelques-uns mêmes hors de l'Egypte : & d'ailleurs vû la corruption de mœurs & la baſſeſſe de ſentimens où la plûpart des Courtiſans étoient plongés, ils renvoyoient aux ſiecles des Fables ces tems héroïques où les Rois & les Enfans des Rois ſe faiſoient initier. En effet Seſoſtris initié à Thebes étoit le dernier Roi de l'Egypte qui eut ambitionné cette diſtinction. Auſſi la Reine ſemblable à ces meres qui croyent avoir un grand ſoin de leurs enfans quand elles leur interdiſent tout exercice qui demande de la réſolution & du courage, ne manqua pas de dire

aux femmes qui l'environnoient quand elle apprit cette nouvelle ; que si elle sçavoit qu'un de ses fils voulût se faire initier, elle l'en empêcheroit bien : & cette judicieuse compagnie se trouva très-disposée à l'applaudir. Pour le Roi, comme il ne se mêloit point de son Etat & qu'il n'occupoit ses serviteurs qu'à ses amusemens, il étoit peu touché du mérite de l'Initiation, & il ne s'en promettoit autre chose que le plaisir de voir passer cette pompe sous les fenêtres de son Palais.

On employoit toute la nuit à parer l'intérieur du Temple de ce que les Prêtres avoient de plus magnifique dans leur trésor ; & les Citoyens de Memphis disposoient les ruës, & ornoient les dehors de leurs maisons de leurs meubles les plus prétieux. Un peu après le lever du Soleil le Peuple entrant dans le Temple, voyoit placé au milieu du Sanctuaire le tabernacle d'Isis, apporté du souterrain. C'étoit un grand coffre couvert d'un voile de soye blanche semé de Hyeroglíphes d'or sur lequel étoit encore une gase noire pour marquer le

ſecret des myſteres de la Déeſſe. On lui offroit, avant que de partir, un Sacrifice pendant lequel les filles des Prêtres qui ne paroiſſoient au-dehors qu'aux Fêtes d'Iſis, faiſoient tour à tour des danſes graves au ſon des inſtrumens ſeuls. D'abord après on ſe mettoit en marche du côté de la Ville. Les ſix Officiers qui avoient annoncé la Cérémonie la précédoient en ſonnant de tems à autre de leurs Trompetes ; & deux files de Gardes du même ordre bordoient à droite & à gauche la Proceſſion dans toute ſa longueur. Des quatre Claſſes des Prêtres, celle des Mathematiciens, celle des Medecins, & celle des Juriſconſultes alloient les premieres, précédées de leurs enfans dans le même ordre qu'eux & habillés comme eux. Tous les Prêtres portoient une robe noire ſous la tunique de fin lin ; mais par-deſſus la tunique, les trois premieres Claſſes de la Proceſſion, portoient une robe bleuë, violette ou rouge, dont un pan leur couvroit la tête. Entre les deux files marchoient un à un des Prêtres qu'on appelloit Paſtophores : ils avoient au lieu d'une

robe un manteau de la couleur de leur Classe, & ils portoient les Livres de Mercure où ils avoient puisé leurs sciences (1).

Après cette premiere partie de la Procession paroissoit un Prêtre de la premiere Classe du Sacerdoce en manteau noir, qui portoit sur ses deux mains la fameuse table Isiaque appuyée sur sa poitrine. Elle étoit de cuivre, mais bordée & traversée de lames d'argent, sur lesquelles étoient gravés les emblêmes des mysteres d'Isis sous des figures d'hommes & de femmes debout ou assises, & dont quelques-unes avoient des têtes d'animaux (2). Il étoit suivi des filles des Prêtres vêtuës d'une tunique de fin lin sur des robes de la couleur de la classe de leurs peres, & ayant par-dessus leur tunique des mantes chacune de couleur différente, brodées d'or avec des houpes d'or, & attachées sur l'épaule gauche avec une pierre pré-

(1) Clem. Alex. Strom. liv. 6.

(2) Voyez Kirker. sur cette table ; *Oed Ægyp.* tom. 4. pag. 80. & seq. & les Ant. du P. Montfaucon, vol. 2. part. 2. pag. 331.

tieuſe. Elles étoient coëffées en cheveux avec des aigrettes, & ornées de pendants d'oreilles, de colliers de perles, & de bracelets d'une valeur ineſtimable. Elles formoient quatre files, & ſe tenoient ſous le bras deux à deux. Les Prêtreſſes directrices, toutes vêtuës de noir à l'exception de la tunique, marchoient dans le milieu ; & les Gardes étoient doublées à côté de ces beautés rares & qu'on voyoit rarement. On ſçaura par la ſeule deſcription d'Apulée, que les femmes du monde initiées à Iſis depuis la dévaſtation de l'Egypte, ont pris la place de ces filles dans ces ſortes de Proceſſions, où même les autres Prêtreſſes n'aſſiſtoient point auparavant. Après ces filles venoit un très-grand Chœur de Muſique compoſé de Prêtres & de leurs enfans, qui annonçoit le Tabernacle d'Iſis. Il étoit porté ſur les épaules de huit Prêtres : mais il étoit précédé immédiatement par des filles du ſecond Ordre, vêtuës de laine blanche très-fine, & parées de fleurs, qui ayant des ſiſtres & des crotales à la main, faiſoient devant le Tabernacle des

danſes legeres, dont la Grece a outré l'imitation dans ſes orgies. D'autres de ces filles aux deux côtés faiſoient brûler des parfums, dont la fumée environnoit le Tabernacle de telle ſorte qu'il ſembloit être toujours dans un nuage. Le Grand-Prêtre marchoit ſeul derriere le Tabernacle. Il étoit vêtu de blanc ſous ſa tunique & par-deſſus d'une robe de pourpre doublée d'hermine, dont la queuë étoit portée par deux enfans du ſecond Ordre. Il avoit une eſpece de Mitre propre à lui ſeul, & il tenoit ſeul le bâton augural que tous les Prêtres portoient en ſon abſence. Il étoit ſuivi des Prêtres de la premiere Claſſe ou Interpretes des Lettres ſacrées, dont les Livres étoient portés auſſi par des Paſtophores. Deux d'entre eux portoient ſur leurs épaules un brancard ſur lequel étoit poſé le Vaſe Augural ou Divinatoire; il étoit couvert d'un aſtrolabe, d'un quart de cercle & d'un compas. Car bien que l'Aſtrologie fût plus en uſage à Thebes que dans les autres Temples, les Inſtrumens Aſtronomiques étoient par-tout le Symbole de la

Divination. Tous les Prêtres de cette Classe étoient revêtus de noir par-dessous & par-dessus la tunique blanche. Les plus anciens marchoient les plus proches du Tabernacle. Ainsi à la différence des trois premieres Classes ils étoient suivis de leurs enfans, dont les deux files étoient fermées par les quatre Prêtres de l'éducation. La pompe Isiaque proprement dite finissoit là. On la faisoit en d'autres occasions quoiqu'elle ne fût jamais si nombreuse & si magnifique qu'en celle-ci.

La derniere partie de la Procession, ou le triomphe de l'Initié, prenoit un air militaire, même à l'égard de ceux qui n'étoient pas hommes de guerre ; parce qu'on supposoit qu'ils défendoient la Patrie à leur maniere : & d'ailleurs même les Initiés étoient indifféremment de toute profession pour le service du Roi & du Public. Ainsi au bout du second intervalle. on voyoit venir au son des fifres & des tymbales trois Etendards déployés. Le premier portoit le Symbole du Royaume de Memphis qui étoit le Bœuf Apis, le se-

cond celui de l'Egypte qui étoit un Sphinx, & le troisiéme celui du monde entier qui étoit un Serpent, qui pour se mordre la queuë se mettoit en forme de cercle. Cet arrangement marquoit l'ordre selon lequel l'Initié se consacroit au service du genre humain. Les Initiés paroissoient ensuite: ils étoient en petit nombre dans chaque Nome; & ceux qui remplissoient des postes ou à la guerre ou dans les Provinces ne les quittoient pas pour cette Cérémonie. Cependant s'il y avoit des Initiés d'un autre Nome; ils avoient ici leur place selon le rang de leur reception; parce que tous les Initiés de l'Egypte ne faisoient qu'un corps. Ils marchoient un à un dans leur habit ordinaire, c'est-à-dire avec une veste de fin lin qui ne venoit qu'aux genoux, & qu'ils ne quittoient jamais. Sur cette veste étoit la robe de leur dignité ou de leur fonction; & à côté d'eux & hors de rang étoient les Initiés étrangers, s'il s'en trouvoit actuellement en Egypte; & c'est ainsi qu'Orphée assista au triomphe de Sethos. Suivant cet ordre, on voyoit des Généraux d'Ar-

mée, & même des Princes, qui étant moins anciens dans l'Initiation, cedoient le pas à de ſimples Citoyens.

Le nouvel Initié parut enfin, ayant à ſa droite le plus jeune des Prêtres, & à ſa gauche le plus ancien des Initiés. Il étoit vêtu pour ce premier jour ſeulement d'une tunique blanche avec une queuë traînante de la longueur de ſon corps. Il portoit pardeſſus un baudrier blanc bordé de noir, d'où pendoit une épée dont la poignée n'étoit que d'acier; mais il avoit pour ceinture une écharpe couleur de feu & bordée d'or. Il portoit une couronne de Myrte ſur la tête; & il tenoit à la main une grande Palme, Symbole de la paix. Enfin ſa tête étoit couverte d'un voile blanc qui deſcendoit ſur ſon viſage & même ſur ſa poitrine, au travers duquel il voyoit aſſez pour ſe conduire, mais qui empêchoit tout le monde de le connoître. Il étoit ſuivi d'un Char de Triomphe attellé de quatre chevaux de front. Quatre Vertus portoient ſur le Siége vuide une couronne triomphale; & des figures de vices terraſſés bordoient toute la circonférence

du marchepié. Ce Char étoit ſemblable, à quelques Symboles près, à celui qui promenoit les Généraux d'Armée dans les Capitales de l'Egypte au retour d'une grande victoire. Mais l'Initié ne montoit jamais dans le ſien, pour faire voir qu'il n'aſpiroit pas même aux honneurs extérieurs que ſes grandes actions pourroient mériter. De tout tems l'Initié avoit été accuëilli dans cette Cérémonie par de grandes acclamations du Peuple. Mais l'extravagance & l'injuſtice du Gouvernement de Daluca rendoit encore plus ſenſible à tous les habitans de Memphis l'eſpoir de quelque ſecours. On accabloit l'Initié de fleurs, & on l'inondoit d'eſſences prétieuſes, que l'on jettoit des fenêtres, ou que l'on faiſoit paſſer par deſſus les têtes des Gardes. Aucune Muſique n'a jamais été ſi touchante que le concert des bénédictions qu'on lui donnoit. C'étoit pour cette raiſon, quoiqu'elle eût été moins forte en d'autres tems, que l'Initié marchoit toujours voilé; afin qu'il ne rapportât rien à lui même de ces tranſports de l'affection publique, & qu'il comprît au contraire

qu'ils n'étoient dûs qu'à la haute estime que l'on avoit pour un corps, dont on l'obligeoit par-là à suivre les exemples & à soutenir la gloire.

Sethos après avoir fait ainsi un grand tour dans la Ville, arriva dans la place où étoit le Palais du Roi. Le Roi, la Reine, & la foule des Courtisans l'attendoient sur un long balcon, decoré de tapis superbes. Osoroth qui étoit né bon, sembloit prendre part à ces réjouissances dont le bruit s'approchoit toujours. D'aussi loin même qu'il apperçut la derniere partie de cette pompe, & surtout qu'il découvrit la tête de l'Initié, qui égaloit au moins les plus hautes, il sentit une douce émotion dont la Reine, ennemie de tout bien, conçut d'abord un vif sentiment de jalousie. Mais son chagrin augmenta beaucoup, lorsque l'Initié monta sur une autre Estrade dressée suivant la coûtume devant le balcon du Palais. Là il se mettoit à genoux sur un carreau & faisoit encore une profonde inclination au Roi. Se levant ensuite il tiroit son épée, comme pour l'offrir à son service. A cette action

que le jeune Prince fit avec une noblesse, une grace merveilleuse, Osoroth ayant presque les larmes aux yeux se pencha & étendit les bras comme pour embrasser cet Initié. Il se tourna ensuite à sa droite & à sa gauche, comme pour faire passer dans l'ame de tout le monde l'admiration tendre dont il étoit pénétré. Le Peuple encouragé par cet exemple poussa alors mille cris de joye adressés au Roi. On lui disoit, soyés notre Maître, & soyés-le pendant une longue vie. On lançoit en même tems sur la Reine des regards fixes qui n'avoient néanmoins d'insultant que l'intention secrete de ceux qui la regardoient, & qu'elle démêloit parfaitement. Cette femme, qui, pour complaire au Roi étoit obligée de couvrir d'un sourire forcé la véritable rage qui dévoroit le fond de son ame, servit long-tems de spectacle, non seulement au Peuple, mais encore aux Courtisans qui la détestoient, quoiqu'ils se fussent rendu ses esclaves. Mais elle tomba dans un plus fâcheux embarras, lorsque l'Initié étant descendu de son Estrade, s'en retour-

noit

noit dans le Temple, tenant toujours d'une main son épée nuë, & de l'autre sa branche de palmier qu'il croisoit l'une sur l'autre. Car le Roi à cette occasion demanda à la Reine son Fils, qu'il disoit avoir la taille & la démarche de cet Initié. Il ajoutoit qu'il souhaiteroit que ce fût lui; & que lui-même se trouveroit heureux dans sa vieillesse, d'avoir un fils qui méritât un pareil honneur. La Reine qui s'étoit confirmée dans la croyance que Sethos étoit absent, sur ce qu'elle n'avoit pas vû Amedès parmi les Initiés, raconta au Roi le projet du voyage dont Sethos & Amedès avoient demandé la permission il y avoit environ trois mois. Le Roi trouva mauvais qu'elle ne lui en eût point encore parlé. Il dit même que s'il en avoit été averti, l'absence de son fils n'auroit pas été si longue; & qu'il seroit revenu assez à tems pour voir un triomphe qui lui auroit donné de l'émulation. Mais le tems de la veritable résipiscence d'Osoroth n'étoit pas encore venu, & il lui falloit des coups plus violens que celui-là pour le tirer tout-à-fait de sa léthargie,

où, pour mieux dire encore, l'objet présent qui frappoit toujours ce Roi faisoit bientôt place à d'autres impressions.

Cependant l'Initié rentré dans le Temple, montoit sur une espece de thrône fort élevé. La plus haute marche étoit assez large pour tenir trois ou quatre personnes ensemble. Deux Officiers du second Ordre y suivirent Sethos, & s'enfermerent avec lui sous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantoit en bas quelques Hymnes qui exposoient en maniere de prophétie les biens que l'on pouvoit attendre d'un Initié de la plus haute naissance, on lui mettoit ses habits ordinaires sur la veste blanche, & au bout d'une demi-heure les rideaux tirés laisserent voir Sethos au Peuple qui remplissoit le Temple. Les acclamations redoublerent à son aspect, & la nouvelle en fut portée au Roi dans un instant. La Reine qui étoit présente, entra dans un désespoir qu'elle fut contrainte pour lors de dissimuler, mais qui produira bientôt des effets terribles. Cependant on ajouta que le Prince devoit passer le reste de la

journée & la nuit ſuivante dans la maiſon des Prêtres, où l'on feroit de grandes réjouiſſances au ſujet de ſa réception.

*Fin du quatriéme Livre.*





# SETHOS.

## LIVRE CINQUIEME.

DE'S le lendemain Sethos & Amedès se trouverent dans le Palais au lever du Roi. Osoroth en présence de plusieurs Grands déja entrés dans la chambre reçut son Fils à bras ouverts. Il remercia Amedès de lui avoir procuré l'avantage de l'Initiation; & il dit au jeune Prince que la guerre que le Roi de Thebes venoit de déclarer conjointement avec le Roi de This au Royaume de Memphis, lui donneroit bientôt lieu d'employer l'épée qu'il avoit offerte à son service dans la Cérémonie de la veille. Après une conversation qui demeura toujours générale, le Roi paroissant vouloir être seul, Sethos sor-

tit de la chambre. Il fut ſuivi par les Courtiſans, qui croyoient tous que l'air de la Cour alloit changer, & que Sethos auroit une grande part dans la diſtribution des offices militaires.

Cependant la Reine avoit déja formé en elle-même le nouveau plan de politique qu'elle vouloit ſuivre. Le but unique où tout devoit tendre étoit de perdre Sethos; & les mouvemens de guerre, qui l'avoient inquietée juſqu'alors lui parurent propres à l'exécution de ce deſſein. Mais il entroit dans ſon plan de laiſſer un libre cours à ce renouvellement d'inclination que le Roi marquoit pour ſon Fils, & ſur-tout de laiſſer agir ce penchant univerſel de la Cour, & de tous les ordres du Royaume à revenir du côté de Sethos. Cet eſſai dura une quinzaine de jours, pendant leſquels elle garda néanmoins exactement de ſon côté le ſecret de l'Etat & la clef des Tréſors deſtinés aux frais de la guerre. Aucun même des principaux Officiers n'étoit encore nommé. Enfin au bout de ce terme, elle choiſit le moment qu'elle crut le plus favorable pour faire réüſſir

une converſation particuliere qu'elle demanda au Roi.

Seigneur, lui dit-elle, vous avez eu le tems de faire l'épreuve des ſuites que peuvent avoir les témoignages trop marqués de la confiance d'un Roi à l'égard d'un Fils héritier naturel de ſa Couronne, & auquel tout un Royaume s'attache comme à ſon Maître futur & indubitable. Vous voyez actuellement la Cour du Prince Sethos beaucoup plus groſſe que la vôtre : & les Peuples flattés de la ſeule eſpérance de ſon regne, montrent pour lui une ardeur que vous n'avez peut-être pas trouvée en eux pour vous-même, en montant réellement ſur le Trône. C'eſt-là un Privilege qu'on voudroit en vain diſputer à la jeuneſſe, quand on lui permet de le faire valoir. Mais j'oſe dire que l'art de regner preſcrit des maximes toutes contraires. J'en ai, Seigneur, pour garant le feu Roi votre Pere qui a poſſedé cet art à un dégré auquel nul de ſes prédeceſſeurs ne l'avoit encore porté. Vous ſçavez de quelle maniere le grand Seſonchis en a agi avec vous ; je ne dis pas juſqu'à l'âge de ſeize ans

qui eſt celui du Prince votre Fils, mais juſqu'à l'âge de cinquante ans, où votre regne a commencé. Pendant une ſi longue tutelle il ne vous a communiqué aucun de ſes projets ; & les deux ou trois fois qu'il a accordé à votre courage & à vos inſtances d'aller à la guerre, il ne vous a laiſſé que le titre de volontaire ; & il a toujours nommé des Généraux tels qu'il lui plaiſoit de les choiſir pour les expéditions même où vous vous trouviez en perſonne. Cependant vous n'aviez point affecté de vous donner à ſon inſçu des titres apparens, & propres à gagner & à ſéduire les Peuples, tel qu'eſt celui d'Initié. Je n'impute pourtant pas au jeune Prince un deſſein qui eſt trop au-deſſus de ſon âge, & qui nous fait voir en lui le premier Initié de ſeize ans dont nos Hiſtoires nous fourniſſent l'exemple. L'Auteur unique de cette entrepriſe eſt Amedès, homme d'une vertu dangereuſe, & qui cherche par toutes ſortes de voyes à rentrer dans le miniſtere ; pour affoiblir en vous-même l'autorité abſoluë que j'exerce en votre nom. Je ſçai que c'eſt lui qui par

ſes intrigues a armé contre vous le Roi de This, qui ne s'étoit point encore uni au Roy de Thebes. Celui-ci n'eſt porté à la guerre que par l'ancienne jalouſie des Rois de Thebes contre les Rois de Memphis, & il ne vous demande que des places qu'il prétend appartenir à ſes frontieres. Mais le Roy de This, comme Frere de la feuë Reine Nephté & Oncle du Prince Sethos, oſe entrer dans le ſecret de votre Gouvernement. Sous le prétexte des prétentions chimériques qu'il m'impute, il a la hardieſſe de vouloir exiger de vous, à l'inſtigation d'Amedès, que le jeune Prince ſoit à Memphis, de votre vivant même, dans une plus grande conſidération qu'il ne l'a été juſqu'à préſent. Il eſt de mon devoir, Seigneur, de vous repréſenter ces complots faits au-dedans & au-dehors contre votre puiſſance Souveraine. Il ne tient qu'à vous de les diſſiper dans leur naiſſance; mais je ne ſçaurois y travailler efficacement ſans votre aveu.

Le Roi qui ſembloit avoir reçu pour lui-même quelque élevation d'eſ-

prit & de cœur dans l'Initiation de ſon Fils, répondit à Daluca : Qu'il lui ſçavoit gré de l'attention qu'elle avoit pour tout ce qui concernoit l'autorité du Gouvernement. Mais au fond, dit-il, dans la diſpoſition où le feu Roy mon Pere a laiſſé l'eſprit de ſes Sujets, je me trouve aſſez de puiſſance, & il ne s'agit que de la bien employer pour le bon ordre du Royaume, & pour la ſûreté de mes Peuples. D'ailleurs, ajoûta-t-il, le témoignage uniforme & perpétuel de tous les hommes, & même de tous les Rois mes Prédéceſſeurs, ne me permet d'entrer dans aucune défiance contre les Initiés. Seſonchis lui-même dont vous m'alleguez l'exemple, & qui ſe connoiſſoit en hommes mieux qu'aucun Prince du monde, s'étoit ſervi d'Amedès pendant tout le cours de ſon regne dans les commiſſions les plus ſecretes & les plus délicates, & il a toujours paru très-ſatisfait de lui. Le refus qu'Amedès a toujours fait d'être Miniſtre en Chef, eſt la ſeule raiſon pour laquelle j'ai chargé la feuë Reine & vous-même de l'autorité & du poids de ce titre. En

effet Oſoroth jugeant des autres par lui-même & ne voyant dans la domination que du ſouci & de la fatigue, ne ſongeoit ſeulement pas qu'elle pût être, du moins pour les perſonnes d'un certain rang, un objet de recherche & d'ambition. Vous ſçavez bien, continua-t-il, que dès votre entrée dans le miniſtere, je vous conſeillai de vous ſervir d'Amedès pour vous ſoulager. Je vous le conſeillerois encore plus expreſſément aujourd'hui, où les ſoins de la guerre qui s'apprête me paroiſſent plus embaraſſans pour une perſonne de votre ſexe; ſi ce n'eſt que je ſouhaite qu'Amedès ne quitte point la perſonne de mon Fils dans la premiere campagne qu'il va faire. Mon deſſein n'eſt pas non plus de donner à mon Fils pour ſon coup d'eſſai le commandement de mes Troupes. Au contraire je veux qu'Amedès le faſſe paſſer par tous les dégrés du ſervice militaire, & que le Prince commence par obéïr à ceux qu'il doit bientôt commander. Ainſi j'attens que vous me préſentiez la liſte des principaux Officiers qui doivent ſervir dans cette guerre, & ſur-

tout le nom de celui que vous désignez pour Général : car il eſt tems d'aller au-devant de l'Ennemi. Daluca répondit au Roi, que quoiqu'elle eût continué d'elle-même de mettre ordre aux places frontieres, elle avoit crû depuis quinze jours auſſi bien que toute la Cour, que le Roy vouloit diſpoſer avec Sethos du choix des Commandans. Mais que la choſe n'étant pas ainſi, elle lui apporteroit dès le lendemain la liſte des Officiers Généraux, pour avoir ſon agrément, ſur lequel ils partiroient ſans délai.

La Reine avoit actuellement cette liſte ſur elle, & elle étoit venuë pour la montrer au Roi à la fin de cette converſation même. Mais ce Prince par ſes réponſes l'avoit jettée ſi loin de ſes vûës, & avoit paru ſi inſenſible aux craintes dont elle avoit crû le frapper, & ſi tranquille ſur ceux qu'elle avoit voulu lui rendre ſuſpects, qu'elle n'oſa pas pour lors lui préſenter une liſte remplie d'hommes au gré de la nouvelle Cour, & par conſéquent ſans vertu & ſans mérite. Ce n'eſt pas que les vieux Officiers encore vivans ne fuſſent conſervés dans

leurs places. Mais tous les morts étoient remplacés par les jeunes gens qui s'étoient le plus attachés à ces femmes qui les avoient détournés des exercices militaires; ou du moins qui les avoient fait revenir le plûtôt qu'elles avoient pû, des legeres expéditions dont l'occasion s'étoit présentée depuis le Gouvernement de Daluca. Le Général qu'elle nommoit étoit un homme de trente ans, plus propre à se distinguer à la guerre par le faste & par la présomption, que par la prudence & par la valeur. Plein d'une ambition qui n'étoit soutenuë d'aucune vertu, il recherchoit moins l'estime que l'envie des autres hommes, & vendu à Daluca il respectoit en elle l'esprit d'intrigue autant que la qualité de Reine. La difficulté étoit de le faire agréer au Roi dans la nouvelle circonstance du changement, qui sembloit s'être fait en lui, & sur-tout de l'intérêt qu'il devoit prendre à mettre son fils dans une armée bien composée & bien conduite. Cependant comme elle avoit absolument besoin d'un Commandant de ce caractere pour lui communiquer ses intentions, elle

s'arma pendant la nuit ſuivante de réſolution & de hardieſſe pour employer tout ſon crédit à faire accepter ce Général. Elle ſçavoit bien que par ce choix elle mettoit les affaires du Royaume en quelque danger. Mais elle ſe diſoit à elle-même qu'étant défaite de Sethos, & demeurant mere du ſecond Succeſſeur au Thrône, tous les événemens ſeroient pour elle.

Dès le lendemain elle aborda le Roy ayant ſes tablettes à la main, & lui dit : Seigneur, j'ai eu ſoin de conſerver dans leur rang tous les Officiers qui ſe ſont acquis le plus de réputation dans le ſervice du feu Roy votre pere. Vous trouverez peut-être le Commandant un peu jeune ; mais ſans parler de ſes autres qualités, celle que j'eſtime le plus en lui, & que le feu Roi recherchoit le plus en ſes Généraux, eſt la dépendance attentive & continuë des ordres de la Cour. C'eſt vous, Seigneur, qui, ſans ſortir de votre cabinet, devez être, comme le grand Seſonchis ; le vrai & le ſeul Commandant de vos armées. Vos Officiers de guerre n'ont d'autre intérêt que de donner des

preuves de leur valeur, & de rapporter ſur leurs perſonnes des témoignages de leur zele & de leurs ſervices. Mais vous ſeul ſçavez juſqu'à quel point vous voulez hazarder vos Troupes & pouſſer même vos Ennemis. Ainſi je crois devoir vous propoſer un Général qui ſe laiſſe guider par vos vûës, & qui n'ait de mouvemens que ceux que vous lui donnerez. Si cette précaution eſt eſſentielle dans tous les tems, à plus forte raiſon l'eſt-elle dans une guerre où vous envoyez un fils dont la conſervation eſt, ſans doute, votre principal objet. Il ne s'agit point à mon ſens de confier ſa jeuneſſe à ces hommes qui ne connoiſſant plus le péril, à force d'y être accoûtumés, ne prennent conſeil que de leur courage, & n'attendent d'ordre que de l'occaſion. Le Roy devenu un peu fier à l'égard de Daluca, l'interrompit pour lui dire, qu'avec un préambule comme celui-là, elle pouvoit lui préſenter pour Commandant le dernier de tous les Soldats; que cependant il ſçavoit bien que l'expérience le courage, & même quelquefois la har-

dieſſe d'un Général faiſoit la véritable ſûreté d'une armée : mais , enfin , ajouta t-il , voyons quel eſt votre choix. Dès que le Roy eut jetté les yeux ſur le nom de cet homme qui s'appelloit Thoris , il dit à la Reine : Madame , je crains beaucoup que le zele de mes vieux Officiers ne ſe ralentiſſe extrêmement par le chagrin qu'ils auront de ſervir ſous un Géhéral encore plus inférieur à la plûpart d'entr'eux en naiſſance & en mérite qu'en âge. Mais c'eſt à vos riſques qu'il va combattre. J'abandonne à votre miniſtere cette premiere campagne qui ne me paroît pas déciſive. Le ſuccès vous apprendra ſi votre tranquillité & votre bonheur dépendent de vos propres conſeils & de votre propre gouvernement ; ou ſi vous devez remettre en d'autres mains vos intérêts & ceux de l'Etat. A l'égard de mon fils , il n'aura point d'autre Commandant qu'Amelès qui n'en aura aucun lui-même ; & ils ſe joindront au corps de Troupes qu'ils voudront choiſir dans les occaſions & pour le tems qu'ils le jugeront à propos.

Oſoroth n'avoit encore vû que de ces guerres ſans danger, qui ne ſervent qu'à avancer ou à reculer des frontieres de quelques lieuës, & qui n'ébranlant jamais la fortune d'un Royaume ne ſemblent faites que pour occuper des Officiers & des Soldats. Ainſi il crut pouvoir confier encore à la Reine l'adminiſtration de celle-ci, & avoir ſuffiſamment pourvû à la ſûreté de ſon fils, en l'affranchiſſant des ordres d'un Général dont il ne faiſoit point de cas. Il tomba par-là dans l'erreur de ceux qui ne préviennent pas les maux d'aſſez loin, parce qu'ils croyent en ſçavoir la juſte meſure, & leur pouvoir preſcrire des bornes. La Reine ſe trouvant donc maîtreſſe, du moins pour une fois encore, de ſuivre ſes volontés, fit publier cette nomination inſenſée. Les bons Citoyens en furent attriſtés; mais ils ſe conſolerent en prévoyant qu'aux dépens de quelques Bataillons ou de quelques places, les mauvais ſuccès plus forts que les hommes & que les Rois mêmes, ameneroient néceſſairement la chûte de Daluca.

Avec quelque diligence qu'on fit

partir les Troupes, le nouveau Général eut le tems de remplir de ſon orgueil & de ſa joye les rues & les maiſons de Memphis. Sa litiere portée par des Eſclaves en habits de guerre, avoit un air de triomphe; il s'appelloit lui-même un Héros, & il diſoit à tout le monde, en mêmes termes, qu'il étoit moins touché du titre dont on l'avoit revêtu, que de la maniere obligeante dont la choſe s'étoit faite. A dire le vrai, la Reine, pour lui laiſſer mieux goûter le prix de ſa place, lui avoit épargné dans les premiers jours les déſagrémens qu'elle avoit eſſuyés elle-même en le propoſant au Roi; mais la veille de ſon départ elle le prit en particulier, & lui découvrit toute la répugnance que le Roy avoit marquée ſur ſon ſujet. Il m'a parlé de vous, lui dit-elle, comme s'il avoit été inſpiré par Amedès, par Sethos & par tout le corps des Initiés. Leurs principes ſont ſi différens des nôtres, qu'il ne faut pas s'étonner qu'ils ſoient nos Ennemis comme nous ſommes les leurs. Mon crédit a pourtant emporté votre nomination: mais il ne faut pas croire

qu'elle vous ſoit auſſi avantageuſe qu'elle paroiſſoit l'être lorſque je l'ai projettée. C'étoit dans le tems de l'abſence du Prince Sethos, où il y avoit quelqu'apparence que me voyant Reine avec une autorité ſans bornes, & redoutant ſes cadets plus favoriſés que lui de ſon pere, il avoit pris le parti de la retraite dans l'Egypte, ou étoit allé chercher des Avantures dans les pays étrangers. En ce cas vous étiez pourvu du commandement des armées pour toute votre vie; & mon aîné qui n'a que ſept ans élevé ſous mes yeux & dans mes vûes, vous l'auroit conſervé pendant tout le cours de ſon regne. Les conjonctures ſont aujourd'hui bien différentes. Je ne parle point de ce que le Roy ſouſtrait à vos ordres Sethos & Amedès, en leur laiſſant le choix des Troupes auſquelles ils voudront ſe joindre, & des occaſions où ils voudront combattre. Cette exception a du moins cet avantage que vous ne répondrez pas des accidens auſquels ils s'expoſeront d'eux-mêmes. Mais ce que je vois de déciſif contre vous, c'eſt que le Roi veut donner le commandement de ſes

Troupes au Prince Sethos d'abord après l'épreuve de cette premiere campagne. Si ce projet s'exécute, vous retomberez néceſſairement par votre âge dans les derniers rangs de l'armée, dont je me ſuis fait un plaiſir de vous tirer. N'eſperez pas même que j'employe mon crédit pour vous ſoutenir. Dès que Sethos ſera à la tête des armées, je me débaraſſerai du miniſtere dont l'eſprit ſeroit diviſé. La perte ne ſera pas grande pour moi qui demeurerai toujours Reine & Mere de deux enfans du Roy ; mais je plains ceux qui ſe ſont attachés à ma fortune, & que je me ferai pourtant alors une Loi ſevere d'abandonner.

Thoris après avoir rêvé quelque tems, dit à la Reine : Madame, mes yeux s'ouvrent ſur ce que vous me faites l'honneur de me dire. La bonté que vous avez de penſer à mes intérêts m'avertit que mon devoir eſt de penſer aux vôtres, qui ſont ceux de l'Etat même. Votre gouvernement lui a rendu tout l'éclat dont il brilloit ſous le grand Seſonchis, & je me fais une loi de tout entreprendre pour vous conſerver une autorité dont vous

faites un si bel usage. C'est en vain que vos deux principaux Ennemis sont exceptés de l'ordre commun de l'armée. Si une méditation profonde peut fournir quelque expédient ; si une attention continue peut faire saisir quelqu'une de ces occasions, dont le hazard apparent ne peut laisser aucun soupçon dans les esprits, j'espere de me rendre digne de votre choix. La bonne ou la mauvaise disposition des choses, le gain ou la perte d'une bataille, l'obéissance ou désobéissance à vos ordres particuliers peuvent également vous servir. Ne m'en dites pas davantage, dit la Reine, souvenez-vous seulement que le délai dans un projet hardi, est ordinairement plus dangereux qu'une prompte exécution ; & venez prendre congé du Roi dans cet instant même. Dès que le Roi apperçut cet Officier, il lui signifia, en tournant seulement la tête de son côté, l'exception qu'il faisoit de son fils & d'Amedès au commandement qu'il alloit avoir sur ses Troupes. Il ajoûta que c'étoit la Reine qui l'employoit, & qu'il souhaitoit qu'il justifiât le choix

qu'elle avoit fait de lui : après quoi, continuant de parler aux vieux Officiers qui l'environnoient, il leur dit qu'après cette campagne ils auroient la ſatisfaction de ne ſervir que ſous ſon fils. Sur cette froide réception, la Reine ſe retirant dans ſon cabinet ſe fit ſuivre par Thoris, comme pour lui donner ſes dernieres inſtructions. Là n'uſant plus de déguiſement dans leurs diſcours, ils formerent le noir complot, dont la guerre qu'on alloit faire devoit fournir les moyens & couvrir les traces.

On avoit déja marqué pour le rendés-vous général des Troupes les environs de Coptos, qui étoit une conquête du feu Roi, que les ennemis menaçoient alors d'un ſiege. Cette Ville étoit effectivement de l'ancien partage des Rois de Thebes. Elle étoit même devenue par leurs ſoins & par leurs travaux une des Villes les plus commerçantes de l'Egypte ; car à travers les ſables de l'Arabie Egyptienne, ils avoient fait faire un grand chemin & des hôtelleries d'eſpace en eſpace, depuis Coptos juſqu'à

cette Ville Maritime du ſein Arabique à laquelle Ptolemée Philadelphe, en l'embelliſſant encore, donna le nom de ſa mere Berenice. Depuis Memphis, juſqu'à Thebes, intervalle de plus de cent lieuës, il y avoit cent haras ou écuries dont parle Diodore, chacune de deux cens chevaux, pour porter les ordres des Rois, & pour la commodité même des voyageurs. Mais les Temples, les Palais, les tombeaux de toutes formes, les ſtatuës coloſſales & les Obeliſques que l'on commençoit à trouver, en paſſant du Nome Panopolite dans le Coptite, étoient ſeuls des témoignages ſuffiſans que ce dernier Nome, dont Coptos étoit la Capitale, avoit été de toute ancienneté une Province de la Dynaſtie de Thebes. A quelque magnificence que tous les Rois de l'Egypte euſſent porté les monumens publics, qu'ils avoient placés en différens endroits de leurs Royaumes, aucun des autres Rois, ſans excepter ceux même de Memphis, n'avoient approché des Rois de Thebes à cet égard. L'abondance des carrieres de pierre, de marbre & de porphire, dont la haute

Egypte eſt pleine vers le midi, leur avoient fourni les matériaux ; & leurs richeſſes immenſes leur avoient donné les moyens de les mettre en œuvre. Ces objets ſurprenans ſe multiplioient à meſure qu'on approchoit de la fameuſe Ville de Thebes appellée depuis Diospolis, & formoient de tous les côtés à cette Capitale des avenues ſi ſuperbes, quoique priſes de très-loin, que pluſieurs les ont confonduës avec la ville même. C'eſt par là que quelques-uns ont donné à Thebes quatre cens vingt ſtades ou dix-ſept lieues & demi de longueur (1) ; pendant que les autres ne lui ont donné que quatre-vingt ſtades ou trois lieues & un tiers (2), qui étoient en effet la longueur de la ville proprement dite. C'eſt par la même confuſion que d'autres Auteurs ont dit, que Thebes bâtie à l'orient du fleuve, s'étendoit fort avant de ce côté-là dans l'Arabie Egyptienne, étoit continuée à l'occident du fleuve par le quartier du Memnonium, & alloit vers le midi juſqu'à Syene ſous le

(1) *Cato, apud Stephanum.*
(2) Strabon liv. 17.

Tropique, qui en eſt à près de quarante lieues. C'eſt enfin ce qui a fait appeller Thebes par Homere, la ville à cent portes ; nombre déterminé qui ne ſignifie que pluſieurs, ſelon la remarque de Diodore. Une autre erreur, où la grandeur réelle de cette ville a fait tomber quelques Auteurs Grecs, & qui a plus de rapport à notre ſujet préſent, où il s'agit d'une guerre de Thebes contre Memphis, eſt le nombre des combattans que Thebes pouvoit fournir. On les a fait monter à un million d'hommes (1) ; mais ce nombre exprime ou les habitans de Thebes, y comprenant même les femmes, ou la claſſe des Soldats de tout le Royaume en y comprenant leurs enfans mâles. On trouve en quelques memoires qui ont été connus de Pline (2), que dans les ſouterrains de Thebes qui appartenoient au Roi, ſans parler de ceux qui appartenoient aux Prêtres, le Roi pouvoit arranger trois cens mille hommes, & les faire ſortir de la Ville, ſans que les Citoyens s'en apperçûſſent. C'étoit-là, ſans

(1) Strabon liv. 17.
(2) Liv. 36. tom. 2, pag. 375. Edit. Hard.

doute,

doute, l'état de la milice de Thebes ſeule. Mephrès qui en étoit Roy dans le tems dont nous parlons, avoit deſſein d'inveſtir Coptos avec deux cens mille hommes, & d'avoir outre cela une armée d'obſervation, compoſée de cent mille hommes, dont il ſe réſervoit à lui-même le commandement. Mais par un air de magnificence que les Rois de Thebes, comme anciens Conquérans des Nations, avoient toujours affecté, Mephrès avoit dans ſon armée des Compagnies étrangeres d'Arabes Occidentaux & d'Ethiopiens Troglodytes qu'il avoit ſubjugués lui-même, mais auſquels il avoit laiſſé leurs coûtumes & leurs habillemens de guerre.

La Reine de Memphis de ſon côté ayant pourvu la Ville de munitions de guerre & de bouche, & y ayant établi une Garniſon de trente mille hommes, qui étoient tout ce que demandoit la conſtruction de la place, envoya auſſi pour armée de défenſe cent mille hommes commandés par Thoris. Amedès fut bien aiſe qu'il fût queſtion d'un ſiége à ſoûtenir dans cette premiere expédition de Sethos;

parce qu'ayant résolu de s'enfermer avec lui dans la Ville, dont le Gouverneur étoit un brave homme, & son ami, il mettoit le Prince hors de la portée de ses Ennemis secrets. Avant même que de sortir de Memphis, il lui conseilla de laisser en dépôt chez les Prêtres la cassette que la feuë Reine sa Mere lui avoit donnée en mourant : parce que le sort d'un homme, sur-tout qui part pour la guerre, étant incertain, il s'assûreroit du moins de retrouver cette ressource s'il revenoit, & en quelque tems qu'il pût revenir : ou bien les Prêtres en employeroient les trésors de la maniere qu'il leur feroit sçavoir en quelqu'endroit du monde qu'il pût être. La chose ayant été exécutée ainsi, Sethos partit avec son Gouverneur, trois ou quatre jours après Thoris. Mais comme Amedès ne vouloit pas porter le privilege du jeune Prince plus loin que le Roi ne l'avoit marqué, ils éviterent avec soin tout ce qui pouvoit avoir un air de commandement. Ainsi Sethos ne fut accompagné que d'Amedès & des huit jeunes Seigneurs ses Compagnons, qui

avoient demandé permiſſion de ſervir auprès de lui comme Volontaires. Ils avoient tous chacun un eſclave. Celui de Sethos nommé Aſarès qui jouëra un rôle ſingulier dans la ſuite de cette hiſtoire, étoit Arabe d'origine, comme preſque tous ceux de ſa condition. Il étoit de l'âge du Prince : & comme il avoit beaucoup de génie, il avoit profité pour les exercices de l'eſprit & du corps de l'éducation qu'il avoit vu donner à ſon maître. Ayant ſenti les avantages de la vertu, il avoit réſolu d'en prendre du moins les apparences, & de ſuivre la vertu même, ſi elle pouvoit le conduire à la fortune qui étoit ſon véritable objet. La Reine avoit fait en ces derniers tems quelques tentatives pour le corrompre. Mais ne faiſant pas ſemblant de les entendre, il s'étoit donné pour maxime que s'il avoit à devenir traître, il devoit le devenir pour ſon intérêt & non pour celui des autres. Nos volontaires entrerent dans Coptos plus d'un mois avant que les Ennemis fuſſent en état de former aucune attaque.

Sethos fut reçu des habitans avec

une extrême joye; & il comprit bientôt qu'ils étoient plus contens de la domination de Memphis que de celle de Thebes, ſous laquelle ils craignoient extrêmement de retomber. Cette crainte ne regardoit pas les Rois; elle avoit pour objet les Prêtres, auſquels les Rois de Thebes laiſſoient prendre ordinairement trop d'autorité ſur les Peuples. Les Prêtres en abuſoient en exerçant une inſpection gênante juſques dans l'interieur des familles; & en les chargeant, ſous prétexte d'honorer ou d'appaiſer les Dieux, de pratiques aſſujettiſſantes & même auſteres, qui leur rendoient leur propre Religion inſupportable. Amedès prit cette occaſion de dire à Sethos : Seigneur, vous êtes déſormais par votre titre d'Initié au-deſſus de mes inſtructions. Mais l'inquiétude que vous voyez dans les habitans de Coptos, & dont vous ſçavez le ſujet, m'enhardit à vous préſenter encore un avis important, que je n'ai pas dû vous donner dans un autre âge, & qu'il n'étoit pas naturel que vous reçuſſiez de la bouche des Prêtres. Toute la morale & toute

la vertu d'un Roi consiste dans l'union parfaite de la piété envers les Dieux & de la bonté envers ses Peuples : de sorte que la piété envers les Dieux est aveugle, lorsqu'elle nuit à la société humaine ; comme la bonté envers les Peuples est pernicieuse lorsqu'elle favorise en eux l'oubli des Dieux & de leur culte. Sur ce principe, il ne vous suffira pas d'être un homme religieux, il faudra encore que vous soyez un homme d'Etat. C'est par l'assemblage de ces deux qualités, que donnant une autorité raisonnable à ceux qui doivent maintenir les bonnes mœurs & l'exercice de la Religion dans votre Royaume, vous empêcherez qu'ils ne détruisent la liberté, l'aisance & sur-tout les divertissemens publics. Ces divertissemens contenus dans l'exacte bienséance préviennent de vrais désordres dans les Peuples qu'ils occupent ; & tournés autant qu'il se peut à l'utilité morale, ils entretiennent même la politesse & toutes les vertus civiles dans le commun des hommes. Le Prince vertueux & intelligent permet quelquefois au Public ce qu'il ne se per-

met pas à lui-même. Mais de plus il est bon de sçavoir que comme la justice des Dieux n'est point la justice des hommes; c'est-à-dire que comme les Dieux, quoiqu'infiniment justes, font certaines choses que les hommes ne sçauroient faire sans injustice; ainsi la vertu de l'homme d'Etat, qui doit être plus grande que celle d'aucun particulier, ne doit pas toujours être mesurée par celle d'un particulier. La dévotion, je dis même la moins éclairée, a cela d'avantageux, qu'elle conserve les bonnes mœurs dans les Peuples : mais il faut qu'elle soit gouvernée & qu'elle ne gouverne jamais. Il est permis & même loüable d'agir avec soi-même par la dévotion; mais on ne doit agir avec les autres hommes que par la raison. Ainsi le Prince doit éviter sur toutes choses de faire croire à ses Courtisans qu'on lui plaira par la dévotion; parce qu'au lieu de les amener à ce sentiment intérieur qu'on n'inspire point; il les jette dans l'hypocrisie, & les rend par-là plus impies & plus méchans qu'ils ne l'étoient. Le Prince doit aller plus loin, & pré-

venir tout ce qui pourroit troubler la tranquillité publique ſous prétexte de dévotion. Les hommes pleins d'un zèle aveugle & ſcrupuleux, qui n'ont point de plus grande paſſion que de conduire les autres, ont beſoin eux-mêmes d'être ſurveillés attentivement par le Prince, de peur qu'après avoir troublé les ames des Citoyens timorés qui les écoutent, ils ne viennent encore à troubler l'ordre commun parmi ceux qui n'ont aucune envie de les écouter. Ne confondez point les hommes de cette eſpece avec les hypocrites, mais regardez-les comme beaucoup plus dangereux : car les hypocrites ne font du mal ſous le manteau de la Religion qu'autant qu'il leur eſt utile d'en faire; au lieu que les hommes ſcrupuleux ſont capables, par leur entêtement, de nuire aux autres & à eux-mêmes. Mais retenez bien, Seigneur, ce que j'oſe encore ajoûter à cet avis. Tout Roi que vous ſerez, vous ne vous mettrez au-deſſus de cette ſorte de gens dans l'eſprit de vos Peuples, qu'autant que vous ſerez vous-même reglé dans votre conduite, & équita-

ble dans vos procédés. Sans cette précaution, ces vengeurs de leur propre cause, qu'ils prennent toujours pour celle des Dieux, attribuëront tous les accidens fâcheux qui pourront arriver dans le cours de votre Regne, à votre manque de piété & de justice. Au contraire, si vous êtes irréprochable par rapport à vous, & juste envers vos Sujets; vous ferez retomber sur les hommes dont je parle la haine de l'injustice qui accompagne toujours leurs réformes & leurs vexations. J'avouë que ce malheur est moins à craindre à Memphis, où hors des cas où la Religion est intéressée, les Prêtres ne se mêlent des particuliers que lorsqu'ils viennent à eux. Il n'en est point dans toute l'Egypte qui accordent mieux la pieté envers les Dieux avec la bonté envers les hommes; & vous sçavez combien ils recommandent à ceux qui ont quelque superiorité sur les autres d'être humains & bienfaisans. Les Initiés de Thebes, quoique pleins d'honneur & de courage, ont aussi toujours été plus durs dans la victoire, & moins retenus sur la

vengeance que les Initiés de Memphis. En un mot les Prêtres de Thebes présentent la Religion par la sévérité, & les Prêtres de Memphis la présentent par la douceur. C'est par-là que ces derniers se sont rendus si célébres & si respectables dans toute la terre; pendant que les autres, par leur caractere, ne peuvent convenir qu'à un très-petit nombre de personnes, & font ainsi beaucoup moins de bien dans le monde. Quoique la Religion ne dépende pas des Rois, & qu'ils ne doivent pas même s'en mêler, ils ont une grande part au régime extérieur; & c'est toujours d'eux que dépend le repos des Peuples. Les Rois de Thebes qui n'ont pas suivi ces maximes, ont accordé à leurs Prêtres un pouvoir qui a fait souvent un très-grand tort à leurs Etats, & dont ils sont encore aujourd'hui importunés eux-mêmes. Sans parler de l'aliénation générale que la dureté de leurs Prêtres met dans les esprits, & dont vous voyez un exemple dans Coptos, leur Histoire rapporte que l'ancien Amosis initié à Thebes, celui-là même qui a eu la

gloire d'abolir les victimes humaines dans toute l'Egypte, lâcha d'ailleurs tellement la bride au zèle superstitieux des Prêtres Thebains, qu'ils firent sortir de la capitale seule quatre vingt-mille personnes, qui ne pouvoient plus soutenir les pratiques onéreuses qu'ils leur imposoient. Aujourd'hui même qu'ils se sont beaucoup adoucis, ils ont encore les entrées les plus secretes des appartemens du Palais : & au lieu que dans les autres Dynasties, les Prêtres n'usent de ce privilege que comme favoris, ils en usent à Thebes comme Inspecteurs ; & le Roi n'a de libre que la chambre du lit nuptial, & le cabinet où il tient son Conseil d'Etat.

Cependant pour sortir de la morale qui pourroit enfin vous lasser, j'ai déja songé, Seigneur, à vous faire profiter pour un autre usage de cette prérogative des Prêtres Thebains. Les Rois, ou les enfans des Rois ne voyagent pas toujours librement dans les Royaumes étrangers. Mais comme Initié Egyptien tous les Prêtres de l'Egypte sont obligés sur votre premiere demande de vous faire voir

toutes les curiosités de leur Nome Sacerdotal. Ils ont seuls les Clefs de ce grand nombre de monumens publics qui sont des tombeaux. Les communications souterraines les conduisent presque par-tout de l'un à l'autre, quoiqu'ils soient éloignés de plusieurs lieues. Avec les Prêtres de Thebes vous pouvez aller jusqu'à Syene & à la petite Cataracte. Vous ferez un aussi grand tour que vous voudrez dans le Royaume, & vous entrerez jusques dans le Palais du Roi, sans que lui ni aucun de ses Officiers sçache seulement que vous êtes dans ses Etats. Le Peuple même de Coptos ne vous croira que dans le Temple d'Isis qui est au-delà du marais qui défend une de ses portes, & par lequel vous commencerez votre route secrete. Il est vrai que vous ne passerez ni dans les rues ni dans les places publiques, & que vous ne verrez presque des Villes & des Edifices qui les composent ou qui les environnent, que ce que vous en pourrez découvrir du haut des Temples ou des fenêtres des maisons Sacerdotales. Il est vrai aussi que vous ne tirerez au-

cune lumiere de cette visite pour des intérêts d'Etat : car outre le silence exact que les Prêtres garderont avec vous sur cette matiere, suivant les loix de la justice & de l'honneur, ils vous feront faire serment de ne jamais vous servir comme ennemi de ce que vous aurez vû comme Initié. Cependant comme les années entieres suffiroient à peine pour examiner tant d'ouvrages merveilleux, & qu'il paroît que le siege de Coptos peut être formé dans un mois, je crois, Seigneur, qu'il est à propos de vous borner à visiter legerement le Memnonium de Thebes, la ville de Syene, & la cataracte voisine qui est la plus singuliere, vous contentant pour cette fois de ce que vos yeux pourront saisir dans les passages, & des réponses que les Prêtres feront à vos questions. J'abrege d'autant plus le voyage de simple curiosité, que je souhaite extrêmement que vous puissiez voir à loisir l'observatoire de Thebes, & que vous fassiez entrer les Prêtres en conférence avec vous sur l'Astronomie, où ils sont sans contredit les premiers hommes du monde. Je vous

ai déja recommandé par rapport à ce dessein à deux Prêtres des plus distingués, avec lesquels j'ai entretenu un commerce d'amitié depuis mon dernier séjour à Thebes, ils ne vous quitteront point ; mais je crois qu'en votre absence, qu'ils ont fixée à trois semaines, je dois représenter pour vous à Coptos, & demeurer en état de répondre au Roi votre pere quand il me fera demander de vos nouvelles. J'observerai attentivement pendant ce tems-là les dedans & les dehors de la place, aussi bien que les préparatifs du siege, afin qu'à votre retour, je puisse vous mettre plus aisément au fait des actions que nous pourrons entreprendre, quand les attaques seront ouvertes.

Sethos répondit à Amedès, que quoiqu'il eût bien souhaité de l'avoir pour compagnon, & même pour conseil dans ce voyage, il trouvoit beaucoup de sagesse dans l'arrangement qu'il avoit pris. Qu'ainsi il étoit prêt de partir à l'heure méme pour être plus sûr d'être revenu avant le commencement du siége. Aussi-tôt Amedès mena le jeune Prince dans la maison

Sacerdotale de Coptos. Là, il le remit aux deux Prêtres qui le firent passer au Temple d'Isis sur une nacelle qui leur appartenoit, & qui comme toutes les autres voitures des Prêtres par eau ou par terre dans l'Egypte, étoit à l'abri, même en tems de guerre, non seulement de toute attaque, mais encore de toute visite.

Quelque peu de tems que Sethos mit à parcourir les curiosités ou exterieures ou souterraines du Nome de Thebes, la crainte de fatiguer le Lecteur me fera passer encore plus vîte sur leur description. Sethos étant arrivé à Thebes, on lui fit voir les quatre principaux Temples de la ville (1), dont le plus ancien étoit une merveille en grandeur & en beauté. Il avoit treize stades, ou plus d'une demi-lieue de tour, sur soixante & dix piés de haut, & ses murailles étoient de vingt-quatre piés d'épaisseur. Tous les ornemens du Temple, & par la richesse de la matiere, & par la finesse du travail, répondoient à la magnificence de l'édifice qui subsiste en-

(1) Diodore. 1.

core en partie. Mais l'or, l'argent, l'yvoire & les pierres prétieuſes furent pillées lorſque Cambyſe mit le feu à tous les Temples de l'Egypte. Ce fut alors que les Perſes tranſportant tous ces tréſors en Aſie, & emmenant même avec eux des ouvriers Egyptiens, firent bâtir les fameux Palais de Perſepolis, de Suſe, & de quelques autres de leurs villes. De quarante-ſept tombeaux des Rois qui embelliſſoient Thebes, ou ſes environs, Diodore ne décrit que celui d'Iſmandès ou d'Oſimandüé, qu'on appelloit le Memnonium, parce que cet Iſmandès ou Oſimandüé n'eſt autre que Mendès ou Memnon, un des ſucceſſeurs de Seſoſtris. Ce tombeau avoit ſix mille deux cens cinquante pieds de tour; ſon intérieur étoit diviſé en pluſieurs parties toutes différentes les unes des autres. On en lira le détail avec plaiſir dans cet Auteur, & Sethos les parcourut toutes avec admiration.

Après la viſite du Memnonium, les deux Prêtres, comme ils en étoient convenus avec Amedès, menerent inceſſamment le jeune Prince à Syene,

ville moins remarquable par elle-même que par la route qui y conduisoit. Cette route étoit d'autant plus charmante qu'elle n'étoit pas bordée exactement comme une rue par des palais tirés au cordeau sur la même ligne. Mais la vue d'une très-belle campagne étoit coupée à tous momens par des bâtimens superbes, placés à des distances inégales les uns des autres. Pour dire même la vérité, cette continuation de Thebes se partageoit à droite & à gauche du fleuve en bien des villes qui avoient leurs noms propres, comme Hermonthis, Tuphium, Latopolis, Elythie, la grande Apollinopolis, les Ombes, & enfin Syene. C'est pour donner à Sethos une idée de ces Villes que les deux Prêtres se réservant à le ramener par des routes particulieres, le conduisirent toujours par les chemins publics. Mais il étoit avec eux dans un de leurs chars couverts & garnis de legers rideaux que l'on ouvroit à discretion, & à travers desquels on voyoit sans être vû. On lui fit remarquer de loin un Temple quarré qui avoit quatre avenues composées cha-

cune de deux rangs de colomnes triplées, ou poſées trois à trois, ſur un pié d'eſtal triangulaire. Le deſſus des colomnes portoit alternativement un Sphinx & un tombeau; chaque rang étoit compoſé de cinq cens piés d'eſtaux, ou de quinze cens colomnes, ce qui en donne en tout ſix mille chacune d'une ſeule piece, & de ſoixante & dix pieds de haut. Diodore ne parle pas de ce Temple, mais nos voyageurs en voyent encore les reſtes (1).

Dès que Sethos fut arrivé à Syene, on lui montra le puits profond ſur lequel le Soleil paſſoit perpendiculairement le jour du ſolſtice d'Eté, deſorte qu'à l'heure de midi ſon image ſe voyoit toute entiere au fond de l'eau. Ce Phenomene, auſſi-bien que celui des Obeliſques de cette Ville qui ne donnoient en ce moment aucune ombre, prouve qu'elle eſt placée immédiatement ſous le tropique du Cancer.

Dès le lendemain on propoſa à Sethos d'aller à la petite Cataracte qui

(1) Paul Lucas en a donné une Eſtampe. *Voyage du Levant, tom.* 3.

n'eſt éloignée de Syene que de quatre ou cinq lieues, car la grande eſt auprès de Napata dans l'Ethiopie. La petite eſt une ſuite de rochers qui préſentent du côté de Syene une face d'une prodigieuſe largeur, & de deux cens pieds de hauteur perpendiculaire ſur la ſuperficie du fleuve en ſon état naturel. Mais à plus de dix ſtades en delà vers le midi commencent les inégalités de ces rochers, dont les enfoncemens ſont ſi profonds, que les eaux qui paſſent par ces lieux effroyables, font des chûtes & des rejailliſſemens dont le bruit ſeul porte la terreur dans l'ame d'auſſi loin qu'on commence à les entendre. Cependant le Nil dans ſes cruës remplit abondamment ces fondrieres & ſe met pardeſſus à un parfait niveau. L'on étoit alors à la fin du premier mois de ſa décroiſſance, avant lequel on n'auroit pû faire ni le voyage de Syene ni le ſiege de Coptos; mais le Nil qui eſt fort lent dans les campagnes a encore alors à la Cataracte la vîteſſe d'un trait d'arbalête. Sethos eut le plaiſir de voir des barques de voyageurs, qui ſe livrant en cette ſaiſon au courant

du fleuve, tombe ſans aucun danger d'environ deux cens piés de haut (1); épreuve incompréhenſible dans le premier qui l'a oſé faire. On voit encore-là les reſtes d'un travail étonnant. La nappe d'eau qui tombe avec l'impétuoſité que nous venons de marquer, laiſſe un eſpace vuide entr'elle & le mur perpendiculaire. Les Rois de Thebes avoient fait faire une large plate-forme (2) où l'on ſe promenoit à ſec ſous l'eau que ſon mouvement tient en arc de voûte; & de plus ils avoient fait creuſer dans la roche vive à plein pié de la plate-forme une vaſte grotte éclairée de pluſieurs étages de fenêtres. Sethos avoua que ce terme de ſa route en couronnoit dignement toutes les beautés : les deux Prêtres le ramenerent donc à Syene. Le Nil qu'ils côtoyoient ou qu'ils traverſoient fréquemment ſur des ponts, & qui rempliſſoit alors l'imagination de Sethos, lui donna lieu de demander à ſes conducteurs quelle étoit leur penſée ſur les four-

(1) Strab. liv. 17. pag. 818.
(2) Paul Lucas, tom. 3.

ces de ce fleuve & ſur les cauſes de ſes débordemens ?

Le plus ancien des deux lui dit d'abord que les Egyptiens étant portés à regarder le Nil comme un préſent qu'ils recevoient immédiatement des Dieux, ou comme un Dieu lui-même qui avoit ſon Temple à Nilopolis, ils croyoient devoir laiſſer le Peuple dans une ignorance utile à ſa piété. En effet, continua-t-il, la plûpart des hommes s'entretiennent dans un plus grand reſpect pour les Dieux, par les opérations particulieres qu'ils leur attribuent, que par les effets qui réſultent de l'ordre géneral de leur providence. C'eſt pour cela que ne leur découvrant point le fait qui nous eſt connu, nous laiſſons un champ libre à quelques Ecrivains, qui, n'ayant pas vû les choſes par eux-mêmes, débitent au ſujet du Nil des conjectures dont le tems découvre tous les jours la fauſſeté. Les uns ont dit que ce fleuve prenoit ſa ſource dans les montagnes d'Atlas, vers les Côtes Occidentales de l'Afrique ; & que traverſant toute cette partie du monde, il venoit ſe ren-

dre en Egypte par les frontieres Septentrionales de l'Ethiopie. D'autres approchant un peu plus de la vérité, quoique mal éclaircie encore, amenent le Nil directement de notre Midi. Mais coupant mal-à-propos l'Afrique par l'Ocean à l'endroit de l'Equateur, ils placent les ſources de ce fleuve dans des terres qu'ils ſuppoſent au-delà, & qu'ils appellent Antichthones, ou l'autre monde. De ſorte que ſelon eux, le Nil traverſe la mer, ſans mêler ſes eaux avec les ſiennes. Ils ont appellé Montagnes de la lune, celles dont ils le font ſortir, & ils les placent à dix degrés au-delà de l'Equateur (1). Il y a déja plus d'un ſiecle que le College Sacerdotal de Thebes a ſacrifié des ſommes immenſes pour approfondir la vérité ſur cette matiere. Nos Prêtres ſuivis de nos Officiers du ſecond Ordre, n'ont craint ni les dangers, ni les fatigues des voyages par mer & par terre qu'ils ont faits toujours

(1) Voyez la Carte intitulée : *Antiquiſſima orbis delineatio*, vis-à-vis la p. 84. du vol. 1. du liv. du Pere Briet, qui porte pour titre : *Parallela Geographiæ veteris & novæ.*

déguisés, ou seuls ou avec différens Marchands qui alloient le long des terres à différens Ports de l'Afrique: & il se trouve que la découverte des sources du Nil qui étoit le premier objet de leurs recherches n'en a pas été le principal fruit. Ils ont connu que la côte Orientale de l'Afrique n'est point coupée par l'Ocean sous l'Equateur, & qu'elle ne se recourbe point non plus vers l'Orient, comme le croyent encore la plupart des Géographes qui conduisent cette Côte jusqu'aux extrêmités les plus orientales de l'Asie, & enferment la mer des Indes dans cet espace comme une mer Mediterranée (1). L'Afrique au contraire s'étend en pointe en déclinant vers l'Occident, jusqu'au trente-cinquiéme degré de latitude méridionale. Le Prêtre qui lui parloit lui fit voir même sur une petite Carte qu'il

(1) Ce Systéme étoit revenu dans les derniers siecles; & Marin Sanuto Venitien vers 1330. en a fait une Carte qui se trouve dans le Recueïl de Bongars intitulé: *Gesta Dei per Francos.* Mais voyez dans l'ouvrage du P. Briet cité plus haut la Carte intitulée, *Agathodemonis orbis descriptio*, vis-à-vis la p. 87. vol. 1.

avoit ſur lui le giſement des côtes Orientales de l'Afrique juſqu'à ſa pointe, & le détour des côtes Occidentales, auſſi bien que les noms des principaux peuples qui habitoient les unes & les autres juſqu'aux Iſles Fortunées. Nous n'allons aujourd'hui à ces Iſles que par le détroit des Colomnes d'Hercules pour en revenir par la même voye, faute d'avoir cultivé les connoiſſances que les Egyptiens ont euës du tour entier de l'Afrique. A l'égard des ſources du Nil, continua le Prêtre, nous les avons rencontrées dans un Royaume barbare de l'Ethiopie, qui n'a point encore de nom parmi nous, mais que les habitans nomment *Goiama*. Elles ſont à douze dégrés en-deçà de l'Equateur, ce qui les rapproche de vingt-deux dégrés ou de cinq cens cinquante lieuës en-deçà des Montagnes de la Lune. Et nous remarquons en général, que les corrections Geographiques vont preſque toujours à diminuer les diſtances des lieux établies par les premiers Geographes. D'ailleurs ces ſources paroiſſent être dans une Montagne couverte d'arbres &

qui a une sommet plat. C'est-là qu'on trouve deux petites ouvertures de citernes placées assez près l'une de l'autre, comme deux yeux. Mais on ne sçauroit les sonder, parce qu'on rencontre d'abord un embarras de racines d'arbres. L'eau n'a d'issuë que par le pié (1). Ce fleuve sortant de la Montagne vis-à-vis le Nord, forme bien-tôt un lac nommé Dambea par les habitans, & qui a plus de soixante lieuës de circonférence. Enfin après bien des détours vers l'Orient & vers l'Occident, il entre dans l'Egypte, & la traverse presqu'en ligne droite du Midi au Nord. Nous cachons au Peuple cette origine & cette route naturelle du Nil, par la raison que j'ai dite. Et à l'égard des Voyageurs & des Navigateurs, il est juste qu'ils prennent eux-mêmes pour leur

(1) Ceci est conforme à la description que le Pere Kirker, *Oed Egyp. tom.* 1. *pag.* 57. fait des sources du Nil sur la Relation du P. Pierre Païs Jesuite Portugais, qui les a le premier découvertes ; & à la Carte qu'il donne du cours de ce fleuve jusqu'en Egypte. M. de l'Isle s'en éloigne peu dans sa Carte de l'Afrique de 1722. Il y place même à droite de Miné les deux yeux dont il est parlé dans cette description.

intérêt & pour leur profit, les peines que nous nous sommes données pour le seul avantage de l'instruction.

Sethos qui désapprouvoit au fond de son ame une semblable réserve, se promettoit bien de vérifier un jour par quelque moyen ce qui concernoit les côtes de l'Afrique, afin de rendre cette découverte utile aux hommes, sans tomber dans l'inconvenient de divulguer un secret Sacerdotal. L'occasion s'en devoit présenter à lui plutôt qu'il ne croyoit. Cependant il remercia le Prêtre qui venoit de lui apprendre tant de choses extraordinaires ; & il lui dit que pour le soulager, il alloit prier son Collegue de lui expliquer la cause des débordemens du Nil.

Ce second Prêtre lui répondit que cette explication seroit courte. La cause des débordemens de ce fleuve, lui dit-il, est celle qui produit le fleuve même. Ce sont les pluyes qui donnent au Nil sa premiere naissance, & qui sont ensuite la cause de ses débordemens périodiques. Comme le Soleil par sa présence ou par son

absence, aussi bien que par la direction ou par l'obliquité de son aspect, est le principal agent dans les différentes dispositions de la terre, & de l'air qui l'environne ; ses operations sont plus constantes entre les deux tropiques, qui enferment sa route annuelle, que dans l'espace qui s'étend au-delà vers l'un & vers l'autre Pole, & sur lequel il domine moins. C'est pour cela que les vents, qui sont causés par la rarefaction de l'air échauffé, sont plus réguliers dans la Zône torride que par-tout ailleurs. La chaleur des jours & la fraîcheur des nuits y reviennent toujours les mêmes dans les différens mois de l'année. A l'égard des pluyes, dont la matiere est fournie par les exhalaisons de la terre & par les vapeurs répanduës dans l'air, c'est le Soleil même qui les fait élever abondamment dans sa situation perpendiculaire, & qui les résout en même tems en torrens d'eaux. Il suit delà qu'à la différence de ce qui arrive dans les Zônes temperées & dans les Zônes froides, qui ont l'Eté quand le Soleil s'approche d'elles, & l'Hiver

quand il s'en éloigne; l'Hiver, ou la saison des pluyes dans chacune des deux parties de la Zône torride, du moins en Afrique, est le temps du passage le plus direct du Soleil sur elles. Or comme les sources du Nil sont dans la partie Septentrionale de cette Zône, les premiers ruisseaux du fleuve grossissent quand le Soleil se trouve dans les signes Septentrionaux, où il nous donne l'Eté. La même chose arrive à tous les fleuves qui ont leurs sources dans la Zône torride. Mais ils ne sont pas tous chargés d'un limon aussi avantageux que celui du Nil pour engraisser les terres. Cet entretien ramena insensiblement nos Voyageurs jusqu'à Syene.

Ils commencerent-là à entrer dans les souterrains. On les fit suivre à Sethos, autant qu'il se pouvoit, jusqu'à Thebes, afin de faire succeder à son égard, aux curiosités profanes les curiosités sacrées. Je ne parlerai point de ces dernieres qui n'étoient pas bien différentes de celles que Sethos avoit vûës dans les souterrains de Memphis. Le corps des pratiques é-

toit à-peu-près ſemblable. Mais dans le Nome Thebain elles étoient animées d'un eſprit de rigueur, qui au jugement de Sethos, leur ôtoit beaucoup, non ſeulement de leur grace, mais encore de leur prix : & au lieu que dans le Nome Sacerdotal de Memphis, la vertu étoit un exercice d'honnêtes gens, elle lui ſembloit être dans celui de Thebes un travail d'eſclaves. Cependant Sethos gardant ces réfléxions pour lui ſeul, ſe trouva enfin revenu par-deſſous terre dans la capitale. Les Prêtres lui firent voir toutes les beautés de leur maiſon, & réſerverent pour la derniere leur Obſervatoire.

L'appartement qui portoit ce nom étoit placé ſur le Temple de Jupiter Thebain, & composé de deux longues galeries l'une ſur l'autre. La plus haute étoit terminée du côté Septentrional par deux tours aſſez baſſes, & du côté Meridional par une haute Coupole ouverte de toutes parts, & qui étoit le lieu propre des obſervations. La plus baſſe des deux galeries contenoit tous les Livres qui avoient rapport à l'Aſtronomie. Ils

étoient distribués en deux Classes, l'une de Livres d'Elemens, de Methodes, & de Systêmes dont les Auteurs distingués étoient représentés tout de suite dans des Tableaux, devant lesquels les jeunes Etudians ne passoient jamais sans faire une inclination profonde. C'est de-là que les Indiens les plus orientaux ont pris le culte extérieur qu'ils rendent à leurs premiers Savans. La seconde Classe comprenoit le Recueil des Observations immédiates faites depuis que l'Astronomie étoit cultivée à Thebes. Les colomnes des Syringes en avoient conservé d'antérieures au déluge qu'on avoit transportées dans ces Livres; & dans lesquels on avoit remarqué & corrigé les imperfections attachées nécessairement aux premieres tentatives dans les Sciences.

Sethos en entrant dans cette premiere salle des Livres, vit trois ou quatre cens Prêtres de tout âge, depuis dix-huit ans, qui lisoient ou qui écrivoient en silence sur des pupitres posés le long des tablettes. Nos Grecs ont rapporté une circonstance à-peu-près semblable, mais en la plaçant

dans un Obſervatoire d'Acanthe (1). Quoi qu'il en ſoit, il y avoit dans l'Obſervatoire de Thebes une vingtaine d'anciens, auſquels les plus jeunes alloient propoſer tout bas leurs difficultés. Elles n'étoient pas toujours bien reçuës; & ces grands Maîtres jugeoient que l'extrême liberté des queſtions non ſeulement entretient la pareſſe dans les commençans, mais encore les accoûtume, ſous prétexte de n'affirmer rien, à dire un grand nombre de choſes puériles. Les Conducteurs du Prince l'avoient déjà mené vers ces Prêtres Directeurs des Etudes; parce qu'il avoit témoigné qu'il ſouhaitoit de voir de plus près ces hommes illuſtres, dont le nom ſeul lui avoit imprimé de la vénération depuis long-temps. Ils avoient fait eux-mêmes une partie du chemin pour l'aborder; & ils ſe firent un plaiſir de lui expliquer ſur ſa demande les différentes applications de ces Eleves qu'il voyoit ſi attentifs à leur ouvrage. Les uns, lui dirent-ils, continuent des tables générales de calculs commencées depuis quinze

(1) Voyez la Pref. de l'Almag. du P. Riccioli.

cens ans, ſoit par rapport aux nombres, ſoit par rapport aux triangles rectilignes ou ſpheriques, pour faciliter & pour abreger les ſupputations où l'on eſt engagé par les problêmes d'Aſtronomie. Ce long préparatif prouve que les Egyptiens n'avoient pas non plus que les Grecs le moyen que ceux-ci voudroient trouver, de s'épargner la fatigue énorme des multiplications & des diviſions numeriques (1). D'autres plus avancés, continuerent les Prêtres, font des calculs d'Eclipſes ſur des tables déja dreſſées, ou dreſſent des tables de différentes Planetes ſur des obſervations données. On exige de quelques-uns des Ephemerides pour différens lieux de la terre. Les plus forts entreprenent des Ephemerides pour des habitans ſuppoſés dans quelques-unes des Planetes, & qui ne manqueroient point de ſe croire en repos au centre du monde comme nous nous y croyons nous-mêmes. D'autres enfin examinent le cours

(1) C'eſt l'état où l'on étoit avant l'invention des Logarithmes, & lorſqu'on ſe ſervoit des tables d'Hervart.

de toutes les Planetes vû du Soleil. Ceux-ci trouvent uniforme & régulier, à quelque différence de vîtesse près, ce mouvement des Planetes, qui de la terre nous paroît si bisarre, & si difficile à ramener à quelque hypothese constante. Le Soleil qui selon toute sorte d'apparence n'est point habité, est le seul lieu d'où les Planetes paroîtroient marcher comme elles marchent, & où l'Astronomie seroit aisée. Mais étant sur la terre dans un faux lieu d'observation, nous pouvons dire qu'au lieu que dans les autres parties de la Physique la nature paroît seulement se cacher, il semble par rapport à l'Astronomie qu'elle ait cherché à nous tromper.

Sethos enchanté de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit, leur dit : O hommes respectables, & dignes d'une memoire & d'une reconnoissance éternelle, ce sont ces difficultés surmontées qui vous donnent il premier rang entre tous les Sçavans du monde. L'Astronomie, au jugement de tout Sage estimateur des choses, est le plus grand effort de l'esprit humain, & celle de toutes

les inventions, qui par ſa ſublimité & ſa certitude fait le plus d'honneur à l'homme, puiſqu'elle ſurpaſſe en quelque ſorte l'humanité même. C'eſt vous à qui notre eſpece en général a l'obligation de cette gloire, & qui nous avez appris de quoi l'attention & l'étude peuvent nous rendre capables. Comme les Héros de notre Egypte ont donné à la plûpart des Nations policées les loix qui les rendent heureuſes ; vous leur fourniſſez les moyens de joüir pour les plus grands avantages de la vie, du ciel que vous leur avez découvert : vous le laiſſerez pour ainſi dire en héritage à la poſterité (1). Le ciel par vos ſoins bien mieux connu que la terre même, ſervira ſeul à faire connoître exactement la ſituation de tous les pays & l'étenduë de toutes les mers, & guidera ſeul les différens Peuples dans le commerce qu'ils voudront avoir les uns avec les autres. Le plus ancien des Prêtres lui répondit, qu'ils recevoient tous ce com-

(1) *Cœlo in hæreditatem cunctis relicto.* Plin. liv. 2. chap. 26.

pliment avec plaisir, non comme se rapportant à leurs personnes, mais comme tombant sur la science même, dont il faisoit voir par son discours qu'il sentoit fort bien l'application & l'usage. Il ajoûta obligeamment qu'après l'avoir entendu parler, on alloit lui montrer dans la galerie superieure les instrumens d'Astronomie, non par maniere d'acquit, comme ils le faisoient à l'égard de plusieurs Initiés; mais pour avoir son sentiment & son avis. Sethos se refusant très-sincerement à cette déference ne laissa pas de les suivre avec beaucoup de joye.

Comme ils entrerent dans cette galerie par le bout meridional, Sethos vit d'abord au-dessus de sa tête la coupole dont le jour embellissoit extrêmement la galerie, quoique celle-ci eût d'ailleurs des fenêtres de tous les côtés. Cette coupole parfaitement ronde avoit vingt piés de diametre. On y laissoit suspendu le tuyau qui servoit à recueillir les rayons seuls qui viennent de l'astre, & à y diriger l'œil pour le suivre continuement (1). Mais quand on vouloit mon-

(1) Quoique les Anciens n'eussent pas l'us

ter dans la coupole pour obſerver, on y formoit un plancher avec des ſolives & des ais qu'on faiſoit ſortir en un moment de l'épaiſſeur du platfonds de la galerie. Sethos vit ici toutes les repréſentations du mouvement des Aſtres qu'avoient les Prêtres Thebains, ſoit en relief comme les Globes & les Spheres, ſoit en plan comme les Planiſpheres, les Analemmes, les Aſtrolabes, & toutes les eſpeces de projections Aſtronomiques. On n'oublia pas de lui montrer l'Anneau parallele au plan de l'Equateur, dont les Egyptiens & même les Grecs ſe ſont ſervis pour reconnoître le moment précis de l'Equinoxe, par l'ombre qu'un côté de cet Anneau fait ſur l'autre dans ce moment, lorſqu'il arrive entre le lever & le coucher du Soleil. Hipparque & Ptolemée ſe ſont tous deux étonnés de voir quelquefois le moment de l'Equinoxe du Printems paroître le matin & reparoître enſuite

ſage des verres qui ſont la partie eſſentielle des Teleſcopes, ou Lunettes à longue vûe; ils employoient néanmoins les tuyaux pour les raiſons exprimées dans le Texte.

à midi. Les Prêtres parlerent de ce Phénomene à Sethos, en lui expliquant l'uſage de cet Anneau ; & ils lui dirent qu'en ce cas ſingulier, le vrai moment de l'Equinoxe eſt à midi, & que celui du matin n'eſt qu'apparent ; mais qu'ils n'avoient rien encore de décidé ſur la cauſe de cette apparence (1).

En allant vers le bout de la galerie Sethos apperçut des Prêtres qui dreſſoient des Thêmes de Nativité, & qui travailloient aux horoſcopes. C'étoit-là, comme nous l'avons dit ailleurs, le genre de leur Divination. Ils l'aidoient par une recherche encore plus exacte que celle des autres Prêtres de l'Egypte, des ſecrets des Rois & des particuliers. Le jeune Prince ne jugea point à propos de les interroger ſur cet article ; non ſeulement parce qu'ils lui auroient déguiſé le fond de leur art, mais en-

(1) C'eſt un effet de la refraction Aſtronomique que les anciens avoient apperçuë; mais qu'ils n'ont ni meſurée ni employée dans les calculs d'Eclipſes ſolaires horiſontales où elle a principalement lieu. *Voyez cet article dans l'Almageſte du Pere Riccioli*, *tom.* 1. *pag.* 133.

core parce qu'il avoit appris d'Amedès & ſenti par la droiture naturelle de ſon eſprit, que le fond de cet art ne méritoit pas d'être ſçu. Ainſi les Prêtres le menerent enfin dans l'interieur des deux tours qui terminoient la galerie du côté Septentrional.

Ces tours étoient rondes comme la coupole & de même diametre. Mais étant au niveau de la galerie, la demi-Sphere qui leur ſervoit de toit, ne commençoit qu'à la hauteur de douze piés; parce qu'on n'avoit pas voulu que ce toit coupât l'horiſon de la coupole, ſuperieur d'ailleurs à tous les édifices de Thebes & de ſes environs. Dans la tour Occidentale étoit repréſenté l'Hemiſphere du Firmament, qui contient les ſix ſignes Septentrionaux, & dans l'Oriental celui qui contient les ſix Meridionaux. Les cercles de la Sphere y étoient tracés comme dans nos globes céleſtes; & toutes les étoiles fixes y étoient marquées ſelon leurs grandeurs & leurs diſtances reciproques. Les Prêtres dirent à Sethos que l'obſervation exacte de la poſition des E-

toiles fixes, étoit le principe de l'exactitude dans la détermination du chemin apparent des Planetes; puisque celles-ci paroiſſent à nos yeux s'éloigner ou s'approcher de certaines Etoiles fixes. C'eſt par-là, continuerent-ils, que nous avons enfin ſaiſi la theorie des Cometes mêmes, juſqu'au point de prédire leur retour(1). Ils ajouterent que leurs peres ayant été juſques ſous l'Equateur, ils avoient vû & étudié tout le ciel, & qu'ils ne croyoient pas que l'œil humain pût appercevoir une ſeule Etoile qui ne fût marquée dans leurs deux Hemiſpheres. Il eſt vrai qu'au lieu que Ptolemée n'en a connu dans tout le ciel que mille vingt deux, les Prêtres de Thebes en avoient mis dans chacun de leurs deux Hemiſpheres, près de mille.

(1) Diodore, liv. 1. ſec. 2. attribue cette connoiſſance aux Egyptiens. Les Chaldéens poſterieurs à eux, & qui les avoüoient pour leurs Auteurs, l'avoient auſſi, au rapport d'Apollonius de Mynde cité par Seneque, *Nat. quæſt.* livre 7. c. 3. Apollonius même eſperoit qu'on retrouveroit cet Art quelque jour. *Voyez l'Hiſtoire de l'Academie des Sciences*, 1699, *p.* 72. *au ſujet d'un Memoire de M. Caſſini.*

Séthos ayant contemplé quelque tems ces étoiles peintes en or ſur un fond d'azur, dit : ô doctes Prêtres, ſouffrez que je vous expoſe une ſurpriſe où je tombe, toutes les fois que je conſidere les étoiles ſur des Planiſpheres ou ſur des Globes, & à plus forte raiſon lorſque je les vois ſur ces deux magnifiques voûtes, où vous les avez toutes raſſemblées. C'eſt que malgré les bornes étroites de toutes ces repréſentations comparées à l'étendue immenſe du Ciel, les étoiles me paroiſſent plus au large, plus diſtantes les unes des autres, & ſur-tout dans un nombre infiniment moindre ſur ces images, qu'elles ne me paroiſſent dans le Ciel même où elles ſemblent occuper en foule les plus petits eſpaces d'un champ ſi vaſte. Le premier rapport des ſens fait juger qu'on en voit des millions dans l'Hemiſpere céleſte, où les yeux les plus attentifs tels que ſont les vôtres, n'en ont jamais trouvé mille ; ainſi à cet égard encore, il eſt vrai de dire, comme vous l'avez ſçavamment obſervé, que par rapport à l'Aſtronomie, la nature ſemble avoir cherché à nous

tromper. Mais il faut avouer que notre vue ne nous donne point la mesure des grandeurs & des diſtances. Il y a, pour ainſi dire, un combat entr'elle & notre imagination. L'une & l'autre influent en ſens oppoſé dans nos premiers aſpects; & il n'y a en pluſieurs cas que la ſcience qui les puiſſe redreſſer l'une & l'autre. En effet, pendant que notre imagination groſſit prodigieuſement le nombre des étoiles, notre vue diminue encore plus prodigieuſement la grandeur du Ciel. Je viendrois peut-être à bout de prouver que le ciel ne nous paroît que comme la moitié d'une ſphere, dont le diametre ne paſſe pas deux cens quarante piés. Les Prêtres quoique accoûtumés à tous les paradoxes de l'Aſtronomie, furent frappés de la nouveauté de cette propoſition, à un point qui ne ſe peut exprimer, & ils prêterent à Sethos une attention extraordinaire. Je crois, continua-t-il, que ſi l'on demandoit à un homme indifférent, de quelle grandeur le ſoleil lui paroît être, il lui donneroit environ un pié de diametre, parce qu'en effet s'il pa-

roît avoir un peu plus d'un pié à l'Horison, il paroît aussi en avoir un peu moins sur le midi. Je me tiens donc à un pié comme à une mesure moyenne dont la précision n'est pas ici nécessaire. Or, les Astronomes ont trouvé que le diametre du disque du soleil occupe à peu près un demi degré du ciel : ainsi le soleil parcourant le jour de l'Equinoxe, la demi-circonférence de l'Equateur qui est un grand cercle, parcourt cent quatre-vingt degrés, ou trois cens soixante demi degrés, ou enfin trois cens soixante piés apparens. Le diametre d'un cercle étant à peu près le tiers de sa circonférence, ou les deux tiers de sa demi-circonférence, j'aurai deux cens quarante piés pour le diametre d'un cercle, dont j'ai eu la demi-circonférence de trois cens soixante piés. De ce raisonnement, dit Sethos, en continuant, j'ose tirer cette conséquence. Si j'étois sur un horison uni, tel qu'on l'a dans une plaine déserte, ou sur la mer; & que me plaçant au centre d'une demi-circonférence tracée au-dessus de moi, dont le diametre fut de deux cens

quarante piés, ou le rayon de six vingt piés, l'on fit parcourir cette demi-circonférence par un disque d'argent qui occupât un demi degré de ce cercle : je dis que n'étant d'ailleurs averti de rien par aucun autre objet, je ne pourrois m'empêcher de tomber dans deux erreurs. La premiere seroit de croire ce disque aussi grand que le soleil, & la seconde de le placer, aussi-bien que toute la ligne qu'il décriroit, dans le Firmament, comme j'y place le soleil, quoiqu'il en soit lui-même bien éloigné. Enfin, dit Sethos, portant ma pensée encore plus loin, je me persuade que le rayon de six vingt piés qui nous est donné par l'observation, que j'ai la hardiesse de vous exposer, est à peu près la mesure de l'éloignement, auquel les yeux ordinaires commencent à ne pouvoir juger ni des distances ni des grandeurs réelles des corps, à moins que l'imagination ne soit aidée par la comparaison des objets intermédiaires ou circonvoisins, dont les distances ou les grandeurs sont d'ailleurs à peu près connues.

Les Prêtres ayant entendu ce dis-

cours renoncerent à tout examen des ſuppoſitions Phyſiques du Problême, pour dire à Sethos qu'ils étoient beaucoup moins touchés de la beauté de ſon eſprit, & de la grandeur de ſes connoiſſances, que de la modeſtie avec laquelle il avoit dit les choſes du monde les plus ſingulieres. Vivez, ô grand Prince, lui dirent-ils, vivez, & ſoyez la gloire de l'Egypte, par l'aſſemblage de tous les talens & de toutes les vertus qui paroiſſent en vous. Sethos fut ſenſible à la joye d'être approuvé, dans la penſée qu'il eut d'avoir fait quelque honneur, devant les Prêtres de Thebes, à l'éducation de Memphis. Il les remercia avec de grands témoignages de reconnoiſſance de l'ouverture de cœur qu'ils avoient bien voulu avoir pour lui, & de la générosité avec laquelle ils l'avoient mis du moins à l'entrée de leurs plus profonds ſecrets. Il ajoûta qu'il s'eſtimeroit heureux de pouvoir être leur diſciple encore longtems; mais que ſon devoir le rappellant à Coptos, il attendoit pour derniere grace qu'ils vouluſſent bien l'y faire conduire dès le jour même. Les

deux Prêtres qui ne l'avoient pas abandonné d'un seul moment, le ramenerent jusqu'à cette derniere Ville par la route qu'ils avoient tenuë lorsqu'il en sortit, & Amedès qui sçavoit le tems de son retour, se trouva dans la maison Sacerdotale pour le recevoir.

Le jeune Prince en rentrant dans Coptos, éloigna de son esprit tout ce qu'il avoit vû dans son voyage pour ne s'occuper que de la guerre. Dès le lendemain de son arrivée, Amedès visitant avec lui les fortifications de la Ville, lui faisoit remarquer la différence des ouvrages par rapport à leur différente situation. Le jour suivant il lui faisoit observer les travaux que les ennemis avoient commencez depuis l'écoulement des eaux du fleuve. Ce n'étoit encore que les lignes de leur camp défendues par des fossés palissadés, & même en quelques endroits par des murailles. Il lui dit que ces ouvrages seroient beaucoup plus avancez, & qu'il y en auroit déja beaucoup d'autres plus près de la Ville, sans les oppositions con-

tinuelles de l'armée de Memphis, & les fréquentes ſorties de la garniſon de Coptos, qui détruiſoient ſouvent la nuit ce que les ennemis avoient fait le jour. Mais qu'enfin les forces de Thebes étant ſuperieures à celles de Memphis, du moins en pleine campagne, les ennemis étoient parvenus juſqu'au point où il les voyoit, & que dans peu de jours ſans doute ils ameneroient leurs machines juſqu'aux piés des murs. Il ajoûta que Thoris, en attendant qu'il ſe préſentât quelque occaſion favorable, ſe bornoit avec raiſon à défendre les approches de Coptos du côté de Memphis, afin que l'on pût toujours recevoir dans la place les munitions de guerre & de bouche dont on auroit beſoin pendant la durée du ſiege, & que c'étoit à ce deſſein qu'il avoit placé ſon camp de ce côté-là. Dès qu'Amedès eut ceſſé de parler, Sethos lui demanda s'il avoit été du nombre de ceux qui étoient ſortis pour retarder les travaux des aſſiégeans? Amedès lui ayant répondu que le Gouverneur l'avoit engagé à conduire quelques-unes de ces atta-

ques, le jeune Prince repliqua sur le champ qu'il comptoit être lui-même de la premiere sortie que le Gouverneur ordonneroit; mais Amedès lui déclara qu'il avoit promis au Roy son pere de ne point le laisser sortir de la place. Seigneur, ajoûta-t-il, j'ai pour cela des raisons qui ne sont point assez évidentes pour les avoir communiquées au Roy, & que vous me dispenserez aussi de vous communiquer à vous-même; mais la promesse que je lui ai faite nous lie sur ce point, & m'interdit à moi-même de sortir tant que vous serez dans Coptos. Cependant pour vous prouver que ma vûe n'est pas de mettre obstacle à votre valeur, ni même de vous épargner les périls ordinaires de la guerre, vous combattrez autant que vous voudrez sur les murailles, où vous ne laisserez pas de voir des actions très-vives. Les tours de bois ou les échelles éleveront les Ennemis jusqu'à la portée du javelot & même de l'épée; & les poutres ferrées dont ils battront nos murailles, y feront des breches, dont il faudra défendre le passage corps à corps. Je dirai à ce propos,

& ſur le reproche que certains Auteurs Grecs font aux Egyptiens, de n'avoir point excellé dans la guerre; que ce ſont eux qui ont fourni dans la perſonne d'Oſiris, de Seſoſtris & de Memnon, les premiers Conquerans du monde. Qu'enſuite ils ont chaſſé courageuſement du ſein de leurs Etats, & les Arabes qui s'en étoient emparés par ſurpriſe ſous les Rois Paſteurs, long-tems avant le ſiecle de Sethos, & les Ethiopiens que le Roy Sabacon y amena deux ou trois cens ans avant l'invaſion de Cambyſe. Mais d'ailleurs laiſſant à part leur bravoure, il eſt certain que leur génie & leur puiſſance leur avoient fourni beaucoup plûtôt qu'aux Grecs, non ſeulement toutes les eſpeces d'armes & d'inſtrumens militaires dont Herodote (1) leur attribue l'invention, mais encore les machines d'attaques & de défenſes que ces derniers ont depuis employées dans les ſieges.

Sethos examina attentivement toutes celles qu'on préparoit dans la Ville. Comme les Provinces les moins éloi-

(1) Herodote, liv. 3. & Clem. Alex. Pœdag. liv. 2.

gnées les unes des autres ne laiſſent pas d'avoir des uſages différens, il comparoit les machines de Coptos avec celles dont il avoit vû les modéles à Memphis ; & raiſonnant ſur ce ſujet avec les Ingénieurs, il tâchoit de découvrir les avantages particuliers des unes ſur les autres.

En revenant du Temple d'Iſis par le marais, le jeune Prince avoit déja pris garde que le pié de de la muraille de ce côté-là trempoit dans l'eau ; mais en viſitant cet endroit par le dedans des remparts, il apperçut que les Ennemis qui étoient maîtres des environs avoient depuis jetté ſur l'eau un grand nombre de bateaux plats. Le Gouverneur le ſçavoit, mais il ne croyoit point qu'ils en pûſſent faire un grand uſage ; & veillant beaucoup à tout le reſte, il regardoit le marais même comme une défenſe que la nature lui fourniſſoit. Ce fut néanmoins par-là que la Ville fut d'abord attaquée, parce que les Ennemis comptoient beaucoup ſur la machine qu'ils avoient nouvellement inventée pour eſcalader la Ville de deſſus le marais. En effet ils commencerent

par

par y mettre un ſi grand nombre de barques qu'elles couvrirent toute la ſurface de l'eau, & s'arrêtant les unes les autres elles formerent un plancher auſſi ferme que s'il avoit été poſé ſur la terre. Cette manœuvre réveilla l'attention du Gouverneur, & il ſongeoit plus ſérieuſement qu'il n'avoit fait à défendre cette partie des murailles. Sethos à côté duquel il étoit, lui dit, qu'il ſe préſentoit à ſon eſprit un expédient dont il avoit trouvé la premiere idée dans les Hiſtoires de l'Egypte, qu'il en alloit conférer avec les Ingenieurs, & que dans une heure il lui propoſeroit l'invention toute prête à être exécutée : que cependant il oſoit lui en promettre un ſuccès auſſi heureux que celui qu'elle avoit eu en d'autres tems. Le Gouverneur, homme ſenſé, lui répondit, qu'indépendamment de l'utilité ou de l'inutilité de ſon projet, tout le Royaume étoit heureux d'avoir un Prince qui ſçût penſer, & ſur-tout qui voulût bien ſoumettre ſes penſées à l'examen des habiles gens. Qu'ainſi il attendoit avec impatience ſa propoſition qu'il étoit par

avance très-diſpoſé à ſuivre.

Dans cette même journée les Ennemis ayant couvert leurs batteaux de planches, apporterent toutes les pieces de la grande machine qu'ils avoient préparée; & ils avoient ſi bien pris leurs meſures, qu'il leur fallut très-peu de tems pour en faire tout l'aſſemblage. Sethos, qui avoit déja fait approuver ſon deſſein par le Gouverneur, obſervoit avec attention à travers les fentes pratiquées dans la muraille tout ce qu'il pouvoit découvrir de leur machine, & de l'effet qu'elle pouvoit avoir. Les Ingénieurs avoient ordre de le venir trouver fréquemment pour ſçavoir de lui ſi par rapport à ce qu'il appercevoit ſucceſſivement dans la machine des Ennemis, il y auroit quelque choſe à réformer dans les crocs de fer qu'il avoit déja commandés ſur ſa vûë générale. Il ne découvrit rien qui valût la peine de faire aucun changement dans la forme qu'il avoit d'abord preſcrite. Son intention étoit de laiſſer aux Aſſiégeans la liberté de mettre leur machine en état & même en jeu, parce que la contrebat-

terie qu'il leur préparoit, devoit faire alors un plus grand fracas. Cependant pour ne donner aucun ſoupçon de deſſein caché, il faiſoit tirer ſur eux du haut de la muraille quelques fléches perdues. Ils avoient pris eux-mêmes des précautions pour s'en garantir, car la plûpart des barques, & ſur-tout celles où ils devoient ſe tenir le plus long-tems pour operer, étoient couvertes de pluſieurs ais cambrés en dos de tortuë du côté qui regardoit la Ville.

Enfin la nuit arriva, & l'on comprit que les Ennemis en avoient choiſi le tems pour dreſſer leur machine & pour la mettre en uſage. C'étoit une grande loge ouverte pardevant dans laquelle pouvoient tenir cinquante Soldats. Elle devoit s'appuyer par le bord ſur le parapet du rempart, dont les Ingenieurs des Aſſiégeans ſçavoient la hauteur préciſe. Le corps de la loge ſeroit ſoutenu en cet état par de longs piés droits, dont il n'y auroit en bois debout ou perpendiculaire aux barques que ceux de derriere. Tous les autres venoient s'engager obliquement & en

jambes de force dans ces premiers ; ainſi qu'on le pratique dans les balcons de bois qui ont une grande ſaillie. Cette machine par cette forme tenoit quelque choſe de la *Sambuca* des Latins, ainſi nommée de ſa reſſemblance avec une harpe, & dont Marcellus ſe ſervit en aſſiégeant Syracuſe du côté de la mer, ſuivant la relation & la deſcription de Polybe & de Plutarque. Mais la machine dont nous parlons étoit plus conſiderable en toutes manieres, & la façon de la dreſſer étoit toute différente. Les ouvriers tournant le dos à la Ville la faiſoient élever en arc de cercle ſur des points d'appui, poſés & arrêtés dans les batteaux, en la tirant avec des cordes paſſées par deſſus des poulies attachées à des eſpeces de mâts preſque auſſi hauts que les murs.

Les Aſſiégeans n'avoient mis perſonne dans le rang des barques le plus proche de la muraille, pour n'expoſer perſonne aux groſſes pierres ou autres corps peſans que les Aſſiégés auroient pû jetter. Mais aux deux côtés de la machine un grand nombre de gens de traits tiroient ſans ceſſe des fléches ſur le rempart.

Séthos de ſon côté avoit fait élever ſur le parapet un grand nombre de fortes poulies, par deſſus leſquelles on avoit paſſé de groſſes cordes où étoient attachés des crocs de fer de toutes figures. Les Ennemis ne virent point ces poulies, non ſeulement parce qu'on avoit pris ſoin d'écarter toutes les lumieres des environs, & qu'eux-mêmes n'avoient que celles qui leur étoient abſolument néceſſaires pour leur ouvrage, mais encore parce que ces poulies étoient placées entre les têtes des Soldats, que Sethos avoit fait mettre debout pour quelque tems ſur le parapet, par une ruſe qui lui réuſſit. Comme les Ennemis tiroient ſur eux en les raillant de cette ſituation qui leur parut bizarre, les huit Seigneurs compagnons de Sethos mêlés dans le premier rang, mais attachés par derriere la cuiraſſe à des cordes plus menues, & tenant à chaque main les crocs de fer mis au bout des groſſes cordes, ſe laiſſerent tomber l'un après l'autre ſur les premieres barques, comme morts, ou plûtôt furent deſcendus adroitement comme tombant d'eux-mêmes. Les

Ennemis ne croyant pas devoir se mettre en peine de ces morts prétendus; & n'ayant point apperçu ces cordes, objet trop mince pour le tems de la nuit, ne s'occupoient, les uns que de nettoyer le bord du parapet à force de traits, & les autres que d'élever leurs machines à force de bras. Cependant les jeunes hommes tombés ou descendus, tous d'une adresse & d'une legereté extraordinaire, avoient déja accroché leurs mains de fer aux pointes ou sur le derriere des batteaux plats, qui portoient ceux qui travailloient à élever la machine. Alors revenant au pied du mur, ils firent tous ensemble un grand cri, ce fut un signal pour les remonter en haut sur le champ, & pour tirer en même tems toutes les cordes des crocs ou mains de fer. Rien n'est égal au désordre que causa le premier tour de poulie des Assiégés. Ce fut celui qui fit perdre pié à ceux qui tenoient en l'air la machine à l'élevation de près d'un quart de cercle. Elle écrasa en retombant plus de deux cens hommes, soit Ingénieurs, soit ouvriers, qui la gouvernoient, ou qui aidoient à la soulever. Tous les Soldats sortirent morts

ou bleſſés de la loge briſée. Les poulies des aſſiégés en faiſant lever les pointes des batteaux du côté de la muraille firent gliſſer toutes les planches, & tomber dans l'eau tous ceux qui étoient deſſus, & qui dans le moment qui avoit précédé, inſultoient les aſſiégés en tirant ſur eux. La plupart des barques accrochées ſortant enſuite tout à fait hors de l'eau piroüettoient en l'air, par l'effort que leur poids faiſoit à la corde, ſe vuidoient des hommes qui s'y tenoient encore dans la crainte de ſe noyer; & les écraſoient en retombant enſuite ſur les autres barques qui les avoient reçus dans leur chûte. C'eſt à peu près de cette maniere qu'Archimede tourna contre les Romains l'effet des Sambuques que Marcellus avoit fait approcher de l'Acradine de Syracuſe: & c'eſt ainſi que Sethos n'ayant encore acquis en fait de guerre que l'expérience que donne l'Hiſtoire & la lecture, ſe rendit redoutable & reſpectable dès ſon premier exploit à Mephrès, un des plus vaillans Rois qu'ait eu la Dynaſtie de Thebes. On a dit depuis quelque choſe de ſem-

blable du jeune Scipion & de Lucullus, que la ſeule lecture de Xenophon avoit rendu grands Capitaines avant même qu'ils commandaſſent les armées de la Republique.

Pendant que tout le monde, & ſurtout le Gouverneur accabloit Sethos de louanges, il avoit dans l'ame un véritable chagrin de n'avoir pû donner encore aucune marque de valeur. Il diſoit au Gouverneur en lui montrant ſes huit compagnons, que c'étoit eux, & non pas lui, qui avoient fait leurs premieres preuves de courage, & dans les ſorties dont ils avoient été pendant ſon abſence, & en dernier lieu dans l'expédition périlleuſe de l'accrochement des batteaux. Mais qu'il ſe conſoloit par l'eſpérance de partager avec eux le péril d'un exploit qu'il imaginoit à l'égard des tours, ſans ſortir pourtant des portes de la Ville, puiſqu'on le lui avoit défendu. Le Gouverneur lui repondit qu'il n'avoit droit de l'exhorter à rien. Mais qu'après le ſuccès de ſa premiere tentative, il n'avoit pas la force de le détourner de quoi que ce ſoit. Que cependant il comptoit beaucoup

ſur la ſageſſe d'Amedès pour la conſervation d'un Prince, qui étoit déja l'objet de l'admiration des Sujets & des Ennemis du Roi.

Mephrès dont l'armée étoit fort nombreuſe, avoit pris le tems même où il faiſoit préparer ou agir ſa machine pour faire avancer ſes tours. Les eſcarmouches continuelles qu'il eſſuyoit de la part de l'armée de Memphis ne l'avoient pas empêché de faire applanir pluſieurs chemins par où ces furieuſes maſſes de bois toutes montées devoient arriver ſur des rouleaux auprès des murailles. Au lever du Soleil on en vit deux de grandeur égale devant le mur de la Ville qui préſentoit à la plaine la plus grande face, & dont les Thebains avoient déja comblé le foſſé. C'étoient des bâtimens quarrés de quatre toiſes de chaque côté, & qui s'élevoient de deux piés au-deſſus du parapet des remparts, devant leſquels on les avoit poſés à quinze ou vingt piés de diſtance. Vers le haut elles avoient un plancher auquel on montoit par un eſcalier pratiqué dans l'intérieur de la charpente. Ce plancher étoit plus bas que les

bords de la tour, de la hauteur d'un grand homme, afin que les Assiégeans y pussent être à l'abri des traits lancés directement. Mais du côté qui regardoit les murailles, il y avoit sur le plancher une large banquette sur laquelle les Ennemis devoient monter, pour tirer des traits contre les Assiegés qui borderoient les remparts. Outre cela on avoit fait dans chaque tour, une espece de pont-levis de trois piés de largeur, garni de balustres de fer à hauteur d'appui. On laissoit tomber un bout de ces pont-levis sur le parapet, & les Ennemis essayoient par-là de se jetter dans la Ville. Sethos voyant ces pont-levis qui portoient encore leur pointe en l'air, & ayant remarqué la circonstance des balustres, dit en souriant à des Officiers qui se trouvoient auprès de lui : Ces gens-là sont donc mal adroits; nous leur ferons peut-être voir quelque chose de plus hardi.

Cependant le rempart étoit garni de Soldats commandés par le Gouverneur même qui se disposoit à repousser les Assiégeans. Outre les fléches que l'on tiroit continuellement

de haut en bas dans la plaine ; il ordonna que dès qu'on s'appercevroit que les Ennemis ſeroient arrivés ſur le plancher de chaque tour, on tirât des fléches en l'air de ſorte qu'elles pûſſent retomber ſur leurs têtes. Sethos par rapport à ſon projet ſouhaitoit au contraire que le plancher ſe remplit de Soldats, parce qu'il les regardoit comme autant d'hommes qui ne lui échaperoient pas. Mais remarquant que ces fléches ne leur faiſoient pas un grand tort, & ne les empêchoient point de s'aſſembler ſur leur plancher, il ne contredit point cet ordre du Gouverneur, & ne l'avertiſſoit encore de rien pour lui donner le plaiſir de la ſurpriſe. Il eſt vrai pourtant que dès le matin il l'avoit prié de faire mettre en-dedans du rempart, & vis-à-vis de chaque tour deux longues planches, dont un bout appuyoit à terre, & qui en s'élevant étoient ſoutenuës d'eſpace en eſpace par des pierres, de telle ſorte que le bout du côté du parapet ſe trouvoit à la hauteur des tours. Le Gouverneur lui laiſſa faire ces préparatifs, croyant qu'il vouloit placer-là des

Soldats pour résister d'un peu plus haut à la descente des Ennemis dans le rempart. Mais Sethos qui avoit concerté son dessein avec ses huit Compagnons, les avoit armés comme lui d'armes défensives très-legeres, & d'une épée d'un pié & demi de long, large vers la garde, & d'une pointe très-acerée. Au moment qu'il jugea le plus convenable, se plaçant avec trois de ses Compagnons, à quinze pas de l'extrêmité inférieure des planches posées vis-à-vis la premiere tour, & envoyant les cinq autres vis-à-vis la seconde, ils crierent tous ensemble qu'on s'écartât devant eux. Aussi-tôt prenant leur secousse avec une vigueur surprenante, on les vit en trois instans courir sur les planches, s'élever en l'air & tomber l'épée à la main dans les deux tours. Le Gouverneur, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Soldats sur le rempart demeurerent immobiles à cette vûë. Mais les gens de la tour bien plus surpris les crurent véritablement tombés du ciel par un prodige qui leur annonçoit leur perte certaine. En effet, n'ayant à la main

que leur arc, dont ils croyoient aller se servir en montant tous ensemble sur la banquette, ils furent tous poignardés avant que d'avoir eu le tems de se reconnoître. Comme l'escalier & le bas de la tour étoit rempli de Soldats Thebains, commandés pour soutenir ceux qui étoient sur le plancher; nos jeunes Héros pousserent par l'ouverture horisontale de l'escalier tous les morts, qui étant revêtus de fer, tuerent ou renverserent en tombant la plûpart de ceux qui se trouverent sur l'escalier. Ils ne s'en tinrent pas-là; car prenant les leviers ou autres outils de fer destinés à faire baisser le pont, ils détacherent avec une ardeur & une dexterité merveilleuse les planches de dessus les solives qui étoient pour eux un marche-pié plus que suffisant; & les faisant couler en bas, elles écraserent ceux qui y étoient en très-grande foule. Ils détruisirent même une grande partie de l'escalier en ne laissant que les pieces de bois qui leur étoient nécessaires, non pour aller, mais pour sauter ou se guinder legerement d'un lieu à un autre,

Enfin ne voulant pas demeurer là trop long-tems, ils baisserent eux-mêmes le pont-levis, & revinrent en courant sur le rempart. Mais pour ôter aux Ennemis la facilité de se servir de la même voye s'ils s'avisoient de remonter dans leurs tours, Sethos fit promptement couper tout auprès du parapet les deux ponts qui tomberent au pié des murs.

Cet exploit eut un succès beaucoup plus grand que Sethos même ne l'avoit imaginé. Les premiers Soldats qui sortirent vivans des deux tours par la porte d'en bas, crioient d'un ton effrayé que des génies ennemis des Thebains venoient de descendre du ciel dans le haut des tours, y égorgeoient leurs camarades, & y faisoient un ravage épouvantable. Cette idée soutenuë par les cris des hommes ou par le bruit des ais qui tomboient, fit fuïr loin de ces bâtimens tous ceux qu'on avoit postés aux environs : & ils ne craignoient pas de dire, que les signes du ciel étoient superieurs aux ordres mêmes de leur Roy. Mephtès qui avoit vû passer les jeunes hommes en l'air, &

qui avoit peine à concevoir cet exemple inoüi de hardiesse, dont il se doutoit bien que Sethos étoit l'Auteur, sentit bien qu'il ne seroit pas cru en l'alléguant. Ainsi pour ne pas commettre son autorité, il aima mieux ceder à la superstition de son armée. Il ordonna dès le jour même qu'on mît le feu de loin aux deux tours, puisqu'elles déplaisoient aux Dieux. Il ajoûta même que puisque les grandes machines n'avoient pas réüssi, on n'employeroit plus que les poutres ferrées, la plus simple de toutes, & de laquelle on ne pouvoit se dispenser de se servir, pour enfoncer les portes, ou pour abbatre les murailles d'une Ville qu'il attaquoit si legitimement.

Le Gouverneur & Amedès écrivirent de leur côté au Roy de Memphis pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé depuis le commencement du Siége, & de la gloire que le jeune Prince & les huit Seigneurs ses compagnons s'étoient acquise. Thoris recevoit cependant de la part de la Reine des reproches secrets ou en termes à double sens de ce que

ſon projet avançoit ſi peu, & de ce que les affaires de la guerre demeuroient toujours ſur le même pié. Il n'avoit pas beſoin de cet aiguillon pour animer ſa rage. L'aviliſſement où il avoit toujours été par lui-même, mais où il croyoit tomber par la comparaiſon de Sethos, dont le nom ſeul rempliſſoit toutes les bouches, le mettoit dans un trouble, dont ſes ordres commençoient à ſe ſentir. Enfin, ſous le prétexte apparent de profiter du déſordre dont l'armée Thebaine n'étoit pas encore remiſe, il manda au Gouverneur qu'il étoit réſolu d'attaquer la nuit ſuivante les ennemis avec la plus grande partie de ſes forces. Qu'ainſi il lui propoſoit de le ſoûtenir, en les attaquant à l'heure de minuit du côté oppoſé au ſien, par une ſortie des meilleures troupes de ſa garniſon. Il lui envoya en même-tems le mot par lequel on devoit ſe reconnoître dans les tenebres. Le Gouverneur conſentit à tout, & dit qu'il ne lui falloit point d'autre ſignal que l'heure marquée. Thoris ſçavoit que Sethos n'étoit point des ſorties : Mais ſe dou-

tant bien que dans une occasion comme celle-ci, il se tiendroit en-dedans fort près de la porte, il conçut le noir dessein de donner lieu aux ennemis d'entrer dans la ville. Pour l'exécuter d'une maniere couverte, il se mit en devoir d'aller reconnoître lui-même le chemin par où l'on iroit aux ennemis. En entrant dans les tentes des principaux Officiers, il leur parloit tout haut de son projet ; il nommoit la porte par où la garnison devoit sortir, & leur disoit le mot d'une maniere à le faire entendre de tous ceux qui étoient aux environs des tentes. Il fut averti par quelques-uns des plus anciens Capitaines, qu'il auroit été mieux de parler plus bas, à cause des espions que le Roy Mephrès pouvoit avoir dans le camp; d'autant plus que c'étoit aux Officiers particuliers à donner le mot aux troupes à l'instant de la marche. Comme l'intention même de Thoris étoit que le projet de son entreprise parvînt aux oreilles des ennemis, il ne moderoit son ton que jusqu'à ce qu'il fût un peu loin de ceux qui lui donnoient le même avis à différens

intervalles. Mais enfin l'ordre général fut de marcher contre l'armée aſſiégeante à l'heure qu'il avoit marquée au Gouverneur. Il prévoyoit que cette marche ſeroit bientôt arrêtée par les troupes de Mephrès, ſuffiſamment averti de tout. Ainſi il comptoit qu'après les avoir combattuës quelque tems, il feroit ſonner la retraite par la raiſon plauſible de ſon projet découvert, & laiſſeroit ainſi aux ennemis la liberté de battre la garniſon ſortie, & peut-être d'entrer dans la Ville. Toutes ces choſes arriverent au grand malheur de Memphis, comme il l'avoit prévu, & au ſien propre, à quoi il ne s'attendoit pas.

Mephrès avoit partagé ſes Troupes en deux Corps : il conduiſoit lui-même le plus grand ; & il envoyoit l'autre ſous un de ſes Lieutenans contre la garniſon. Thoris à la tête de ſon armée fut d'abord effrayé de voir le Roy de Thebes, qui ne s'étoit pas encore trouvé en perſonne aux expeditions de nuit, & auquel il ne croyoit pas avoir affaire. Il héſitoit de s'avancer lorſque

le Roi tomba ſur lui avec toute ſon avant-garde ; & ordonnant à deux ou trois des Officiers les plus proches de ſa perſonne de le ſaiſir ſans le bleſſer, il le fit emmener les fers aux mains dans le quartier des Priſonniers qu'il avoit faits depuis le commencement du ſiege : après quoi ſe jettant ſur les premiers rangs, il en fit un furieux carnage. Mais le ſecond Commandant après Thoris, Prince du Sang Royal de Memphis, homme âgé & d'un grand courage, prenant toute l'autorité en l'abſence du Général, ordonna d'abord aux Officiers qui étoient derriere lui de reconduire l'armée en bon ordre & en ſilence dans ſes retranchemens, pendant qu'il ſoutiendroit avec une ſeule cohorte qu'il retint, tout l'effort des Troupes Thebaines. Les Soldats de cette cohorte au nombre de trois cens, s'adoſſerent inſenſiblement au mur d'un long Temple qu'ils avoient derriere eux. Ils eſſuyerent là toute l'impétuoſité des Ennemis, & il en reſtoit peu de vivans, lorſque leur Commandant adreſſant la parole à Mephrès lui dit : Seigneur, vous êtes

vainqueur de nos premiers rangs, & de trois cens hommes que nous étions ici ; mais le corps de l'armée de Memphis est en sûreté. Contentez-vous pour cette fois de ce reste de braves gens qui se rendent vos prisonniers. Le Roy fit aussi-tôt cesser le combat : il fit emmener ces Soldats en ordonnant qu'on eût soin d'eux, & sur-tout des blessés. Ensuite présentant la main à leur Commandant, il le fit monter sur un cheval à côté de lui, & lui dit, qu'il n'auroit d'autre chaîne que sa parole, & d'autre prison qu'une tente auprès de la sienne. Le Roy retourna ainsi dans le centre de son camp, pour y apprendre des nouvelles de ce qui se passoit actuellement de l'autre côté de la Ville.

Mephrès pour faire usage de la trahison de Thoris, avoit ordonné à ses Lieutenans de laisser avancer les Troupes de la garnison fort près du camp, où elles seroient reçûës par un corps d'armée rangé en bataille ; & que pendant ce tems-là un certain nombre de bataillons filassent à droite & à gauche à la faveur des

ténébres, & s'allaſſent ranger auprès de la porte par où la garniſon ſeroit ſortie. Il donna deux mots au lieu d'un : celui par lequel on devoit ſe reconnoître dans les rencontres, & celui qui étant commun à eux & à la garniſon de Coptos, devoit favoriſer l'entrée des Aſſiégeans dans la place. Les Troupes envoyées auprès de la porte avoient ordre de ne s'y préſenter que lorſque les Aſſiégés battus, comme ils le ſeroient ſuivant toutes les apparences, s'enfuiroient, ou du moins qu'ils ſe retireroient vers la Ville. Mais alors ſe mêlant avec eux, & faiſant ſemblant d'être des leurs, ils devoient ſe jetter en plus grand nombre qu'ils pourroient dans Coptos.

L'attaque de la garniſon ſurpriſe de trouver les Ennemis en ſi bonne poſture, fut néanmoins très-vigoureuſe; parce que les Officiers choiſis par le Gouverneur étoient excellens, & & que ſept des compagnons de Sethos qui les avoient ſuivis comme volontaires, animoient les Troupes par leur exemple. Quoique l'armée de Thebes non ſeulement les reçût

de front, mais les attaquât eux-mêmes insensiblement par les côtés; les Soldats de Coptos soutinrent ce combat inégal avec tant de courage, que les Assiégeans postés auprès de la porte crurent qu'il n'y auroit point de fuyards, & que le prétexte d'entrer dans la Ville leur manqueroit. Cependant les Thebains commençant à dire à haute voix que l'armée de Memphis étoit défaite, & que le Général étoit pris; une cinquantaine des plus lâches de la garnison sortie, & qui se trouvoient les plus proches de la porte, se détacherent de leurs rangs pour revenir à toutes jambes dans la Ville. Le Gouverneur qui crut que toutes ses Troupes défaites les suivoient, leur fit ouvrir les portes. Les Soldats Thebains qui attendoient cette occasion avec impatience, se joignirent à eux en grande foule. Mais la frayeur & le désordre des premiers les fit bientôt distinguer des seconds dont l'extérieur étoit plus arrangé, & qui affectoient trop de crier le mot, afin qu'on les laissât passer. Le Gouverneur qui étoit en armes en-dedans & auprès de la porte

avec une élite d'Officiers & de Soldats, parmi lesquels étoient Sethos & Amedès, s'écria tout d'un coup : Nous sommes trahis ; qu'on ferme les portes. Ce commandement fut inutile, les Assiégeans en remplissoient tellement l'intervalle qu'il fût im-impossible, de leur donner aucun mouvement. Il ne fut plus question pour le Gouverneur, que d'envoyer chercher du secours dans la partie de la garnison restée dans la Ville, & d'employer en attendant ce qu'il avoit-là de monde pour l'opposer à ce torrent. On laissa répandre dans la Ville le petit nombre d'Ennemis déja entrés, comme n'y pouvant faire seuls beaucoup de mal. Mais le Gouverneur avec l'élite de ses Soldats déja assemblés, Sethos, un des jeunes Seigneurs demeuré seul auprès de lui, Amedès, & même l'Esclave dont nous avons parlé, & qui ne quittoit point son Maître tant qu'il lui permettoit de le suivre, résisterent avec tant d'ardeur aux Assiégeans arrivés jusques dans l'embrasure de la porte ; que malgré les efforts de ceux qui les poussoient par

derriere, il n'en ſurvenoit preſque plus de nouveaux.

Amedès voyant que dans le feu de l'action Sethos s'écartoit de lui à chaque inſtant, lui recommanda ſur-tout de ne point ſortir de la Ville. Le jeune Prince n'avoit pas deſſein de le faire. Mais un moment après ſentant que les Ennemis plioient devant lui, & ſe trouvant dans la porte, ſoutenu même de tous les Soldats qui le ſuivoient, il ne put ſe réſoudre à perdre ſon avantage; & avançant toujours, il étoit dehors avec le jeune Seigneur & avec ſon Eſclave, avant que de s'en être apperçu. Ils furent même bientôt eloignés tous trois de la porte par d'autres aſſaillans qui les pouſſerent le long du foſſé ſur la main gauche. Amedès lui-même contrevenant à ſon ordre propre, parce que combattant dans la même porte, il n'auroit pu reculer ſans donner lieu aux Ennemis de s'avaneer ſur lui & de rentrer dans la Ville, ſe trouva ſorti, & fut jetté ſur la droite par des Soldats du Roy de This qui le bleſſerent griévement & le firent priſonnier. Le Gouverneur

ſçavoit

ſçavoit bien que des perſonnages ſi importans étoient dehors : Mais étant chargé du ſalut de la place, il ſaiſit le premier inſtant favorable pour faire fermer la porte; & ne laiſſant que le guichet ouvert, il y plaça des hommes ſûrs, non ſeulement pour choiſir ceux qu'on laiſſeroit rentrer; mais pour envoyer ſçavoir à tous momens des nouvelles des Troupes ſorties, & ſur-tout de Sethos & d'Amedès. Cependant le jeune Prince, ſon Compagnon & ſon Eſclave, mettant en uſage leur adreſſe & leur legereté aidée des ombres de la nuit, furent bientôt hors de la portée de ceux qui auroient pu les tuer ou ſe ſaiſir d'eux. Le réſultat du petit conſeil qu'ils tinrent tous trois, fut que le plus court & le plus ſûr pour eux, étoit de ſurmonter courageuſement tous les obſtacles, pour s'aller joindre aux Troupes de la garniſon, qui ſe défendoient encore dans le lieu même de la premiere attaque, où le bruit ſeul qui s'y faiſoit les pouvoit aiſément conduire. Ils firent ſi bien en ſe tenant toujours tous trois enſemble qu'ils y parvinrent, après a-

voir tué en paſſant & en courant quelques-uns de ceux qui entreprirent de les arrêter. S'étant bientôt fait connoître dans les rangs ils y rétablirent en quelque ſorte l'eſpérance. Mais peu de tems après Sethos reçut au défaut de la cuiraſſe un coup d'épée qui l'étendit par terre comme mort. Son Compagnon qui le vit ſe jetta auſſi-tôt ſur lui, pour eſſayer avec l'Eſclave de tirer ſon corps de la mêlée. Ils y réüſſiſſoient déja, lorſque le jeune Seigneur reçut lui-même un ſemblable coup qui le renverſa aſſez loin de Sethos ſans connoiſſance & preſque ſans vie. L'Eſclave croyant ſon Maître tué ſans retour, lui ôta avec regret ſon anneau du doigt, pour faire voir qu'il l'avoit accompagné fidellement juſqu'à la mort. Voulant même continuer de combattre auprès de lui, le tumulte ne lui laiſſa que le tems de mettre cet anneau dans ſa bouche. Mais à peine ſe remettoit-il en action, qu'étant ſur les flancs du bataillon d'où il venoit de dégager le corps de ſon Maître, des Soldats Arabes le ſaiſirent par derriere, & le firent paſſer dans le

rang de leurs priſonniers. Il s'accoûtuma à tenir ſon anneau toujours caché ſous ſa langue, dans l'idée confuſe qu'il pourroit ſervir à ſa délivrance.

Le Roi laſſé d'attendre dans ſa tente le ſuccès d'un combat ſi long & ſi opiniâtre, vint lui-même au champ de bataille; & ayant deſſein de ménager ſes Troupes pour la ſuite d'un ſiége, qu'il ne voyoit pas prêt à finir ſi-tôt, il fit ſonner la retraite preſque en arrivant. Ainſi les Aſſiégés horriblement diminués en nombre, & ne ſçachant pas même encore toutes leurs pèrtes, rentrerent pourtant encore cette fois dans la Ville avec honneur.

Mais quelle fut la déſolation non ſeulement du Gouverneur, mais encore de la garniſon & de tous les habitans de Coptos, lorſqu'on vit que Sethos manquoit auſſi bien qu'Amedès, le jeune Seigneur & l'Eſclave, deſquels on auroit pu du moins apprendre ſa deſtinée! Dès la pointe du jour le Gouverneur envoya demander au Roi de Thebes une ſuſpenſion d'armes, afin de pouvoir enſevelir ſes morts. L'ayant obtenuë

aiſément à cauſe de l'intérêt ſembla-ble qu'avoit le Roi, il envoya viſi-ter exactement le champ de bataille, eſperant qu'on reconnoîtroit ceux dont il étoit le plus en peine au caſ-que & aux autres armes, & ſur-tout Sethos & Amedès à la veſte d'Initiés qu'ils portoient ſous leur cuiraſſe. Mais les maraudeurs, comme il ar-rive d'ordinaire, avoient déja dépoüil-lé tous les morts, & les piés des hom-mes & des chevaux avoient défiguré la plûpart d'entre eux. Le Gouver-neur apprit bien-tôt qu'on n'avoit au-cun indice des corps ni de Sethos, ni d'Amedès, ni de l'Eſclave. Mais il ſçut qu'on lui alloit amener le jeune Seigneur qu'on avoit trouvé reſpirant encore à côté du champ de bataille, & dépoüillé comme les autres. Pen-dant qu'on mettoit le premier appa-reil ſur ſa playe qui ne ſe trouva pas mortelle, il prévint lui-même la cu-rioſité du Gouverneur, & lui dit en gémiſſant qu'il avoit vû tuer le jeune Prince, & qu'il avoit aidé l'Eſclave à tirer ſon corps de la mêlée. Mais qu'ayant été bleſſé lui-même dans cette fonction, il ne ſçavoit plus ce qu'é-

toit devenu ni le corps de Sethos, ni l'Esclave qu'il avoit laissé plein de vie. La nouvelle de la mort du Prince se répandit aussi tôt par-tout. Elle parvint d'un côté jusqu'au Roi de Thebes, & de l'autre jusqu'à Amedès. Ce dernier ayant été reconnu pour Initié par les Officiers du Roi de This qui le faisoient traiter de sa blessure plus douloureuse que dangereuse, fut mis sur un brancard & envoyé comme un prisonnier d'importance à Abydus, distante à peine d'une journée. Le Roy de This l'ayant vu lui fit un très-grand accueïl. Amedès de son côté, quoiqu'après la perte du Prince il n'eût aucun dessein ni de retourner à Memphis, ni de demeurer dans le Royaume de This, procura d'abord la paix entre les deux Rois Pere & Oncle de Sethos, en détachant le dernier de la ligue qu'il avoit formée avec le Roy de Thebes.

Dès le lendemain du funeste malentendu dont Thoris avoit été la cause, Mephrès ayant reçu la nouvelle de la mort de Sethos envoya faire des complimens de condoléance au Gouverneur comme représentant le Roi de Memphis. Il fit ajouter

qu'il en alloit tirer une vengeance au ſpectacle de laquelle il pouvoit venir lui-même en toute ſûreté, ou envoyer qui il jugeroit à propos. Le Gouverneur répondit qu'il rendroit compte au Roy ſon maître de la civilité généreuſe du Roy de Thebes : mais que ne comprenant point quelle ſorte de vengeance il vouloit tirer de la mort du Prince, il le ſupplioit de le diſpenſer de toute réponſe ſur cet article. Au retour du Heraut, Méphrès fit aſſembler toute ſon armée & placer dans le milieu des rangs tous les priſonniers qu'il avoit faits ſur Memphis. On voyoit même ce mouvement du haut des remparts de Coptos, & l'on ne ſçavoit encore à quoi il devoit aboutir. Enfin on vit amener Thoris tête nuë, entre deux hommes qui le tenoient lié. Alors Méphrès prenant la parole, dit : Soldats de Thebes, & vous Soldats de Memphis ; voilà ce malheureux Général, qui n'ayant aucune diſtinction ni de naiſſance ni de mérite, a eu l'audace d'accepter le commandement des troupes de Memphis contre une armée que l'on ſçavoit bien que je devois

conduire en perſonne. Quelque irrité que je ſois du peu d'égard que l'on a eu dans cette occaſion à l'uſage établi de tous les tems entre les Rois d'Egypte qui ſe font la guerre ; j'ai de quoi me conſoler par l'avantage que nous avons remporté ; & je comprends qu'Oſoroth ſera bientôt plus fâché de cet indigne choix que je n'ai pû l'être. S'il gouvernoit par lui-même, je ſçai les meſures que j'aurois dû prendre avec lui pour prévenir cet affront ; mais comme je ne prétends diſcuter les déferences qui ſont dûes au ſang Royal de l'Egypte qu'avec des perſonnes de ce même ſang, j'ai eſſuyé cette honte, dans la penſée de m'en faire juſtice moi-même. J'aurois peut-être même uſé de mépris au lieu de vengeance, à l'égard d'un Général auſſi peu reſpectable que celui-ci, s'il n'avoit été qu'imprudent ou mal-habile. Mais je veux que l'une & l'autre nation ſçache que ce traître eſt l'unique cauſe du malheur arrivé cette nuit à l'armée & à la garniſon ennemie, & ſur-tout à l'incomparable Prince Sethos, dont toute l'Egypte doit regretter la perte. C'eſt ce

perfide qui allant hier fur le foir de tente en tente donner fes ordres pour l'attaque, fembloit ne pouvoir parler affez haut de fon projet, & du mot qu'il avoit envoyé au Gouverneur de la place. Ce fut en vain que les plus fages Officiers de fon armée l'avertirent les uns après les autres & à mefure qu'il parvenoit à eux, de parler plus bas. Il reprenoit fans ceffe la hauteur de fon ton dans le deffein manifefte de fe faire entendre aux efpions dont la haine du gouvernement de Daluca me pourvoit abondamment. S'il étoit mon fujet, & que je vouluffe lui faire fubir la mort qu'il mérite, je le ferois interroger dans le Confeil de guerre; mais le châtiment auquel je me borne à l'égard même de mon prifonnier ne demande point que je prenne tant de mefures. Il eft bon d'affurer ici du moins quelque punition à un fcélerat dont la conduite ne feroit peut-être pas condamnée par le miniftere auquel le Royaume de Memphis eft aujourd'hui livré. Le Roy ayant parlé de la forte fit dépoüiller Thoris jufqu'à la ceinture malgré les proteftations qu'il

faisoit avec des cris pitoyables, que la Reine l'avoit forcé de prendre le Généralat, & qu'en donnant ses ordres, sans sortir du Camp, il ne croyoit point être entendu par des ennemis. Après lui avoir lié les mains derriere le dos, deux hommes, un de chaque côté, lui mirent le col entre deux fourches, & en cet état lui firent faire le tour du grand espace qu'environnoient les troupes de Thebes & les prisonniers de Memphis, pendant que deux autres hommes le foüettoient avec de longues verges. Ç'a été là depuis chez les Romains le supplice qu'on faisoit subir aux ennemis de la patrie avant que de les frapper de la hache ; & dont la seule description qu'on en fit à l'Empereur Neron le détermina à se tuer lui-même de peur d'être pris dans sa fuite.

Après cette exécution le Roy dit : Officiers & Soldats de Memphis ; c'est autant pour votre satisfaction que pour la mienne, que je viens de faire cet exemple ; vous en jugerez vous-mêmes par le bon traitement que vous recevrez de moi jusqu'à votre échange. A l'égard de ce misérable, je vais le

renvoyer piés & poings liés à Daluca sans aucune rançon : je ne le mets à aucun prix, & je ferois bien fâché qu'il entrât en comparaiſon avec le moindre de mes ſoldats priſonniers. Le Roy de Thebes l'envoya en effet ſur le champ dans la plus prochaine Ville du Royaume de Memphis, dont il ſçavoit que le Gouverneur étoit dévoüé à Daluca. Thoris en arrivant le pria de le cacher à tous les yeux juſqu'à ce qu'il eût prouvé ſon innocence. Ce Gouverneur le fit volontiers, & dépêcha auſſi-tôt un Courier à la Reine pour ſçavoir ce qu'il feroit de lui. La Reine ſe ſentant châtiée en la perſonne de ſon Général, manda en toute diligence à ce Gouverneur de faire à Thoris bien enfermé toutes ſortes de careſſes, & de lui promettre de ſa part une prompte juſtification : mais qu'au dehors il publiât par-tout que la Reine lui alloit faire faire ſon procès. Que cependant au bout de trois jours il le fit étrangler dans ſon lit par des hommes ſûrs, & qu'enſuite il fit courir le bruit qu'il étoit mort de chagrin : tout cela fut ponctuellement exécuté.

Le Gouverneur de Coptos s'étoit fixé à n'écrire au Roy que vers la fin du jour qui avoit ſuivi le double combat qui s'étoit donné ſous les murailles de la Ville, pour employer ce délai à faire toutes les perquiſitions poſſibles, & à recueillir toutes les nouvelles qui regarderoient Sethos. Il avoit fait ſéparer tous les corps dans leſquels on pouvoit entrevoir quelques marques de diſtinction, parce que ſans parler de Sethos, trois des jeunes Seigneurs ſes compagnons n'étoient point revenus du combat. Avant que de les faire mettre dans les Catacombes de Coptos, il fit à ceux-là des funérailles plus diſtinguées & plus honorables qu'aux autres, dans la perſuaſion où il étoit que Sethos étoit confondu parmi eux. Il écrivit enfin au Roy une lettre baignée de ſes larmes, où il lui faiſoit un long détail de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette nuit malheureuſe, & juſqu'au moment où il avoit pris la plume. Le Roy à l'endroit où il trouva l'énoncé formel de la mort de ſon fils tomba en défaillance. La Reine qui avoit reçu cette nouvelle par ſes émiſſaires quinze heures avant lui,

ſe tenant toujours depuis ce tems-là près de ſa perſonne, s'employa à le faire revenir. Dès qu'il eut repris ſes ſens, il ſe tourna vers elle, & lui dit d'un ton mêlé de douleur & de colere : Ah ! Madame, voilà les fruits de votre pernicieux Miniſtere. Je vous l'ôte dès ce moment. Allez vous enfermer dans la plus éloignée de vos maiſons, & que je ne vous voye jamais. La Reine ceda à cet orage & ſe retira. Mais avant que de partir & d'emmener avec elle les deux Princes ſes enfans dans une maiſon de plaiſance qu'elle avoit à dix lieues de la capitale ; elle ménagea des relations ſecretes avec ceux qui la voyant mere de l'héritier préſent de la Couronne, & connoiſſant les reſſources de ſa politique, ſentoient bien qu'elle ſeroit toujours dans une certaine conſidération, & ſe promettoient de la voir encore plus puiſſante après ſon retour qu'avant ſon exil. Le Roy cependant forma dès le jour même un Conſeil composé d'hommes aſſez bien intentionnés. Ce Conſeil entretiendra le Royaume pendant les premieres années qui vont ſuivre, dans une ſitua-

tion moyenne entre la prospérité & la foiblesse, mais qui tenant un peu plus de celle-ci que de l'autre, le laissera venir jusqu'à la veille de sa ruine, dans une guerre étrangere qui sera le principal sujet du dernier livre de cette Histoire.

D'abord après avoir formé ce Conseil, Osoroth qui se flattoit encore de quelque espoir de recouvrer son fils, qui pouvoit n'être qu'égaré dans le désordre d'un combat de nuit, écrivit au Roy de Thebes. Il le prioit d'étendre la générosité qu'il avoit marquée en prenant part à la mort de son fils, jusqu'à vouloir bien encore le faire chercher parmi les prisonniers qu'avoient pû faire les différentes Nations qui servoient dans son armée. Il lui marqua que son fils avoit au doigt un anneau dont la pierre étoit une émeraude sur laquelle étoit représenté un Horus, dont une main sembloit en aller chercher une autre qui la tenoit, & qui étoit celle de la feuë Reine Nephté sous la figure d'Isis, qui avoit été détachée du reste de la pierre, & qui avoit servi de bague à son épouse, sans qu'il sçût ce que cette bague étoit devenue.

Que l'Horus tenoit le doigt de sa main droite sur sa bouche ; mais qu'un pan de son manteau sembloit être soutenu par les extrémités d'une autre main, qui étoit la sienne sous la figure d'Osiris, que lui-même Osoroth portoit à son doigt & qui lui servoit de bague. Qu'enfin si cette indication proclamée pouvoit faire ramener le Prince Sethos, il lui offroit pour le racheter, non seulement tout le Nome Coptite, qu'il lui cédoit dès à présent pour le bien de la paix à laquelle il étoit résolu ; mais outre cela la moitié de tout le reste de son Royaume, prix immense qui ne regardoit que la personne de son fils. Dès que le Roi de Thebes eut reçu cette lettre, il en fit publier le contenu dans tous les lieux où les prisonniers de guerre pouvoient avoir été conduits, promettant de plus en son nom une récompense extraordinaire à ceux qui lui rameneroient ce Prince, si par hazard il n'étoit pas mort.

Cette publication fut faite comme ailleurs à Compasis, Ville de l'Arabie occidentale ou Egyptienne, à sept ou huit lieuës de Coptos, où les Ara-

bes qui avoient pris Azarès l'avoient conduit. Ils ne connoiſſoient point ſa condition d'Eſclave. Au contraire l'ayant ſaiſi lorſqu'il combattoit avec un courage incroyable, & ayant été charmés de la liberté de ſon eſprit dans la route qu'ils lui firent faire depuis le champ de bataille juſqu'à Compaſis, ils le regarderent comme un homme de conſéquence, & réſolurent de le ſouſtraire aux recherches que le Roy de Thebes pourroit faire des priſonniers de quelque conſidération. Il ſoutint auprès de deux ou trois hommes choiſis qui l'avoient en garde, la premiere opinion qu'il avoit donnée de lui. Ainſi quand la publication arriva juſqu'à eux, il ſe crut aſſez autoriſé pour leur dire : Seigneurs Arabes, quoique je ſois Egyptien, j'ai toujours eu un penchant naturel pour votre Nation. Vous en avez déja pour preuve la facilité avec laquelle je parle votre langue. Il n'eſt pas encore tems de vous dire qui je ſuis. Je n'ai point la bague que l'on déſigne ; mais ſi vous êtes prudens & ſecrets, je vous en donnerai des nouvelles en d'autres lieux. Conduiſez-

moi ſeulement de l'autre côté du Golphe Arabique (1) chez les grands Arabes, dont vous tirez votre origine. Je ſuis mécontent du gouvernement de Memphis, vous l'êtes de la domination de Thebes, nous pouvons nous être mutuellement utiles. Les deux ou trois Arabes qui le gardoient, étonnés de ce diſcours, conçurent un nouveau reſpect pour leur priſonnier. Ils le conduiſirent à l'inſtant par des routes détournées juſqu'au port de Berenice, où ils le firent embarquer ſecretement comme il le ſouhaitoit lui-même, & l'ayant fait aborder au port de Badée dans l'Arabie heureuſe; quelques jours après il arriva honorablement eſcorté à Meriaba, où les Rois de cette contrée faiſoient leur réſidence.

La fortune de Sethos, qui n'étoit pas mort, comme on le croyoit, n'avoit pas été moins ſinguliere. Des Soldats Ethiopiens s'étoient ſaiſis de ce

(1) C'eſt cette mer qu'on a nommée Mer rouge, qui porte ce nom dans l'Ecriture Sainte, quoique dans les Auteurs prophanes la Mer rouge ſoit l'Ocean qui baigne les Côtes Meridionales de l'Aſie. L'Auteur le dira lui-même, liv. ſuivant.

Prince vers la fin du combat ; ils avoient apperçu en lui un ſoufle de vie qu'une heure de tems avoit fait renaître. Quoiqu'ils ne le reconnuſſent pas pour le Prince de Memphis, ſa grande taille, & le fin acier de ſes armes leur ſirent croire qu'ils tireroient une groſſe rançon de ce priſonnier. Sethos ne ſe reconnoiſſant pas encore, fut donc porté par ces barbares juſqu'à une Ville appellée dans nos vieux Itineraires Phœnicon (1), à vingt mille de Coptos, ſur le chemin de la mer rouge. Les Marchands Phœniciens y avoient un entrepôt aſſez conſidérable pour lui avoir donné leur nom. Les Troupes Ethiopiennes avoient choiſi ce lieu pour y conduire leurs bleſſés, parce que le commerce des pierres prétieuſes qu'ils fourniſſoient aux Phœniciens, leur attiroit beaucoup de conſidération de leur part. Là, les Soldats Ethiopiens dépouillerent Sethos de ſes armes & de ſes habits, & jetterent la veſte d'Initié qu'ils ne connoiſſoient point & qui étoit toute enſanglantée. Ils le

(1) Voyez la Geographie de Cellarius, *de Africa*.

confierent enſuite à quelques Medecins de Phœnicie, dont ils ſe ſervoient eux-mêmes pour leurs malades. Ces Medecins, ſortis d'une Nation plus polie que les Ethiopiens, prirent un ſoin extrême de ce priſonnier, dont la bleſſure n'avoit heureuſement endommagé aucune partie noble. Ils s'intereſſerent à lui bien plus par le caractere de ſon eſprit, qui ſe manifeſta bientôt, que par la commiſſion qu'ils avoient reçue. Sethos leur cachant ſoigneuſement ſon nom & ſa naiſſance, juſqu'à ce qu'il fût en état de juger quel parti il pourroit prendre, ſe faiſoit paſſer pour un ſimple Soldat de l'armée de Memphis qui s'appelloit Cherès, de ſorte que les Ethiopiens qui venoient ſçavoir de ſes nouvelles de tems à autre, commençoient à ſe refroidir ſur ſon ſujet. Les Phœniciens profitant de ce dégoût leur propoſerent de le leur vendre. Le marché fut bientôt conclu; & Sethos ſans rien dire encore, de Priſonnier de guerre devint Eſclave. Ses nouveaux Maîtres n'attendoient que le tems où il fût un peu rétabli pour le mener au Port Blanc ſur le Golphe

Arabique où ils devoient s'embarquer pour un voyage de long cours.

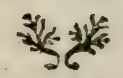
Il étoit encore à Phoenicon, où ſans ſe faire connoître il avoit appris la fauſſe nouvelle qui couroit de ſa mort, les regrets qu'elle avoit excités dans la Ville de Coptos, la part que le Roy de Thebes y avoit priſe & la vengeance qu'il en avoit tirée ; lorſque la publication de la Lettre du Roy ſon Pere arriva juſques dans la chambre où il étoit couché. La mention qui y étoit faite de ſon anneau, lui fit jetter les yeux ſur ſa main pour la premiere fois depuis ſa bleſſure. Voyant que cet anneau lui manquoit, il ſuſpendit le premier mouvement qui le portoit à ſe déclarer. Mais lorſque dans la ſuite de la Lettre il entendit qu'Oſoroth offroit la moitié de ſon Royaume pour le racheter, cette rançon exceſſive lui inſpira la réſolution de ſe cacher encore davantage, & de s'enſevelir plûtôt tout vivant, que d'être la cauſe d'un démembrement ſi affreux de la ſeconde & de la plus brillante Monarchie de l'Egypte. Dès qu'on eut achevé la lecture de la Lettre, il ne put s'empêcher de dire tout

haut, qu'un priſonnier tel que celui-là, s'il vivoit encore, ruineroit le Royaume de ſon pere avant que d'en être le ſucceſſeur, & qu'Oſoroth ſeroit trop heureux que ſon fils demeurât mort comme on le croyoit. Ce jeune Prince ſe confirma dans un ſentiment ſi généreux par l'eſpérance de rentrer quelque jour dans Memphis d'une maniere plus favorable & plus glorieuſe, par le danger que les mauvaiſes intentions de la Reine, dont il venoit de faire une ſi terrible épreuve, lui feroient courir tous les jours, s'il retournoit actuellement dans ſa patrie; & peut-être encore par une ſatisfaction ſecrete que lui donnoit l'idée d'un long voyage qu'il alloit faire avec de grands Navigateurs, en général très-amis des Egyptiens auſquels ils rapportoient leur origine, & qui marquoient à ſon égard une conſideration particuliere. Pour dire quelque choſe de plus, il compta lui-même ſur ſon Initiation pour les vertus dont il auroit beſoin ſous un déguiſement & dans un exil perilleux quoique prudent. Il invita donc ſes nouveaux Maîtres pour prévenir les per-

quisitions importunes, à le mener incessamment jusqu'au port où ils devoient s'embarquer. Ils le firent dès le même jour en le portant à main d'hommes sur un brancard, pour lui épargner l'agitation de toute autre sorte de voiture.

Ainsi le Roy de Thebes répondit au Roy de Memphis, que ses recherches dont il lui faisoit le détail, avoient été inutiles. Qu'il acceptoit le Nome Coptite, unique sujet de la guerre, comme ayant toujours appartenu à ses prédécesseurs Rois. Mais que quand même il auroit été assez heureux pour retrouver son fils, que le Gouverneur de Coptos croyoit avoir enseveli, il n'auroit mis la restitution d'un Prince, dont lui-même honoroit la mémoire, qu'au prix d'une paix raisonnable.

*Fin du cinquième Livre.*





# SETHOS.

## LIVRE SIXIEME.

SETHOS, que nous appellerons CHERE's dans tout le cours de ses Voyages, conformément au nom qu'il s'étoit donné lui-même, trouva en arrivant au port blanc une Flote de quinze Vaisseaux, montés par dix mille Phoeniciens. Les Rois d'Egypte, selon plusieurs témoignages de l'antiquité, se servoient d'eux pour commercer avec les Peuples étrangers, & pour conduire leurs propres Vaisseaux dans les Mers éloignées. Après avoir tenté inutilement de couper l'Isthme qui sépare la Méditerranée de la mer rouge (1); ils s'étoient ré-

(1) Sesostris s'étoit désisté de cette entreprise; & Nechos qui la tenta dans la suite y perdit 120000 hommes. *V. Marsh.* p. 376. & 531.

duits à des canaux qui ne pouvoient recevoir que des Vaisseaux médiocres. Ainsi il avoit fallu prêter aux Pœniciens quelques Ports sur la mer rouge ; & c'est par-là que ceux-ci entretenoient communication avec les Indes. Ils avoient fait même depuis six ans un très-grand établissement dans la fameuse Isle de la Tapobrane, ( *aujourd'hui Ceylan* ), située à l'extrêmité de cette grande presq'Isle qui sépare l'Indus & le Gange. Outre les raisons de commerce qui les attiroient là tous les ans, ils alloient cette fois porter du secours à leur Colonie, que les Rois de l'Isle menaçoient d'une expulsion prochaine. Ainsi cette Flote quoique marchande étoit armée en guerre. Cherès étendu encore sur son brancard, fut apporté dans le Vaisseau du Commandant par ceux qui l'avoient acheté. Ils le lui présenterent comme un Egyptien que des Soldats Ethiopiens avoient pris à la bataille de Coptos, & leur avoient cedé pour quelque argent. Il se disoit lui-même un simple Soldat que personne en effet n'avoit reclamé : Mais, ajoûtoient-ils, à l'esprit & à

la sagesse qui paroissoient en lui, ils esperoient qu'après sa guerison qui s'avançoit beaucoup, le Commandant seroit bien aise de l'avoir à son service. Il reçut favorablement ce prisonnier, & lui dit que les Egyptiens, ceux même du dernier rang, étoient toujours bien traités chez eux. Qu'il se rétablît à son aise, & qu'on ne lui donneroit que les fonctions qu'il choisiroit lui-même. On mit à la voile dès le lendemain. Le vent qui fut toujours favorable & égal dans leur route, ne retarda point le rétablissement du malade. Au bout de deux jours il commença à se tenir levé pendant quelques heures pour s'instruire de la navigation, en rapportant sans rien dire ce qu'il voyoit pratiquer, aux principes qu'il sçavoit mieux que ceux qui les mettoient en usage. Il écoûtoit avec plaisir les Matelots qui, en côtoyant l'Egypte & l'Ethiopie la plus septentrionale, nommoient successivement les Peuples que la Geographie lui avoit déja fait connoître. Tels étoient les Troglodytes, ainsi appellés des cavernes où ils se tiennent à cause de l'extrême chaleur

de

de leurs campagnes : Les Adulites ; esclaves échappés de l'Egypte, qui s'étoient rassemblez-là, & y avoient bâti une forteresse nommée Aduliton. Les Blemmyes meridionaux, Hommes dont la tête est si basse & si enfoncée, que les premiers qui les ont vus ont dit qu'ils n'en avoient point ; & que leurs yeux, leur nez & leur bouche étoient placés sur le haut de leur poitrine. On montroit les habitations d'autres Peuples qu'on ne distinguoit les uns des autres que par leurs différentes manieres de se nourrir : Comme les Risophages qui ne mangeoient que des racines : Les Icthyophages qui, enfermés du côté de la Mer par un rivage impratiquable, & du côté de la terre par des précipices affreux, n'ont aucun commerce avec les autres Hommes & ne vivent que de leur (1) pêche : Les Strutiophages, un peu plus avancés dans les terres, où ils passent leur vie à la chasse du Struthiocamelus, grand oiseau qui a les piés d'un Chameau ;

(1) Diodore parle de ces Icthyophages. Mais il paroît les mettre dans l'Arabie.

avec lesquels il lance des pierres par derriere à ceux qui le poursuivent, & qui ne se sert de ses aîles, qui sont forts courtes, que pour être plus leger à la course.

Avant que d'arriver au Détroit, on s'approche de l'Arabie Sabéenne, appellée autrement l'Arabie heureuse, à cause de la beauté de ses pâturages, mais sur-tout à cause de l'abondance & de la diversité de ses plantes aromatiques. On est averti du voisinage de cette admirable contrée longtemps avant que de découvrir la terre, & Diodore s'exprime sur ce sujet d'une maniere très-éloquente. Rien, dit-il, n'égale le plaisir que cette odeur composée fait à ceux même qui côtoyent ce rivage, & qui ne la reçoivent que de loin. Les vents de terre apportent ces exhalaisons prétieuses du milieu du pays jusques sur la Mer. Elles s'insinuent pour ainsi dire jusqu'au fond de l'ame, & sortant actuellement du sein de la nature, elles donnent aux voyageurs une idée de l'Ambroisie que la Fable fait servir aux Dieux.

Ils se trouverent enfin dans le Détroit où Cherès entendit dire à quel-

ques perſonnes de l'Equipage, qu'il n'y avoit pas encore long-temps qu'on le croyoit fermé. En effet, un certain Damaſſès allegué dans Strabon avoit eu cette opinion. On donna à ce paſſage découvert un nom de mauvais augure en appellant *Sthenæ Deiræ*, détroit funeſte, ou le promontoire d'Ethiopie qui le domine, ou les Iſles qui s'y rencontrent. Quelques Auteurs mêmes l'ont nommé *Oſtium luctus*, (1) porte de deüil. Ce n'eſt pas qu'il ſoit extrêmement difficile ou dangereux à traverſer; mais dans ces premiers temps où les longues navigations étoient très-hazardeuſes, on indiquoit par-là que ceux qui avoient la hardieſſe de paſſer ce détroit pour aller plus loin, couroient riſque de ne jamais revenir.

Cependant ils entrerent dans cette Mer qui baigne les Côtes méridionales de l'Arabie juſqu'au Golphe Perſique, & à laquelle les anciens donnoient plûtôt le nom de Mer Rouge qu'à celle qui eſt enfermée entre l'E-

(1) C'eſt la ſignification de ſon nom Arabe *Bab-el-Mundeb*.

gypte & l'Arabie, n'appellant guéres cette derniere que ſein Arabique. Cinglant toûjours à l'orient ils voguerent à la vûe des Côtes de la Caramanie & de la Gedroſie, Provinces maritimes de la Perſe, & ils découvrirent à leur midi cet aſſemblage de petites Iſles (*les Maldives*) que la Mer ſépare à peine les unes des autres, & dont quelques-unes n'ont pas un ſtade de tour. Ptolemée en admet trois cens ſoixante-dix-huit : Mais quelques voyageurs aſſûrent qu'il y en a douze mille qu'ils diſent être ſoumiſes à un ſeul Roy.

Comme il y avoit alors plus d'un mois qu'ils faiſoient route, Cherès ſe trouvoit parfaitement guéri. Le Commandant nommé Aſtarte, homme de ſens & d'expérience, & connu même de Cherès par ſa réputation, remarquoit de plus en plus la nobleſſe de ſa phyſionomie & un certain air de diſtinction répandu ſur toute ſa perſonne. Il obſervoit attentivement ſes réponſes, qui ſans ſortir de la modeſtie que ſa condition préſente ſembloit lui preſcrire, laiſſoient appercevoir une très-grande élevation d'eſprit & de ſentimens. Mais il étoit vé-

ritablement étonné de l'étendue de ses lumieres : Elles avoient déja servi à redresser quelques observations des Pilotes par des regles ou des methodes plus sûres & plus abregées que les leurs ; & elles sembloient égales dans toutes les sciences naturelles, aussi-bien que dans les histoires, dans les loix & dans les moeurs, tant de l'Egypte, que des autres Peuples, sur lesquels on s'avisoit de l'interroger. Cherès ménageoit avec art cet avantage, & ne disant à chaque fois que ce qu'il falloit dire, il faisoit paroître ses connoissances comme inépuisables. Car enfin quoiqu'il ne voulût point être connu pour ce qu'il étoit, il ne se refusoit pas à l'estime & à la considération qu'il pouvoit s'attirer naturellement, & sans faire semblant de la chercher. Toute la réputation qu'il s'étoit acquise comme Sethos ne lui servoit de rien, & il avoit besoin de s'en faire une nouvelle comme Cherès. Cependant seul, denué de tout, & ayant perdu jusqu'aux moindres indices de sa naissance, il ne desesperoit pas, dans les grandes vuës qu'il avoit pour l'utilité du genre hu-

main, de se voir bien-tôt le Chef de cette Flote, où il venoit d'entrer esclave. Le Commandant indéterminé sur son sujet, sans le tirer à l'exterieur de l'état de Soldat prisonnier, que Cherès avoit pris lui-même, agissoit d'ailleurs avec lui comme avec un homme de la part duquel il ne devoit s'attirer pour l'avenir aucun reproche, & il mettoit en pratique à son égard la maxime très-sage de respecter les inconnus. A dire le vray, le titre d'Egyptien, soutenu dans cet étranger du mérite personnel, suffisoit à Astarte pour faire approuver ses égards par les principaux Officiers de la Flote. Ceux-ci même commençoient à regarder Cherès comme un jeune homme de grande naissance, qu'une trop belle éducation avoit rendu suspect à la Reine de Memphis. Ainsi ils ne faisoient aucune difficulté de conférer avec lui, & ils songeoient même à l'attacher aux intérêts des Phœniciens.

Le tems arriva bien-tôt de leur faire sentir encore mieux le prix de l'acquisition qu'ils avoient faite. Ils côtoyoient déja le rivage occidental de

la presqu'Isle deça le Gange à l'extrêmité de laquelle est le promontoire appellé Cory. Vis-à-vis de ce promontoire à une distance de soixante mille vers l'orient, est le port Boreal de la Taprobane, *Ceylan*. C'est cette Isle qui se nommoit auparavant Palæsimunde, & qui s'appelle aujourd'hui Salice. Si je voulois donner un exemple de la variation arrivée aux dénominations de la plûpart des lieux de la terre, & de la difficulté qu'on trouve à reconnoître le monde présent dans les anciens Géographes, j'ajoûterois que le premier nom de cette Isle a été Lamcab (1) ou Lamca, le second Ilanare, & le troisiéme Tratane, duquel on dit que les Grecs ont fait Taprobane. J'omets à dessein l'histoire d'Iambule (2), qui ayant été mis seul avec son compagnon dans une barque par les Ethiopiens, comme deux victimes expiatoires, prétend être abordé heureusement dans cette Isle, parce que cette histoire se

(1) Voyez les Notes sur les petits Geographes, l'Edition d'Oxfort, t. 1. p. 76.

(2) Diodore parle de cet Auteur & de son voyage vers la fin du liv. 2.

présente dans cet Auteur avec toute l'absurdité d'une Fable. La Taprobane a passé long-tems pour la plus grande isle de l'ocean meridional, soit qu'on ne connût pas encore celles qui la surpassent en grandeur, soit qu'on lui donnât une étenduë qu'elle n'a pas. En effet les cartes faites suivant les graduations géographiques de Ptolemée la portent jusques sous l'Equateur, quoiqu'elle en demeure éloignée vers le septentrion d'environ dix degrez.

Après une navigation toûjours fort heureuse, & qu'ils avoient faite plus à la voile qu'à la rame, les Phœniciens étoient à la hauteur de Cory, lorsque le Soleil levant fit découvrir du côté de l'Isle une Armée navale plus grosse du double que la leur. Ils reconnurent aisément à la diversité des pavillons que c'étoient les trois Rois de la Taprobane réunis pour s'opposer à leur passage. Astarte déja inquiet de n'avoir vû venir audevant de lui aucun bâtiment qui pût lui apprendre où en étoient les affaires de la Colonie, ne douta pas qu'elles ne fussent entiérement perdues. N'osant

pas se charger seul d'attaquer les ennemis avec tant de désavantage, & sans avoir pû seulement prendre langue avec les Phœniciens de l'Isle, il fit assembler le Conseil de guerre. Il avoit fait demeurer Cherès dans la chambre du Conseil, sous prétexte d'y rendre quelque service. La pluralité des voix alloit à s'en revenir. Car enfin, disoit-on, si les nôtres sont exterminés, comme leur silence à notre égard donne lieu de le croire, nous n'avons pas apporté les munitions nécessaires pour faire seuls & de force un nouvel établissement dans la Taprobane. Si nous sommes défaits nous n'aurons aucune retraite, & la victoire même ne nous sera d'aucun usage. Astarte qui avoit sur lui une commission secrete, mais en bonne forme, qui lui donnoit l'Intendance du commerce de l'Orient attachée à la place du Chef de la Colonie, dont on n'étoit pas content, voyoit impatiemment prendre ce cours aux opinions. Avant que d'expliquer sa pensée, il s'avisa de demander, comme par hazard, à Cherès, si les Egyptiens dans une conjoncture semblable prendroient

le même parti ? Cherès s'approchant, parlant debout, & s'adressant aux Officiers leur dit : Seigneurs, quoique je ne sois qu'un étranger à votre suite, j'ai ce me semble plus de regret d'être venu si près de la Taprobane sans y aborder, que vous n'en avez de retourner dans la Phœnicie sans y porter la moindre nouvelle de vos compatriotes. S'ils sont égorgés, ne devez-vous pas aux intérêts de votre nation établie en plusieurs autres endroits, l'exemple du châtiment de leurs meurtriers ? & si vos freres sont dans les fers, ne leur devez-vous pas tous les efforts dont vous êtes capables pour leur délivrance ? Est-ce que vous n'entendez pas mieux les combats de terre & de mer que ces barbares que vous craignez ? La valeur & la science de la guerre sont bien peu de chose, si elles ne font équilibre avec un nombre de Vaisseaux qui n'est que double du vôtre. Le Commandant pour animer Cherès encore d'avantage lui dit : Ce raisonnement seroit juste, si nous avions avec nous un Prince Sethos, dont le génie & le courage suppléât aux soldats qui nous manquent. Mais

la plus grande partie de notre Equipage est composée d'hommes plus propres au négoce qu'à la guerre, & qui seront plus jaloux de sauver leurs marchandises, que d'acquerir de la gloire. Seigneur, repartit Cherès, tous les Egyptiens, ceux du moins qui ont été élevés dans la même école de vertu, & qui ont passé par les mêmes épreuves, sont égaux. Tentez seulement le combat, j'essayerai de soûtenir auprès de vous l'honneur de ma patrie, & j'encouragerai peut-être vos soldats à venger la leur. Ces paroles dites d'un ton que Cherès n'avoit pas encore pris, firent revenir tout le Conseil à la résolution d'attaquer la Flote ennemie. Tous les Officiers retournant dans leurs Vaisseaux y porterent le courage que Cherès leur avoit inspiré. Ils disoient à leur Equipage que les Dieux leur avoient envoyé, dans la personne de l'Egyptien, un homme qui avoit hérité de la sagesse & de la valeur du Prince Sethos, dont ils avoient entendu parler tant de fois au port blanc; & qu'avec un tel secours la victoire ne pouvoit pas leur échapper.

Cherès s'étoit déja revêtu des armes défensives les plus légeres qu'il eût pu trouver dans le Vaisseau, & ne s'en étoit même couvert qu'en partie pour demeurer plus dispos : Mais il s'étoit pourvu d'un très-grand sabre. Il avoit demandé au Commandant la fonction de porter ses ordres dans toute la Flote, pour avoir par-là avec-lui une communication perpétuelle sur tout ce qui se présenteroit à faire dans le fort du combat. Pour commencer l'exercice de sa fonction, Cherès parcourut dans une heure de temps tous les Vaisseaux de la Flote Phœnicienne. Il ne se servoit pas toujours d'esquif pour passer de l'un à l'autre; & profitant de l'agilité qu'il avoit acquise, il franchissoit d'un saut l'intervalle de ceux qui étoient les plus proches. Il descendoit ordinairement des plus hauts ponts en-dehors & par les bordages avec une legereté qui étonnoit les plus hardis Matelots. La surprise qu'il causoit par-là à des hommes très-peu accoûtumés aux exercices les plus ordinaires des Egyptiens, contribuoit autant que ses discours à animer leur

eſpérance. Dans la plûpart des armées, leur diſoit-il, les ſoldats regardent leurs adverſaires comme les ennemis de leur Prince ou de leur General, & non comme les leurs propres. Il arrive de-là qu'ils ne combattent que pour éviter les reproches ou les châtimens, pour mériter leur paye, ou tout au plus pour remplir leur devoir à la rigueur, & ſe ſouſtraire au péril le plutôt qu'ils peuvent. Vous au contraire comme négocians, à deux mille lieuës de votre pays, vous devez regarder ces Inſulaires comme vos ennemis perſonnels, & dont la victoire, ſi vous la leur abandonniez, ſeroit beaucoup plus fâcheuſe pour chacun de vous que pour votre Roy, ou pour votre Commandant. Défendez-vous dans cette vûë : vous ne porterez pas un coup inutile; chacun de vous ſe décuplera en quelque ſorte; le péril diſparoîtra à vos propres yeux, & vous vous trouverez vainqueurs, peut-être ſans qu'il en coûte la vie à aucun de vous.

Le combat ſe trouva engagé ſur les trois ou quatre heures après midi;

les Insulaires commencerent à tirer un nombre innombrable de fléches, armes souvent perduës sur terre, & presque toujours sur mer. Les Phoeniciens essuyerent cet orage peu dangereux, sans faire autre chose que de le parer autant qu'ils pouvoient. Quand les Vaisseaux furent plus proches on commença à employer les longues perches armées de fer. C'étoit le premier combat corps à corps; & les Phoeniciens se ressouvenant de l'exhortation de Cherés renverserent un assez grand nombre de leurs ennemis, sans perdre aucun des leurs. Enfin l'on en vint à l'abordage.

Les Peuples de la Taprobane avoient dans les combats sur mer une coûtume qui donnoit à leur courage un air de ferocité & de désespoir, & qui leur étoit quelquefois funeste. Ils n'abordoient jamais un Vaisseau ennemi qu'ils ne tâchassent de l'accrocher avec le leur par des crampons de fer faits exprès; de sorte que quand ils l'auroient voulu ensuite, ils auroient eu beaucoup de peine à s'en détacher. Ainsi le Vaisseau vaincu demeuroit nécessairement pris par l'au-

tre. Cherès instruit de cette coûtume résolut de s'en prévaloir. Le Commandant après avoir reglé devant lui les dispositions générales du combat, lui avoit déclaré qu'il l'envoyoit par-tout où il voudroit aller, pour ordonner de sa part tout ce que lui-même jugeroit à propos, jusqu'à un signal contraire. Mais quand il ne lui auroit point donné cette autorité, elle lui seroit venuë d'elle-même plus d'une fois en chaque Vaisseau où il se trouvoit. Car dans les occasions vives & périlleuses, l'homme le plus assûré & le plus habile est toujours celui que les autres suivent. Cherès laissant néanmoins par-tout aux Officiers tout l'honneur & toute l'étenduë de leurs charges, leur indiquoit seulement ce qu'il falloit faire pour l'aider dans les entreprises qu'il feroit seul & comme simple soldat.

Le Vaisseau où il étoit pour lors, fut le premier accroché. Dès qu'il vit les crampons des Insulaires bien arrêtés, & que l'attaque de bord à bord fut commencée ; il s'élança pardessus leurs têtes dans le milieu de

leur Vaiſſeau ; & avec ſon ſabre dont il jouoit admirablement, il ſe faiſoit à lui-même un bouclier impénetrable qui éblouïſſoit les yeux, & qui faiſoit voler les membres de tous ceux qui s'approchoient de lui, ou que lui-même alloit chercher. Ce jeu terrible détourna les ennemis du bord de leur Vaiſſeau pour ſe défendre dans le milieu. Les Phœniciens s'y jetterent dans le même inſtant, y firent un carnage effroyable, & s'en rendirent bien-tôt maîtres. S'étant occupez un moment à s'aſſûrer de ceux qui avoient rendu les armes, ils virent Cherès qui faiſoit le même jeu dans un autre Vaiſſeau, ſans qu'ils ſe fuſſent apperçus ni comment il étoit ſorti du leur, ni comment il étoit entré dans celui-là. Il en parcourut de cette ſorte cinq ou ſix qui furent tous la proye des Phœniciens, pendant que les autres Vaiſſeaux où il ne pouvoit pas aller ſe défendoient ou attaquoient d'une autre maniere, & par-tout avec beaucoup d'avantage. Les Inſulaires ne ſe décourageoient pourtant point encore. Cependant le jour finiſſoit, & la nuit

qui arrive en ces climats presque sans crepuscule (1), alloit terminer le combat sans décision. Cherès qui avoit prévû cet inconvenient, avoit fait préparer des compositions inflammables, & songeoit à achever avec le feu une victoire que le fer n'avançoit pas assez. Il s'étoit déja rendu dans le Vaisseau du Commandant, pour lui communiquer son projet. Il lui proposa de sacrifier trois des Vaisseaux pris, dont on feroit passer tous les prisonniers dans un autre. Ces trois là seroient remplis de matieres combustibles qui ne prendroient feu qu'au bout d'un tems mesuré, & qu'après que les Phœniciens qui paroîtroient d'abord sur le pont en seroient descendus, & se seroient jettés dans des chaloupes qu'on tiendroit prêtes pour les recevoir. L'obscurité de la nuit favoriseroit cette manœuvre, & bientôt après ces Vaisseaux enflammés, quand ils n'auroient point d'autre succès, serviroient du moins de fanal pour éclairer le combat. Le Com-

(1) A cause du peu de densité de l'atmosphere dans les pays chauds.

mandant ayant approuvé ce deſſein; Cherès partit pour l'exécuter. Choiſiſſant pour chacun des trois Vaiſſeaux quarante des plus braves & des plus adroits de la Flote, il leur déclara que dès l'inſtant du coucher du Soleil, il s'agiſſoit de s'avancer aſſez près de la Flote ennemie pour donner lieu aux Inſulaires de les aborder des deux côtés. Il leur dit de faire quelque ſemblant de leur réſiſter, pendant qu'ils poſeroient leurs crampons ſelon leur coûtume; mais qu'auſſi-tôt après ils couruſſent aux poupes de leurs trois Vaiſſeaux; qu'ils ſe laiſſaſſent couler le long de pluſieurs cordes qu'ils y voyoient déja miſes par ſon ordre, & qu'ils ſeroient reçus dans des chaloupes qu'il commanderoit lui-même. La choſe fut exécutée dans le temps & de la maniere dont il l'avoit preſcrite. Les trois Vaiſſeaux ayant pris feu le communiquerent bien-tôt à ceux qui s'y étoient accrochés à droite & à gauche, & firent voir ſur les eaux comme trois Etna flottans. Les Inſulaires ne tinrent point à ce ſpectacle; & craignant que pluſieurs autres bâtimens de la Flote Phœni-

cienne ne couvriſſent les mêmes embûches, ils s'écarterent à force de voiles & de rames l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ſelon qu'ils ſe voyoient pourſuivis par les Vaiſſeaux Phœniciens.

Le Commandant voyant la nuit arrivée, & s'appercevant que la flame des Vaiſſeaux embraſés baiſſoit inſenſiblement, ne voulut pas aller plus loin dans l'obſcurité, & ſans connoître les défenſes que les ennemis pouvoient avoir ſur le rivage. Il fit donner le ſignal pour rappeller tous ſes Vaiſſeaux, & les faire remettre en ligne juſqu'au lendemain. Cherès ſe rendit le premier à l'ordre, & ſe trouva bien-tôt auprès de la perſonne d'Aſtarte. Comme ils regardoient enſemble un reſte des Inſulaires, qui en pouſſant des cris lamentables ſe jettoient dans la mer du haut des Vaiſſeaux brûlans, d'autres qui nageoient encore, d'autres enfin qui ſe noyoient; Cherès, quoiqu'auteur de leur infortune par ſon invention, dit à Aſtarte qu'il ne pouvoit penſer ſans quelque ſerrement de cœur aux cruautés de la guerre: Qu'elles ne pouvoient être excuſées dans

le Roy ou dans le Chef de la République, que par l'extrême justice de sa cause, & qu'on ne devoit s'y résoudre que dans la vûë de sacrifier quelques particuliers au bien général de la société. Mais prenant bientôt un visage plus gay, il ajoûta qu'il se consoloit aisément du sort de ces malheureux qu'il ne connoissoit point, par les cris d'allegresse que sa Flote victorieuse faisoit retentir de toutes parts. Qu'il approuvoit très fort l'ordre qu'il avoit donné de distribuer du vin & d'autres sortes de rafraîchissemens à ses Soldats. Que ces douceurs placées à propos leur faisoient oublier une longue suite de fatigues, & les animoient à s'exposer le moment d'après à de nouveaux périls. Astarte prenoit en bonne part toutes ces maximes, & étoit même ravi de connoître à fond le caractere de son Egyptien, pour l'employer plus à propos. Il invita les premiers Officiers de sa Flote à un grand repas dans son bord. Cherès fut placé honorablement à cette table ; & par ses discours aussi-bien que par ses manieres nobles, fines, & engageantes, il acheva de leur faire

sentir, sans exciter en eux ni chagrin ni jalousie, qu'il étoit en tout sens superieur à eux.

Le Commandant qui s'occupoit avec beaucoup de raison de la suite de son entreprise les renvoya tous à minuit, avec ordre de faire coucher incessamment leur équipage, afin qu'il fût en état d'agir dans six heures & à la pointe du jour. Cherès obéit comme les autres, & fut bien-tôt plongé dans un sommeil que les travaux de sa journée rendirent très-profond. La résolution d'Astarte étoit d'employer la nuit à interroger les prisonniers sur l'état de la Colonie dont il n'avoit encore aucune nouvelle. Il s'alloit faire conduire aux Vaisseaux où on les avoit mis en reserve, lorsque la premiere sentinelle du sien le fit avertir que deux hommes venus dans une chaloupe faisoient le signal usité pour marquer qu'ils avoient à parler au Commandant. Il se les fit amener, & les ayant reconnus malgré leur visage sec & pâle, pour deux Officiers qui avoient autrefois servi sous lui, il s'enferma seul avec eux dans la chambre du Conseil. Le plus ancien

lui dit : Seigneur, nous venons ici députés par Pheletès Chef de notre Colonie, qui s'engagea il y a six mois dans une entreprise qui paroissoit avantageuse à notre Nation. Elle a eu depuis de fâcheuses suites; mais si vous poussez un peu plus loin le succès de la victoire que vous venez de remporter, cette entreprise qui a très-mal réussi jusqu'à ce jour, peut avoir dès cette nuit un heureux accomplissement. Vous sçavez, Seigneur, avec quelle facilité les Insulaires de la Taprobane nous ont laissé établir à Galiba, la plus belle & la plus commode pour nous de leurs Villes maritimes. Nous avons fait de-là dans le cours des cinq premieres années de notre établissement un commerce très-fructueux dans la Chersonnèse d'or (*Siam*) dans les trois Sabadibes, (*Sumatra*, *Java*, *&* *Borneo*), & jusques dans le Royaume des Seres (*la Chine septentrionale.*) Notre Chef voyant qu'outre le grand nombre de Phœniciens que nous étions dans Galiba, notre commerce y avoit attiré une multitude considérable d'Habitans des Isles voisines, tous à notre dévotion,

forma le projet de ſe rendre maître de la Ville: Croyant que tout étoit légitime contre des Barbares, il ſurprit dans une nuit obſcure le Gouverneur & la Garniſon de Galiba. Le Gouverneur fut égorgé dans ſon lit, & la Garniſon fut paſſée au fil de l'épée; & nous étant ſaiſis de la Citadelle, le reſte de la Ville ſe ſoûmit à nous. Tout alloit bien juſques-là : notre Chef même avoit pris le tems où le Roy des Galibes, dont la capitale eſt pourtant dans les terres & s'appelle *Anurogrammum*, étoit en guerre avec les deux autres Rois de l'Iſle, & où il ſembloit que cet événement devoit les réjouir. Mais au contraire, dès qu'ils le ſçurent, ils firent tout d'un coup la paix avec lui, & lui promirent leur ſecours pour nous chaſſer de la Ville dont nous nous étions emparés. Pheletès avoit compté de n'inſtruire la Cour de Phœnicie de ſon projet, que lorſqu'il ſeroit achevé, pour flater davantage le Roy par le recit d'une conquête toute faite. Mais apprenant que les trois Rois s'étoient mis auſſi-tôt en marche pour reprendre ſur nous Galiba, il n'oſa point

mander à Tyr la véritable cauſe de la rupture des Inſulaires avec nous, de peur qu'on ne lui reprochât un projet mal concerté. Il ſupplia ſeulement le Roy de lui envoyer un prompt & puiſſant ſecours contre les Rois de l'Iſle qui menaçoient notre Colonie d'une expulſion prochaine. Ses lettres partirent dès les premiers jours & avant que le ſiege fût formé. Il prit ſoin même qu'il n'y en eût point d'autres que les ſiennes dans le paquet d'un courier affidé qu'il en chargea. Mais depuis ce tems-là il lui a été impoſſible, auſſi-bien qu'à nous, d'avoir aucune communication au-dehors. Les Rois firent tendre, d'une pointe à l'autre des deux Moles qui forment l'entrée du port, une triple chaîne ſoûtenue d'eſpace en eſpace par des batteaux plats. Leurs Vaiſſeaux ont perpétuellement croiſé devant cette chaîne, pour fermer le paſſage à tous les ſecours qui pourroient nous venir de la Phœnicie, & notre chaloupe ne s'eſt échappée qu'à la faveur du déſordre que votre victoire vient de mettre dans leur Flote. Vous ſçaurez maintenant, Seigneur, que

que les ennemis ont immédiatement au-dessus & au midi de Galiba, un bassin avantageux fermé du côté de la mer par une longue ceinture de rochers. Les débris de leur Flote s'y sont déja réfugiés. Au Nord, & de de l'autre côté, vis-à vis lequel vous êtes actuellement, est une haute plaine terminée par des dunes dont la mer bat le pié. C'est de-là que leur armée de terre assiege la Ville. La hauteur & la solidité de ses murailles la défend contr'eux depuis près de six mois. Mais il faut avoüer que la famine où ils nous ont réduits par une circonvallation exacte & du côté de la terre & du côté de la mer, ne nous laissoit pas encore huit jours de résistance ; quand du haut de nos tours nous avons apperçu votre Flote comme un astre favorable qui se levoit pour nous rendre la vie. Voici donc, Seigneur, ce que notre Chef vous propose, & vous prie de faire dès cette nuit pour achever l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé. En regagnant un peu plus au nord, vous vous trouverez à vingt stades de la Ville dans une rade ex-

cellente, & devant un rivage bas d'un ſtade de largeur. Nous ſouhaiterions qu'à la faveur des ténébres & à l'aide de vos chaloupes vous fiſſiez débarquer ſur ce rivage tout ce que vous avez d'hommes armez. Je m'offre à leur ſervir de guide pendant que mon compagnon ira porter votre réponſe au Chef de la Colonie. Votre deſcente peut ſe faire ſans aucun danger depuis que votre victoire a écarté les Vaiſſeaux ennemis qui défendoient cette Côte. Cependant les ſoldats de votre Flote deſcendus à terre, & montant par un chemin aiſé ſur la Dune, mettront l'armée aſſiégeante entre vous & notre Garniſon, qui fera une vigoureuſe ſortie ſur les ennemis dans le tems que vous les prendrez par derriere.

Le Commandant aſſez ſurpris de tout ce qu'il venoit d'entendre, dit à cet Officier: Je crois, mon cher camarade, que vous ſentez vous-même la témérité de l'entrepriſe de votre Chef. Si le Roi notre maître, en l'envoyant dans ces mers, lui a donné un plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la

Colonie ; & s'il ne l'a pas assujetti à demander & à attendre les ordres de la Cour pour des expeditions trop éloignées, cette confiance même le rend plus coupable dans le mauvais usage qu'il en a fait. Quoi qu'il en soit néanmoins, je consens de poursuivre ma victoire. L'animosité des Rois de l'Isle contre nous doit être si grande qu'il n'y a sans doute que leur défaite entiere qui puisse les faire résoudre à nous souffrir dans la Taprobane, sur le pié même où nous y étions autrefois. L'intention de la Cour de Phœnicie n'étoit point que vous en fissiez une conquête moins utile à notre commerce que la faveur & l'amitié d'un peuple aussi doux que ces Insulaires l'étoient à notre égard. Mais notre établissement s'étant fait une fois à la satisfaction des Habitans, le Roy de Tyr veut le conserver aujourd'hui de gré ou de force. Je vais donc faire la descente que vous me proposez. Je vous accepte pour guide, & je renvoye dès cet instant même votre compagnon pour rapporter ma résolution à Pheletès. Je prie seulement votre Chef, dit Astarte en adressant la parole au

ſecond député, de ne rien faire avant le jour, & même de ne donner ſur les ennemis, que lorſque je lui ferai ſçavoir en élevant des Drapeaux rouges, que je ſerai prêt à les attaquer de mon côté. Le Commandant fit en effet partir auſſi-tôt le ſecond député, qui rentra dans la Ville auſſi heureuſement qu'il en étoit ſorti. Mais revenant au premier il lui dit : Pour vous qui demeurez avec nous, je ne ſçaurois vous recommander un ſilence trop exact, à l'égard de toute la Flote, ſur la conduite que votre Chef a tenuë. Nous avons ici un Egyptien, homme d'un mérite extraordinaire, qui ſe cache ſous l'apparence d'un ſimple Soldat de Memphis, fait priſonnier dans une bataille que ſon Roy a perduë contre le Roy de Thebes, un peu avant nôtre départ. C'eſt à cet Egyptien que vous devez votre délivrance. C'eſt lui qui a déterminé les Officiers de ma Flote à donner un combat qui leur paroiſſoit inégal. C'eſt lui enfin qui par ſon adreſſe & par ſon courage a fait pencher la victoire vers le plus petit nombre. Mais depuis qu'il eſt dans mon Vaiſſeau,

j'ai remarqué en lui des principes de vertu qui ne feroient pas favorables au procedé de Pheletès. La connoiſſance qu'il en auroit, refroidiroit extrêmement ſon ardeur, & par conſéquent celle de nos Soldats, qu'il anime par ſon exmple & par ſes paroles. En un mot il eſt de votre intérêt qu'il n'apprenne la cauſe de votre malheur, que quand vous en ſerez délivré.

En même-tems Aſtarte, quoique ſa Flote n'eût eu que trois heures de repos, au lieu de ſix qu'il avoit compté de lui laiſſer, donna les ordres pour la deſcente. Quelque nombre de chaloupes qu'il eût dans ſes Vaiſſeaux, les troupes débarquées ne purent être ſur la Dune qu'au lever du Soleil. Les ennemis les ayant vû venir de loin en bon ordre, leur envoyerent auſſi-tôt trois Hérauts. Le premier adreſſant la parole à Aſtarte qui ſe trouvoit à la tête de ſon armée, & à côté duquel étoit Cherès, lui dit : Seigneur, les trois Rois de la Taprobane qui ſont au-delà des retranchemens que vous voyez, vous propoſent par ma voix, avant que

d'en venir aux mains avec eux, d'accepter une conférence dans le milieu de cette plaine. Ils s'y rendront n'ayant pour eux trois que ſoixante hommes d'eſcorte, en comptant même les Seigneurs qui les accompagneront. Ils trouveront très-à-propos que vous en preniez autant de votre côté. Ils vous offrent leur parole & vous demandent la vôtre que la conference ſe paſſera tranquillement ; & que ſi la paix ne peut pas s'y conclure, on ne recommencera les hoſtilités de part & d'autre que deux heures après que la conference ſera rompuë. On vous prie inſtamment d'y faire venir Phelethès le Chef de la Colonie Phœnicienne, enfermé dans Galiba que nous aſſiégeons. On lui donnera toutes les ſûretés néceſſaires pour lui faire traverſer notre Camp, ſi vous n'aimez mieux l'envoyer prendre dans un de vos Vaiſſeaux. Nos Rois ont malgré eux un differend conſiderable avec la Phœnicie. Le fait ſeul porte avec ſoi ſa déciſion, & nous ne nous défions pas de l'équité de votre Roy ni de la vôtre. Mais comme on peut être prévenu par ſes propres intérêts

de part & d'autre, nos Rois accepteront un tiers pour arbitre. La réputation des Egyptiens en général eſt répanduë par toute la terre ; mais quelques priſonniers que nous fîmes hier ſur vous, nous ont parlé avec tant d'éloges des vertus ſingulieres de l'Egyptien qui eſt à votre ſuite, & qui a tant contribué à votre victoire, que nos Rois conſentent de s'en rapporter à ſon jugement. Aſtarte répondit ſur le champ, qu'il conſentoit à tout ce que demandoient les Rois : Qu'il alloit faire venir Phelethès ſur un de ſes Vaiſſeaux, avec dix ſeulement des principaux Officiers qui étoient avec lui dans la Ville, & qu'il diminueroit d'autant le nombre de ceux qui l'accompagneroient lui-même : qu'il laiſſeroit parler l'Egyptien ſur la querelle dont il s'agiſſoit ; & que lui-même Aſtarte, avoit à donner une déciſion dont il ſe flattoit que les deux partis ſeroient contens. Il ajoûta même qu'étant encore le ſeul de ſon armée qui ſçût le fond de la choſe, il ne préviendroit perſonne, pour laiſſer les jugemens plus libres ſur une affaire qui ne

ſe dévoileroit que dans la conférence.

Les Hérauts étant partis très-ſatisfaits de la réponſe d'Aſtarte, il envoya auſſi-tôt un de ſes Vaiſſeaux pour amener Pheletès avec les dix principaux Officiers de ſa Colonie. Celui-ci fut au déſeſpoir qu'une querele qui dans les circonſtances préſentes lui paroiſſoit ſi avantageuſe à être terminée par les armes, dégénérât en éclairciſſemens. Il ſentoit bien qu'il n'y trouveroit pas ſon avantage. Mais il s'étoit réduit lui-même à la néceſſité d'obéïr à un homme qui ſembloit n'être venu que pour le ſecourir, au-deſſus duquel ſa place l'auroit mis naturellement, & qui dans une ſituation ordinaire, auroit dû recevoir ſes ordres.

Cependant on diſpoſoit de part & d'autre le terrain néceſſaire pour la conference. On le choiſit à une diſtance égale des retranchemens de l'armée des Rois, & de la premiere ligne de l'armée Phœnicienne. Les Inſulaires fournirent de grandes toiles, ſous leſquelles on devoit être à l'abri du Soleil. Aſtarte qui s'entendoit à merveille à traiter avec des ennemis, aſſiſtoit lui-même à cette ordonnance,

& faisoit mettre du côté des Rois toutes les prérogatives d'honneur. Il regla que leurs trois siéges seroient posés sur une estrade, pendant qu'il n'y auroit de son côté que des bancs placés en cintre, vis-à-vis d'autres bancs arrangés de même pour les Seigneurs de la Taprobane au pié de leurs Rois. Pheletès étant arrivé, on entra de part & d'autre dans la tente. Astarte se prévaloit de très-bonne grace du droit que lui donnoit la victoire, pour faire en quelque sorte les honneurs de l'assemblée; & il prévint par son adresse toutes les chicannes qui retardent, & quelquefois même font manquer les traités les plus importans. De son côté il fit placer Pheletès à sa droite, & tout de suite à la même main les dix Officiers de la Colonie. Il prit la gauche auprès de Pheletès, & il mit de même à sa gauche les dix premiers Officiers de sa Flote. Cherès qui terminoit leur rang vers le bas, se trouvoit presque entre les deux nations par la forme de cintre qu'avoient les bancs.

Toutes choses étant ainsi disposées: le Roy des Galibes, assis au milieu des deux autres, prit la pa-

role & dit : Que bien que les deux Rois ſes alliés, lui-même, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers Inſulaires dans la tente entendiſſent la langue Phœnicienne, depuis qu'il étoit venu des Phœniciens dans leur Iſle, ils avoient néanmoins quelque peine à la parler : Qu'ainſi ils eſperoient qu'Aſtarte & ſes Officiers trouveroient bon qu'il fit parler à ſa place le Héraut qu'il lui avoit déja député, & qui avoit habité long-temps dans la Phœnicie. La propoſition ayant été acceptée par un ſigne de conſentement unanime : ce Héraut ſe leva, & fit d'abord une peinture touchante de l'Hoſpitalité & de tous les ſoulagemens que le Roy des Galibes avoit prêtés aux Phœniciens, le premier jour que leur Flote battuë de la tempête ſe préſenta devant ſes Ports. Il expoſa enſuite le zèle avec lequel il leur avoit procuré peu de temps après l'amitié des deux autres Rois de l'Iſle. Mais il s'étendit beaucoup plus ſur les avantages que les Phœniciens avoient tirés de l'entrepôt de Galiba, pour porter leur commerce juſqu'aux rivages les plus orientaux de la mer

des Indes. Il repréſenta que c'étoit par la commodité de cet entrepôt que les Phœniciens venoient d'enrichir le monde préſent de la découverte de la Sérique, plus éloignée de la Taprobane à l'Orient, que la Phœnicie ne l'eſt à l'Occident; & que cette nouvelle terre les avoit prodigieuſement enrichis eux-mêmes par cette laine fine & luiſante que des inſectes précieux y font naître ſur les feüilles des arbres. Il n'oublia point la circonſtance de tant d'étrangers que les Rois de la Taprobane avoient reçus dans tous les ports de leur Iſle ſur la bonne foi des Phœniciens. C'a été là, dit il, la premiere cauſe de notre infortune & de la leur. Sans ce perſide ſecours, leur Chef n'auroit jamais tenté une entrepriſe que nous ſçavons bien avoir été déſapprouvée par ſes principaux Officiers ici préſens. Il fait égorger en une nuit le Gouverneur & la Garniſon de Galiba. Il ſe rend maître d'une Ville, ſéjour plus tranquille & plus délicieux avant ce coup, pour lui & pour les Phœniciens, que pour nos Habitans mêmes. Il a fait de ce ren-

dez-vous général de toutes les Indes, un lieu de famine & d'horreur. Nos Rois contraints d'enfermer cette Ville de toutes parts pour la reprendre, ont le regret de réduire leurs propres ſujets aux dernieres extrêmités; parce qu'un ſeul homme traître à l'égard de nos citoyens, tyran à l'égard de ſes compatriotes, s'obſtine depuis ſix mois, malgré les uns & les autres, dans une prétention inſoûtenable. Voilà l'unique cauſe de la guerre que nous faiſons aux Phœniciens; & ſur laquelle, Aſtarte, nos Rois acceptent pour arbitre le vertueux Egyptien que vous avez amené vous-même. Ils veulent bien le prendre pour juge, quoiqu'il ſoit d'une nation qui s'eſt toujours declarée amie de la vôtre, & qui s'intéreſſe même dans ſon commerce & dans ſon agrandiſſement.

Aſtarte répondit qu'avant toutes choſes, il croyoit qu'il étoit juſte d'entendre les raiſons & les défenſes de Pheletès, s'il en vouloit alléguer quelqu'une. Celui-ci ſe levant avec un air de colere dont il tâchoit de couvrir ſon embarras, parla ainſi;

Je ne ſçai pas ſi c'eſt du conſentement du Roy notre maître qu'Aſtarte a accepté une conference avec les Rois de la Taprobane. Il me ſemble du moins que la victoire qu'il remporta hier, & qui pouvoit être aujourd'hui ſuivie d'une autre, le diſpenſoit de prendre ſi-tôt les voyes d'accommodement. Il me met ici dans mon tort ſur une tentative qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre raiſonnable & glorieuſe. Les bienſéances de la guerre ne ſont pas celles d'une conference. On n'a jamais demandé l'agrément d'une Nation pour prendre ſur elle des Villes & des Provinces ; & c'eſt ordinairement aux Dieux & à la fortune, & non aux vainqueurs, que les peuples vaincus reprochent leur deſtinée. Une entrepriſe militaire n'a beſoin d'aucune autre juſtification que du ſuccès. Si le Commandant même que l'on envoye à mon ſecours me fait manquer celle-ci ſur le point où ſa propre victoire la rendoit ſûre ; ce ne ſont point les Rois de la Taprobane, c'eſt le Roy de Tyr que j'importunerai de ma plainte. Pheletès s'étant aſſis après

ce peu de paroles, Cherès se leva & dit : La fortune de la guerre m'a fait tomber entre les mains des Phoeniciens, & ce qu'ils ne sçavent pas, quoique depuis ma captivité ils ne m'ayent jamais perdu de vûë, mon choix seul m'a mis à leur suite. J'ai lieu de me loüer des égards qu'ils ont bien voulu avoir pour moi, & qui sont fort au-dessus de la condition sous laquelle je me suis moi-même présenté à eux. Je ne me vanterai point d'avoir payé leurs bontés par les services que je leur rendis hier dans le combat naval qu'ils gagnerent sur les Rois de la Taprobane. Ces services deviennent involontaires en ce moment. L'estime que j'ai conçûë pour le Commandant Phoenicien, & pour les Officiers qui l'accompagnent, me fait croire qu'ils désavouent eux-mêmes leur victoire. Leur attaque du moins, à laquelle je confesse avoir beaucoup contribué, n'a été fondée de leur part & de la mienne que sur l'ignorance où nous étions tous du véritable état de la dispute. Mais avant qu'Astarte nous découvre sa résolution sur cette af-

faire maintenant connuë, je ne laisserai pas échapper l'occasion de découvrir moi-même ce qu'on peut attendre de moi dans toute la suite de ma vie : Les Dieux en me rendant Captif ont augmenté la liberté de mon ame ; & la privation de tous les biens de la fortune m'attache plus étroitement à l'amour de la vertu & de la justice. J'ai agi contre vous, ô Rois de la Taprobane, lorsque j'ai crû que vous aviez exterminé les Phoeniciens de votre Isle, dont nous n'avions vû paroître aucun avant le combat. Je décide contre vous, ô Phoeniciens, jusqu'à ce que vous ayez puni le traître qui a réellement commis à l'égard des Insulaires le crime dont je les croyois coupables à votre égard. A ces mots Pheletès se leva en fureur & dit : Astarte, quand ferez-vous taire cet inconnu, votre prisonnier & votre esclave, qui se donne devant vous une autorité que je ne souffrirois pas dans vous-même. Cherès prenant alors cet air de maître, que la haute naissance & le courage héroïque sont capables de donner en toute situation à un homme qui se sent, dit : Je t'annonce

la mort, à toi qui parles; & j'en ai pour garant l'intérêt de ta Nation qui a besoin de rétablir par-là son honneur flétri, & de rouvrir à ses Flotes les ports de toutes les mers, que l'exemple de ta trahison impunie tiendroit à jamais fermés.

Astarte se leva dans ce moment, & étendant la main entre les deux disputans, il dit: Ce n'est ni l'un ni l'autre de vous deux qui déciderez la question. C'est le Roy de Tyr qui va parler par ses ordres que j'ai sur moi. Rois de la Taprobane, vous allez voir que l'Egypte n'est pas la seule Nation où l'on connoisse l'équité & la justice. Fidele sujet de mon maître, je ne craindrois ni les méchans ni les bons dans l'exécution de ses volontés; mais sa sagesse va donner la paix aux Phoeniciens & aux Insulaires. Vous vous seriez épargné vous-mêmes la la perte que vous souffrites hier, si la confiance que vous aviez dans le nombre de vos Vaisseaux ne vous avoit empêché d'avoir recours à la conférence que vous n'avez proposée qu'aujourd'hui. Vous nous avez donné lieu malgré nous de vous prouver que la

Phoenicie sçait se faire craindre de ses ennemis, & d'elle-même elle va vous montrer qu'elle sçait se faire estimer de ses Alliés. Astarte ayant parlé ainsi, se remit à sa place, & tira de dessous sa cuirasse une lettre patente du Roy de Tyr, qu'il donna à lire à son Ecuyer placé debout vis-à-vis le Héraut qui avoit parlé pour les Rois de la Taprobane. Après les premieres lignes qui n'étoient que de stile; cette lettre portoit que le Roy donnoit commission à Astarte de conduire sa Flote composée de quinze Vaisseaux chargés de marchandises & armés en guerre, jusques dans la Taprobane. Que les forces de cette Flote seroient employées à maintenir ou à rétablir dans cette Isle la Colonie Phoenicienne menacée d'expulsion, pour des causes que l'on ne sçavoit que confusément, & qui paroissoient avoir été déguisées par Pheletès, actuellement Chef de la Colonie. Le Roy disoit qu'il avoit marqué sa reconnoissance dans le tems au Roy des Galibes, & aux deux autres Rois de la Taprobane sur la réception favorable qu'ils avoient faite aux Phoeniciens, à leur abord dans

l'Iſle; mais que ce bienfait n'étant au fond qu'une obſervation du droit de la nature & des gens, il prétendoit qu'il lui fût conſervé de gré ou de force, ſuivant les conditions réglées ci-devant, ou à régler à l'avenir ſelon l'exigence des cas. Que la Nation Phœnicienne ne faiſoit aucune difficulté d'avoüer qu'elle avoit trouvé de grands avantages pour ſon commerce dans l'entrepôt de la Taprobane, mais que les Inſulaires avoient extrêmement participé à ces avantages, par l'or & l'argent qui s'étoit répandu à cette occaſion dans leur Iſle, & par le débit de leur cinnamome que les Phœniciens portoient dans toute la terre connue. Qu'à raiſon même des troubles dont on ignoroit à Tyr les veritables circonſtances, le Roy voulant donner toute ſorte de ſatisfaction à ſes très-chers & très-honorés amis, les Rois de la Taprobane, nommoit Aſtarte pour nouveau Chef de la Colonie Phœnicienne, fondant ce choix ſur les grands ſervices que cet Officier lui avoit rendus ſur terre & ſur mer, mais particuliérement ſur la ſageſſe avec laquelle il s'étoit toujours

comporté chez les Nations étrangeres ; ayant attiré plus d'une fois à l'amitié & à l'alliance de la Phœnicie les peuples mêmes qu'il avoit vaincus; qu'à l'égard de Pheletès , au ſujet duquel il lui étoit déja revenu qu'il étoit ſuſpect aux Inſulaires & dur aux Phœniciens mêmes , il chargeoit Aſtarte de remonter à l'origine de ces ſoupçons & de ces plaintes. S'il ſe trouvoit que Pheletès ne fût coupable que d'imprudence ou de fautes involontaires, qu'il le renvoyât dans la Phœnicie avec les honneurs accoutumés, & en lui promettant toute ſorte d'indulgence de la part du Roy ; mais s'il lui étoit arrivé de faire le premier aux Rois de la Taprobane, quelque injure capitale & tendante à la déſunion des deux Peuples, qu'en ce cas Aſtarte formât un Conſeil de guerre compoſé de vingt principaux Officiers, ſçavoir, dix de la Colonie, & dix de la Flote, auquel il préſideroit. Que là on fit le procès à Pheletès , enſuite de quoi on exécuteroit à la vûë des Phœniciens & des Inſulaires la Sentence portée contre lui. A cet endroit Pheletès dit : Je vous en épargnerai la pei-

ne, & je ſçaurai me punir moi-même d'avoir voulu ſervir ma patrie. Auſſitôt prévenant toute diſpoſition où l'on auroit pû ſe mettre de le retenir, il traverſa en courant un intervalle de quarante pas qu'il y avoit de la tente au bord de la Dune & il ſe jetta dans la mer.

La fin de cet homme encore plus aveugle que méchant excita quelque ſentiment de compaſſion dans toute l'aſſiſtance qui s'étoit un peu dérangée, pour voir où aboutiroit la précipitation avec laquelle il étoit ſorti de la tente. Cependant les Rois & Aſtarte firent remettre à leur place chacun de leur côté tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, afin de prendre une derniere réſolution ſur les affaires qui venoient de changer de face. On convint bien-tôt de part & d'autre, que les choſes ſeroient retablies ſur le même pié qu'elles etoient avant l'entrepriſe de Pheletès, dont la condamnation devoit affermir plus que jamais la confiance mutuelle des deux Peuples. On ſe levoit pour aller annoncer cette nouvelle aux Aſſiégés & aux Aſſiégeans, lorſque Che-

rès s'avança pour demander une audience d'un moment. Rois de la Taprobane, dit-il, & vous Seigneurs Phoeniciens : Quelque preſſée que ſoit la publication de la paix, & la délivrance de la Ville, ſouffrez que vous trouvant ſi heureuſement raſſemblés, je vous propoſe une entrepriſe qui regarde le bien des deux Nations. Les Dieux me paroiſſent avoir préparé toutes choſes pour l'exécution du deſſein qu'ils ont mis dans mon ame de faire connoître au monde de nouveaux Peuples, & de vous donner de nouveaux Alliés. Je porte mes vûës du côté de l'Afrique où ma patrie eſt ſituée ; mais c'eſt pour découvrir ſa partie méridionale, avec laquelle la mer des Indes vous donnera d'ici une communication aiſée. Quoique je n'aye pas fait le voyage que je propoſe, j'ai ſur ce ſujet des connoiſſances particulieres dont je ne puis pas dire la ſource ; mais je puis aſſûrer en général que je ne trouverai ſur toutes les Côtes que nous parcourrons, que ce que je ſçai y être. Donnez-moi une Flote de douze Vaiſſeaux, ſix des Phoeniciens, que je

nomme les premiers, parce que je ſuis premiérement attaché à eux, & ſix des Inſulaires, parce que leur bonté naturelle, & leur amitié pour les Phœniciens méritent qu'ils partagent avec eux les richeſſes de ce nouveau commerce. Ces Vaiſſeaux doivent être armés en guerre, parce qu'entre les Peuples que nous rencontrerons, il y en a de très-indociles & de très-inſociables, & qui ne ſont propres qu'à être vos Eſclaves. Les munitions de guerre & de bouche dont nous aurons beſoin, & les Vaiſſeaux de renvoy qui doivent nous accompagner pour vous apporter de nos nouvelles pendant que nous acheverons le tour de l'Afrique, ſont des articles qui ne ſe peuvent pas régler ici, & pour leſquels vous prendrez tout le loiſir néceſſaire, en attendant la ſaiſon la plus propre à notre départ. Les Rois & Aſtarte répondirent preſque en même tems, qu'ils ne rejettoient point cette propoſition, & qu'ils l'examineroient avec lui dans leurs conſeils & ſéparés & réunis; mais que, comme il l'avoit inſinué lui-même, le plus preſſé étoit à préſent d'aller rendre la joye aux

deux Nations, & de porter aux Aſſiegés tous les ſoulagemens qui pourroient leur faire oublier la longueur des maux qu'ils avoient ſoufferts.

La deſcription des réjouiſſances qui ſe firent de part & d'autre à cette occaſion n'eſt pas de mon ſujet principal. Je dirai ſeulement que pendant que le Roy des Galibes & Aſtarte entroient en cérémonie dans la Ville, Cherès s'écarta par curioſité dans quelques ruës & dans quelques places. Il y avoit dans Galiba des Prêtres de l'Egypte habillés en Marchands ſelon leur uſage ordinaire dans les pays étrangers. Ils ſe plioient avec tant d'adreſſe aux coûtumes de chaque lieu, & ils ſe conduiſoient avec tant de prudence, qu'on ne les obſervoit jamais, ou du moins qu'on ne les diſtinguoit que par le bien qu'ils trouvoient occaſion de faire. Parmi ceux-là étoient quatorze ou quinze Prêtres de Memphis & quelques Officiers du ſecond ordre. Deux de ces Prêtres qui rencontrerent Cherès, le reconnurent d'abord. Il leur fit en même-temps le ſigne du ſecret religieux, qui conſiſtoit à mettre la main ſur ſon cœur.

Il leur raconta toute ſon hiſtoire, & ceux-ci lui offrirent auſſi-tôt leur tréſor que la durée du ſiege n'avoit pas épuiſé, & qui alloit devenir beaucoup plus grand par la rentrée des ſommes qu'ils avoient prêtées aux citoyens pendant la calamité publique. Cherès profita d'une offre qui étoit de droit à l'égard de tous les Initiés; mais il leur dit qu'il avoit laiſſé ſa caſſete entre les mains des Prêtres de Memphis, & qu'il prétendoit qu'ils l'ouvriſſent pour en tirer en pierreries le payement de toutes les ſommes qu'il emprunteroit d'eux. A cet effet il les pria de le conduire dans la maiſon où ils logeoient, pour écrire au grand Prêtre de Memphis une lettre qu'il laiſſeroit entre leurs mains, & que l'un d'eux ou de leurs Officiers porteroit à ſon premier retour en Egypte. Dans cette lettre, après un ample récit de de ſes avantures, il parla de la dette qu'il venoit de contracter & de celles qu'il pourroit contracter encore, ſuppliant le grand Prêtre de tirer ſon payement de la caſſete qu'il lui avoit remiſe, & qu'il le prioit de garder toujours pour le même uſage, & ſur-

tout

tout parce qu'elle enfermoit l'anneau de la feuë Reine sa mere, le seul indice exterieur de sa naissance que la fortune lui eût laissé. Il expliqua la résolution & l'esperance où il étoit de faire incessamment le tour de l'Afrique avec une Flote qu'il commanderoit en chef, comptant de rentrer tôt ou tard par cette route dans la mer méditerranée & dans l'Egypte. Il lui promettoit de lui donner de ses nouvelles dans sa course par toutes les occasions sûres qui se présenteroient à lui. Mais d'ailleurs il l'engageoit, sous le sceau du secret religieux & sacerdotal, de laisser toute la terre, & sur tout la Cour de Memphis, dans la persuasion où l'on étoit de sa mort, bien convaincu que c'étoit-là le moyen le plus infaillible de renverser un jour toutes les mesures qu'on auroit prises sur cette supposition fausse, au lieu que si ses ennemis le sçavoient vivant, ils en prendroient eux-mêmes à loisir d'assez efficaces pour l'exclure de la succession au thrône qui lui étoit dû ; mais que si le grand Prêtre recevoit avant son retour la nouvelle constante & indubitable de sa mort,

il ſe remettoit entiérement à lui de la publication qu'il pourroit faire de la verité des choſes, s'il la croyoit néceſſaire pour la conſolation des bons & pour la confuſion des méchans.

Cherès revint aſſez-tôt vers le Palais deſtiné au Chef de la Colonie pour y entrer à ſa ſuite; & prenant le ſoir Aſtarte en particulier, il lui préſenta ſa rançon, telle qu'il ſçavoit qu'il l'avoit rendue aux Phœniciens qui l'avoient amené dans ſon Vaiſſeau. Il le pria de la recevoir quand ce ne ſeroit que par une formalité, à laquelle il ſçavoit bien que l'idée de la liberté étoit attachée dans l'opinion publique. Seigneur, lui dit-il, ne ſoyez pas ſurpris de la ſomme que je vous apporte, j'ai trouvé dans Galiba quelques Egyptiens confondus par leur habit avec les Marchands de votre Nation. C'eſt une regle établie, ſur-tout parmi ceux d'entre nous, qui ſont liés par une aſſociation religieuſe, que leurs biens ſoient communs entr'eux dans les pays étrangers. C'eſt ce qui me met ici au-deſſus de toute néceſſité pour ma perſonne. J'oſe néanmoins vous demander

un logement dans votre Palais, parce que je ſerai là plus à portée de pourſuivre auprès de vous les préparatifs de la navigation que j'ai propoſée. Aſtarte lui répondit qu'avant même ſa rançon qu'il n'acceptoit que pour lui faire plaiſir, il le tenoit pour très-libre, & que les ſervices qu'il avoit rendus aux Phœniciens, auroient rempli tous les engagemens du monde. Il ajoûta qu'à la premiere parole qu'il lui avoit oüi prononcer, & au ſeul ſon de ſa voix, il l'avoit jugé d'une condition fort au-deſſus de celle qu'il ſe donnoit, & de celle-même du commun des hommes; mais qu'enfin il reſpectoit ſon ſecret & les raiſons qu'il avoit de ſe cacher, lui promettant avec ſerment de ne communiquer à perſonne la penſée qu'il avoit ſur lui, & qu'il ſupprimoit en parlant à lui-même. Il l'aſſûra qu'il alloit faire toutes ſes diligences pour mettre la Flote qu'il avoit demandée en état de partir dès qu'il le jugeroit à propos, & qu'il annonceroit au Roy ſon maître cette entrepriſe comme la plus avantageuſe qui ſe pût faire pour le monde en général & pour la Phœnicie en particu-

lier. Aſtarte écrivit en effet au Roy de Tyr, conformément à ce qu'il avoit dit à Cherès ; & il ajoûta ſans le lui dire, que l'Egyptien inconnu avoit acquis ſur tous les eſprits par ſon mérite & par ſon courage un aſcendant heureux qui promettoit tout de ſon entrepriſe, que d'ailleurs enfin il ſeroit accompagné d'Officiers & de Pilotes auſquels on pouvoit confier les intérêts de la Phœnicie. Le nouveau Chef de la Colonie hâta lui-même l'embarquement, parce qu'en entrant dans Galiba, il avoit appris que trois Vaiſſeaux Phœniciens étoient partis de la Taprobane deux mois avant le ſiege pour la grande Iſle de Menuthias (*Madagaſcar* ;) & qu'on leur avoit promis de les faire ſuivre bien-tôt par d'autres.

Aſtarte ſe confirmant de plus en plus dans l'opinion qu'il avoit conçuë de la vertu & de l'intelligence de Cherès, fit préparer ſix grands Vaiſſeaux qui devoient être montés par d'excellens Officiers Phœniciens, & gouvernés par les Pilotes de cette Nation les plus habiles dans leur art. Ils n'oublierent ni les tables aſtronomiques, ni

les inſtrumens d'obſervation, qui leur ſeroient encore plus néceſſaires dans des mers inconnuës que dans les autres. Les Rois de l'Iſle qui avoient été prévenus en faveur de Cherès, avant même que de l'avoir vû, dont il avoit pris le parti ſi généreuſement dans la conférence, & qu'il avoit cultivés depuis avec beaucoup de ſoin pendant le ſéjour qu'ils firent à Galiba, en fournirent le même nombre. De l'aveu d'Aſtarte, ils laiſſerent encore Cherès arbitre du partage des poſſeſſions ou des établiſſemens qui ſe préſenteroient à faire dans leurs découvertes, entre les Inſulaires & les Phœniciens. Ces premiers Vaiſſeaux étoient ſuivis de douze autres de moindre grandeur, qui devoient porter & rapporter ſucceſſivement des proviſions ou des marchandiſes ſelon le beſoin. Ils eurent la précaution de ſe fournir en abondance de ces petits uſtenciles, qui mis aux uſages les plus communs ſont à vil prix chez les Nations policées, mais qui devoient paroître très-curieux à des Sauvages qui n'ont aucune idée des commodités de la vie. Quelques Prêtres de Memphis qui con-

noiſſoient Cherès pour ce qu'il étoit, & qui ſuivant leur principe général paſſoient dans les différentes parties de la terre à meſure qu'elles ſe découvroient, ſouhaiterent de l'accompagner dans ſa courſe. Il n'eut garde de refuſer les douceurs & les ſecours qu'il pouvoit eſperer de leur converſation, de leurs conſeils & de leur habileté. Les Phœniciens & les Inſulaires de la Taprobane avoient déja leurs Prêtres ſelon la religieuſe coûtume des anciens qui ne s'embarquoient jamais ſans cette précaution. C'eſt pour cela que les Poëtes ont feint que les Argonautes avoient pris Orphée avec eux, & que les Grecs s'étoient fait accompagner par Calchas au ſiége de Troye. Les inſtances & les attentions de Cherès furent ſi grandes que tout fut prêt en peu de mois. Alors il monta ſur le plus beau de ces Vaiſſeaux en qualité de Commandant; & cette Flote à ſon départ de la Taprobane fut accompagnée des bénédictions des deux peuples qui bordoient au loin les rivages.

En ſortant du port de Galiba, ils

se sentirent poussés par un vent qui les portoit vers le midi où l'Isle de Menuthias est située. Mais la coûtume étoit alors de côtoyer les rivages; navigation timide qui a regné parmi nous, jusqu'à ce qu'Hipalus (1) fameux Nautonnier sous l'Empereur Claude, apprit aux Romains à aller aux Indes par la pleine mer. Ainsi ce vent de Nord étoit contraire à la route que les Pilotes de Cherès comptoient de faire. C'étoit de reprendre tout le chemin par lequel ils étoient venus du Golphe Arabique dans la Taprobane, & de parcourir ensuite les Côtes de l'Afrique du Nord au Sud. Cherès au fond de son ame étoit très-fâché de ce détour, parce qu'il étoit peu curieux de reconnoître des Côtes déja vûës par lui ou même par d'autres. C'est pourquoi profitant de cette contrarieté du vent qui favorisoit un dessein qu'il auroit eu de la peine à proposer sans ce prétexte, il dit aux Pilotes assemblés : Mes camarades, en croirez-vous mon augure? Le Ciel semble nous montrer la voye

(1) *Dodwel, de autore & ætate Peripli maris Erithræi. c. 16.*

que nous devons ſuivre. Nous allons découvrir de nouvelles terres ; mais nous ne ſerons pas les premiers qui ayons fait aux hommes un ſemblable préſent ; & votre Nation eſt déja fameuſe par ces ſortes de découvertes. Enſeignons aux Navigateurs futurs quelque choſe de plus nouveau, de plus conſidérable, & qui vous rendra celebres entre les Phœniciens mêmes. Donnons au monde la connoiſſance de la pleine mer, & ouvrons en la route par notre exemple. Faiſons à deſſein, & à l'occaſion d'un vent favorable, ce que les tempêtes & les courans ont fait faire à tous les Vaiſſeaux qui ont abordé des Iſles fort diſtantes des rivages de terre ferme. L'expérience a appris que la traverſée en eſt ordinairement moins ſujette aux écüeils que la navigation des Côtes. Ceux d'entre vous qui ont été eux-mêmes à Menuthias par d'autres routes, ont déterminé la poſition de cette Iſle. Ainſi vous ſçavez où vous devez tendre. L'avantage conſtant d'une courſe abregée au moins du double en prenant le plus droit chemin, me paroît l'em-

porter ſur les riſques d'une voye que l'on n'a pas encore tentée. Où en ſeroit aujourd'hui la navigation, ſi vos Peres n'avoient pas entrepris des choſes que perſonne n'avoit oſé faire? Ils ont vû le temps où non ſeulement les paſſagers deſcendoient tous les ſoirs à terre, mais où les Pilotes mêmes tiroient leurs Navires hors de l'eau ſur le rivage. Les vôtres ſont déja trop grands pour faire ſur eux cette manœuvre pitoyable que vous laiſſez aux Grecs, dont la plupart ne ſortent point encore, non-ſeulement de la Mediterranée, mais des environs de l'Archipelague. Vous avez jugé que vous paſſiez les nuits plus ſûrement dans vos Vaiſſeaux, ou à l'anchre ou continuant même de voguer, qu'en vous expoſant ſur des Côtes déſertes, ou dont les Habitans vous ſont ſuſpects. La navigation en elle-même eſt regardée comme la plus grande hardieſſe dont l'homme ait été capable; mais on peut dire que la navigation eſt devenue d'autant plus ſûre qu'elle s'eſt rendue plus hardie. Je ne déſeſpere pas que la tentative que je vous propoſe ne vous épargne

dans la ſuite mille naufrages ou mille combats. D'ailleurs les oiſeaux, (1) dont vous vous êtes pourvûs, ſuivant la coûtume établie, vous indiqueront par le côté où portera leur vol les Iſles ou les terres contre leſquelles il faut prendre garde d'échoüer. Dès que nous en ſoupçonnerons le voiſinage, nous nous ferons précéder par quelques-uns de nos petits Vaiſſeaux, ou même par des chaloupes, où l'on aura toûjours la ſonde à la main. Ce ne ſont-là que des pratiques particulieres : Mais pour la direction générale de la route, je compte infiniment ſur la connoiſſance que vous avez des aſtres. Les Navigateurs des autres Nations ne ſe guident que par la grande Ourſe, qui eſt une conſtellation très-ſenſible, mais qui ne montre que d'une maniere vague la region du Nord. Vous ſeuls ſçavez fixer vos regards ſur la Cynoſure (2) ou la petite Our-

(1) Pline, l. 6. chap. 24.

(2) *Namque Helice Graïos, Tyrios Cynoſura per altum parva regit.* Feſtus Avienus in Arateis, & alii.

ſe, dont l'extrêmité de la queuë donne préciſement l'étoile polaire. Il eſt vrai que dès que nous aurons paſſé la ligne, le pole Boreal diſparoîtra à notre vûë; & je ſçai que l'étoile la plus proche du pole Auſtral, à laquelle il faudra viſer alors, en eſt éloignée d'environ quinze degrés. Cet inconvenient ſembleroit devoir nous jetter dans une aſſez grande indétermination. Mais ſans dire que nous nous aiderons par des réductions aiſées; il eſt certain que portant d'ici au Sud-oueſt, comme vous ſçavez qu'il le faut faire pour aller en droite ligne à Menuthias; nous nous trouverons auſſi alors fort près de l'Afrique, que nous cotoyerons dans tout le reſte de notre courſe, ſuivant l'uſage des navigations les plus ordinaires.

Les Pilotes gagnés par un diſcours que Cherès avoit tourné adroitement à leur avantage, & dans lequel il paroiſſoit ſe confier à leur ſçavoir, accepterent avec joye cette propoſition. Et de plus la confiance qu'il témoigna avoir en eux fut, comme il arrive d'ordinaire, la meſure de

celle qu'ils prirent en lui. Cependant ils redoublerent d'attention, ſoit pour prendre tous les jours les hauteurs du Soleil & toutes les nuits celles de différentes étoiles, ſoit pour découvrir du plus loin qu'il étoit poſſible les Iſles qui devoient ſe rencontrer ſur leur paſſage. La vigilance continuelle que les dangers toujours nouveaux exigeoient d'eux, leur procuroit la ſatisfaction non-ſeulement de ſe rendre plus habiles qu'ils ne l'avoient encore été, mais en quelque ſorte de ſe trouver actuellement plus habiles qu'ils n'avoient crû l'être. Cherès, dans le deſſein d'épargner aux hommes qui viendroient après lui l'incertitude pénible à laquelle il ſe livroit pour eux, faiſoit tenir un journal très circonſtancié de tout ce qu'on remarquoit dans le Ciel & ſur les eaux. Comme on étoit alors dans le milieu de notre hyver; dès qu'ils eurent paſſé la ligne ils tirerent un grand avantage du vent d'Eſt nommé *Apeliotes* ou *Subſolanus*. Ce vent reglé que le Soleil promene avec lui dans ces Mers d'un tropique à l'autre, & qui tempere extrêmement l'ardeur de ſes

rayons perpendiculaires, les porta en moins d'un mois à la vûë de la Côte la plus auſtrale de l'Iſle de Menuthias. On la trouve nommée dans quelques-uns de nos Auteurs *Cernè Ethiopica*, pour la diſtinguer de la *Cernè Atlantica*, (l'*Iſle de Madere*) ſituée vis-à-vis la pointe occidentale & ſeptentrionale de l'Afrique. Voici la maniere dont mes Auteurs anecdotes racontent que la premiere dont il s'agit ici avoit été déja découverte par les Phœniciens.

Dans les premieres années où Pheletès gouvernoit la Colonie Phœnicienne de la Taprobane, un de ſes plus hardis Pilotes lui propoſa d'étendre plus loin la connoiſſance que l'on avoit déja des Côtes orientales de l'Afrique. Comme Pheletès étoit plein des idées avantageuſes qu'on lui avoit données de la Cherſoneſe d'or & de la Serique; il en eſperoit pour ſa Colonie & pour lui-même de plus grands profits que ceux qu'on pouvoit tirer de l'Afrique, dont il n'avoit jamais entendu parler que comme d'un pays auſſi affreux par ſes habitans que par ſes déſerts. Ainſi

quelque inſtance que l'on pût faire auprès de lui, il ne voulut accorder qu'un Vaiſſeau à celui qui ſe chargeoit de cette entrepriſe. Ce Pilote après avoir fait le circuit ordinaire pour arriver au Cap des Aromates, *Gardafuy*, qui eſt la pointe la plus orientale de l'Ethiopie au-deſſus de l'Egypte, ſe joignit à des Marchands Ethiopiens qui voguerent avec lui juſqu'à Rapta vis-à-vis le milieu de l'Iſle de Menuthias. Là ils lui dirent qu'ils n'alloient jamais plus loin, quoique ſuivant une opinion répanduë parmi eux on dût trouver en avançant un peu les mines de Sophir, ou Ophir, (*Aujourd'hui Sofala*). Ce n'eſt pas, ajoûterent-ils, qu'aucun étranger les ait vûës de ſes propres yeux. Elles ſont défenduës au cas qu'il y en ait, par des Ethiopiens Antropophages, qui ſans doute ne connoiſſent pas eux-mêmes leurs richeſſes. Mais animés d'une paſſion plus feroce, ils s'attroupent en grand nombre pour ſe ſaiſir de tous les paſſans que le malheur jette ſur leurs Côtes, & ils les emportent pour les manger. Ainſi on ne ſoupçonne qu'ils

ayent des mines d'or que parce qu'on s'eſt apperçu que le ſable de leur rivage eſt mêlé de quelques pailles de ce métail.

Sur cet avis le Pilote Phœnicien ne ſe ſentant pas aſſez fort ni pour attaquer ni même pour ſe défendre, ſe contenta en paſſant la nuit devant cette Côte, d'envoyer une chaloupe avec un tonneau que l'on remplit à la hâte de ce ſable. Il ſe jetta enſuite du côté de Menuthias, dont on lui avoit dit que les Peuples n'avoient gueres plus de raiſon, mais avoient plus de douceur que les Sauvages de Sophir. Il doubla l'Iſle du côté du midi, il prit même terre en cet endroit; il en vérifia la hauteur & en emporta des rafraîchiſſemens qu'il obtint pour quelques bijoux de peu de conſéquence. Etant retourné dans la Taprobane par la même voye qu'il avoit priſe en venant; il préſenta au Chef de la Colonie ſon tonneau de ſable, duquel on tira en effet par le ſeul lavage une aſſez grande quantité d'or. A cette vûë Pheletès conſentit de faire partir trois Vaiſſeaux qui devoient débarquer à la Côte meri-

dionale de Menuthias, un peu au-delà du Tropique dans le port qui seroit reconnu sans peine par le premier Pilote qu'il renvoyoit; & il leur fit esperer, comme nous l'avons dit plus haut, de les faire suivre bientôt par d'autres. Pheletès alléguoit pour raison, qu'il falloit avant toutes choses s'établir à Menuthias, afin de prendre de-là des mesures plus convenables pour porter la guerre aux Sauvages de Sophir. Mais quoiqu'il y eût près d'un an que ces trois Vaisseaux fussent partis; ils n'arriverent dans cette Isle que huit jours après la Flote de Cherès; ce qui donna un grand éclat à l'entreprise qu'il venoit de faire en traversant la pleine Mer.

Dès que cette Flote composée de vingt-quatre Vaisseaux se présenta à la rade, on prit garde que ces Insulaires, hommes & femmes, effrayés d'un spectacle auquel sans doute ils n'avoient encore rien vû de pareil, s'enfuyoient au loin en chassant devant eux tout ce qu'ils pouvoient rassembler de leurs bestiaux, & laissoient le terrain libre. Les Phoeni-

ciens entrerent auſſi-tôt dans un très-grand port formé par la nature (1) ſeule. C'eſt une eſpece de Lac à l'abri de tous les vents, ſur lequel il y avoit un grand nombre de barques de Pêcheurs, faites d'une ſeule piece de bois creuſé, & chargées de longues corbeilles d'oſier, qui tenoient lieu de filets aux Habitans. Ils mirent pié à terre dans une plaine riante & fertile, traverſée par des rivieres & des ruiſſeaux qui ſe rendent dans le Lac, & ſemée de cabanes couvertes de feüillée pour garantir les hommes & les beſtiaux de la grande chaleur du jour. Ils trouverent partout des proviſions d'alimens ruſtiques, & en pluſieurs endroits des vieillards & des enfans que leur foibleſſe tenoit attachés à leur demeure. Cherès recommanda à tout ſon Equipage d'appaiſer par des ſignes d'amitié la frayeur que leurs habillemens de guerre cauſoit à ces payſans Sauvages. Et cependant ils s'emparerent d'un lieu dont la lâcheté des poſſeſſeurs rendoit maîtres des étrangers qui n'au-

(1) V. Dapper ſur l'Iſle de Madagaſcar.

roient exigé qu'une hoſpitalité honnête. Après avoir paſſé quelques jours à tirer les alignemens de tout le terrain dont ils jugeoient avoir beſoin pour eux & pour ceux qui les ſuivroient ; ils ſongerent à ſe fortifier, de peur que les fuyards ne revinſſent avec quelque ſecours inconnu. Ils employerent d'abord à ce travail les Rameurs de leurs Vaiſſeaux; mais ils eurent bien-tôt d'autres ouvriers. Les Habitans revenoient un à un voir ſi les étrangers n'étoient point partis. Cherès & les ſiens, à force de geſtes & de tons careſſans, engagerent ceux des vieillards & des enfans qui pouvoient un peu marcher, à aller audevant de leurs parens, pour les aſſurer qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des étrangers. Cet expédient réüſſit au-delà de toute eſperance ; & les habitans revinrent en peu de jours dans leurs cabanes. Il eſt vrai qu'ils n'y étoient plus les maîtres : Mais ſoit qu'ils ſentiſſent qu'ils avoient perdu leur indépendance par leur faute, ſoit qu'ils reconnuſſent la ſuperiorité que des Nations policées avoient ſur eux, ils ſe ſoûmirent ſans

regret à leur eſclavage. Comme ils ne cherchoient auparavant que leur vie, & qu'ils ne ſe l'étoient jamais procurée ſans travail, leur ſituation ne leur paroiſſoit preſque pas changée. Bien davantage, les Habitans de ce canton meridional n'ayant eu auparavant aucun Chef commun à eux tous, ni par conſéquent aucun arbitre néceſſaire & ſouverain dans leurs querelles; il leur ſembla que la propriété de leurs biens perduë leur en procuroit un uſage plus tranquille. Enfin une des conſolations de ces Peuples, fut que le Gouvernement étranger les délivra des ordres que les Devins donnoient à toutes les meres d'expoſer leurs enfans, lorſqu'ils avoient trouvé dans leurs obſervations qu'ils étoient nés ſous de malheureux auſpices (1).

Cherès fit d'abord des loix particulieres pour cette eſpece d'Eſclaves. Il ordonna qu'ils ne ſeroient appellés que Serfs ou Serviteurs. Il regla leur nourriture telle qu'ils la prenoient auparavant. Il partagea éga-

(1) Dapper, p. 468.

lement les heures de leur travail & de leur repos, mais sur-tout il promit au nom des Rois leurs nouveaux Souverains, que tant qu'ils demeureroient dans la soumission qu'ils marquoient actuellement, on ne les transporteroit jamais hors de leur Isle malgré eux. Ces dispositions étant faites, on les occupa à bâtir une forteresse, des murailles & des logemens avec les materiaux les plus convenables qui se rencontrassent dans les environs. Enfin Cherès, usant du droit qu'on lui avoit donné en partant, jugea que la forteresse, la nouvelle Ville & tout le territoire qui l'environnoit, devoit à raison du voisinage, appartenir en souveraineté aux Rois de la Taprobane; aussi bien que toutes les acquisitions qu'on pourroit faire à l'avenir dans toute l'Isle.

Il envoya deux de ses moindres Vaisseaux pour faire part aux Rois de ce jugement, & des conditions sous lesquelles il les avoit rendus souverains de l'Isle & maîtres de ses Habitans, dans la partie du moins qui étoit actuellement conquise. Un de ces Vaisseaux portoit une colomne

de bois d'Ebenne, d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse. Tout l'Equipage jusqu'aux matelots étoit chargé de Topazes, de Grenats, d'Amethistes, & de plusieurs autres pierres précieuses, qu'ils disoient avoir ramassées, comme il étoit vrai, dans les rivieres & dans les (1) ruisseaux. Cherès, dans sa lettre invitoit les Rois à envoyer une petite Flote composée d'un nombre qu'il leur marqua d'hommes & de femmes, pour commencer un établissement en forme de Colonie à Menuthias. Il les avertit de les faire accompagner d'Officiers & de Soldats, afin d'avoir une Garnison dans cette Isle & quelque marine dans son port; parce qu'il emmeneroit à d'autres découvertes ses Vaisseaux & tout l'Equipage qu'il avoit avec lui. Il leur conseilloit néanmoins de ne faire avancer leurs sujets dans le pays qu'avec le temps, & lorsqu'ils se seroient assûrés par une domination douce & équitable d'avoir dans leurs nouveaux serviteurs des soldats affectionnés. Il les exhortoit même à

(1) Dapper, p. 446.

n'étendre leur conquête que de la maniere dont elle venoit d'être commencée ; c'est-à-dire en faisant comprendre aux Habitans du fond de l'Isle, qu'une obéissance raisonnable seroit infiniment plus douce pour eux que la liberté sauvage, dans laquelle ils vivoient encore. Il disoit enfin que pour peu que les Rois de la Taprobane voulussent hâter l'embarquement qu'il leur proposoit, on le retrouveroit encore dans le même lieu, parce que le trajet entre les deux Isles n'étoit plus qu'une promenade sur Mer.

Il écrivit une lettre particuliere à Astarte, dans laquelle il lui marquoit qu'il avoit cru devoir faire ce premier présent à ses alliés, pour cimenter leur reconciliation avec les Phœniciens qui avoient besoin de l'entrepôt de la Taprobane pour le commerce des Indes. Que d'ailleurs ces alliés ayant moins de forces maritimes & moins d'habitude dans le commerce que la Phœnicie, il avoit été bien aise de leur donner une possession aisée à conserver & à faire valoir. Mais que son dessein étoit de

rendre les Phœniciens maîtres de toute la Côte orientale de l'Afrique depuis Rapta jusqu'à l'extrêmité meridionale de cette partie du monde. Que les liaisons qu'ils avoient déja avec les Ethiopiens septentrionaux leur faciliteroient bien-tôt le moyen de faire directement le commerce de toute l'Afrique sans aller dans la Taprobane, ni même sans s'arrêter à Menuthias. Il lui marquoit qu'il alloit commencer par les mines de Sophir situées dans un pays barbare dont les Habitans égorgeoient & devoroient tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Qu'il comptoit d'avoir actuellement assez de monde pour les dompter, & qu'il lui manderoit sur les lieux de quelles troupes les Phœniciens auroient besoin pour conserver leur conquête. Qu'après avoir fait sur ces Peuples féroces autant d'esclaves qu'il seroit possible d'en faire, il les employeroit à construire sur toute la Côte les Forts qu'il croiroit nécessaires pour assurer à la Phœnicie des possessions avantageuses par elles-mêmes, ou qui serviroient d'entrepôt pour aller de-là à un commerce avan-

tageux. Il ajoûta qu'il ne parloit de réduire à l'esclavage cette partie de la Côte orientale de l'Afrique que parce qu'elle n'étoit habitée que par des monstres à figure humaine, incapables de toute société. Mais qu'il esperoit de trouver dans la Côte occidentale, des Nations avec lesquelles on pourroit faire quelques traités d'alliance ou de commerce. Qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Phoeniciens d'entrer par-tout les armes à la main : Qu'ils se ruineroient eux-mêmes par une expédition si longue, ou que du moins leur domination ne se soutiendroit pas long-temps : Que leurs souhaits devoient être de trouver des Peuples qui les reçûssent comme on les avoit reçus dans la Taprobane : Qu'il se garderoit bien, non-seulement de détruire, mais même de subjuguer tous les Barbares qui pourroient leur faire d'abord quelque resistance : mais qu'il se serviroit de la victoire, conformément à l'exemple qu'Astarte lui-même avoit donné plus d'une fois, pour amener les vaincus à l'amitié des vainqueurs. Que s'il avoit rendus Serfs les habitans de Menuthias ;

nuthias; c'eſt parce que faute d'avoir trouvé parmi eux quelque forme générale & conſtante de gouvernement, il n'avoit pû s'adreſſer à perſonne d'entre eux pour traiter ſûrement avec la Nation : Qu'ainſi il n'avoit pû les amener autrement que par la ſervitude à cette communication de biens, à laquelle il croyoit que tous les Peuples de la terre étoient obligés les uns à l'égard des autres. Qu'en conſidération néanmoins de leur bonté naturelle, il avoit pris toutes les meſures poſſibles, afin que leur joug leur fût plus utile qu'onereux. Qu'en un mot il en avoit uſé à leur égard bien différemment de ce qu'il alloit faire avec les Antropophages, ces ennemis du genre humain, dont il tâcheroit d'exterminer une partie pour rendre l'autre vraiement eſclave. Mais qu'en général il étoit perſuadé que les naturels de chaque païs étoient véritablement les ſeuls qui puſſent cultiver ou entretenir dans leurs terres les fruits & les autres productions de la nature, & les commercer avec avantage pour les Peuples mêmes qui les vont prendre chez eux.

Qu'ainſi ce ſeroit ruiner le commerce dans ſon principe, non-ſeulement que d'exterminer, mais même que d'effaroucher ou d'aliener les Peuples que l'on pourroit gagner par l'adreſſe ou par la douceur. Qu'en ſon particulier il n'avoit offert ſon miniſtere à la Phœnicie & à ſes alliés que dans cette vûë. Que ſes vœux les plus ardens étoient de policer les Sauvages mêmes qui ſe trouveroient ſuſceptibles de quelques mœurs, par l'habitude qu'il leur procureroit avec des Nations civiliſées. En un mot qu'il n'aſpiroit dans ſon entrepriſe qu'à rendre les hommes heureux les uns par les autres.

Cherès en attendant le retour de ſes deux Vaiſſeaux hâta tellement les ouvrages qu'il avoit commencés, que les familles de la Taprobane trouverent, en arrivant quelques mois après, des habitations toutes faites à la Ville & à la campagne. Leur Commandant ou leur Gouverneur avoit ordre de la part des Rois de leur en faire la diſtribution ſuivant les avis & les diſpoſitions de Cherès, & de ſe conformer lui-même aux re-

glemens qu'il recevroit de lui par rapport à cette conquête. Ces ordres étoient accompagnés d'une lettre de louange & de remerciemens pour Cherès. Il fut encore plus touché de l'approbation qu'Aſtarte donnoit dans ſa réponſe aux principes de ſa conduite ; non-ſeulement parce que la Phœnicie n'ayant point encore ſon partage, cette approbation paroiſſoit plus deſintéreſſée ; mais encore parce que les Phœniciens tenoient la premiere place dans ſon cœur, & qu'en les ſervant il croyoit ſervir plus immédiatement l'Egypte même.

Comme Cherès n'avoit attendu les Inſulaires de la Taprobane que pour mettre leur Colonie en poſſeſſion du pays qu'il avoit acquis pour eux ; dès qu'elle fut établie, il fit équipper ſa Flote entiere ; & l'ayant pourvûe abondamment de munitions de guerre & de bouche, il mit à la voile pour Sophir.

Son deſſein étoit d'aller prendre les Côtes de l'Afrique au fleuve Raptus ( *Cuama* ) , ou comme il a été déja dit, les Marchands Ethiopiens s'arrêtoient toujours par la crainte qu'ils

avoient des Antropophages. Mais un violent orage, tel qu'il s'en éleve souvent entre l'Afrique & Menuthias, ferma d'abord à sa Flote l'entrée de ce canal dans lequel il ne vouloit s'engager qu'avec un vent très-favorable. Le calme n'étoit pas encore entierement revenu lorsque son Vaisseau écarté de tous les autres par la tempête, se trouva devant une pointe de terre qu'il reconnut pour le promontoire Prason, que Ptolemée a placé depuis au quinziéme dégré de latitude meridionale. Mais comme au-delà de Rapta vers le midi, il n'y a aucune pointe de terre avant ce promontoire qui se trouve situé dans mes Auteurs anecdotes sous le Tropique du capricorne; je conclus que c'est le Cap dont Ptolemée a sçu le nom sans en sçavoir bien la situation, quoique la véritable lui fût indiquée par Marin de Tyr qu'il cite à ce sujet même (1). Cherès rappellant dans son esprit que c'étoit le terme de l'Afrique connue par les Geographes de son temps, résolut

(1) Liv. 1, chap. 7.

d'aborder là & prit des mesures pour la descente.

Il avoit apperçu de loin une foule d'Habitans sur le rivage; & il crut que ces Peuples ayant découvert plusieurs de ses Vaisseaux ne s'étoient assemblés en si grand nombre que pour se défendre au cas qu'il voulût aller à eux. C'est pourquoi il songea d'abord à rejoindre sa Flote; & ensuite pour donner lieu aux Sauvages de se séparer, il la fit mettre hors de la portée de leur vûë. Enfin il regla qu'à la faveur d'une nuit qui se trouva la cinquiéme depuis la tempête, trois de ses petits Vaisseaux conduits par lui-même, chargés de Soldats d'élite, & soûtenus du reste de la Flote à une distance convenable, essayeroient de prendre terre. Il avoit remarqué pour reconnoissance du lieu quelques cabanes presque sur le bord du Cap à l'embouchure d'une riviere (l'*Inhambane*); & il avoit jugé que la descente y seroit aisée par la nature du terrain. Sa conjecture se trouva vraye. Ils ne rencontrerent même personne qui leur fit obstacle. Ainsi marchant en silence l'épée à

la main, ils allerent à ces cabanes guidés par la lueur de quelques bois qu'on y tenoit allumés. Une trentaine de Sauvages, qui en gardoient l'entrée, s'éveillerent & jetterent aussi-tôt un grand cri; ce fut un signal pour les égorger. La diligence avec laquelle cette expédition fut faite ne laissa le tems à aucun d'eux de s'armer de son arc & de ses fléches qu'il avoit à côté de lui, ni le moyen de s'échapper pour aller au loin avertir leurs camarades.

Cherès & les siens entrerent aussitôt dans une espece de grande étable soûtenue d'espace en espace par des pieux. Ils y trouverent environ cinquante hommes presque nuds couchés sur de la feüillée, & attachés à ces pieux par des branches de palmiers entrelassées en forme de chaînes. Ces hommes parlant différentes langues s'accordoient tous dans les marques de joye & dans le ton de supplication. Cherès avec des gestes favorables leur fit signe de laisser parler un d'entre-eux qui paroissoit avoir plus de zèle & de hardiesse que les autres. Seigneur, dit-il, vous que

je vois à la tête de ces Phœniciens que je reconnois à leurs armes, comme étant Phœnicien moi-même : Le Ciel vous envoye ſans doute pour être le liberateur de tout ce que nous ſommes ici de malheureux deſtinés à ſervir de pâture aux cruels Habitans de cette contrée. Nous avons été jettés en différens temps ſur leurs rivages par les vents contraires. Ils y viennent en foule dès qu'ils apperçoivent des tempêtes, dans le deſſein de recueïllir la proye qu'elles pourront leur apporter. Car d'ailleurs ils n'ont point aſſez de courage pour aller en mer attaquer des bâtimens qu'ils croiroient capables de ſe défendre. Ils profitent de l'état d'impuiſſance, de fatigue, d'agonie, où des voyageurs battus par les flots & preſque noyés ſe trouvent réduits; pour reſerver ces infortunés à une mort bien plus terrible que celle dont ils les ſauvent. Ils nous tiennent ici dans de vaſtes pâturages remplis de troupeaux dont ils ſe nourriſſent ordinairement, & dont ils nous nourriſſent nous-mêmes pour faire de nous dans leurs fêtes le même uſage que de leurs

troupeaux. Nous ſommes livrés tous les mois au choix affreux qu'ils viennent faire de nous ſur l'eſtimation brutale de notre embonpoint. Ah! jeune Héros, qui que vous ſoyez, rendez-nous la vie, ou du moins préſervez-nous d'une mort indigne de l'homme. Nous vous ferons peut-être de quelque utilité contre ces barbares dont une fatale expérience nous a fait connoître à-peu-près le génie & les coûtumes. Recevez-nous à la derniere place parmi ces braves guerriers qui vous ont ſuivi dans cette entrepriſe glorieuſe, & qui paroiſſent pleins d'attachement pour votre perſonne & d'admiration pour votre vertu.

Cherès fit couper ſur le champ les liens de ces priſonniers, & envoya des ordres à toute ſa Flote de ſe rendre inceſſamment dans le port ou dans le baſſin que formoit l'embouchure de la riviere. Il ſentit en ſe voyant pour la premiere fois dans cette terre deſirée où il commençoit des travaux utiles aux hommes, la joye qu'éprouvent des voyageurs revenus après de longues traverſes dans

leur patrie. Il apprit bien-tôt des étrangers qu'il venoit de délivrer, qu'en divers endroits de la Côte en remontant du côté du Nord jusqu'à Sophir, il y avoit de ces marchés infames où les Antropophages trafiquoient entre-eux des hommes qu'ils avoient pris. Il jugea à propos, avant que d'aller nettoyer ces rivages de tant d'assassins, de former au promontoire pour sa Flote un entrepôt qui demeureroit aux Phoeniciens. La chose ne lui parut pas difficile. Il voyoit déja par lui-même qu'il avoit affaire à des hommes effrayés qui avoient abandonné toute la plaine depuis qu'il avoit mis pié à terre, & qui ne paroissoient plus que sur la cime des collines, dont ils descendoient subitement par l'autre côté dès qu'on faisoit semblant de s'approcher d'eux. Il se confirma par cet exemple dans la pensée qu'il avoit toujours eûë que la cruauté & la barbarie sont jointes le plus souvent à l'extrême lâcheté: Et il fut bien aise en même-temps d'avoir moins de sang à répandre qu'il n'avoit crû, pour la réduction de ces Sauvages. Mais il s'agissoit de se saisir de leurs

personnes au plus grand nombre qu'il se pourroit; & c'est à l'exécution de ce dessein que les étrangers lui furent d'un grand secours.

Comme il y avoit parmi eux plusieurs Ethiopiens qui avoient pris garde que la langue des Sauvages ne différoit pas extrêmement de la leur, ils s'offrirent à Cherès pour tâcher de les ramener. Ils lui dirent que pourvu qu'ils fussent armés ils ne craignoient rien de leur part. Qu'ils leur feroient entendre que leurs troupeaux, leurs fruits & leurs cabanes étant dans la plaine, le plus sûr pour eux étoit de se confier en la misericorde du conquerant. Oui, dit Cherès, & vous pouvez les assûrer qu'outre la vie sauve que je leur garantis, je les occuperai à quelque chose de plus avantageux pour eux-mêmes que la profession horrible qui les rendoit l'abomination de toute la terre. Ne manquez pas d'ajoûter que je ferai une grande distinction entre ceux qui reviendront sur vos remontrances, & ceux qui nous donneront la peine de courir après eux.

Ces députés étant partis au nom-

bre de vingt, leur plus grande peine fut d'arriver jusqu'à ces Sauvages qu'ils appelloient à eux avec les cris & les gestes les plus pacifiques dont ils pouvoient s'aviser. Mais dès qu'ils purent entrer en quelque sorte de conference avec eux; ils leur firent bientôt comprendre qu'accoûtumés à l'abondance, comme ils l'étoient dans leurs prairies le long de la Mer; ils alloient perir de misere, en cherchant leur vie & celle de leurs familles à la pointe de leurs fléches, sur des montagnes arides & dans des plaines désertes. Ces discours & d'autres semblables passant de bouche en bouche, en ramenerent deux ou trois mille dès les premiers jours, & encore davantage dans la suite. Cherès les reçut favorablement. Il les distribua en plusieurs bandes à la tête desquelles il mit un Phœnicien pour les commander; & un Ethiopien pour se faire entendre d'eux. Il les occupa à préparer le terrain pour une petite Colonie qu'il envoya demander à Astarte, en attendant qu'il allât disposer les choses pour un plus grand établissement dans le voisinage de So-

phir. Il ne condamna point ces Esclaves à de plus longs travaux que les Insulaires de Menuthias. Il leur faisoit même donner une nourriture plus solide en considération de l'habitude qu'ils en avoient contractée.

La plus grande partie de son Equipage étoit assez surprise de cette douceur & de ces égards; & ils s'étoient plutôt attendus à un châtiment exemplaire de leur férocité récente. Cherès leur dit, qu'il y avoit une grande différence à faire entre des crimes commis par des particuliers contre des loix établies dans une Nation policée, & des pratiques nées de l'ignorance & de la grossiereté de tout un Peuple. Que les peines qu'on leur feroit subir avant l'instruction, feroient une vengeance défendue & non une punition légitime. Qu'il ne se faisoit pas un scrupule d'exterminer des hommes pernicieux au genre humain; & que sur ce principe il n'avoit aucun regret au carnage qu'ils avoient fait des trente Sauvages qui gardoient l'étable, parce qu'il le croyoit alors nécessaire. Mais qu'aujourd'hui qu'il connoissoit

mieux le caractere de ces Barbares, il ſe croiroit très-coupable de détruire une Nation qu'il alloit rendre utile par ſes travaux aux Phœniciens mêmes, & par une ſuite de leur commerce à tous les Peuples de la terre.

Cependant tous les Sauvages ne ſe trouverent pas d'humeur d'abandonner leur faineantiſe, & l'eſperance même de manger encore des hommes, pour des travaux ſupportables, mais reguliers. On apprit bien-tôt que pluſieurs d'entre-eux montant le long de la Côte juſqu'à Sophir, étoient allés par bandes ameuter les autres Antropophages, en leur annonçant qu'ils étoient menacés d'une invaſion ſemblable à celle qui les avoit chaſſés du promontoire. Qu'ainſi il falloit ſe préparer à la défenſe, & tourner contre des ennemis communs le courage qu'ils n'avoient encore exercé qu'en s'égorgeant un à un & ſeul à ſeul, pour des querelles particulieres & perſonnelles. Cherès inſtruit de ces démarches, réſolut d'aller chercher les Sauvages, & même par terre, pour les prendre de tous les côtés. Mais com-

me il y avoit près de cent lieuës de Prason à Sophir, il conçut que des chevaux lui seroient utiles; d'autant plus que la vigueur & l'agilité de ces animaux, que ces Peuples n'avoient pas encore vus, jetteroit infailliblement l'effroi parmi leurs troupes les plus nombreuses.

Dans cette pensée il fit partir quatre Vaisseaux de sa Flote commandés par des Phœniciens, mais accompagnés de plusieurs Ethiopiens. Il les chargea d'une somme d'or assez considerable pour acquerir dix mille chevaux dans l'Ethiopie, où ils sont en très-grand nombre, d'une très-grande beauté, & d'une corne si dure que sans avoir besoin d'être ferrés ils montent & descendent les montagnes les plus pierreuses (1). Il ne plaignit point cette dépense dont il esperoit de se dédommager abondamment dans les mines de Sophir. Ces quatre Vaisseaux des plus forts de la Flote de Cherès devoient servir d'escorte aux batteaux plats qui ameneroient les chevaux & leurs conducteurs. Il pré-

(1) Dapper, p. 419.

voyoit que dans le même intervalle de temps la Colonie Phœnicienne arriveroit, & qu'étant ſuffiſante pour garder le promontoire, il pourroit emmener avec lui toutes ſes forces.

D'abord après le retour des Vaiſſeaux qu'il avoit envoyés en Ethiopie & l'arrivée de la Colonie Phœnicienne qu'il attendoit de la Taprobane, il ſe mit en marche du côté de Sophir. Il faiſoit côtoyer les rivages par toute ſa Flote qui portoit les munitions qui leur ſeroient néceſſaires en traverſant des pays qui n'étoient pas également fertiles. Il vouloit même y remettre ſes malades & ſes bleſſés, au cas qu'il y en eût, & y jetter les Eſclaves qu'il eſperoit de faire. Enfin comme il n'avoit fait monter que ſix mille chevaux, les batteaux plats amenoient les autres pour le beſoin.

Les Sauvages qui n'avoient pas ignoré tous ces mouvemens, s'étoient encouragés à s'avancer juſqu'à trois journées de Praſon. Ils avoient aſſemblé dans une plaine au pié d'une hauteur que devoit paſſer Cherès, non

une armée, mais une multitude d'hommes qui croyoient tous qu'en fait de combat, il ne s'agissoit que du nombre. C'est pour cela même que le sçachant arrivé de l'autre côté de la hauteur qui les séparoit encore de lui, ils eurent l'audace de lui faire une députation menaçante ; parce qu'ils avoient appris des Ethiopiens qu'on avoit envoyés à eux-mêmes dès le commencement, que chez toutes les Nations les Députés étoient inviolables. Les trois Sauvages présentés à Cherès dans sa tente furent frappés de la majesté de son air & de son visage, & soit qu'ils sentissent la superiorité naturelle qu'on a toujours dit que les Noirs reconnoissent dans les blancs ; soit qu'ils fussent effrayés de cet habillement de fer, & de ce casque surmonté de pennaches & d'aigrettes, qu'ils voyoient non-seulement à Cherès, mais à tous les Officiers qui l'environnoient ; ils n'osoient plus ouvrir la bouche. Au lieu de parler ils recommençoient sans cesse leurs prosternemens, tels qu'ils le faisoient devant leurs Idoles. Cherès fut obligé de leur faire dire par

les Ethiopiens qui vouloient bien leur ſervir de truchemens, qu'ils euſſent à mettre fin à leur cérémonial ridicule, & à expliquer leur commiſſion. Les Députés firent entendre en tremblant & en begayant, que leurs Chefs avertiſſoient Cherès que s'il avançoit ſur eux, ils alloient brûler tout vifs les étrangers qu'ils avoient dans leurs marchés. Cherès leur répondit qu'ils en étoient bien les maîtres, & qu'ils feroient eux-mêmes la meſure de leurs châtimens. Mais que l'envie de changer le genre de mort de quelques centaines d'hommes ne l'empêcheroit pas de purger la nature humaine de monſtres comme eux. Ces pauvres Negres porterent à leurs Chefs l'impreſſion de leur frayeur, qui ne les empêcha pas de faire maſſacrer tous les étrangers qu'ils tenoient dans un marché voiſin; parce que ſe ſentant preſſés de ſe mettre en bataille, ils ne crurent pas avoir le temps de leur faire ſubir un plus long ſupplice.

Ils formerent comme un bataillon quarré fort épais, de ſorte qu'il n'y avoit que les deux ou trois premiers rangs qui pûſſent viſer aux ennemis

en tirant leurs fléches, & que les autres étoient obligés de les lancer en l'air & au hazard. Ces fléches étoient armées de petites pierres aiguës, que les Naturalistes trouvant semées dans les campagnes de l'Afrique ont prises depuis pour des pierres de foudre & ont appellées *Ceraunia* (1). Ils avoient derriere eux une montagne fort droite dont le sommet étoit couvert de ce bois incoruptible de Thya, espece de cedre qui a rendu ce pays fameux dans l'antiquité. Ils y avoient caché leurs femmes & leurs enfans, & ils comptoient de s'y réfugier eux-mêmes en cas de mauvais succès. Cherès ayant vû cette disposition, ordonna aux deux aîles de son armée composée chacune de deux mille chevaux, de courir à toute bride dès qu'elles seroient arrivées sur la hauteur, pour aller gagner le derriere du bataillon des Sauvages par les deux espaces qu'ils avoient laissé fort imprudemment à leurs côtés; pendant que lui-même leur feroit face avec

(1) Mem. de l'Acad. des Sciences, ann. 1723, par M. de Jussieu.

les deux mille hommes qui lui reſtoient. Les Barbares s'attendoient bien à voir ces chevaux que pluſieurs d'entre-eux avoient apperçus, mais qu'ils avoient dépeints à leurs camarades comme des animaux fort lents à la marche qu'ils leur avoient vû faire. Ainſi ils furent étrangement conſternés lors qu'ayant à peine eu le tems de poſer la fléche ſur l'arc, ils virent leur bataillon enveloppé dans le premier moment; leurs rangs ouverts dans le ſecond; la plupart d'entre-eux renverſés & foulés aux piés des chevaux dans le troiſiéme. Ils n'évitoient une épée que pour rencontrer l'autre. Ils ſe ſentirent vaincus au premier abord, & leur réſiſtance fut à peine auſſi longue que ma deſcription. Ils tendirent les bras pour demander grace; & le combat ceſſant auſſi-tôt, ils furent conduits par milliers dans les Vaiſſeaux où on les mit aux fers. Cependant Cherès rencontrant l'étable où ils venoient de maſſacrer les étrangers, ſépara les Chefs de ces Barbares & les fit tous mettre en croix le long du rivage de la Mer, pour intimider le reſte de la

Nation, & pour marquer aux voyageurs qu'il avoit aſſuré le paſſage du canal & l'abord même de la Côte.

Après cette exécution il fit publier par ſes Ethiopiens une amniſtie par laquelle il aſſûroit non-ſeulement la vie, mais un traitement favorable à tous les Sauvages du pays, s'ils renonçoient à leur ancienne barbarie & s'ils ſe reconnoiſſoient eſclaves des Phœniciens. Cette publication attira les femmes & les enfans de ceux qui étoient déja dans les chaînes. Il les fit mettre enſemble par familles, en leur promettant, en ſon nom & en celui des Phœniciens leurs maîtres, de les joindre toujours ainſi dans les travaux qu'on leur impoſeroit. Il n'excepta de cette regle que les jeunes hommes non encore mariés, dont il fit des Rameurs à la place de ceux qu'il avoit amenés de la Taprobane, en changeant ceux-ci en Soldats pour groſſir ſes troupes. Mais il promit aux uns & aux autres de ces nouveaux Captifs de les délier tous, quand on auroit des preuves ſuffiſantes de leur fidelité. Ces traits de bonté de la

part d'un vainqueur qui leur avoit paru si terrible, les consolerent un peu de leur défaite & de leur esclavage. Ceux qu'il laissa dans leur propre pays, se résolurent avec moins de regret à ces travaux mis au rang des peines des criminels; mais ausquels bien d'autres hommes se soûmettent volontairement dans le seul dessein de gagner leur vie. Je parle des mines qu'on leur fit ouvrir dans le territoire de Sophir, où Cherès arriva sans aucune opposition & en délivrant sur la route tous les Captifs des Antropophages.

Ces mines se trouverent d'une richesse étonnante. Et quoique les Phœniciens fussent de grands maîtres en l'art de conduire ces sortes d'entreprises qui ne leur étoient pas nouvelles, les Prêtres Egyptiens que Cherès avoit avec lui leur communiquerent le vrai secret de détacher l'or des fragmens de pierre qu'on apporte de la mine. On ne le retiroit auparavant que par des broyemens très-pénibles suivis de fontes réïterées. Les Prêtres Egyptiens leur apprirent que le mercure versé sur la pierre assez simple-

ment pilée ſe chargeoit du métal prétieux. Qu'il étoit aiſé de ſéparer enſuite cet amalgame ou ce mélange, du ſable ou du gravier qui l'embarraſſoit encore ; & qu'enfin il ne s'agiſſoit plus que de faire évaporer au feu le mercure qui laiſſoit l'or pur au fond du vaiſſeau (1). Ils ajoûterent que cette propriété du mercure s'étendoit juſques ſur l'argent, & demeuroit ſans effet à l'égard des metaux inferieurs, auſquels il ne s'allioit point. Il ne s'agiſſoit que du premier aux mines de Sophir : Et l'on ſçait que dans les ſiecles ſuivans elles ont fourni aux Peuples les plus celebres, non-ſeulement l'or dont ils ont revêtu les temples de leurs Dieux & les palais de leurs Rois, mais encore le nombre innombrable de pierres prétieuſes dont leurs femmes ſe ſont parées. Sans alléguer celles dont les noms ſont communs, c'eſt de-là qu'on ti-

(1) Pero Fernandez de Velaſco donna en 1571. ce ſecret aux Eſpagnols qui l'employerent dans les mines du Potoſi. Mercure Indien. part. 1 c. 4. & Rohaut a expliqué cet effet dans ſa Phyſique part. 3. chap. 6. art. 27.

roit la pantarbe qui avoit, dit-on, la vertu de repousser l'action du feu, & le sideropœcile du genre des Siderites, ausquels on a attribué la propriété encore plus fabuleuse d'entretenir l'inimitié entre ceux qui en portoient (1).

Astarte ayant appris des nouvelles si avantageuses obtint du Roi même de Phœnicie, pour cette habitation déja pourvûë d'Esclaves qui devoient la cultiver, une Colonie plus nombreuse que n'auroient pû la composer les Phœniciens de la Taprobane. Ce Peuple accoûtumé à Tyr & à Sidon à toutes les délices de la vie n'y trouva dans ce nouveau séjour aucune diminution. On y bâtit des maisons de plusieurs sortes de bois veinés de toutes couleurs, & plus susceptibles de poli & de sculpture que le marbre. Outre les alimens ou salutaires ou délicats qu'offroient en abondance la terre & la mer; les campagnes y étoient pleines de Paons, de Perroquets, de Singes & d'autres animaux dignes par la beauté de leurs

(1) Heliod. c. 4. & 8. mais voyez M. Huet *de Navigatione Salomonis*, c. 6. p. 179.

figures, ou par la ſingularité de leurs graces, d'être envoyés, comme ils l'ont été long-temps depuis chez toutes les Nations aſſez aiſées pour dépenſer en amuſemens. Au reſte, quoique Cherès n'eût pas eu deſſein que les Inſulaires de la Taprobane partageaſſent avec les Phœniciens la domination de Sophir ni la poſſeſſion de ſes mines; ici comme dans toute la ſuite de ſa courſe & en chaque lieu d'entrepôt, il aſſigna un quartier pour leur demeure, & leur donna un intérêt convenable dans le commerce Phœnicien. Les Rois même de la Taprobane lui avoient inſinué que quoiqu'ils fuſſent ravis qu'il voulût bien exercer leurs ſujets dans la navigation & dans le commerce; ils ne ſe ſoucioient pas d'acquerir des poſſeſſions extrêmement éloignées, qu'ils auroient peine à fournir de Colonies.

Les établiſſemens que Cherès venoit de procurer aux deux Nations qui lui avoient prêté leurs ſoldats, n'étoient point des établiſſemens pour lui. Son ame remplie de projets plus étendus pour l'utilité du monde en-

tier, & même du desir de rentrer dans sa patrie avec toute la gloire & toute l'autorité que donnent les grandes actions, se sentoit encore bien loin de son terme. Il avoit actuellement dans l'esprit la recherche de l'extrémité de l'Afrique, objet véritablement nouveau qui devoit apporter au commerce une facilité dont on concevoit tout le prix, mais dont l'espérance étoit traitée de chimérique. Etant revenu de Sophir au promontoire, ce fut en ce dernier port qu'il s'embarqua pour cette nouvelle expédition. Il avoit grossi son Equipage de plusieurs des étrangers qu'il avoit délivrés. Ils avoient eux-mêmes demandé à le suivre, après qu'il eût accordé à tous une pleine liberté de retourner dans leur patrie chargés de l'or de Sophir. Comme il y avoit parmi ceux qui se donnerent à lui des Marchands de toutes les Nations, & même des Phœniciens déja établis dans les ports les plus septentrionaux de la mer Atlantique, & qui avoient passé la Mediterranée pour venir s'embarquer sur la mer rouge; il fut bien aise d'avoir en eux des interpretes

commodes pour les Côtes qu'il avoit à parcourir. Il jugea à propos d'emmener avec lui tous ſes chevaux après le ſervice qu'il en avoit tiré contre les Antropophages. Mais avant que de partir de Sophir, il avoit changé les bateaux plats qui les avoient apportés de l'Ethiopie, en des Vaiſſeaux plus profonds & plus propres à ſe défendre des tempêtes.

*Fin du ſixiéme Livre.*



# ADDITION.

*ON a déja insinué dans la Préface, que la plus grande partie des retranchemens faits à l'Original de cet Ouvrage par rapport aux curiosités purement litteraires, tomboit sur le second Livre; où à l'occasion de l'éducation de Sethos, l'Auteur s'étendoit beaucoup sur les Sciences des Egyptiens. Mais comme il est dit à l'entrée de ce second Livre, page 77 que le Palais du Roy étoit à Memphis le Théatre de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts; & que dans l'abrégé auquel on a réduit le Texte, il n'est fait aucune mention de ces derniers: J'ai cru que pour satisfaire à la promesse ou à l'engagement de l'Auteur, je devois au moins placer ici & en Addition ce qu'il rapporte de la Sculpture, de la Peinture, & de la Musique. Ces trois morceaux*

*seront une preuve & un exemple des égards que l'on a eus pour les Lecteurs qui n'aiment pas les détails un peu longs, quelques curieux qu'ils pussent paroître à quelques-autres. Le vrai lieu de ces trois Articles est au second Livre, page 115. après celui qui finit par ces mots,* une fausse apparence d'Héroïsme.

IL y avoit dans le Palais de Memphis deux galeries particulieres, qui non-seulement servoient d'écoles aux Sculpteurs & aux Peintres ; mais qui de plus étoient pour les Doctes le plus riche monument qu'on pût souhaiter de l'histoire de ces deux Arts. A l'entrée de l'une de ces galeries, on trouvoit à droite & à gauche des colonnes de bois ou de pierre, mal taillées, à peu près de la hauteur & de la grosseur d'un homme. Le nom du Dieu & du Héros qu'on avoit voulu représenter étoit écrit sur quelques-unes ; & c'étoit-là toute la Sculpture des premiers temps. En avançant on voyoit la forme humaine se développer de plus en plus : mais

les deux jambes étoient encore jointes enſemble, & les deux bras collés au corps ſuivant leur longueur. Peu à peu les membres ſe détachoient du tronc & ſe mettoient en action. Delà on arrivoit aux attitudes élegantes, & bientôt aux miracles de l'art. Car dès que l'Homme a ſenti le bon en quelque genre que ce puiſſe être, il s'éleve avec une rapidité prodigieuſe juſqu'à l'excellent. La Sculpture Grecque a paſſé par les mêmes degrés; & Plutarque rapporte que les Spartiates appelloient Docanes toutes les Figures qu'ils avoient des Dioſcures, ou des deux freres Caſtor & Pollux. C'étoit deux poutres (1) poſées debout & liées l'une à l'autre par un bois de traverſe. Dædale fut le premier qui apporta de l'Egypte dans la Grece la pratique de mettre les bras des Statuës en action, & leurs jambes en diſpoſition de marcher. Les Grecs furent ſi ſurpris de cette nouvelle attitude qu'ils enchaînoient les Statuës ainſi faites, de peur qu'elles ne s'en allaſſent; & Platon dit que

(1) *Docos* en Grec ſignifie poutre.

les Statuës liées au pié d'estal se vendoient plus cher que les autres, comme les Esclaves qui n'étoient pas sujets à s'enfuir. Il y a même quelque chose de plus : car bien que sur le témoignage des Grecs qui ont vû des Statuës de Dædale, elles ne fussent pas du côté de la Sculpture au point de perfection, où Phidias & Praxiteles ont porté les leurs, il leur avoit donné par quelque ressort interieur un véritable mouvement. Aristote même citant Philippe le Comique assûre que Dædale avoit fait en bois une Venus qui se remuoit par le moyen de l'argent-vif qu'il avoit versé dedans. Quoi qu'il en soit de la vérité ou des circonstances du fait, ces allégations suffisent pour nous faire prendre à la lettre les figures mouvantes du bouclier d'Achilles décrit par Homere; malgré les interpretes qui veulent réduire sa description à celle d'un Tableau ou d'un bas relief ordinaire, dont les figures sont représentées comme agissantes, quoiqu'elles soient réellement immobiles. Et il est aisé de s'appercevoir qu'Homere dans la description du bou-

clier, avoit en vûë l'art de Dædale, plus célebre encore de ſon tems que du nôtre. Mais rien ne fait plus d'honneur à la Sculpture Egyptienne, que ce trait d'hiſtoire qui termine le premier Livre de Diodore de Sicile. Les plus fameux Sculpteurs de la Grece, dit cet Auteur, ſe ſont formés dans les Ecoles de l'Egypte. Tels ſont Teleclès & Theodore, fils de Rœcus, qui ont fait la Statuë d'Apollon Pythien qui eſt à Samos, de telle ſorte que Teleclès en ayant fait une moitié à Samos, pendant que ſon frere Theodore faiſoit l'autre à Epheſe; les deux pieces ſe rapporterent ſi juſte, que toute la figure ne paroît être que d'une ſeule main. Cet Art particulier qui eſt peu connu des Sculpteurs Grecs, continue-t-il, eſt très-cultivé par les Sculpteurs Egyptiens : car ceux-ci ne jugent pas, comme les Grecs, d'une figure par le ſimple coup d'œil. Mais meſurant toutes les parties l'une par l'autre, ils taillent ſéparément & dans la derniere juſteſſe toutes les pierres qui doivent former une Statuë. C'eſt pour cela qu'ils ont diviſé le corps humain en vingt-une parties & un

quart. Ainsi quand les Ouvriers sont une fois convenus entre-eux de la hauteur d'une figure, ils vont faire chacun chez soi les parties dont ils se sont chargés ; & elles s'ajustent toujours ensemble d'une maniere qui frappent d'étonnement ceux qui ne connoissent pas cette pratique. Or les deux pieces de l'Apollon de Samos se joignent suivant toute la hauteur du corps ; & quoiqu'il ait les deux bras étendus & en action, & qu'il soit dans la posture d'un homme qui marche, il est par-tout semblable à lui-même; & la figure est dans la plus exacte ponderation. Enfin cet ouvrage qui est fait suivant l'art des Egyptiens cede peu aux chefs-d'œuvres de l'Egypte même.

L'autre galerie étoit destinée à la Peinture. On voyoit d'abord des planches de bois blanchies, sur lesquelles les objets, tracés ordinairement en noir, étoient si mal dessinés, que le Peintre même s'étoit cru obligé d'écrire à côté de chacun; c'est ici un homme; c'est ici un cheval; c'est ici un arbre. En avançant on trouvoit des traits qui paroissoient avoir été tirés autour de

l'ombre que fait un objet exposé au Soleil. Dans les Tableaux suivans, la perfection du dessein & le nombre des couleurs croissoient à vûë d'œil. On s'en tint long-temps à quatre chez les Egyptiens comme chez les Grecs: & l'on sçait que Zeuxis, Polygnote & Timante n'en employoient pas davantage. Ce furent Echion, Nicomaque, Protogene, & enfin Apelle, qui attraperent avec leurs différentes teintes toutes les nuances de la nature. On voit encore aujourd'hui dans une grotte assez voisine de Thebes des Peintures du tems des anciens Rois de cette Dynastie d'une couleur aussi vive que si elles venoient d'être faites (1). Mais les Egyptiens les plus récens ne tomberent pas dans le défaut que Denis d'Halicarnasse reproche aux Peintres Grecs modernes; lorsqu'il dit que ceux-ci ont tâché de couvrir la négligence de leur dessein, par l'abondance & par l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens comparoient ceux qui préferent le coloris au dessein dans la Peinture, à ceux qui en matiere d'éloquence & de poësie, pré-

(1) Paul Luc, t. 6. p. 69.

ferent les penſées brillantes aux penſées juſtes. Ciceron le maître & le modele de l'éloquence Latine, a dit en appliquant ſa reflexion à l'Orateur, que nous nous laſſons bientôt des Tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris; au lieu que nous revenons toûjours à ceux qui excellent par la beauté du deſſein, qui eſt le vrai caractere de l'antique (1).

Enfin la ſalle de la Muſique, où l'on donnoit en certains jours des concerts de Voix & d'Inſtrumens, étoit auſſi le tréſor des antiquités de cet art. On apprenoit là que le Chalumeau, la Flûte champêtre & les Inſtrumens à vent, ont été inventés les premiers. On voyoit même d'abord la Flûte à pluſieurs tuyaux de longueur inégale, dont on ſe ſervoit avant qu'Oſiris eût inventé la Flûte ſimple qui rend ſeule tous les tons de la premiere. Ce Heros en faiſoit accompagner les Hymnes qu'il chantoit en l'honneur des Dieux; & les vers qui ſelon Plutarque, contenoient

(1) V. ſur les deux art. précédens Junius *de Picturâ Veterum.*

les préceptes qu'il donnoit aux hommes qu'il avoit assemblés, & dont il vouloit adoucir les mœurs. Le même Osiris inventa ensuite la Trompette & les Tymbales pour animer les Soldats dont il se servit dans ses Conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la Lyre qui laisse au Musicien la liberté de joindre sa voix, & des paroles aux sons de son Instrument. Dans quelques monumens antiques, on voit à ce Dieu des Lyres à sept cordes, dont on prétend que les deux extrêmes frappées ensemble formoient le diapason ou l'octave, avant même qu'on eût introduit dans le systême diatonique la pénultiéme corde qui le rend complet (1). Après les Lyres, on montroit dans la salle de Memphis les premieres tables ou les premiers corps d'Instrumens qui sont si favorables pour fortifier les sons trop foibles dans une seule circonférence de bois inébranlable, comme celle qui soutient les cordes d'une Lyre. On arrivoit enfin aux Instru-

(1) Voyez l'excellent Traité de la *Musique des Anciens* attribué à M. l'Abbé de Chateauneuf.

mens à manche ou à la longue touche, où les doigts formant les tons, trouvent sur un moindre nombre de cordes un plus grand nombre de tetracordes & même d'octaves, peuvent passer indifféremment par tous les modes, & ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi Compositeur. Diodore n'étoit pas bien informé du fait, lorsqu'il a dit que les Egyptiens ne cultivoient pas la Musique. C'est au contraire chez eux que Pythagore en avoit pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les Cieux, & d'en appliquer les proportions à la constitution générale de l'Univers. Les Egyptiens invitoient les jeunes hommes & les jeunes filles à apprendre & même à exécuter tous les genres de Musique, pour se rendre plus polis & plus agréables : & c'est à leur exemple que les Grecs ont mis la Musique au nombre des parties qui entrènt dans l'instruction de la jeunesse.

On voit, &c. *pag.* 115. *lig.* 29.

*Fin du Premier Volume.*





